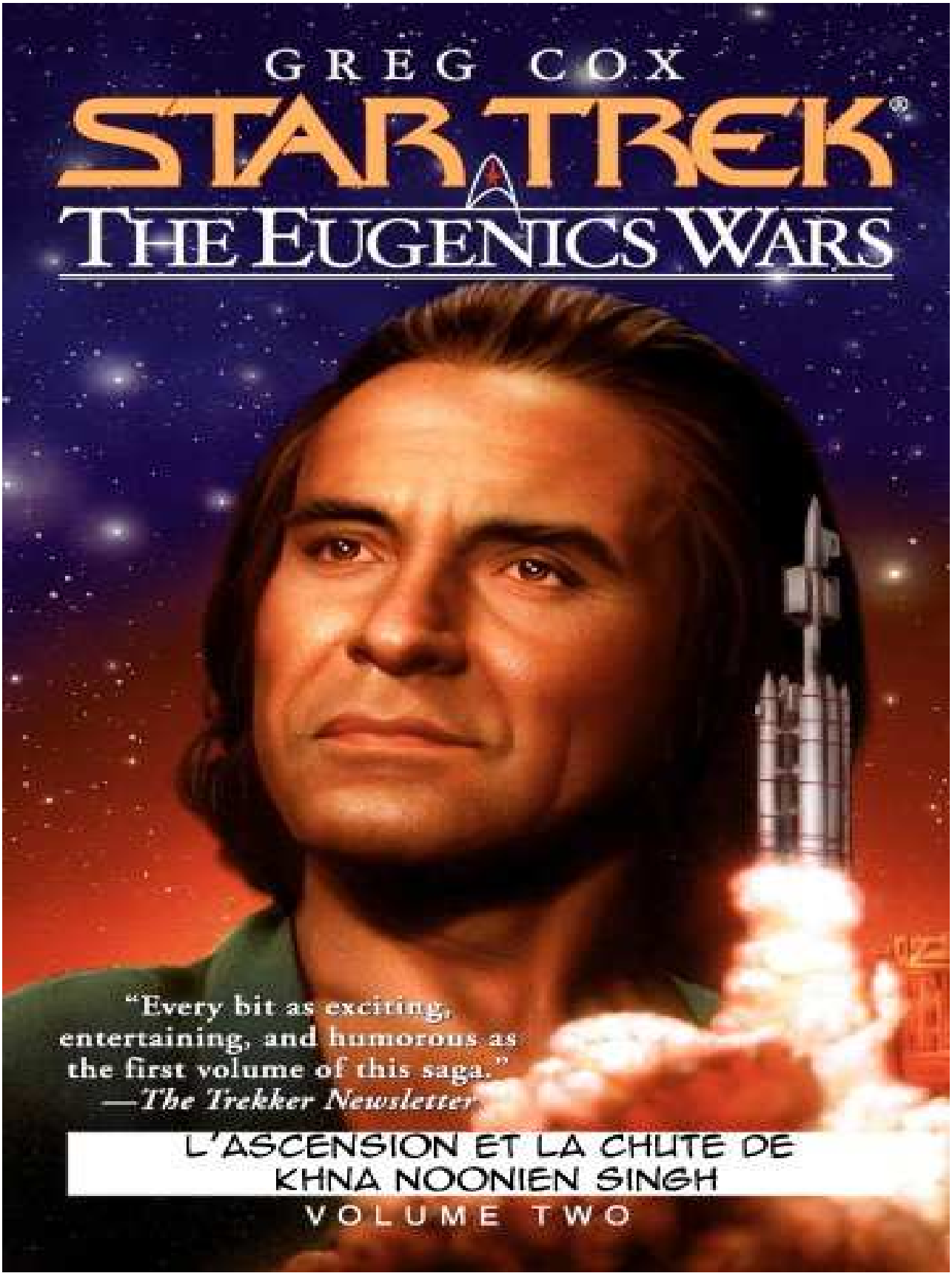

L'ascension et la chute de Khna Noonien Singh

Par Greg Cox

« Un prince ne doit donc avoir d'autre but ni d'autre pensée, ni s'appliquer à aucune autre étude que la guerre, son organisation et sa discipline, car c'est le seul art qui soit nécessaire à celui qui commande. »

MACHIAVEL, Le Prince

PROLOGUE

Journal du capitaine, date stellaire 7004.1.

Notre mission diplomatique auprès de la colonie Paragon, sur la planète Sycorax, a dégénéré en une crise majeure — et en une catastrophe potentielle.

Le docteur McCoy et moi-même étions en visite sur Sycorax, foyer d'une société unique composée d'hommes et de femmes génétiquement améliorés, afin d'évaluer toutes les implications de la récente demande d'adhésion de la colonie à la Fédération.

L'ingénierie génétique humaine est, bien entendu, strictement interdite dans toute la Fédération, mais cette politique vieille de plusieurs siècles fait actuellement l'objet d'un réexamen. Alors que l'humanité se trouve confrontée à travers la galaxie à des races extraterrestres telles que les Klingons et les Romuliens, dont beaucoup sont physiquement plus puissants que l'être humain moyen, Starfleet a discrètement commencé à réévaluer les risques et les avantages potentiels de la modification de l'ADN humain.

Dans cette optique, ma propre mission ultra-secrète consiste à me faire une idée directe des résultats qu'ont produits de telles pratiques sur Sycorax.

Malheureusement, à notre arrivée dans la colonie, nous avons découvert que Starfleet n'était pas la seule organisation intéressée par ce que Paragon avait à offrir. Une délégation klingonne, dirigée par mon vieil adversaire, le capitaine Koloth, est également apparue sur les lieux, désireuse de s'approprier — à grand renfort de menaces voilées et d'insinuations — l'importante expertise des colons en matière d'ingénierie génétique.

Sans surprise, Koloth et ses hommes ont rapidement épuisé la patience de leurs hôtes, mais non sans avoir auparavant saboté les projecteurs de champs de force essentiels qui contribuaient à protéger la colonie sous dôme contre l'atmosphère toxique et corrosive de la planète.

À présent, alors que le dôme protecteur est sur le point de s'effondrer, il semble qu'aucune amélioration génétique ne suffira à sauver les habitants surhumains de la colonie Paragon d'une catastrophe totale...

* * * * *

Le capitaine James T. Kirk s'adressa d'urgence à Masako Clarke, la Régente de la colonie Paragon.

— Combien de temps, demanda-t-il à voix basse, votre dôme peut-il résister à la pression sans la protection supplémentaire du champ de force ?

La régente, une femme asiatique aux cheveux argentés dont la silhouette mince et athlétique témoignait des avantages particuliers de l'ADN conçu sur mesure, secoua gravement la tête. Elle possédait la dignité sombre d'un capitaine de navire parfaitement prêt à sombrer avec son bâtiment.

— Quelques heures, dit-elle. Tout au plus.

Kirk fronça les sourcils. Sycorax était une planète de classe K, assez semblable à Vénus, dotée d'une atmosphère principalement composée de dioxyde de carbone mêlé d'acide sulfurique gazeux. Comme si cette combinaison nocive n'était pas déjà suffisamment mortelle, la pression atmosphérique à l'extérieur du dôme était près de cent fois supérieure à celle de la Terre, largement assez pour réduire en bouillie même des os génétiquement renforcés. Sans le dôme, réalisa Kirk, ces gens sont condamnés.

— Mon Dieu, Jim, murmura Leonard McCoy.

Le médecin-chef de l'Enterprise se tenait à quelques pas, son tricordeur médical toujours suspendu à l'épaule de son uniforme de cérémonie bleu. Lui et Kirk participaient à un dîner d'État avec la régente et ses conseillers lorsque la catastrophe avait frappé sous la forme d'une explosion qui avait détruit une grande partie du réseau principal de déflecteurs de la colonie.

À présent, l'élégante place extérieure où ils avaient dîné s'était transformée en point de départ d'un exode frénétique, tandis que dignitaires et serveurs quittaient précipitamment les lieux pour rejoindre soit leurs postes d'urgence, soit la sécurité toute relative de leurs habitations.

— Nous devons faire quelque chose ! s'exclama McCoy.

Plus facile à dire qu'à faire, pensa sombrement Kirk.

Il renversa la tête pour contempler l'immense dôme vert qui s'élevait très haut au-dessus d'eux. Comme tant d'autres merveilles de Paragon, le dôme était le produit d'une ingénierie génétique avancée. Il avait appris qu'il s'agissait d'un organisme vivant dont les racines s'enfonçaient profondément dans la surface de la planète. Fondé sur la chlorophylle, l'immense hémisphère translucide absorbait le dioxyde de carbone de l'atmosphère extérieure et le transformait en l'oxygène même que lui et les autres respiraient.

Aussi impressionnant fût-il, le dôme nécessitait néanmoins le renfort d'un puissant champ de force pour résister à la chaleur et à la pression colossales qui menaçaient constamment de percer cette gigantesque bulle verte.

Et maintenant, ce champ de force avait été gravement endommagé.

Déjà, de brillants éclairs bleus de rayonnement Tcherenkov crépitaient le long d'une vaste section du dôme, preuve spectaculaire que l'intégrité structurelle du champ de force s'affaiblissait par endroits. De larges portions du dôme devenaient noires et décolorées tandis que sa matière vivante succombait aux effets pernicieux de l'atmosphère infernale de la planète.

Kirk huma l'air.

Était-ce son imagination ou pouvait-il déjà détecter l'odeur âcre de l'acide sulfurique ?

Il craignait que des gaz toxiques aient déjà commencé à s'infiltrer dans cette biosphère soudainement fragile.

Kirk ne doutait pas que Koloth était responsable de l'explosion qui avait endommagé tout un ensemble de déflecteurs.

Cherche-t-il simplement à effrayer la colonie pour la contraindre à se soumettre ? se demanda Kirk. Ou préférerait-il voir la colonie entièrement détruite plutôt que de la laisser rejoindre la Fédération ?

Dans un cas comme dans l'autre, Kirk n'avait pas l'intention de le permettre.

Des centaines de vies étaient en jeu.

Son communicateur émit un bip. D'un geste machinal, il l'ouvrit.

— Kirk à l'appareil.

La voix calme de M. Spock, actuellement chargé du commandement à bord de l'Enterprise, s'éleva du petit appareil portatif.

— Capitaine, nos capteurs détectent une situation d'urgence à la surface de la planète. Êtes-vous en danger ?

— Très certainement, monsieur Spock, répondit Kirk, ainsi que tous les habitants de la colonie.

Il informa rapidement son premier officier de la situation tout en essayant simultanément d'élaborer une solution viable.

— Le croiseur de bataille de Koloth est-il toujours en orbite autour de la planète ?

— J'en ai bien peur, capitaine, rapporta Spock.

Mince, pensa Kirk.

L'évacuation n'était manifestement pas une option ; non seulement il n'y avait pas assez de temps pour transporter toute la population à bord de l'Enterprise, mais la présence continue du vaisseau klingon rendait toute tentative de sauvetage beaucoup trop risquée.

— Maintenez l'alerte jaune, conseilla Kirk.

Dans son esprit, il visualisait aisément le lourd croiseur de bataille D-7 suspendu dans l'espace au-dessus de Sycorax, tel un vautour tournoyant autour d'une proie blessée.

— N'envisagez même pas d'abaisser les boucliers assez longtemps pour me téléporter, ainsi que le docteur McCoy, à bord du vaisseau.

Spock accepta les instructions sans discuter.

— Compris, répondit-il, reconnaissant sans doute la logique de cette décision. Que comptez-vous faire ?

— Je n'en suis pas certain, admit Kirk.

Il échangea un regard avec McCoy, qui suivait la conversation avec une expression inquiète sur ses traits burinés.

Le lieutenant Seth Lerner, unique officier de sécurité du groupe de débarquement de Starfleet, se tenait également à proximité, un phaseur à la main.

— Si je trouve une solution, vous serez le premier informé, promit-il à Spock. Kirk terminé.

Remettant son communicateur à sa ceinture, il se creusa les méninges pour trouver un moyen de sauver la colonie.

Il doit bien y avoir une solution !

Il refusait de croire aux situations sans issue.

Mais laquelle ?

— Capitaine, suggéra Lerner, peut-être que vous, la régente et quelques autres personnes devriez tenter de vous échapper à bord de la navette.

Le membre d'équipage à l'uniforme rouge conserva une expression stoïque.

— L'un des habitants de la régente pourra prendre ma place.

Kirk admirait sa volonté de se sacrifier, tout en rejetant l'idée.

La capacité maximale d'une navette de Starfleet ne dépassait pas une douzaine d'humanoïdes ; il refusait de sauver seulement une poignée de vies alors qu'une population entière était menacée.

— J'apprécie votre proposition, lieutenant, mais nous n'en sommes pas encore là.

— Eh bien, si nous en arrivons là, déclara McCoy d'un ton sec en levant un sourcil amusé, faites-moi savoir si je suis considéré comme remplaçable ou non.

Lerner rougit, réalisant sans doute qu'il avait oublié d'inclure le médecin dans sa liste des éventuels évacués.

Relativement nouveau à bord de l'Enterprise, il ne connaissait pas encore l'humour habituellement mordant de McCoy.

Kirk ignora le malaise de l'officier de sécurité.

Quelque chose que Lerner venait de dire alluma une étincelle au fond de son esprit.

La navette, pensa-t-il.

Bien sûr.

À cause du champ de force protecteur de la colonie, l'équipe de débarquement n'avait pas pu se téléporter directement sur Paragon et avait été contrainte de rejoindre la surface à bord d'une navette.

Le trajet avait été mouvementé, se rappela-t-il, les boucliers de la navette ayant été sévèrement mis à l'épreuve par l'atmosphère turbulente de Sycorax.

Un plan prit rapidement forme dans son esprit.

Les déflecteurs de la navette !

Songea-t-il avec excitation.

Son cœur se mit à battre plus vite à la perspective de pouvoir enfin agir concrètement contre la catastrophe imminente.

Cela pourrait marcher !...

— J'ai une idée, annonça-t-il.

Il exposa rapidement son plan improvisé à McCoy, Lerner et à la régente.

— Lerner, vous venez avec moi. Docteur, restez ici et veillez sur la régente et son peuple. Contactez également Spock et informez-le de ce que nous allons faire.

Il se tourna vers Masako Clarke, dont le visage livide laissait désormais paraître une faible lueur d'espoir.

— Vite, insista Kirk. Quel est le chemin le plus rapide pour rejoindre la baie d'atterrissage ?

* * * * *

Un bref trajet à travers le réseau de métro souterrain de la colonie conduisit Kirk jusqu'à l'immense hangar où il avait laissé la navette plusieurs heures auparavant.

— Par ici, indiqua l'un des assistants de la régente, que Clarke avait chargé de guider Kirk et Lerner jusqu'à leur appareil.

Émergeant du tunnel de métro désert, désormais réservé au seul trafic d'urgence, Kirk aperçut le Columbus-2 reposant sur le sol du hangar, entouré d'une grande variété d'éclaireurs et de cargos de Paragon. Tous ces véhicules étaient lourdement blindés afin de résister aux conditions redoutables qui régnaient à l'extérieur du dôme.

Il traversa le hangar au pas de course. La faible gravité de la planète, inférieure à quatre-vingt-dix pour cent de celle de la Terre, ajoutait un peu d'élan à sa foulée. Une sensation de brûlure au fond de sa gorge rendait sa ruée vers la navette encore plus urgente ; l'atmosphère de la colonie devenait manifestement plus contaminée à chaque seconde.

À mesure qu'il approchait du Columbus-2, Kirk ne put s'empêcher de remarquer que l'extérieur blanc en céramique de la navette portait déjà les traces de son précédent passage à travers l'atmosphère tourmentée de Sycorax.

Des impacts de foudre avaient laissé des marques carbonisées sur la coque tribord, masquant partiellement le nom et le numéro d'immatriculation de l'Enterprise. Les pluies acides provenant des violents orages qui faisaient rage au-dessus de la planète avaient piqué les plaques de duranium recouvrant les modules moteurs.

Mauvais signe, reconnut Kirk avec amertume, surtout compte tenu de ce qu'il avait en tête...

Lui et Lerner laissèrent l'assistant de la régente derrière eux tandis qu'ils se précipitaient vers les sièges avant de la navette.

Kirk prit place aux commandes tandis que l'officier de sécurité s'installait devant les panneaux de contrôle à sa droite.

— Préparation au décollage, annonça Kirk en s'attachant dans le siège noir moulé.

Il pressurisa rapidement la cabine, activa les moteurs à impulsion puis tira la manette des gaz vers lui.

Le Columbus-2 s'éleva du sol et commença à se diriger vers le gigantesque sas situé à l'extrémité sud du hangar. Les portes automatiques s'ouvrirent pour laisser passer la navette, et Kirk attendit avec impatience que le sas les libère des limites désormais précaires de la colonie.

L'air de la cabine était plus pur que celui, contaminé, du hangar, mais la gravité artificielle de la navette lui paraissait étrangement pesante après la légère attraction qu'il ressentait depuis son arrivée sur Paragon.

Quelques minutes plus tard, les portes extérieures s'ouvrirent et Kirk dirigea la navette dans la chaleur et la pression écrasantes de la basse atmosphère de Sycorax.

— Accrochez-vous, prévint-il Lerner. Ça risque d'être mouvementé.

Le paysage était aussi désolé qu'il s'en souvenait.

La nuit était tombée sur cette région du monde, mais les puissants projecteurs de la navette révélaient une étendue stérile, totalement dépourvue d'eau et de végétation. Hormis l'énorme dôme vert qui recouvrait entièrement un gigantesque cratère préexistant, le terrain environnant n'était qu'une plaine basaltique noire, creusée d'immenses cratères et de profondes fissures. Des montagnes rocheuses dépourvues de neige se dressaient au loin.

L'épaisse couverture nuageuse, à environ soixante kilomètres d'altitude, bloquait toute lueur stellaire, si bien que la nuit immobile et silencieuse était noire comme une singularité quantique.

— Conditions extérieures ? demanda Kirk tandis que la navette montait à moins d'un quart de sa puissance d'impulsion.

Lerner consulta les capteurs.

— Température extérieure : environ quatre cent soixante-dix degrés Celsius. Pression atmosphérique : environ huit mille cinq cents kilopascals.

Pas vraiment un temps à pique-niquer, pensa Kirk avec ironie.

C'était le genre de pression qu'on pouvait trouver au fond des océans terrestres, largement suffisante pour écraser lui-même et Lerner jusqu'à les réduire à de simples taches écarlates.

— Et notre intégrité structurelle ?

— Boucliers au maximum, mais ils tiennent, rapporta Lerner.

Kirk remercia intérieurement les ingénieurs de Starfleet pour la qualité de leur travail.

Il savait toutefois que le pire restait à venir.

Si son plan désespéré devait réussir, et s'ils avaient la moindre chance d'en sortir vivants, cette même légendaire ingénierie allait être poussée dans ses derniers retranchements.

— Très bien, lieutenant, dit-il. Voyons si nous pouvons administrer quelques premiers secours à la colonie Paragon.

Illuminé de l'intérieur, le dôme translucide vert brillait dans l'obscurité de la nuit.

Le Columbus-2 monta jusqu'à près d'un kilomètre au-dessus de la colonie avant de tourner son nez vers le dôme assiégé.

Luttant pour maintenir une position stationnaire malgré les vents puissants qui secouaient la navette, Kirk fut alarmé de constater que l'immense biosphère semblait gravement blessée par son exposition partielle à l'environnement extérieur de classe K.

Bien qu'une faible aura bleue crépitât encore par intermittence sur environ les trois quarts du dôme vivant, signe que le champ de force endommagé de la colonie ne s'était pas encore totalement effondré, une vaste zone d'au moins deux kilomètres de diamètre était noircie et boursouflée par ce qui ressemblait étrangement à une brûlure du troisième degré.

Kirk observa avec horreur la décoloration se propager vers l'extérieur, dévorant progressivement une portion toujours plus importante du dôme.

D'immenses plaques de cellulose génétiquement modifiée, de la taille d'une cloison de vaisseau, se détachaient et tombaient sur les plaines de lave stériles en contrebas.

Une épaisse sève verte bouillonnait avant d'être vaporisée par la chaleur extrême.

Les tissus endommagés se gonflaient vers l'intérieur, formant une vaste dépression concave qui menaçait de se déchirer de manière catastrophique à tout instant.

Kirk savait qu'il devait agir vite.

— Détournez les déflecteurs vers le dôme, ordonna-t-il à Lerner. Essayez de colmater les brèches dans le champ de force de la colonie.

— Oui, capitaine, répondit Lerner en déglutissant.

Il ajusta soigneusement les commandes des boucliers et, quelques secondes plus tard, un faisceau bleu lumineux jaillit du réseau de déflecteurs de la navette.

À la vitesse de la lumière, le rayon traversa la distance séparant le Columbus-2 du sommet de la colonie et se concentra sur la zone endommagée du dôme.

Au début, l'énergie rayonnante ne s'accorda pas parfaitement avec les restes déchirés du champ de force hors service, mais Lerner poursuivit ses réglages avec une concentration intense jusqu'à ce que les bords extérieurs du faisceau recouvrent la frontière grandissante de la zone ravagée.

Voilà, pensa Kirk en observant avidement les résultats.

L'incendie ralentissait-il ?

Peut-être.

Il le croyait.

— Continuez, lui conseilla-t-il.

Plus facile à dire qu'à faire, comprit bientôt Kirk.

Le front de Lerner se plissa et il mordit sa lèvre inférieure tandis qu'il consacrait toute son attention — et davantage encore — à la mise en œuvre du plan du capitaine.

Espérons qu'il soit à la hauteur, songea Kirk.

Lerner était un membre d'équipage compétent, mais le capitaine ne pouvait s'empêcher de souhaiter que Scotty soit à sa place.

Si quelqu'un pouvait accomplir la délicate tâche consistant à renforcer les défenses du dôme grâce aux déflecteurs limités de la navette, c'était bien le rusé ingénieur en chef de l'Enterprise.

Malheureusement, Scotty se trouvait toujours à bord du vaisseau, lequel ne pouvait abaisser ses boucliers tant que le croiseur de bataille de Koloth demeurait dans les parages.

Et, à vrai dire, le capitaine n'aurait guère apprécié devoir demander à Scotty de se téléporter dans la navette dans de telles circonstances.

Le point faible de son plan était évident : tant que les déflecteurs de la navette restaient dirigés vers le dôme, le Columbus-2 devait survivre à la chaleur et à la pression environnantes sans aucune protection électromagnétique.

Désormais, seules les cloisons isolées de la navette, sa coque en duranium et son revêtement extérieur en céramique séparaient les deux hommes de la colère implacable du climat mortel de Sycorax.

— C'est maintenant que nous allons découvrir exactement de quoi cet oiseau est fait, avertit Kirk son copilote.

La chaleur brûlante commença presque immédiatement à traverser les cloisons, faisant rapidement grimper la température dans la cabine.

Gardant une main sur les commandes tout en luttant contre les vents cycloniques qui secouaient la navette de tous côtés, il tira sur le col devenu étouffant de son uniforme de cérémonie.

L'intérieur de la navette ressemblait déjà à un sauna vulcain.

La transpiration collait le dos de sa tunique à sa colonne vertébrale tandis que la sueur ruisselait sur son visage.

Il passa la langue sur ses lèvres desséchées et y goûta le sel.

Lerner semblait tout aussi accablé.

Il essuya la sueur de ses yeux du revers de la main tout en continuant à ajuster sans relâche les commandes des déflecteurs.

Kirk craignait qu'ils ne soient tous deux à la limite de l'insolation.

Un inquiétant grincement métallique emplit soudain la cabine, arrachant une grimace au capitaine.

Manifestement, l'écrasante pression extérieure commençait à se faire sentir sur la structure désormais dépourvue de boucliers.

Kirk savait qu'ils avaient de sérieux ennuis.

Les navettes de Starfleet étaient conçues pour durer, mais le Columbus-2 ne pouvait pas supporter indéfiniment de telles conditions, pas plus que lui ou Lerner.

Le mieux qu'il pouvait espérer était de gagner suffisamment de temps pour que quelqu'un, dans la colonie, trouve un moyen de sauver le dôme assiégé.

Mais existait-il seulement une chance de le réparer à temps ?

— Allez..., marmonna-t-il à l'intention des colons menacés en contrebas, tandis que ses mains couvertes de sueur peinaient à maintenir une prise ferme sur les commandes. Montrez-moi donc à quel point vous êtes tous génétiquement supérieurs !

* * * * *

Le bunker de commandement se trouvait à un demi-kilomètre sous la colonie proprement dite, creusé profondément au fond d'un ancien cratère volcanique.

McCoy se demandait combien de temps ils pourraient survivre ici lorsque — ou plutôt si — le grand parapluie vert de Paragon finirait par s'embraser.

Pas très longtemps, pensa-t-il sombrement.

La régente Clarke et ses principaux collaborateurs s'étaient repliés dans le bunker afin de coordonner les opérations d'urgence depuis un endroit relativement sûr.

McCoy avait été invité à les accompagner, mais depuis son arrivée dans le bunker, il avait surtout eu l'impression d'être la cinquième roue du carrosse.

Malgré ses offres répétées d'aider de toutes les façons possibles, il avait été poliment éconduit, puis plus ou moins ignoré par la régente et ses assistants débordés.

Ils doivent penser qu'un simple être humain ordinaire, doté d'un ADN résolument dépassé, ne peut rien faire d'utile dans une crise.

— Typique, grommela McCoy.

Bien qu'hospitaliers, Clarke et les autres colons avaient toujours affiché une certaine condescendance envers les visiteurs de l'Enterprise, même avant que cette urgence n'éclate.

McCoy avait perçu cette attitude légèrement paternaliste de la régente presque dès leur arrivée sur Sycorax, et il soupçonnait fortement que le capitaine Kirk l'avait remarquée lui aussi.

Pourtant, les colons ne méritaient certainement pas l'horrible catastrophe qui les frappait à présent.

McCoy ne souhaiterait pas un tel sort à un démon limace dénébien, encore moins à une ville entière de descendants humains bien intentionnés — même s'ils étaient insupportablement suffisants.

Maudits Klingons !

Pourquoi ne peuvent-ils jamais accepter un refus ?

Réduit à rester dans un coin inoccupé en essayant de ne pas gêner, le médecin observa les lieux.

Comme le reste de la colonie Paragon, où la bio-ingénierie créative était littéralement un mode de vie, le bunker était presque entièrement aménagé à partir de matériaux organiques.

Des panneaux de teck poli recouvraient les murs tandis qu'un matériau sec et spongieux tapissait le sol.

Même les bureaux et consoles informatiques sur lesquels travaillait nerveusement l'état-major semblaient avoir été façonnés dans une sorte de corail pétrifié, avec des boutons, interrupteurs et claviers fabriqués en os ou en ivoire polis.

L'ensemble avait un certain charme, admit McCoy.

Comparé à cela, le pont de l'Enterprise paraissait froid et stérile.

En revanche, des décennies consacrées presque exclusivement aux sciences biologiques appliquées avaient laissé les colons en retard dans d'autres domaines.

McCoy était médecin, pas technicien, mais même lui pouvait voir que le matériel informatique du bunker était relativement primitif selon les normes de la Fédération.

Après tout, ils ne semblaient même pas disposer de la technologie duotronique de base !

Puis il réfléchit, un peu à contrecœur :

Après tout, de quelle puissance informatique a-t-on réellement besoin lorsque chaque citoyen possède un super-cerveau génétiquement amélioré ?

Les yeux écarquillés, McCoy observa l'équipe d'urgence inonder la régente d'informations constamment mises à jour sur l'évolution de la crise.

Chacun de ses conseillers affichait avec désinvolture des capacités de compréhension et de mémorisation stupéfiantes.

À la fois horrifié et émerveillé, il secoua la tête lorsqu'une jeune assistante, qui ne devait pas avoir plus de vingt ans, parvint à tirer un sens d'un écran couvert de données numériques d'une densité incompréhensible défilant à toute vitesse.

— Les niveaux de CO_2 augmentent à raison d'environ 0,987529 point de pourcentage par seconde, annonça le prodige de la lecture rapide.

— Bon sang, murmura Clarke.

La régente était assise sur un siège surélevé à l'extrémité nord du bunker, entourée d'assistants qui se relayaient pour lui transmettre les mauvaises nouvelles.

— Présence croissante de H_2SO_4 dans l'atmosphère générale de la colonie. Les systèmes de ventilation et de filtration fonctionnent à 115,87452 % de leur capacité et sont en voie de défaillance...

— Les réparations des principaux réseaux de déflecteurs progressent plus lentement que prévu ; il apparaît que les dégâts causés par l'explosion sont encore plus importants qu'on ne le pensait initialement. Le temps nécessaire aux réparations est actuellement inconnu, dans l'attente d'une inspection plus approfondie des débris...

— La plupart du personnel non essentiel, soit 96,4724 %, est désormais confiné à domicile. Les autres sont en route ou non localisés. Les appels aux services d'urgence augmentent de façon exponentielle. Une équipe de communication psychosociale rédige actuellement des allocutions exécutives pour toutes les éventualités, y compris le pire scénario...

— Dommages tissulaires étendus et continus au chlorodôme. Taux de morbidité : 17,5535 % et en augmentation. Une brèche environnementale catastrophique est anticipée...

Seigneur, pensa McCoy, sans être certain d'apprécier cette précision obscène, c'est comme être coincé dans un abri antiatomique avec une douzaine de Spock !

Clarke absorbait ce déluge de mauvaises nouvelles avec un calme remarquable.

Seuls quelques rares froncement de sourcils ou soupirs trahissaient sa réaction émotionnelle à l'unanimité décourageante des rapports.

Elle ne prenait aucune note et ne demandait jamais qu'une information soit répétée, semblant parfaitement confiante dans sa capacité à mémoriser et traiter tout ce qu'on lui rapportait.

Intrigué, McCoy la scanna discrètement avec son tricordeur médical.

À sa surprise, sa tension artérielle, son rythme cardiaque et ses niveaux endocriniens demeuraient remarquablement stables.

Physiquement, presque rien ne révélait l'incroyable pression qui pesait sur elle.

Il siffla d'admiration.

Impressionnant, malgré toute mon opposition à l'ingénierie génétique humaine.

— Affectez davantage de ressources à l'équipe de réparation des déflecteurs, ordonna-t-elle sans la moindre hésitation. Faites appel à des volontaires civils si nécessaire.

Les assistants s'empressèrent d'exécuter ses ordres.

— Même chose pour la maintenance du dôme, et davantage encore. Injectez plus de nutriments et d'hormones de croissance dans le dôme. Affamez chaque jardin, chaque verger et chaque bassin de nénuphars de la colonie s'il le faut. Nous ne pouvons pas laisser cet enfer génétiquement maudit percer notre dôme !

La régente ne semblait guère croire au plan de Kirk consistant à renforcer les boucliers de la colonie avec les déflecteurs de la navette.

Encore un exemple de sa tendance à sous-estimer les humains ordinaires ?

Ou bien préparait-elle simplement le pire, comme tout dirigeant raisonnable le ferait ?

Pour être honnête, admit McCoy, le plan de Jim ne suffira pas à lui seul à sauver la colonie.

D'une manière ou d'une autre, ils devaient protéger le dôme vivant de l'environnement hostile de la planète ou accroître sa propre capacité de défense.

— Une seconde..., murmura-t-il lorsqu'une idée folle lui traversa l'esprit.

Saisissant sa trousse médicale de Starfleet, il traversa précipitamment le bunker.

— Madame la Régente ! appela-t-il. Madame !

Clarke releva la tête, interrompant une consultation à voix basse avec Gregor Lozin, son principal conseiller à la sécurité.

Elle semblait surprise par cette interruption.

— Oui, docteur ?

— Cordrazine ! lança-t-il en serrant son sac noir froissé contre sa poitrine. Avez-vous de la cordrazine ?

Clarke et Lozin lui adressèrent un regard vide.

— Bien sûr que non, se réprimanda-t-il en se frappant légèrement le front de la main libre. Elle n'a été mise au point qu'après le départ de vos ancêtres, les premiers colons de Paragon, de la Terre.

McCoy inspira profondément avant d'expliquer son idée.

— La cordrazine est un puissant stimulant qui, associé aux stéroïdes anabolisants appropriés, favorise la croissance et la guérison des tissus. En théorie, une dose suffisamment importante pourrait accélérer les capacités naturelles de régénération du dôme.

Il vérifia rapidement le contenu de sa trousse.

— Bon sang ! Je n'en ai qu'environ cent cinquante millilitres.

Il lui en faudrait bien davantage pour un « patient » de la taille du dôme.

Mais Clarke s'empara immédiatement de l'idée.

— Si vous disposez d'un échantillon, docteur, c'est tout ce dont nous avons besoin. Nous pouvons rapidement concevoir un organisme capable de produire ce composé, puis utiliser nos cuves de clonage industrielles pour reproduire cet organisme — et la cordrazine — dans toutes les quantités nécessaires.

Est-ce seulement possible ? se demanda McCoy, légèrement horrifié par la facilité avec laquelle elle présentait la chose.

Mais il n'allait certainement pas refuser un cadeau pareil, même issu d'une maîtrise génétique inquiétante.

— Tenez, dit-il.

Il prépara habilement un échantillon du composé qu'il espérait efficace.

Il remit l'hypospray chargé à Clarke, qui dépêcha immédiatement un messager vers le laboratoire approprié avec l'ordre exécutif de fabriquer autant de cordrazine que possible et aussi vite que possible.

Mais cela serait-il assez rapide ?

McCoy admirait l'efficacité de son personnel, mais craignait que le dôme assiégé ne survive pas assez longtemps pour recevoir le traitement dont il avait désespérément besoin.

Tout se déroulait si vite...

— Régente Clarke !

Installée devant un écran de corail, une jeune technicienne excitée fit signe à sa dirigeante.

McCoy perçut une note d'espoir dans sa voix.

— C'est le dôme, expliqua-t-elle avec empressement. Le taux de morbidité a ralenti de près de 72,0091 %. Les dégâts ont cessé de s'étendre... ou presque.

McCoy éclata de rire.

Il comprit immédiatement ce — et surtout qui — était responsable de cette amélioration soudaine.

— C'est Kirk, expliqua-t-il à Clarke et aux autres. Par Dieu, son plan fonctionne. Il est réellement en train d'y parvenir !

Bravo, Jim, pensa-t-il silencieusement.

Par moments, il soupçonnait son ami et capitaine d'avoir davantage de vies qu'un chat sauvage andorien.

Tu l'as encore fait.

— Pour l'instant, du moins, ajouta sombrement Gregor Lozin.

Agacé par son pessimisme, McCoy se rappela que la paranoïa et le pessimisme du chef de la sécurité avaient été volontairement intégrés à son patrimoine génétique afin qu'il remplisse au mieux son rôle dans la colonie.

Cela ne le rendait pas plus sympathique pour autant.

Cependant, McCoy devait reconnaître qu'il avait raison.

Les déflecteurs d'une seule navette ne pourraient pas repousser éternellement l'environnement impitoyable de Sycorax.

Où est cette cordrazine ? pensa-t-il avec impatience, alors même que son précieux échantillon n'avait quitté ses mains que quelques instants plus tôt.

À quelle vitesse fonctionnaient donc ces cuves de clonage ?

— Pensez-vous vraiment que nous avons une chance, docteur ? demanda Clarke à voix basse afin de ne pas démoraliser son personnel.

McCoy fut soulagé de constater qu'elle n'était pas totalement au-dessus du recours à un simple être humain en situation de crise.

— J'ai vu la thérapie à la cordrazine accomplir des miracles sur des victimes de tirs de disrupteurs klingons, la rassura-t-il. À ma connaissance, aucune raison médicale n'empêche qu'elle puisse également aider votre dôme cultivé sur place.

À condition que les déflecteurs de la navette ne rendent pas l'âme avant...

Il tendit la main et frappa les panneaux de teck poli du mur avec ses jointures.

— Touchons du bois.

* * * * *

Oublions les saunas vulcains, décida Kirk en sentant la sueur imbiber son uniforme de cérémonie autrefois impeccable.

À cet instant, l'étouffante cabine de la navette lui paraissait plus chaude que la colère d'un Klingon.

Fiévreux et déshydraté, il rêvait d'un verre d'eau glacée.

Au lieu de cela, il gardait ses paumes moites fermement agrippées aux commandes du Columbus-2, luttant contre les vents brûlants et violents de Sycorax afin de maintenir la navette en position là où elle pouvait être la plus utile.

En même temps, il surveillait la cité émeraude en contrebas, où un faisceau bleu vacillant continuait de protéger le dôme vivant contre le pire de la planète déchaînée.

La situation avait quelque chose d'ironiquement paradoxal.

Ces derniers temps, Kirk s'était plongé dans l'étude des tristement célèbres guerres eugéniques de la Terre de la fin du XXe siècle, afin de mieux comprendre les promesses et les dangers potentiels de l'ingénierie génétique humaine.

À cette époque, se rappelait-il, l'humanité avait failli être détruite par des individus tels que Khan Noonien Singh et ses frères et sœurs mégalomanes.

Et maintenant, près de trois siècles plus tard, lui et Lerner, deux êtres humains parfaitement ordinaires, risquaient leur vie pour sauver une autre communauté d'hommes et de femmes prétendument surhumains.

Mais qu'est-ce que je suis censé faire d'autre ?

Qu'ils soient génétiquement améliorés ou non, ce sont des êtres humains là-dessous.

Je dois les sauver maintenant — et réfléchir plus tard à ce que leur existence implique pour la Fédération.

Les cloisons métalliques grinçaient de façon inquiétante, menant un combat perdu d'avance contre l'énorme pression extérieure.

Kirk entendit Lerner déglutir péniblement et regretta de l'avoir entraîné dans ce qui ressemblait de plus en plus à une mission-suicide.

Au moins, l'Enterprise était entre les mains compétentes de Spock.

— Capitaine ! Regardez ! s'écria Lerner d'une voix rauque. Le dôme !

Relevant les yeux des commandes de navigation, Kirk vit immédiatement ce qui avait attiré l'attention de l'officier.

Un kilomètre plus bas, la zone blessée du dôme commençait soudain à se réparer d'elle-même.

De nouveaux tissus verts se développaient rapidement, repoussant la cellulose carbonisée et noircie.

La dépression où l'atmosphère toxique avait failli percer l'enveloppe protectrice du dôme se remplissait désormais d'une vie nouvelle, humide et brillante, d'un vert chlorophyllien éclatant.

Miraculeusement, l'immense organisme biologique semblait avoir reçu une sorte de traitement revitalisant — et juste à temps.

Instinctivement, Kirk sut que le docteur McCoy était responsable.

Bon travail, Bones, pensa-t-il avec un sourire sur ses lèvres desséchées et fendillées.

Voilà ce que j'appelle une visite à domicile !

Il échangea un sourire avec Lerner.

Celui-ci disparut brutalement lorsque la paroi bâbord de la cabine se déforma vers l'intérieur, formant une saillie en forme de coin dans l'espace passagers.

Le duranium tordu hurla de protestation.

Toute la navette bascula sur le côté, projetant violemment les deux hommes vers la gauche ; seules leurs sangles de sécurité les empêchèrent d'être arrachés de leurs sièges.

Des voyants rouges d'alerte s'allumèrent sur tout le tableau de bord de Kirk, signalant des dégâts mineurs et majeurs dans presque tous les systèmes.

— Attention ! annonça une voix informatique stridente. Intégrité de la coque compromise ! Je répète : intégrité de la coque compromise !

Merci pour l'information, pensa Kirk avec exaspération.

D'un geste, il réduisit la voix au silence.

Se redressant difficilement dans son siège, il se battit avec les commandes jusqu'à rétablir une position qui lui sembla à peu près horizontale.

Mais au moment même où il y parvenait, un autre voyant rouge s'alluma.

Son estomac se souleva lorsque les notions de haut et de bas se décalèrent soudain d'une quarantaine de degrés.

Eh bien, voilà qui règle le problème de la gravité artificielle.

Et ce n'était certainement pas son plus gros souci.

Une odeur de soufre lui parvint.

Jetant un regard par-dessus son épaule, il aperçut un mince filet de vapeur brun jaunâtre qui s'infiltrait dans la cabine par une fissure presque invisible située dans un coin supérieur arrière.

Une sensation de brûlure envahit rapidement ses narines et sa gorge.

Au moins, nous n'avons pas à craindre une décompression explosive, pensa-t-il avec un humour noir.

La pression extérieure était si intense que l'atmosphère de la navette ne pouvait s'échapper même s'il l'avait voulu.

Le véritable problème consistait à empêcher le climat impitoyable de Sycorax d'écraser la navette comme une coquille d'œuf.

— Capitaine !

Lerner retira brusquement les mains des commandes des déflecteurs lorsqu'une gerbe d'étincelles blanches incandescentes jaillit du panneau.

À travers le pare-brise avant en aluminium transparent renforcé, Kirk vit le faisceau des déflecteurs vaciller faiblement avant de disparaître complètement.

— Nous avons perdu les déflecteurs, annonça Lerner en toussant sous l'effet des vapeurs corrosives. Ils sont... hors service, monsieur !

— Reçu, répondit Kirk entre deux quintes de toux.

Avec un peu de chance, ils ne sont plus nécessaires.

Il fixa la zone fraîchement régénérée du dôme.

Elle avait désormais approximativement la forme de la célèbre Grande Tache de Jupiter et brillait d'une vigueur retrouvée.

Pour le moment, le dôme semblait capable de se défendre seul.

Kirk ne pouvait qu'espérer que cette poussée de croissance durerait jusqu'à ce que les colons remettent leur champ de force en état de fonctionnement complet.

À présent, lui et Lerner étaient les plus exposés au danger.

Malheureusement, il n'existait plus aucun déflecteur à rediriger vers la navette.

— Préparez une téléportation d'urgence, ordonna-t-il en haussant la voix pour couvrir les hurlements du métal qui se déformait.

Un conduit éclata dans le plafond de la navette, projetant du liquide de refroidissement vaporisé dans la cabine et polluant davantage encore l'air déjà presque irrespirable.

— Alerte ! gémit de nouveau l'ordinateur, les conditions extrêmes annulant la tentative précédente du capitaine de réduire au silence ses prophéties catastrophistes. Défaillance de l'intégrité structurelle. Dix secondes avant effondrement total.

Si nous ne réagissons pas immédiatement, réalisa Kirk, nos restes finiront compressés ensemble dans une très petite urne en duranium.

— Coordonnées ? demanda Lerner en écartant fumée et étincelles pour atteindre les commandes du téléporteur.

Kirk garda les yeux fixés sur la tache verdoyante du dôme.

L'Enterprise étant toujours protégée derrière ses boucliers contre une éventuelle attaque klingonne, une seule voie d'évasion leur restait : la partie du dôme encore dépourvue de champ de force.

— Droit devant, ordonna-t-il. Juste à travers cette grande porte verte.

Ça devrait fonctionner, pensa-t-il, à condition que les colons ne réparent pas le bouclier dans les dix prochaines secondes.

Et à condition que les téléporteurs de la navette fonctionnent mieux que la gravité artificielle ou les déflecteurs.

— Cinq secondes avant effondrement structurel, informa utilement l'ordinateur.

— Verrouillage de la cible, annonça Lerner. Téléportation... maintenant !

Alors que le familier fourmillement statique du rayon de téléportation l'enveloppait, Kirk songea à cette faiblesse dans le champ de force de la colonie.

D'une certaine manière, elle ressemblait à une autre blessure dangereuse dans les défenses d'une planète : le gigantesque trou de la couche d'ozone terrestre que Khan Noonien Singh avait découvert dans les années 1980.

Une faille que Khan avait ensuite exploitée à son propre avantage...

CHAPITRE UN

ATOLL DE MURUROA
ÎLES TUAMOTU
POLYNÉSIE FRANÇAISE
14 JUIN 1992

À CENT SOIXANTE-DIX PIEDS au-dessus de la plateforme de lancement en béton, Roberta Lincoln se hissa sur l'un des bras horizontaux de la gigantesque tour de lancement. Un petit gecko vert détala hors de son chemin tandis que l'Américaine d'une quarantaine d'années avançait à quatre pattes sur la passerelle d'acier en direction de sa cible : une fusée Ariane prête au décollage.

Plus les choses changent, plus elles restent les mêmes, songea Roberta avec ironie. Vingt-cinq ans plus tôt, son ami de longue date et supérieur, Gary Seven, s'était faufilé sur une plateforme surélevée similaire afin de saboter le lancement d'une autre fusée. Sa mission consistait alors à empêcher qu'une arme de destruction massive soit placée en orbite, déclenchant une véritable course aux armements dans l'espace. Un quart de siècle plus tard, l'objectif de Roberta était pratiquement le même. La seule différence, c'est que cette fois c'est moi qui travaille sans filet.

Par simple précaution, cependant, elle fixa une extrémité d'une corde de sécurité au caillebotis métallique sous elle, tandis que l'autre restait solidement attachée à sa ceinture. Un vent frais et sec fit onduler ses cheveux blond miel lorsqu'elle arriva à portée de la puissante fusée européenne, conçue pour placer des satellites commerciaux en orbite bien au-dessus de la Terre. Roberta se demanda brièvement quels pots-de-vin et/ou quelles formes de chantage Khan avait employés pour mettre la main sur cette Ariane, sans parler du transport jusqu'à ce site de lancement isolé du Pacifique Sud, autrefois occupé par le programme d'essais nucléaires aujourd'hui abandonné du gouvernement français.

Depuis son perchoir élevé sur la tour de lancement, Roberta pouvait contempler l'ensemble de l'atoll : un anneau circulaire de verdure entourant un vaste lagon baigné par la lune. Des palmiers et des mangroves luxuriants recouvraient une grande partie de l'île, mais elle distinguait également les lumières du centre de contrôle de mission, niché au milieu de la végétation tropicale.

— Espérons simplement qu'ils ne me repèrent pas, murmura-t-elle pour elle-même, parfaitement consciente que son short de camouflage vert et son débardeur, qui s'étaient parfaitement fondus dans les broussailles tropicales durant son approche, contrastaient maintenant de façon alarmante avec la peinture rouge

industrielle de la tour de lancement. D'après les derniers renseignements, Khan lui-même devait assister à ce lancement, et Roberta espérait sincèrement entrer et sortir de Muro roa sans avoir à croiser l'homme en personne.

La dernière chose dont j'ai besoin en ce moment, c'est de retrouver ce prétendu surhomme suffisant, pensa-t-elle. Seven et elle avaient déjà fort à faire ces temps-ci avec la crise en Bosnie, sans compter tous les autres troubles internationaux provoqués par Khan et ses frères et sœurs génétiquement modifiés. Dans leur empressement à accomplir ce qu'ils considéraient comme leur destinée de dirigeants de la Terre, les Enfants de Chrysalis, comme Roberta continuait de les appeler, avaient déclenché des guerres civiles et des troubles aux quatre coins du globe, en Europe de l'Est, au Liberia, en Somalie, au Pérou et ailleurs. Cela n'avait pas facilité leur mission principale à elle et Seven : empêcher la Troisième Guerre mondiale. Et penser qu'après la fin de la guerre froide, j'ai brièvement cru que Seven et moi pourrions prendre notre retraite ! Si quelque chose avait changé, c'était que leur travail était devenu encore plus compliqué depuis la chute du mur de Berlin.

Et maintenant Khan devait encore faire monter les enchères avec cette histoire ! Roberta fronça les sourcils et jeta un regard vers l'horizon, où elle aperçut une légère teinte rosée à l'endroit où le ciel nocturne rencontrait le Pacifique. L'Ariane devait être lancée à l'aube, et Roberta savait qu'elle devait agir rapidement ; le soleil se levait très vite sous ces latitudes proches de l'équateur.

Son servo universel, ingénieusement déguisé en stylo-plume argenté, projeta un faisceau de lumière blanche sur le revêtement extérieur du corps principal de la fusée Ariane, flanquée de deux propulseurs à combustible solide destinés à fournir la poussée initiale au décollage. D'après les schémas qu'elle avait mémorisés plus tôt, le système de guidage principal de la fusée se trouvait juste derrière le panneau métallique situé devant elle, portant l'élégant logo bleu d'Arianespace, le constructeur français de la fusée. Le plan de Roberta consistait à modifier les commandes afin que la fusée s'autodétruise sans danger dans la haute atmosphère, emportant avec elle sa cargaison malveillante. Avec un peu de chance, le dernier projet de Khan prendrait fin avant même d'avoir commencé.

C'était le plan, du moins. S'efforçant de ne pas penser aux vingt-cinq tonnes d'hydrogène liquide stockées sous elle, attendant simplement d'être enflammées, elle régla le servo en mode laser et commença à découper une ouverture dans le flanc de la fusée avec ce qu'elle espérait être une précision chirurgicale. Le rayon rouge rubis traça une ligne noircie autour du logo de l'entreprise, formant rapidement une boucle complète. Roberta laissa refroidir le métal fondu pendant quelques minutes, puis souleva avec précaution le segment circulaire nouvellement créé, révélant les circuits complexes dissimulés en dessous.

Pas mal du tout, se félicita-t-elle. Quelques gestes habiles et — voilà — le matériel high-tech de Khan était plus exposé que Sharon Stone. Affichant un sourire triomphant, elle posa prudemment le disque métallique découpé de côté, s'assurant qu'il ne basculerait pas du bord de la tour, puis retransforma son servo en lampe torche. Elle coinça le fin instrument argenté entre ses dents afin de maintenir le

faisceau lumineux dirigé devant elle, puis introduisit soigneusement la main dans les entrailles électroniques du lanceur Ariane.

Une décharge à haute tension raidit tout son corps sous l'effet du choc. Un instant avant de perdre connaissance, elle remercia le ciel pour la corde de sécurité qui la retenait à la plateforme d'acier. Au moins, elle n'allait pas tomber et se tuer ! ...

* * * * *

— Elle se réveille, Votre Excellence, déclara une voix masculine rocailleuse, perçant le brouillard qui se dissipait peu à peu dans son esprit.

Roberta s'efforça de soulever ses paupières, à moitié surprise de se découvrir vivante et non électrocutée.

Elle soupçonnait que les bonnes nouvelles s'arrêtaient là.

— Merci, Joaquin, répondit une voix familière, confirmant les pires craintes de Roberta.

Oh non ! pensa-t-elle, un véritable sentiment d'appréhension faisant frissonner son corps récemment inerte.

D'après ce qu'elle pouvait déterminer, elle était allongée de côté sur une sorte de canapé ou de coussin.

Pas lui !

Clignant des yeux, elle les ouvrit pour voir un grand homme indien penché sur elle avec une expression amusée sur ses traits forts et séduisants. Des yeux bruns perçants l'examinaient comme on observerait un animal exotique solidement enfermé dans une cage de zoo ; c'est-à-dire avec une confiance absolue et un sentiment de supériorité incontesté. Rasé de près, il portait une épaisse chevelure noire soigneusement attachée derrière la tête et était vêtu d'une impeccable veste Nehru blanche assortie à un pantalon de coton de la même couleur.

— Ah, Mademoiselle Lincoln, la salua-t-il avec une chaleur feinte et moqueuse. Quel plaisir de vous voir revenir parmi nous !

— Bonjour, Khan, répondit-elle froidement.

Se redressant en position assise, elle tenta de se lever, mais ses jambes demeuraient encore un peu trop vacillantes. Un rapide coup d'œil autour d'elle lui révéla qu'elle se trouvait dans un bureau luxueusement aménagé, décoré d'œuvres d'art polynésiennes traditionnelles. Un Gauguin original ornait un mur, tandis qu'une authentique sculpture mélanésienne en bois représentant un requin en mouvement reposait sur un vaste bureau de direction. Un tapis coloré, tissé à partir de fibres de pandanus teintes, recouvrait le sol.

Roberta fit de son mieux pour soutenir le regard de Khan avec défi, malgré l'agitation qui lui nouait l'estomac.

— Ça faisait longtemps, monsieur-je-sais-tout.

À quelques pas derrière Khan se dressait une brute massive et musclée à l'expression renfrognée, aux cheveux blond châtain. Un simple T-shirt noir moulait un torse digne d'Arnold Schwarzenegger, au-dessus d'un pantalon gris sans particularité.

Comparée au costume blanc immaculé de Khan, la tenue de ce colosse paraissait terne et banale, à l'exception d'une large boucle de ceinture en laiton représentant la tête menaçante d'un grizzly rugissant.

— Vous vous adresserez à Son Excellence avec davantage de respect ! gronda-t-il d'un ton sinistre en levant une main énorme tout en s'avançant vers elle.

Roberta tressaillit, s'attendant au coup qui ne manquerait pas de porter toute la puissance d'os et de muscles génétiquement augmentés.

Mais Khan secoua la tête et écarta les préoccupations de son homme de main d'un geste léger.

— Inutile de s'attacher aux formalités, insista-t-il. Mademoiselle Lincoln et moi sommes de vieux amis.

Il lui adressa un sourire glacial.

— N'est-ce pas ?

D'une certaine manière, admit silencieusement Roberta.

Elle avait rencontré Khan Noonien Singh pour la première fois dix-huit ans plus tôt, dans un immense laboratoire souterrain caché sous les sables brûlants du Grand Désert du Thar, en Inde. Khan n'avait alors que quatre ans, l'un des centaines d'enfants génétiquement modifiés produits par le très secret Projet Chrysalis, mais il possédait déjà l'assurance et le charisme d'un chef né — ou, dans son cas, fabriqué. Même après que Gary Seven et elle eurent mis un terme au Projet Chrysalis, ils avaient continué à surveiller attentivement Khan et les autres super-enfants, désormais dispersés à travers le monde.

Impressionné par l'intelligence évidente de Khan et son potentiel pour le bien, Seven avait même tenté avec détermination de recruter le jeune Khan dans leur propre organisation clandestine de maintien de la paix. Mais cette brillante idée s'était retournée contre eux de façon spectaculaire ; au final, Khan s'était révélé bien trop ambitieux pour être contrôlé et s'était retourné contre elle et Seven, dérobant au passage toutes leurs informations concernant les Enfants de Chrysalis.

C'était il y a trois ans, et Khan avait déjà rassemblé plusieurs dizaines de ses frères et sœurs dotés d'une intelligence et d'une force exceptionnelles, parmi lesquels Joaquin, et les avait enrôlés dans sa grandiose campagne visant à « sauver » le monde en le plaçant sous son contrôle absolu et total.

Malheureusement, Roberta avait la désagréable impression que Khan ne faisait encore que s'échauffer...

— Alors, qu'est-il arrivé à ta barbe ? demanda-t-elle avec désinvolture, gagnant du temps pendant qu'elle récupérait de son brusque voyage dans l'inconscience. La dernière fois que je t'ai vu, en quatre-vingt-neuf, tu portais une barbe tout à fait respectable. Je croyais que c'était obligatoire pour tous les hommes sikhs ?

Khan acquiesça avec un sourire appréciateur.

— Très bien, Mademoiselle Lincoln. J'applaudis votre érudition interculturelle.

Il caressa pensivement son menton parfaitement lisse.

— Avec tout le respect dû à mes héroïques ancêtres sikhs, je suis finalement arrivé à la conclusion que je ne devais pas être lié aux traditions du passé. Après tout,

je représente une nouvelle race d'êtres humains. Une nouvelle et supérieure catégorie de guerriers. Ainsi, le jour de mon vingt-et-unième anniversaire, je me suis rasé la barbe afin de marquer le tournant révolutionnaire que mes semblables et moi représentons dans l'histoire de l'évolution humaine. Dès lors, j'ai décidé de créer mes propres traditions et de tracer une nouvelle voie pour l'humanité.

— Je vois que tu es toujours aussi modeste, observa Roberta avec sécheresse.

Le plus discrètement possible, elle fouilla ses poches à la recherche de son servo, mais l'appareil polyvalent échappa à ses doigts. L'avait-elle laissé tomber sur la tour de lancement ou Khan et ses hommes le lui avaient-ils confisqué ?

— Pour être franche, j'ai toujours espéré que tes délires de grandeur n'étaient qu'une phase passagère, quelque chose dont tu finirais par te débarrasser.

Elle cessa de chercher le servo et commença à repérer une éventuelle issue. À ce qu'elle voyait, le bureau ne possédait qu'une seule sortie.

— J'imagine que c'était prendre mes désirs pour des réalités.

Khan fronça les sourcils ; sa cordialité de façade s'effritait.

— Ce ne sont nullement des délires, Mademoiselle Lincoln, répondit-il sèchement. Ou avez-vous oublié avec quelle facilité j'ai échappé à vous et à l'énigmatique Monsieur Seven au cours de ces dernières années, malgré les ressources considérables dont vous disposez ?

À vrai dire, il n'avait pas tort, admit Roberta.

Grâce aux données volées à l'ordinateur avancé Beta 5 de Seven, Khan avait même découvert un moyen de protéger ses bases contre la technologie de téléportation, obligeant Roberta et Seven à recourir à des méthodes bien plus primitives lors de leurs tentatives périodiques d'infiltration de ses refuges et quartiers généraux.

Pour atteindre Muro roa, en fait, Roberta avait dû se téléporter sur une autre île située plusieurs kilomètres plus au sud, puis affronter des courants dangereux et des récifs coralliens à bord d'une pirogue à balancier jusqu'à s'approcher suffisamment de l'atoll interdit pour plonger à l'eau et parcourir le reste du trajet en scaphandre autonome, évitant requins, murènes et méduses venimeuses en nageant jusqu'au rivage non loin du pas de tir.

Une combinaison humide et un ensemble de bouteilles d'oxygène étaient probablement encore cachés parmi les feuilles en forme d'épée des buissons bordant la plage.

Malheureusement, cet équipement était beaucoup trop loin pour lui être utile à cet instant.

Quelles vacances de rêve dans les mers du Sud, songea-t-elle avec sarcasme.

— Peut-être que nous t'avons surveillé en permanence, répliqua-t-elle à Khan.

Puis elle se demanda si elle n'en avait pas trop dit. Et si Khan exigeait de connaître le nom de son informateur principal ?

— Imagine notre déception quand nous avons découvert ce que tu préparais ici. Même Seven ne pensait pas que tu irais aussi loin...

Khan prit une expression dure.

— Seven a toujours manqué de vision, déclara-t-il avec mépris. Voilà pourquoi il se contente de rôder dans les marges de l'Histoire alors qu'il possède les moyens d'accomplir tellement plus. C'est aussi pourquoi j'ai rompu avec lui il y a des années. Les problèmes du monde exigent des actions audacieuses et décisives, non les demi-mesures prudentes et timorées dont vous et Seven êtes spécialistes.

Roberta ne recula pas.

— Nous éteignons les incendies. Toi, tu les allumes. Pour moi, la différence est énorme.

— Le feu peut être une force de transformation, Mademoiselle Lincoln, affirma-t-il, balayant les débris pourris du passé et faisant place à une nouvelle croissance.

Il saisit le requin sculpté sur son bureau, l'écrasa en éclats dans son poing puis essuya la poussière de bois sur ses paumes.

— Mais assez de débats philosophiques. Votre présence soulève des questions essentielles. Où se trouve exactement Gary Seven en ce moment ? Pouvons-nous nous attendre à le voir arriver lui aussi afin de vous secourir ou peut-être d'achever votre mission ?

À condition seulement, pensa Roberta.

— Pour quelqu'un doté d'un cerveau supérieur, dit-elle à Khan, tes calculs laissent à désirer. Seven a passé la soixantaine maintenant ; il me laisse gérer toutes les visites à domicile.

C'était une légère exagération, mais suffisamment proche de la vérité pour qu'elle espère que Khan s'y laisserait prendre. Au fil des années, elle avait effectivement assumé une part croissante du travail de terrain, laissant à Seven le soin de se concentrer sur la vue d'ensemble.

Un de ces jours, il faudra vraiment recruter un nouvel agent junior, songea-t-elle. Le ciel sait combien un peu de renfort me serait utile en ce moment.

— Ainsi donc, Seven commence enfin à sentir le poids des années ? demanda Khan d'un ton magnanime.

Roberta soupçonna qu'il avait accepté ses affirmations sans les remettre en question.

— D'une certaine manière, cela m'attriste. À sa façon, c'était un adversaire digne de ce nom.

Un signal sonore retentit derrière Khan et celui-ci traversa le vaste bureau pour répondre à l'interphone posé sur le bureau.

— Khan à l'appareil, annonça-t-il d'un ton net. Où en sommes-nous ?

— Il nous reste environ dix minutes avant le lancement, monsieur, répondit une voix désincarnée dans l'interphone.

Roberta crut y percevoir une légère pointe d'accent écossais, ainsi qu'une déférence très marquée. Son cœur se serra à l'annonce.

Elle n'avait pas empêché le lancement du tout ; l'Ariane était toujours prête à placer son ignoble cargaison en orbite.

J'ai échoué, réalisa-t-elle.

— Excellent, déclara Khan en coupant la communication sans attendre de réponse. Je suis heureux de vous annoncer, Mademoiselle Lincoln, que votre pitoyable tentative de sabotage ne nous a coûté qu'une demi-heure, bien trop peu pour nous faire manquer notre fenêtre de lancement.

S'éloignant du bureau, il la regarda de haut comme un adulte réprimandant un enfant turbulent.

— Vous auriez dû vous souvenir que vous aviez affaire à une intelligence délibérément conçue pour surpasser la vôtre. Anticipant tout acte de sabotage, j'ai eu la prévoyance d'installer dans les systèmes de guidage de l'Ariane un dispositif de sécurité destiné à neutraliser toute intervention de ce genre.

Il afficha un sourire condescendant, manifestement ravi de sa propre clairvoyance.

— Toutes mes excuses si mes contre-mesures se sont révélées quelque peu... eh bien... électrisantes pour votre organisme.

Très drôle, pensa Roberta avec amertume.

— Comme surprise, ce n'était pas exactement du niveau de The Crying Game. Mais oui, j'imagine que ça m'a prise un peu au dépourvu.

Il était hors de question qu'elle nourrisse davantage l'ego déjà gigantesque de Khan.

Dommage que mon informateur ait oublié de mentionner cette petite précaution sournoise, regretta-t-elle. J'imagine que c'était un secret que Khan gardait encore plus jalousement que les autres...

— Votre esprit est admirable, reconnut-il, visiblement nullement affecté par ses faibles compliments, même si vos résultats ne le sont pas.

Il se dirigea vers l'unique sortie du bureau.

— Emmenez-la.

Joaquin l'empoigna brutalement par le bras et la tira sur ses pieds. La force de sa poigne lui rappela Carlos, le gigantesque gardien de l'ancien Projet Chrysalis — l'une des premières expériences génétiques du programme. Elle se demanda si les muscles de Joaquin avaient eux aussi été renforcés avec de l'ADN de gorille.

Suivant Khan, Joaquin la traîna hors du bureau.

Après un court escalier, ils arrivèrent sur le toit du bâtiment du centre de contrôle.

Le soleil venait tout juste de se lever, nota Roberta, lui offrant une vue panoramique de l'île pittoresque et de son lagon fermé. Dressés bien au-dessus des palmiers oscillant sous la brise, de l'autre côté des eaux bleues et paisibles, l'Ariane et sa tour de lancement paraissaient totalement incongrues au milieu de ce décor paradisiaque des mers du Sud.

Remarquant où se portait son regard, Khan écarta largement les bras. Son costume blanc immaculé réfléchissait l'éclat du soleil matinal.

— Bienvenue, Mademoiselle Lincoln, sur l'île Chrysalis !

Roberta refusa même de reconnaître la beauté des lieux.

— Je croyais que tout cet endroit appartenait aux Français, rétorqua-t-elle.

En réalité, comme elle le savait parfaitement, le gouvernement français avait établi sur Mururoa le Centre d'Expérimentation du Pacifique (CEP) en 1963 comme site d'essais nucléaires, dont beaucoup avaient été réalisés dans des cavernes artificielles creusées au cœur basaltique de l'île.

Moins de trois mois auparavant cependant, la France avait suspendu son programme d'essais nucléaires pour une durée indéterminée, au grand soulagement d'une grande partie du monde.

Ce même monde ignorait totalement, songea Roberta, que Mururoa accueillait désormais quelque chose d'aussi dangereux — voire plus dangereux encore — que des explosions nucléaires souterraines.

Et elle ne pensait pas seulement à Khan.

— Nos amis gaulois subissaient une pression internationale considérable pour fermer cette installation, expliqua-t-il.

Roberta se souvenait avoir vu aux informations des manifestations antinucléaires aux Fidji et sur d'autres îles du Pacifique.

— J'ai donc réussi à « persuader » certaines autorités françaises de me la céder discrètement.

Roberta imaginait très bien le genre de « persuasion » utilisé par Khan.

Extorsion ? Chantage ? Assassinat ?

Ce ne serait pas la première fois, pensa-t-elle. Même si elle et Seven n'avaient jamais obtenu de preuves définitives de son implication, ils nourrissaient de sérieux soupçons concernant plusieurs tragédies récentes, notamment la mort spectaculaire d'un important homme politique indien au printemps précédent.

— En effet, poursuivit Khan, tout ce complexe répond parfaitement à mes besoins. Il dispose de ses propres générateurs électriques, d'une usine de dessalement, d'un aérodrome, d'un centre de communications, et ainsi de suite. De plus, sa proximité avec l'équateur en fait un site idéal pour lancer des satellites en orbite.

Il contempla le vaste complexe entouré de toutes parts d'une haute clôture entièrement électrifiée.

— Nous avons naturellement procédé à plusieurs améliorations importantes de ce que les Français avaient laissé derrière eux.

— J'ai hâte de suivre la visite guidée, répondit Roberta.

Et elle n'était pas totalement sarcastique.

Avec un peu de chance, elle aurait l'occasion d'examiner le nouveau domaine de Khan avant ou après sa tentative d'évasion.

Un petit groupe de personnes s'était rassemblé sur le toit pour assister au lancement de la fusée.

Des haut-parleurs installés à l'arrière diffusaient le compte à rebours qui approchait rapidement de la mise à feu.

— Lancement moins deux minutes.

Khan manipula sa montre-bracelet afin de la synchroniser avec le décompte, puis traversa tranquillement le toit blanchi à la chaux pour rejoindre les autres.

Il fit signe à Joaquin d'emmener Roberta avec eux.

— D'accord, d'accord, j'arrive ! marmonna-t-elle avec irritation tandis que l'homme de main la bousculait à travers le toit.

Détournant son regard de la tour de lancement au loin, les associés de Khan l'observèrent avec divers degrés de curiosité, apparemment peu préoccupés par son statut de prisonnière involontaire.

— Lancement moins une minute trente secondes.

Khan ignora lui aussi ses protestations.

— Permettez-moi de vous présenter quelques-uns des brillants esprits que j'ai réunis sur cette île au prix d'efforts et de dépenses considérables. Voici le docteur Liam MacPherson, commença-t-il en désignant un homme grand et maigre aux cheveux roux vêtu d'une blouse blanche, un astrophysicien exceptionnel et responsable des opérations de lancement. Docteur, voici Mademoiselle Roberta Lincoln, une invitée non conviée à l'événement d'aujourd'hui.

MacPherson accorda à Roberta un examen rapide avant de reporter son attention sur la fusée prête à partir sur son pas de tir.

Un casque compact le maintenait en liaison avec le centre de contrôle et il caressait distraitement sa barbe rousse tout en murmurant des instructions dans son micro.

Roberta ne prit pas l'indifférence personnellement, estimant que l'astrophysicien à la chevelure flamboyante avait naturellement l'esprit accaparé par le départ imminent de l'Ariane.

— Enchantée de vous rencontrer... en quelque sorte, murmura-t-elle, même s'il ne l'écoutait manifestement pas. Il faudra recommencer ça un jour.

— Et voici, poursuivit Khan en se tournant vers une femme d'une beauté exotique saisissante vêtue d'un sarong de soie indigo assorti à son haut, la très remarquable Ament, l'une de mes conseillères les plus sages et les plus dignes de confiance.

Des perles noires étincelantes, originaires des îles Tuamotu, brillaient à ses oreilles, leurs reflets nacrés étant aussi sombres et lumineux que ses cheveux noirs coupés aux épaules. Ses yeux ambrés et froids examinèrent Roberta en silence avec un amusement hautain. Son corps souple et gracieux semblait à la fois jeune et intemporel.

Roberta ne l'aimait pas d'emblée.

— Jolies perles, dit-elle platement, estimant que lorsqu'on ne peut rien dire de gentil sur quelqu'un, on peut toujours complimenter ses bijoux.

— Merci, répondit Ament avec froideur.

Sa voix grave et légèrement rauque portait une légère trace d'accent arabe.

— C'était un cadeau de Khan.

Celui-ci acquiesça, les mains croisées derrière le dos.

— Je les ai moi-même arrachées aux gigantesques huîtres à lèvres noires que l'on ne trouve que dans ces îles. Saviez-vous, Mademoiselle Lincoln, expliqua-t-il, qu'un plongeur de perles polynésien peut descendre jusqu'à quarante mètres de profondeur

à la recherche de trésors ? Un exploit remarquable pour un être humain ordinaire, bien que naturellement à ma portée.

— Chacun a besoin d'un passe-temps, répondit Roberta sèchement.

Un peu plus de plongée perlière et un peu moins de quête de pouvoir géopolitique, pensa-t-elle, et le monde s'en porterait beaucoup mieux.

— Je parlerais plutôt d'une distraction revigorante, précisa Khan.

Il s'avança jusqu'au bord du toit afin de mieux observer la fusée sur son pas de tir.

— Encore que la journée d'aujourd'hui n'ait besoin d'aucune stimulation supplémentaire au regard de ce que nous sommes sur le point de voir.

— Lancement moins soixante secondes, annonça le haut-parleur, mettant fin aux présentations.

Un silence chargé d'anticipation tomba sur le petit groupe réuni sur le toit. Sur le pas de tir, de l'autre côté du lagon turquoise, l'imposante structure métallique de la tour de lancement s'écarta de l'Ariane, laissant la fusée élancée seule sur son aire de lancement, pointée vers le ciel comme une gigantesque seringue bleue et blanche.

Une image appropriée, pensa Roberta, compte tenu du poison de haute technologie contenu dans sa cargaison.

— Lancement moins quarante-cinq secondes.

Des panaches de vapeur blanche s'élevèrent à la base de l'Ariane lorsque ses deux propulseurs d'appoint s'allumèrent. Un rugissement assourdissant agressa les tympans de Roberta, comme si une douzaine de gros porteurs décollaient simultanément, et elle dut lutter contre l'envie de se boucher les oreilles, refusant de montrer la moindre faiblesse devant Khan et ses semblables surhumains.

À la place, elle croisa les doigts, espérant en vain que quelque chose tournerait encore mal, que l'Ariane exploserait sur le pas de tir.

Je suis désolée, Gary.

Elle entendait à peine ses propres pensées à travers la fureur volcanique des moteurs déchaînés, qui tiraient de toutes leurs forces contre les boulons retenant encore la fusée au béton.

J'ai essayé de l'arrêter.

— Lancement moins trente secondes.

Le rugissement s'intensifia lorsque les moteurs principaux de l'Ariane entrèrent en action. Vingt-cinq tonnes d'hydrogène liquide s'embrasèrent, projetant un torrent de gaz surchauffés à travers les tuyères et propulsant l'énorme engin contre l'attraction terrestre.

— Regardez, Mademoiselle Lincoln ! cria Khan à son oreille, s'efforçant de couvrir le vacarme tonitruant.

Roberta tenta de s'éloigner de lui, mais les lourdes mains de Joaquin se refermèrent sur ses épaules, la maintenant en place.

— Quelle chance que vous ayez repris connaissance juste à temps pour contempler mon plus grand triomphe à ce jour !

Quelle chance pour moi, pensa-t-elle, incapable de détourner les yeux du spectacle de feu.

— Lancement moins une seconde...

L'immense fusée s'arracha au pas de tir, portée par une colonne de flammes éclatantes. D'énormes nuages de vapeur, produits par la rencontre explosive entre les gaz brûlants de l'Ariane et les torrents d'eau de refroidissement libérés au moment du décollage, se déployèrent dans toutes les directions, dissimulant le site de lancement derrière un rideau tourbillonnant de vapeur.

— Décollage ! exulta le haut-parleur. Nous avons le décollage !

Presque malgré elle, Roberta renversa la tête en arrière pour suivre l'ascension fulgurante de la fusée. Elle retint son souffle, priant encore pour que, d'une manière ou d'une autre, l'Ariane et sa cargaison maléfique connaissent le sort de Challenger, perdent le contrôle et finissent dans une catastrophe.

S'il vous plaît, pria-t-elle, faites que le plan diabolique de Khan lui explose au visage !

Mais rien de tel ne se produisit.

Le décollage fut parfait et la trajectoire ascendante de l'Ariane lui permit d'atteindre la vitesse de libération en moins d'une minute. Lorsque la fusée disparut de vue, ne laissant derrière elle qu'une traînée blanche dans le ciel, Liam MacPherson poussa un soupir de soulagement. Sous sa blouse, ses épaules s'affaissèrent tandis que le poids de ses inquiétudes s'envolait dans les alizés. Ament entraîna le reste des spectateurs — à l'exception de Roberta — dans une salve d'applaudissements polis.

Le profil impeccable de Khan demeura tourné vers le ciel, vers l'extrémité de la traînée de vapeur. Roberta se demanda si la vision supérieure du prodige indien lui avait permis de suivre la montée de la fusée plus longtemps qu'elle.

— Ah, Lucifer, fils de l'aurore, déclama-t-il avec fierté, détournant l'Ancien Testament au service de sa propre vanité. Comme tu t'es élevé !

Baissant enfin les yeux, il savoura l'expression abattue de Roberta. Ses yeux couleur acajou sombre brillaient de triomphe.

— J'imagine, Mademoiselle Lincoln, que vous appréciez pleinement le but et le potentiel de mon Étoile du Matin, mon porteur de lumière ?

Plus que je ne le voudrais, pensa tristement Roberta, sachant que sa tâche venait de devenir beaucoup plus difficile.

— Tu nous as volé cette technologie, je te rappelle.

Sa voix se durcit au souvenir.

— Le jour où tu as attaqué nos bureaux et assassiné notre ordinateur.

L'image d'un Khan plus jeune criblant de balles le bon vieux Beta 5 traversa son esprit. Elle entendait encore les coups de feu...

— Une technologie, lui rappela-t-il en levant un doigt correcteur, que Seven et moi avons personnellement obtenue auprès de l'intemporel docteur Evergreen, et non sans efforts ni épreuves considérables. J'ai autant droit aux fruits de cette entreprise que votre insupportablement vertueux supérieur.

Roberta savait à quoi Khan faisait référence, même si elle n'avait pas participé à ces événements. C'était cette mission malheureuse, durant l'hiver 1984, qui avait finalement convaincu Gary Seven que le jeune Sikh prodige était trop imprudent — et trop impitoyable — pour qu'on puisse lui faire confiance.

Exactement comme sa mère, pensa-t-elle en se souvenant de feu la docteure Sarina Kaur, fondatrice et principale instigatrice du Projet Chrysalis. Kaur avait elle aussi été totalement impitoyable, suffisamment fanatique pour préférer la mort à l'abandon du projet Chrysalis, lequel avait fini consumé dans un violent incendie thermonucléaire sous les déserts du Rajasthan.

Roberta ne put s'empêcher de se demander si Khan avait jamais découvert qu'elle et Seven avaient indirectement contribué à la mort tragique de sa mère.

Ce n'est probablement pas le moment d'aborder le sujet, décida-t-elle.

— Excusez-moi, monsieur, intervint MacPherson, mais la fusée a atteint une orbite polaire basse. Nous sommes prêts à déployer le satellite.

Il tira nerveusement sur sa barbe.

— Peut-être souhaiteriez-vous me rejoindre au centre de contrôle ?

Khan doit être un patron redoutable, supposa Roberta à la vue de l'appréhension du scientifique.

Même pour un autre surhomme.

Bien sûr, elle avait reconnu le nom de MacPherson dans la base de données de Seven consacrée aux enfants de Chrysalis. Elle connaissait pratiquement toute la liste par cœur.

Khan fronça momentanément les sourcils, contrarié d'être interrompu au milieu de son duel verbal avec Roberta. Cependant, des objectifs plus importants avaient la priorité et il acquiesça brièvement.

— Bien entendu, docteur. Je vous rejoins dans un instant.

Il adressa une révérence d'adieu à Roberta.

— Nous devrons poursuivre nos retrouvailles plus tard, Mademoiselle Lincoln. Le Barde a écrit : « Les invités non conviés sont souvent les bienvenus lorsqu'ils s'en vont », mais dans votre cas, je suis plutôt enclin à profiter encore quelque temps de votre compagnie.

Il plongea la main dans la poche de son pantalon blanc impeccablement repassé et en sortit un instrument argenté bien connu.

Mon servo ! pensa Roberta avec consternation en voyant l'appareil entre les mains de Khan.

— J'ai hâte de m'entretenir avec vous, déclara-t-il, au sujet des nombreuses technologies exceptionnelles dont dispose votre supérieur ; en particulier, votre miraculeux procédé de téléportation.

Avec dextérité, il fit rouler le servo entre ses doigts puis sur le dos de sa main.

— Je dois reconnaître que, même si j'ai développé des moyens de bloquer vos ingénieux faisceaux de transmission de matière, je ne suis pas encore parvenu à les reproduire.

Après avoir délibérément tenté Roberta en lui montrant l'appareil de si près, il remit le servo dans sa poche.

— Peut-être qu'avec votre aide, je pourrai remédier à cette situation.

Pas si je peux l'empêcher, pensa-t-elle avec ferveur.

Elle imaginait difficilement pire scénario que Khan Noonien Singh ajoutant la téléportation à son arsenal.

— Tu te trompes de personne, insista-t-elle. Je n'ai aucune idée de la façon dont ce fichu truc fonctionne. En ce qui me concerne, c'est de la magie.

Ce n'était pas tout à fait vrai ; après près d'un quart de siècle passé à faire voyager ses atomes à travers la planète — et ailleurs — elle avait appris une chose ou deux sur les bobines de téléportation.

Mais Khan n'avait aucune raison de le savoir.

Avec un peu de chance, un bon vieux préjugé sexiste donnerait un semblant de crédibilité à ses protestations.

Les filles ne regardent jamais sous le capot, n'est-ce pas ?

Khan ne contesta pas ses déclarations d'ignorance, mais le ton menaçant de sa voix indiquait clairement qu'elle était loin d'être tirée d'affaire.

— Dans ce cas, peut-être que votre supérieur, l'éternel manipulateur Monsieur Seven, acceptera de partager ses secrets... en échange du maintien de votre bonne santé.

Improve storytelling for creative drafts

S'éloignant de Roberta, apparemment satisfait de laisser sa menace implicite s'installer dans son esprit, Khan s'adressa à Joaquin :

— Mettez-la dans l'une des cellules de détention du niveau M-2. Je l'interrogerai plus tard, quand cela me conviendra.

Youpi, pensa Roberta avec acidité. J'ai hâte.

— Mais, Votre Excellence ! s'exclama Joaquin, visiblement contrarié à l'idée de laisser Khan sans protection. Sa voix de basse profonde semblait provenir des profondeurs de son immense cage thoracique. La tête d'ours de sa boucle de ceinture paraissait gronder silencieusement. Votre sécurité...

— Ne sera pas mise en danger par votre brève absence, l'assura Khan.

Il posa une main fraternelle sur la large épaule de son garde du corps.

— Mon ami, même si j'apprécie votre dévouement, je suis parfaitement capable de me défendre moi-même, surtout sur ma propre île.

Il retira sa main et se tourna pour suivre MacPherson.

— Allez. Vous me trouverez au centre de contrôle, où je superviserai la prochaine étape de l'accomplissement historique de cette journée.

Rassuré, le gigantesque homme de main grogna son assentiment et saisit le bras de Roberta.

— Hé, doucement avec cette poigne ! protesta-t-elle tandis qu'il l'entraînait vers les escaliers. J'ai encore des bleus de la dernière fois que tu m'as malmenée !

Malgré ses protestations bruyantes et ses nombreuses tentatives pour se dégager, Roberta observa attentivement les lieux pendant que Joaquin l'escortait de

force à travers plusieurs volées d'escaliers, vers les niveaux inférieurs de l'ancienne base d'essais nucléaires.

Des portes blanches hermétiques, étiquetées en français, lui masquaient une grande partie des installations, mais elle mémorisa tout ce qu'elle put concernant la disposition et les capacités du complexe.

Un peu de reconnaissance supplémentaire pourrait faire toute la différence plus tard, se rappela-t-elle.

Elle cherchait notamment le moindre signe de recherches biologiques.

Selon leur meilleur informateur, Khan comptait faire de Mururoa bien plus qu'une simple base de lancement pour son programme spatial naissant ; il transformait également une grande partie du complexe en laboratoire capable de mener des expérimentations biogénétiques avancées.

Seven craignait que Khan ne tente délibérément de recréer le Projet Chrysalis afin de reproduire les succès de sa mère dans le domaine du génie génétique humain.

C'est exactement ce dont nous avions besoin, pensa Roberta avec amertume. Une deuxième génération d'enfants Chrysalis. Comme si la première ne nous avait pas déjà causé suffisamment de problèmes...

Les craintes de Seven, sans parler des siennes, semblèrent confirmées lorsque, précisément quatre étages sous le toit baigné de soleil, ils passèrent devant ce qui ressemblait à un solide sas métallique portant le symbole universel du danger biologique.

ESSAIS ET DÉVELOPPEMENT GÉNÉTIQUES, indiquaient de lourdes lettres imprimées à l'extérieur du sas, en anglais et en pendjabi.

PERSONNEL AUTORISÉ UNIQUEMENT.

Manifestement, ces panneaux avaient été installés après le départ des Français.

Roberta ne put s'empêcher de se demander — et de s'inquiéter — du genre de gènes développés derrière cette porte métallique hermétique.

Rien de très rassurant, j'en suis sûre.

Le brusque sifflement de l'air s'échappant du sas annonça que quelqu'un s'apprêtait à sortir du laboratoire biologique.

Afin de gagner du temps pour voir de qui il s'agissait, Roberta trébucha volontairement.

— Oups ! lança-t-elle.

Elle tendit son bras libre pour amortir sa chute, mais Joaquin interrompit sa descente maladroite en tirant brutalement sur son autre bras, manquant de lui déboîter l'épaule.

Contrairement à sa chute, le cri de douleur qui suivit était parfaitement sincère.

— Debout, grogna-t-il.

D'une seule main, il la remit facilement sur ses pieds.

Roberta eut l'impression d'être un quartier de viande suspendu à un crochet de boucher grincheux et insensible.

— Désolée, balbutia-t-elle, profitant au maximum de l'occasion. Je suis encore un peu étourdie par le choc électrique de bienvenue organisé par votre patron.

À quelques mètres de là, la porte du sas s'ouvrit, laissant sortir une imposante femme indienne vêtue d'une blouse blanche tachée.

Manifestement surprise par ce qu'elle voyait, elle regarda Joaquin et sa prisonnière blonde avec perplexité. Elle serrait contre sa poitrine une disquette souple de trois pouces.

— Qu'est-ce que c'est ? murmura-t-elle. Qui... ?

— Une intruse, expliqua Joaquin d'un ton bourru.

Pendant ce temps, Roberta comparait les traits harmonieux de la femme aux photographies gravées dans sa mémoire.

Leurs regards se croisèrent brièvement, et un frisson parcourut Roberta lorsqu'elle aperçut les lignes noires horizontales qui traversaient les deux yeux de la scientifique.

Ces marques sombres sur ses cornées étaient, Roberta le savait, l'une des séquelles de la catastrophe chimique de Bhopal, en Inde, de nombreuses années auparavant, provoquées lorsque la jeune femme avait plissé les yeux pour tenter de voir à travers les nuages de gaz toxique.

Seven et Khan se trouvaient eux aussi à Bhopal, se rappela Roberta, mais ils avaient réussi à éviter ce genre de cicatrices.

De nombreux survivants, en revanche, avaient été marqués à vie, y compris l'un des enfants Chrysalis.

Aucun doute n'était possible : il s'agissait de la docteure Phoolan Dhasal, biochimiste lauréate du prix Nobel qui, comme Khan, était également issue des expériences illégales menées par Sarina Kaur dans les années soixante-dix.

Roberta connaissait les travaux de Dhasal. Elle s'était autrefois forcée à parcourir l'article révolutionnaire de cette jeune prodige sur l'introduction d'exons transgéniques lors des phases tardives du traitement de l'ARN.

Dhasal avait également été l'une des plus jeunes contributrices au Projet Génome Humain avant de disparaître mystérieusement quelques mois plus tôt.

Sa présence à Mururoa constituait la preuve définitive que Khan se livrait ici à des manipulations génétiques de haut niveau.

Je dois rapporter ça à Seven immédiatement.

Joaquin ne laissa pas durer cette rencontre fortuite.

Quelques instants plus tard, ils avaient déjà dépassé l'entrée du laboratoire biologique et descendaient encore plus profondément dans les entrailles du nouvel avant-poste de Khan.

D'après les calculs de Roberta, ils se trouvaient désormais bien sous la surface de l'île, dans une sorte de sous-sous-sol, loin des palmiers agités par le vent et des alizés parfumés.

Ils s'arrêtèrent finalement devant une porte portant l'inscription :

DÉTENTION.

Joaquin posa sa large paume sur un capteur situé à côté de la porte.

Une épaisse porte d'acier coulissa dans un souffle d'air et ils pénétrèrent dans un couloir blanc austère, bordé de cellules de détention de chaque côté.

L'endroit semblait parfaitement adapté pour enfermer, par exemple, d'insistants militants antinucléaires qui auraient réussi à s'introduire sur l'île à l'époque des essais atomiques.

Aimable attention des Français d'avoir laissé tout cela à Khan, pensa-t-elle avec un enthousiasme tout relatif.

Des portes en plastique pare-balles, épaisses de dix centimètres et renforcées par de solides montants métalliques, fermaient chaque cellule.

Joaquin ouvrit la porte de la plus proche et poussa Roberta à l'intérieur sans ménagement.

— Reste là, ordonna-t-il inutilement avant de reverrouiller la porte.

Au grand soulagement de Roberta, il ne resta pas pour lui tenir compagnie et s'éloigna rapidement, sans doute impatient de reprendre son poste auprès de Khan.

Merci à ma bonne étoile, pensa-t-elle.

Se frottant l'épaule endolorie, elle prit une minute pour examiner cette nouvelle étape de son excursion dans le Pacifique.

L'aménagement était spartiate — un tabouret, une couchette, des toilettes — mais propre et relativement confortable pour une cellule.

À vrai dire, elle avait connu bien pire au cours de ses plus de vingt années de carrière comme agente secrète au service d'extraterrestres.

Le premier complexe Chrysalis, se rappela-t-elle, ne possédait même pas de cellules de détention ; elle et Seven avaient alors fini enfermés dans des cages recouvertes de paille au milieu d'une ménagerie d'animaux de laboratoire.

Comparé à cela, c'était un net progrès.

Pas qu'elle ait l'intention d'y rester très longtemps.

Collant son visage contre la porte transparente, elle examina le couloir.

À sa connaissance, elle était actuellement la seule prisonnière.

(Mais pas la première ; elle remarqua avec amusement un logo Greenpeace gravé dans l'assise du tabouret.)

Aucun gardien de chair et de sang n'était visible non plus. Seules des caméras de sécurité, installées face à chaque cellule hors de portée des détenus, surveillaient les lieux.

— Hé ! Il y a quelqu'un ?

Aucune réponse.

Bienvenue à l'isolement, pensa-t-elle.

Roberta croupit dans sa cellule pendant environ une demi-heure.

Assez longtemps, regrettait-elle, pour permettre à MacPherson et à son équipe de placer l'Étoile du Matin de Khan sur une orbite polaire basse, où elle pourrait causer le plus de dégâts.

— Ça ne sert à rien de pleurer sur les satellites déjà lancés, marmonna-t-elle en essayant de conserver une attitude positive.

Gary et moi devrons simplement empêcher Khan d'activer cette maudite chose, d'une manière ou d'une autre.

Ce n'est que parce qu'elle était à l'écoute qu'elle entendit les pas furtifs dans le couloir à l'extérieur de sa cellule.

Un faible bourdonnement parcourut l'air et les voyants rouges au sommet des caméras de sécurité s'éteignirent.

Quelques instants plus tard, une silhouette solitaire apparut de l'autre côté de l'épaisse porte en plastique.

— Il était temps que vous arriviez, dit Roberta.

CHAPITRE DEUX

PALAIS DU GRAND KHAN
CHANDIGARH
PENDJAB, INDE
10 JUILLET 1992

— Ils sont prêts à vous recevoir, Votre Excellence.

Khan vérifia son reflet dans le miroir pleine longueur qui ornait son vestiaire privé.

Sans fausse modestie, il était satisfait de ce qu'il voyait : une silhouette virile et imposante, au corps parfaitement entretenu et à l'allure fière. Un turban blanc soigneusement enroulé reposait sur son front, tandis que sa veste Nehru rouge était brodée de véritables fils d'or. Un pistolet automatique P226 reposait dans un étui à sa hanche. Bien qu'il n'ait encore qu'une vingtaine d'années, Khan estimait avec justesse qu'il se comportait avec l'assurance et l'élégance d'un véritable dirigeant mondial.

Comme, en vérité, il avait été minutieusement conçu pour l'être.

— Excellent, dit-il à Joaquin en tournant le dos au miroir.

Son fidèle garde du corps se tenait près de l'embrasure de la porte ouverte donnant sur les appartements personnels de Khan. Un chakram d'argent, l'arme traditionnelle du guerrier sikh, ornait le mur du vestibule ; les bords acérés de l'anneau d'acier réfléchissaient la lumière du vestiaire. Khan savourait l'auréole que ce cercle brillant semblait lui conférer.

— Ne faisons pas attendre nos distingués invités.

Khan passa devant Joaquin et s'engagea dans le corridor de marbre. Il avançait d'un pas vif le long de murs de calcaire poli incrustés de panneaux sertis de pierres précieuses représentant des versions stylisées de la double hélice sacrée au cœur de toute hérédité. Turquoise, malachite, lapis-lazuli, cornaline, jaspe et autres gemmes étincelantes figuraient les différents nucléotides disposés sur les brins torsadés.

Postés tous les quelques mètres, les gardes d'élite de Khan, composés exclusivement d'individus génétiquement modifiés à la condition surhumaine, se mettaient au garde-à-vous à son approche.

Connus sous le nom de force Exon, en référence aux deux pour cent cruciaux de l'ADN humain qui contiennent effectivement l'information génétique, ils portaient des écharpes argentées métalliques sur leurs uniformes cramoisis.

— Gloire à Khan ! proclama chacun d'eux à tour de rôle.

Khan accueillit leurs hommages d'un signe de tête approbateur, satisfait de la loyauté absolue et du sens du devoir de ses soldats.

Un jour prochain, songea-t-il, toute l'humanité jurera allégeance à ma volonté supérieure.

Le corridor débouchait sur une vaste cour ouverte baignée de soleil.

C'était une magnifique journée dans le nord de l'Inde. Le ciel était aussi bleu que Krishna lui-même, l'air chaud et sec, mais loin d'être aussi accablant que durant les journées brûlantes de l'été.

Un jet d'eau cristalline s'élevait d'une fontaine en forme de lotus au centre de la cour avant de retomber en une écume blanche tourbillonnante dans le bassin. Une brise fraîche apporta quelques gouttelettes rafraîchissantes sur le visage levé de Khan, comme si la Nature elle-même l'oignait en reconnaissance de sa puissance et de son importance grandissantes.

Des gardes armés patrouillaient le sommet des hauts murs de grès entourant la forteresse, que Khan avait modelée, du moins en surface, sur le légendaire Fort Rouge d'Agra construit par le grand empereur Akbar plus de quatre siècles auparavant.

Les imposantes fortifications rouge brunâtre, hautes de plus de trente mètres, renfermaient un vaste ensemble de pavillons, de cours, de bassins et de jardins.

Pourtant, ce n'était que la partie émergée de l'iceberg.

Le véritable centre névralgique de l'empire grandissant de Khan se trouvait sous cette citadelle opulente, caché aux regards du monde, sans parler des yeux indiscrets des satellites espions en orbite — et de toutes les autres ressources dont Gary Seven pouvait disposer.

— Khan ! Khan !

Les gardes des remparts entonnèrent son nom dès qu'ils l'aperçurent.

Contrairement aux gardes Exon, ces soldats n'étaient pas des surhommes comme lui ; seulement des hommes ordinaires qui avaient eu la sagesse de lui confier leur avenir.

Le cœur de Khan s'ouvrit à ces êtres imparfaits et démunis, éprouvant envers eux — et envers toutes les masses souffrantes du monde — un sentiment particulièrement magnanime de noblesse oblige.

Dans le nouveau monde qu'il créerait, il y aurait paix et abondance pour tous.

— Khan ! Khan ! Khan !

Les acclamations montèrent en puissance, résonnant d'un bout à l'autre de la forteresse tandis que Khan avançait sous le ciel d'azur, les cris exaltés de ses partisans emplissant ses oreilles.

Il sentait son magnifique destin l'habiter, circulant dans ses veines à chaque battement de son cœur exceptionnellement puissant.

N'est-ce pas une chose glorieuse que d'être roi, songea-t-il en paraphrasant Marlowe, et de traverser Persépolis dans le triomphe ?

Il laissa rapidement derrière lui les appartements impériaux et atteignit sa destination : un bâtiment de grès coiffé d'un dôme dont l'entrée voûtée reposait sur deux imposantes colonnes de pierre.

Il s'agissait de la salle officielle des réunions de la forteresse, où Khan comptait maintenant franchir une étape importante sur la scène mondiale.

Une bannière écarlate flottait fièrement au sommet du bâtiment, portant l'image d'un croissant d'argent superposé à un soleil d'or éclatant.

Khan avait choisi lui-même cet emblème.

Le soleil et la lune réunis, symboles de la totalité, de tout ce qui existe dans le monde.

Tout ce qu'il était destiné à gouverner.

La magnifique Ament, vêtue d'un sari de soie violet, vint à sa rencontre sous l'ombre d'une arche décorée puis le conduisit autour du bâtiment jusqu'à une entrée arrière plus discrète.

— Tout est prêt, seigneur Khan, rapporta-t-elle calmement.

Ses yeux ambrés soulignés de khôl ne laissaient paraître aucune inquiétude.

— Nos invités attendent votre arrivée.

— Bien, très bien, approuva Khan.

Sa voix est toujours douce, calme et basse, observa-t-il ; une qualité excellente chez une femme.

Parmi toutes ses autres qualités, Ament était l'une des rares femmes, surhumaine ou non, à avoir réussi à repousser ses avances amoureuses, ce qui ne faisait qu'accroître son admiration pour elle.

Seules les femmes les plus sûres d'elles-mêmes et les plus maîtresses de leurs émotions pouvaient résister à un Khan.

À l'exception, bien sûr, d'une certaine blonde américaine irritante.

La pensée de celle-ci introduisit une note d'inquiétude dans son esprit.

— Qu'en est-il de mes chers amis américains ? demanda-t-il, faisant référence à Gary Seven et à son irrépressible assistante.

L'évasion inexpliquée de Roberta Lincoln de sa cellule sur l'île Chrysalis demeurait un mystère frustrant et déconcertant ; personne ne l'avait vue partir, pourtant Khan avait trouvé sa cellule vide lorsqu'il était finalement venu l'interroger après le lancement et le déploiement réussis de Morning Star.

— Y a-t-il le moindre signe de leur présence ?

Ament était responsable des affaires intérieures, notamment de la sécurité intérieure et du renseignement.

— Pas le moindre murmure, l'assura-t-elle. La femme Lincoln serait actuellement en Bosnie, où elle tente d'empêcher cette attaque contre la force de maintien de la paix des Nations unies.

Un sourire rusé releva les coins de ses lèvres.

— Une excellente diversion, Seigneur, exactement comme vous l'aviez prévu.

Khan prit un instant pour savourer les fruits de sa propre ingéniosité.

Fournir aux auteurs de l'embuscade — une faction dissidente de la milice serbe — des fonds et un soutien logistique n'avait exigé qu'un effort modeste de sa part, mais cela avait efficacement occupé ses ennemis pendant qu'il se consacrait à des affaires plus importantes.

— Alors tout se déroule comme prévu, conclut-il.

Désormais convaincu que ni Roberta ni son supérieur vieillissant ne viendraient perturber le programme du jour, il entra dans le bâtiment, suivi d'Ament et de Joaquin.

Le brouhaha de nombreuses conversations animées lui parvint tandis qu'il traversait rapidement les coulisses situées à l'arrière de l'édifice.

Khan n'hésita pas un instant avant de pénétrer dans la grande salle.

Le trac était réservé aux mortels ordinaires.

Un silence soudain tomba sur l'auditorium bondé lorsqu'il émergea derrière un rideau de velours.

Il se retrouva face à une assemblée composée de diplomates de haut rang et d'officiers militaires venus de toute l'Asie du Sud et du reste du monde.

Inspirée de l'Assemblée générale des Nations unies, quoique dans une version légèrement plus réduite, la salle de conférence comportait plusieurs rangées de sièges pouvant accueillir environ cinq cents délégués, dont beaucoup regardaient Khan avec hostilité et méfiance.

Des plaques gravées fixées à l'avant de leurs luxueux pupitres recouverts de cuir indiquaient leur pays d'origine : Pakistan, Bangladesh, Népal, Myanmar, Bhoutan, Thaïlande, Cambodge, Vietnam, Malaisie, Singapour, Indonésie, Sri Lanka, et ainsi de suite.

Parcourant du regard les dignitaires rassemblés, tous suspendus à ses paroles, Khan fut satisfait de constater que même le gouvernement fédéral de New Delhi, qui refusait obstinément de reconnaître la légitimité de son règne dans le nord de l'Inde, avait daigné envoyer un représentant à cette conférence.

Seul le prétendu gouverneur du Pendjab, dont Khan avait déjà usurpé le pouvoir, avait choisi de boycotter l'événement.

Khan prit mentalement note de faire assassiner un ou deux responsables locaux afin de rappeler au gouverneur qui commandait réellement à Chandigarh.

Encadré par Joaquin et Ament, il monta à la tribune.

— Bienvenue, honorables invités, déclara-t-il à l'assemblée. Je suis Khan Noonien Singh. Je suppose qu'aucune présentation n'est nécessaire.

Il sourit froidement.

— Vous ne seriez pas ici si vous ignoriez encore mon influence et mes capacités.

Un téléprompteur placé bien en vue demeurait vide ; la mémoire supérieure de Khan n'avait besoin d'aucune assistance.

— Regardez, annonça-t-il tandis que le lourd rideau de velours derrière lui s'ouvrait pour révéler une carte du monde illuminée. Voici la Terre telle que nous la connaissons, à seulement neuf années de l'aube d'un nouveau millénaire. Hélas, c'est encore une planète accablée par les mêmes maux qui tourmentent l'humanité depuis le début de l'histoire écrite : guerre, famine, persécution...

Tout en parlant, ses doigts se déplacèrent sur une carte tactile miniature intégrée à la tribune.

En réponse, diverses nations et régions de la grande carte changèrent de couleur et s'illuminèrent soudain d'un rouge éclatant.

— ... surpopulation, pauvreté, analphabétisme, purification ethnique...

Une marée rouge sang sembla se répandre sur le globe tandis que Khan énumérait les fléaux du monde.

Il remarqua que certains délégués se tortillaient avec malaise sur leur siège lorsque leur propre pays prenait une teinte écarlate accusatrice.

Bien, pensa-t-il en savourant leur inconfort. Qu'ils regardent la vérité en face et contemplent l'ampleur de leurs échecs.

— En bref, estimés invités, le monde appelle un sauveur, une épée puissante capable de trancher le nœud gordien de tous les problèmes complexes et insolubles de la Terre. Cette épée, c'est moi.

Khan s'exprima dans son pendjabi natal.

Des écouteurs électroniques fournissaient aux différents délégués une traduction presque simultanée de ses paroles.

Il réprima une envie de mépris devant cette faiblesse humaine si évidente ; lui-même parlait couramment plus de quatorze langues.

— Bienvenue dans la capitale du nouvel ordre mondial, le Grand Khanat qui, dès à présent, s'étend au-delà des murs de cette forteresse afin d'embrasser et d'englober toute l'humanité souffrante.

Il toucha résolument la petite carte devant lui.

Sur la grande carte, la ville de Chandigarh passa du rouge au violet impérial.

Un autre mouvement de doigt, et l'ensemble du Pendjab adopta à son tour cette teinte violette.

— Bien qu'aucun de vos gouvernements n'ait encore reconnu officiellement mon régime, mon influence s'étend déjà bien au-delà des frontières de ma patrie. Tandis que je vous parle, mes partisans occupent des postes élevés dans la plupart des gouvernements d'Asie, me donnant un contrôle effectif sur un quart de la Terre, de l'Asie du Sud jusqu'au Moyen-Orient.

Ses doigts frappèrent de nouvelles commandes avec le rythme saccadé d'une arme automatique.

Une nouvelle vague violette se propagea à partir du Pendjab, recouvrant rapidement une part considérable de la carte.

Cette marée couleur prune était la plus sombre autour de Chandigarh, où le pouvoir de Khan était solidement enraciné, puis s'éclaircissait progressivement vers la périphérie de son domaine, où des filaments violets vacillants menaçaient les territoires voisins.

Khan s'interrompit afin de laisser à son prestigieux auditoire le temps de contempler en silence la carte transformée.

Comme il s'y attendait, ce fut le délégué de New Delhi qui protesta le premier.

— C'est absurde, déclara-t-il en se levant avec indignation.

C'était un homme maigre à l'allure ascétique qui avait autrefois été ambassadeur de l'Inde auprès des Nations unies.

— Je ne peux pas parler au nom du reste du monde, monsieur Singh, mais la République souveraine de l'Inde est une démocratie, et même la plus grande démocratie du monde. Et je ne me souviens certainement pas avoir voté pour vous.

Des murmures indignés, des protestations et même quelques jurons non traduits vinrent appuyer les remarques sarcastiques du délégué indien.

— Vous n'avez aucun mandat, aucune autorité légale, aucune reconnaissance diplomatique, poursuivit-il. En réalité, malgré toutes vos prétentions grandioses, vous n'êtes rien de plus qu'un chef de bande ou un brigand ordinaire, quoique plus mégalomane que la plupart.

Khan conserva une expression sévère et impassible tandis qu'il écoutait cette dénonciation.

Il s'était attendu à une telle réaction.

Les anciens pouvoirs dirigeants, obsolètes, étaient condamnés à couiner comme des porcs avant d'abandonner leur emprise sénile sur les rênes du pouvoir.

Leur fanfaronnade impuissante n'a aucune importance, savait-il avec une certitude absolue. Le destin et l'ADN sont de mon côté.

D'un geste presque imperceptible, il adressa un signe de tête à Joaquin.

Celui-ci répondit par un hochement de tête entendu.

Sans la moindre hésitation, le robuste garde du corps — que Khan avait fait libérer d'une prison israélienne où ce surhomme belliqueux purgeait une peine à perpétuité pour de multiples agressions et homicides — porta la main à sa boucle de ceinture et en tira le couteau de lancer au tranchant rasoir dissimulé dans la tête d'ours de laiton sculptée.

Avant même que les délégués outrés ne réalisent ce que préparait l'impassible homme de main de Khan, Joaquin lança la lame vers le représentant indien avec une force et une précision surnaturelles.

Le couteau atteignit sa cible entre les deux yeux — plus précisément dans la région du nasion — et s'enfonça jusqu'à la garde dans le crâne de l'homme. L'ancien ambassadeur mourut sur le coup, avant même d'avoir pu pousser un cri. La violence de l'impact le projeta en arrière ; sa tête et ses épaules inertes s'affaissèrent sur le pupitre de la délégation assise juste derrière lui.

La panique éclata dans la salle bondée. Les délégués survivants jaillirent de leurs sièges et se ruèrent vers les sorties au fond de l'auditorium. D'une simple pression sur un bouton, Khan verrouilla les portes, mais le déclic métallique des serrures fut noyé sous les cris et les exclamations des dignitaires terrifiés.

Avec amusement, Khan observa les émissaires et leurs assistants tirer en vain sur les poignées, désespérés de fuir le lieu où l'ambassadeur indien venait de trouver une mort si brutale. Les délégations pakistanaise et indienne, exceptionnellement unies dans un objectif commun, s'efforcèrent ensemble d'ouvrir une porte qui refusait obstinément de céder. D'autres envoyés martelaient les portes insonorisées en appelant à l'aide, une aide qui ne viendrait jamais ; Khan avait insisté pour que tous les gardes du corps armés restent à l'extérieur de la salle principale, pour des « raisons de sécurité ».

Il laissa les diplomates affolés se débattre encore quelques instants, afin qu'ils prennent pleinement conscience de l'impossibilité absolue de s'échapper. Puis il tira son P226 de son étui et fit feu une fois en l'air.

La détonation retentit dans tout l'auditorium, captant instantanément l'attention des délégués en fuite. Les regards anxieux se détournèrent des sorties pour revenir vers la silhouette autoritaire dressée devant le pupitre.

— Veuillez regagner vos places, ordonna Khan d'une voix forte, tenant son pistolet fumant bien en évidence, le canon toujours pointé vers le plafond voûté. Nous n'avons pas encore terminé les travaux de cette journée.

Son ton, allié à la vision éloquente de l'arme brandie, ne laissait place à aucune contestation.

Hésitants et manifestement terrifiés, les envoyés humiliés retournèrent lentement à leurs sièges assignés. Des larmes et de la sueur nerveuse striaient les visages de nombreux délégués, dont les coiffures soignées et les tenues élégantes avaient été complètement mises à mal par leur fuite aussi désespérée qu'inutile.

Khan attendit que chacun ait remis son écouteur de traduction avant de s'adresser de nouveau à son auditoire captif.

— Je regrette ce qui vient de se produire, déclara-t-il en jetant un regard impitoyable au cadavre de l'ambassadeur indien. J'espère néanmoins avoir fait comprendre mon message. Ceux qui défient mon autorité le font à leurs risques et périls.

Le visage impassible, Joaquin gravit les marches menant au corps de l'ambassadeur et récupéra son couteau de lancer, l'arrachant du crâne perforé d'un seul mouvement fluide. Il essuya la lame avec le propre mouchoir de soie du défunt, puis remit l'arme dans la cachette dissimulée dans sa boucle de ceinture avant de redescendre vers l'estrade.

Khan frappa vivement dans ses mains, faisant apparaître une équipe de serviteurs qui enlevèrent rapidement et efficacement la dépouille de l'ambassadeur.

— Je vous rappelle, dit-il d'un ton menaçant, que je dispose de nombreux partisans, dont beaucoup vous sont inconnus, placés dans les capitales et les centres de pouvoir du monde entier. Chacun d'eux est prêt et disposé à tuer sur mon ordre, quel que soit le rang de la cible ou le niveau de sa protection.

Ses yeux sombres se rétrécirent tandis qu'il fixait l'assemblée soumise d'un regard d'acier.

— Vous pouvez en être certains.

Il fut satisfait de constater que, si les délégués continuaient à chuchoter entre eux, leurs murmures multilingues étaient bien moins défiants qu'auparavant. Une nouvelle note, plus agréablement tremblante, se percevait désormais sous le doux bruissement des voix inquiètes et effrayées.

Excellent, pensa-t-il. Exactement comme je l'avais prévu.

Souriant, il rengaina son arme.

— Je suis un homme raisonnable, déclara-t-il. Je comprends qu'une révélation trop brusque de l'étendue de mon pouvoir pourrait provoquer agitation et panique.

C'est pourquoi je suis prêt à maintenir un profil relativement discret jusqu'à ce que moi, et moi seul, juge le moment venu d'annoncer la véritable ampleur de mon domaine. Ne confondez toutefois jamais mon anonymat délibéré avec une quelconque faiblesse ou un manque d'autorité.

À la surprise d'Elian, l'un des délégués survivants se leva pour lui tenir tête.

Khan le reconnut : il s'agissait du fils adoptif d'un célèbre scientifique et explorateur américain, devenu depuis une personnalité politique influente à Calcutta.

— Vous pouvez me tuer, déclara l'homme.

Son visage était tendu et inquiet, mais sa voix demeurait ferme. Un large rubis brillait à l'avant de son turban blanc.

— Vous pouvez nous tuer tous ici, mais vous ne pouvez pas trancher la gorge du monde. Vos méthodes de gangster auront peu d'effet sur les nations de la Terre, qui ont déjà eu affaire à des chefs de guerre de pacotille et à des mégalomanes avant vous.

Joaquin grogna et porta la main à sa boucle de ceinture, mais Khan leva la main pour empêcher toute représaille immédiate.

Il admirait le courage, et ce délégué en possédait manifestement en abondance.

— Vous vous trompez, monsieur, répondit Khan avec respect. Je peux, si nécessaire, trancher la gorge du monde entier.

Il saisit une commande sur le panneau intégré au pupitre. La carte du monde disparut de l'écran derrière lui, remplacée par la photographie d'un satellite artificiel en orbite au-dessus de la Terre.

— Voici Morning Star, déclara-t-il en désignant avec emphase l'image futuriste. Nommé d'après Lucifer, le porteur de lumière, car c'est précisément la lumière qui constitue mon arme ultime. La lumière ultraviolette.

Une nouvelle pression sur une commande remplaça l'image du satellite par un schéma représentant les couches de l'atmosphère terrestre.

— Beaucoup d'entre vous connaissent sans doute les effets dangereux des rayons ultraviolets : cancers de la peau, cataractes, cécité, voire dommages génétiques. La principale défense de la Terre contre les rayonnements UV du Soleil est la couche d'ozone située dans la stratosphère, à environ dix à quarante kilomètres au-dessus de la surface de la planète. Malheureusement, cette couche a connu des jours meilleurs.

Des images en direct de nuages tourbillonnants et de courants atmosphériques, prises depuis une altitude bien plus élevée, apparurent à l'écran. Une grande partie de la photographie était colorée en vert, indiquant la présence d'ozone atmosphérique, mais une région beaucoup plus sombre occupait son centre, semblable à un gouffre béant.

— Voici le tristement célèbre trou de la couche d'ozone au-dessus de l'Antarctique. Découvert en 1985 notamment par moi-même, il constitue la preuve de l'érosion progressive de la couche d'ozone causée par l'utilisation massive des chlorofluorocarbures.

Khan vit plusieurs têtes acquiescer dans l'assistance.

— Vous vous demandez peut-être pourquoi je vous parle de cela. Après tout, le monde est conscient de la dégradation de la couche d'ozone depuis les années quatre-vingt et a même réalisé quelques progrès en limitant la fabrication et l'utilisation des CFC. Un exemple admirable de coopération internationale, certes… mais que je peux réduire à néant en un instant.

— La technologie ultrasecrète au cœur de mon satellite Morning Star a été développée à l'origine par un génie exceptionnel qui préférait demeurer anonyme, afin de réparer les brèches de la couche d'ozone. Cette même technologie peut cependant être utilisée pour ouvrir de nouveaux trous dans cette couche, de la taille que je souhaite et à l'endroit que je choisis — comme je vais maintenant vous le démontrer.

En entrant un mot de passe que lui seul connaissait, Khan déclencha une séquence préprogrammée qui transmit un ordre à Morning Star, désormais en orbite au-dessus de l'Antarctique. Très haut au-dessus de la Terre, à des milliers de kilomètres de Chandigarh, l'appareil unique du satellite manipula subtilement la ceinture de radiation de Van Allen afin de provoquer une grave perturbation électrique dans la stratosphère au-dessus du pôle Sud. Une décharge contrôlée de foudre artificielle dissocia des millions de molécules d'ozone, entraînant une expansion du trou de la couche d'ozone à un rythme anormalement accéléré.

Merci, docteur Evergreen, pensa Khan avec satisfaction en se remémorant le scientifique intemporel qui avait créé le premier satellite destructeur d'ozone près de huit ans plus tôt. Toujours prudent lorsqu'il s'agissait de technologies potentiellement dangereuses, Gary Seven avait convaincu Evergreen de détruire ce premier satellite. Heureusement, les schémas et les données d'Evergreen avaient trouvé leur place dans les volumineux fichiers informatiques de Seven, dont Khan les avait ensuite extraits.

Et penser, songea-t-il, que Seven aurait laissé cette arme révolutionnaire prendre la poussière dans ses archives alors qu'il aurait pu s'en servir pour changer le monde !

Khan secoua la tête avec incrédulité.

Seven a toujours manqué de vision.

Sur l'écran, l'immense brèche dans la couche d'ozone s'agrandit encore, ses contours informes s'étendant pour dévorer davantage de ces vapeurs protectrices. Cette progression soudaine ressemblait à une séquence filmée en accéléré, mais Khan savait que l'expansion du trou se produisait réellement en temps réel, sous les yeux ébahis de l'assemblée.

— Sim sala bim ! s'exclama le courageux délégué de Calcutta.

Ses collègues paraissaient tout aussi horrifiés.

Comme prévu, Morning Star cessa son attaque contre la couche d'ozone après exactement cinq minutes. Un soupir collectif de soulagement s'éleva parmi les délégués lorsque la croissance du trou ralentit puis s'arrêta.

Khan ne leur laissa toutefois pas profiter longtemps de ce répit.

— En cet instant même, leur annonça-t-il, le trou dans la couche d'ozone au-dessus de l'Antarctique est vingt pour cent plus vaste qu'il ne l'était il y a moins de cinq minutes.

Des exclamations horrifiées retentirent dans l'assistance.

— Ne vous laissez pas tromper par l'échelle relativement modeste des images projetées. Je puis vous assurer que cette ouverture est désormais aussi vaste que l'ensemble des États-Unis continentaux et aussi profonde que l'Himalaya est élevé.

Il savourait les expressions consternées qui se lisaient sur les visages devant lui.

— Bien entendu, vous n'êtes pas obligés de me croire sur parole. Je vous encourage même à demander à vos propres scientifiques et météorologues de vérifier par eux-mêmes, peut-être en utilisant le nouveau Satellite européen de télédétection lancé l'année dernière.

Son sourire tranquille montrait à quel point il ne craignait aucune vérification indépendante.

— Ils ne feront que confirmer ce que je viens de vous dire.

» Maintenant, imaginez qu'une autre déchirure atmosphérique, tout aussi vaste, apparaisse directement au-dessus de chacun de vos pays respectifs, exposant vos populations, votre bétail et vos récoltes à des niveaux mortels de rayonnement ultraviolet. Avec Morning Star sous mon contrôle exclusif, je peux aisément viser des régions particulières ou, en ultime mesure de dissuasion, détruire l'intégralité de la couche d'ozone terrestre en quelques heures. La mort, les maladies et la famine s'ensuivraient rapidement, à une échelle que cette planète n'a plus connue depuis l'extinction des dinosaures.

Il interrompit alors la transmission de Morning Star et soumit son auditoire à un déluge d'images troublantes montées à un rythme rapide : photographies de tumeurs cancéreuses envahissant des chairs malades, yeux aveuglés par des cataractes opaques, plaines désertiques desséchées, poissons mourants flottant à la surface de mers sans vie, ventres gonflés d'enfants affamés.

Nombre de délégués furent contraints de détourner le regard de cette interminable succession d'horreurs, tandis que d'autres demeuraient figés sur leur siège, incapables de quitter des yeux ces visions grotesques et dérangeantes.

Lorsqu'il estima qu'ils en avaient assez vu, Khan mit fin à la projection, laissant pour la première fois depuis le début de son discours l'écran derrière lui entièrement vide.

— Rassurez-vous : je ne suis pas un fou, déclara-t-il. Je ne souhaite pas provoquer un tel scénario apocalyptique. Mais sachez que j'en ai le pouvoir et que je n'hésiterai pas à l'utiliser si une quelconque intervention militaire tente de me renverser.

Il balaya l'assemblée d'un regard ferme et inflexible.

— Je vous charge de transmettre ceci très clairement à vos supérieurs : si je tombe, le monde tombe avec moi.

Ayant révélé l'existence de son arme la plus redoutable, Khan décida de conclure sa présentation.

— Le grand romancier américain Herman Melville a écrit un jour : « En temps de péril, comme l'aiguille vers l'aimant, l'obéissance, quel que soit le rang, se tourne naturellement vers celui qui est le plus apte à commander. »

Il marqua une pause.

— Grâce à mon intelligence supérieure et à ma vision, nul n'est mieux qualifié que moi pour guider l'humanité à travers les dangers de notre époque vers un avenir nouveau et glorieux. Je suis l'avenir. Si vous êtes sages, vous — et les gouvernements que vous représentez — ne vous dresserez pas sur mon chemin.

Il appuya sur un bouton du pupitre, libérant les verrous qui retenaient son auditoire prisonnier.

— Vous pouvez disposer.

Il ne jugea pas nécessaire d'ouvrir un débat ou de répondre à des questions. Il n'avait de comptes à rendre à personne, et plus tôt les prétendus dirigeants du monde comprendraient cette réalité essentielle, mieux ce serait.

Il demeura silencieux derrière son pupitre tandis que les délégations, encore secouées, quittaient l'auditorium les unes après les autres. Bientôt, seuls restèrent Khan, Joaquin et Ament.

Toujours prévenante, Ament lui tendit un verre d'eau.

— Était-il vraiment nécessaire de tuer l'ambassadeur indien ? demanda-t-elle une fois qu'il n'y eut plus aucun étranger à portée d'oreille.

Ament se posait souvent en conscience de Khan, un rôle auquel il ne voyait aucun inconvénient tant qu'elle ne contestait pas ses décisions en public. En réalité, il appréciait ses remarques souvent critiques ; tout souverain avait besoin de conseillers capables d'exprimer leurs inquiétudes.

— Je ne pouvais pas courir le risque d'apparaître comme un tigre de papier, beaucoup d'apparence mais aucune menace réelle, expliqua-t-il avec une certitude absolue. Surtout lorsqu'un homme revendiquant, au moins symboliquement, une autorité sur la terre même où nous nous trouvons osait me défier. La mort de cet ambassadeur évitera peut-être davantage d'effusion de sang dans les jours à venir en convainquant les dirigeants du monde que l'on ne plaisante pas avec moi.

— Si vous le dites, seigneur Khan, répondit Ament d'un ton égal.

Elle semblait céder sur ce point, même si Khan soupçonnait qu'elle n'était pas totalement convaincue. Cela lui importait peu ; l'essentiel était qu'il demeure assez fort et résolu pour accomplir ce qui devait l'être.

Si Ament hésite à verser le sang, songea-t-il, cela rend ses conseils d'autant plus précieux. Des assassins, j'en ai à revendre ; avoir à mon oreille une voix plus clémente ne peut être qu'un avantage, même si, parfois — comme aujourd'hui — cette voix doit être ignorée.

— Excusez-moi, Votre Excellence.

Un homme mince, originaire du Nicaragua, monta sur l'estrade. Khan le reconnut comme l'un des membres des services de renseignement du Khanat.

— Pardonnez mon interruption, mais j'ai une information importante que je sais que vous attendiez avec impatience.

— Parlez, ordonna Khan.

Cela semble prometteur…

L'homme esquissa un sourire cruel, comme s'il anticipait déjà une opération clandestine particulièrement sanglante.

— Nous avons localisé les Américains, annonça-t-il.

CHAPITRE TROIS

AEGIS FINE BOOKS, LTD.
CHARING CROSS ROAD
LONDRES, ROYAUME-UNI
5 NOVEMBRE 1992

On aurait dit une émeute dehors.

Des cris bruyants, mêlés à l'odeur des torches et des feux de joie, pénétraient l'atmosphère chaleureuse mais exiguë de la librairie, l'une des nombreuses boutiques de livres occupant ce quartier londonien particulièrement voué aux bibliophiles. En temps normal, Roberta se serait inquiétée, mais pas un soir de 5 novembre : elle reconnaissait le vacarme caractéristique d'une célébration de la Nuit de Guy Fawkes.

Par la fenêtre du premier étage, elle apercevait des hordes de fêtards costumés qui descendaient Charing Cross Road en direction de Trafalgar Square. Outre des cierges magiques et des torches, les participants portaient au-dessus de leurs têtes des effigies grandeur nature en papier mâché du célèbre Guy Fawkes, ainsi que diverses personnalités politiques et célébrités contemporaines, toutes destinées à finir sur le bûcher avant la fin de la soirée.

Roberta repéra des caricatures tridimensionnelles de Fergie et de John Major en route vers l'incinération, ballotées sur les épaules de leurs porteurs enthousiastes. Une chaîne de pétards éclata à moins d'un pâté de maisons, ajoutant encore au tumulte général.

Ça a l'air amusant, pensa-t-elle depuis le bureau encombré situé à l'arrière de la librairie.

Une chemise en flanelle à carreaux et un jean déchiré constituaient sa concession à la mode « grunge » venue de sa ville natale de Seattle, tandis qu'un ruban rouge de lutte contre le sida témoignait d'un aspect plus tragique de l'époque.

Roberta espérait rejoindre bientôt les festivités, mais elle avait d'abord du travail. Depuis une semaine environ, elle avait entendu parler d'un complot visant à incendier le château de Windsor avant la fin du mois. Elle soupçonnait Khan d'être derrière cette affaire, probablement dans le seul but d'occuper Seven et elle pendant qu'il préparait ailleurs quelque chose de plus grave.

Je ferais mieux de vérifier, décida-t-elle.

Elle ouvrit un nouveau fichier sur son ordinateur — fortement crypté — puis envoya plusieurs courriels à ses contacts européens les plus fiables afin de recueillir des informations.

Roberta poussa un soupir en considérant l'ampleur de sa charge de travail.

Ces dernières années, elle avait pris en main la majorité des opérations quotidiennes et des missions de terrain, permettant à Seven de se consacrer davantage à la situation d'ensemble, c'est-à-dire à la menace grandissante représentée par Khan et ses frères et sœurs génétiquement améliorés.

Elle leva les yeux vers le plafond, imaginant Seven occupé dans sa « salle de guerre » au deuxième étage.

Elle était heureuse de pouvoir alléger un peu le poids qui pesait sur ses épaules vieillissantes, même si cela devenait parfois écrasant.

N'oublie pas, se rappela-t-elle, qu'il faut aussi examiner ces nouveaux rapports venus de Chandigarh.

Et puis, bien sûr, il lui restait également une nouvelle livraison de livres à ranger.

Elle jeta un regard nostalgique à la petite réserve de feux d'artifice — principalement des cierges magiques et quelques chandelles romaines — posée sur son bureau et se demanda si elle trouverait le temps de participer aux célébrations de ce soir.

Une bougie parfumée, placée sur son écran d'ordinateur à bonne distance des artifices, luttait contre l'odeur de vieux papier propre à la librairie.

Le tintement de la clochette en cuivre annonça l'arrivée de deux clients potentiels à l'entrée du magasin.

Roberta remplaça rapidement ses notes concernant l'incendie à venir du château par un banal tableau de calcul, puis leva les yeux vers les visiteurs.

Qui se révélèrent être le prince Charles et Ross Perot.

Ou, plus exactement, deux fêtards de la Nuit de Guy Fawkes portant des masques en plastique achetés dans le commerce à l'effigie du prince et du milliardaire texan.

Pas mal ressemblants, pensa Roberta, même si le second homme était nettement plus grand que le véritable Perot.

Mais qui ne l'est pas ?

D'épais manteaux d'hiver protégeaient les deux imposteurs du froid nocturne.

Roberta avait passé trop de temps à New York pour être parfaitement à l'aise avec l'idée de voir des inconnus masqués entrer dans sa librairie, quelle que soit la date.

Par simple précaution, elle tapota discrètement un presse-papiers posé sur son bureau : une pyramide translucide verte, de la taille de trois disquettes empilées.

La pyramide — qui constituait en réalité une interface à distance du superordinateur intelligent Beta 6 installé à l'étage — émit un bip et se mit à luire faiblement tandis qu'elle analysait les nouveaux venus à la recherche d'armes dissimulées.

Roberta réprima un soupir de soulagement lorsque l'appareil émit un second bip, indiquant que les visiteurs étaient désarmés.

— Bonsoir, dit-elle aimablement en se levant derrière son bureau. Puis-je vous aider ?

— Oui, s'il vous plaît, répondit le prince Charles derrière son masque.

Il s'avança vers elle tandis que son compagnon restait à l'avant de la boutique à parcourir les rayonnages.

— Je cherche un livre, mais je ne me souviens plus du nom de l'auteur. Savez-vous qui a écrit Far Beyond the Stars ?

Roberta reconnut immédiatement le titre d'une célèbre novella de science-fiction des années 1950.

— Benjamin Russell, répondit-elle. Mais malheureusement nous ne l'avons pas en stock.

Elle haussa les épaules et désigna les étagères surchargées qui les entouraient.

— Nous vendons surtout des ouvrages d'histoire, d'actualité et d'autres livres documentaires.

— Je vois, répondit aimablement l'homme, sans paraître trop déçu. Laissez-moi noter ce nom.

Il sortit un petit carnet à spirale de la poche de son manteau puis se tapota les vêtements comme s'il cherchait quelque chose pour écrire.

— Excusez-moi, dit-il après quelques secondes de recherches infructueuses. Puis-je vous emprunter un stylo ?

— Bien sûr, répondit automatiquement Roberta.

Elle saisit son servo qui, parmi ses nombreuses fonctions, servait également d'instrument d'écriture parfaitement fonctionnel, et s'apprêtait à le lui tendre.

Au dernier instant, cependant, elle hésita.

Une vague suspicion venait de lui parcourir l'esprit.

Gardant fermement le petit instrument argenté en main, elle fixa les yeux bleus anonymes qui l'observaient à travers les ouvertures du masque.

Était-elle simplement paranoïaque ou « le prince Charles » semblait-il un peu trop impatient de mettre la main sur son stylo ?

Incertaine, Roberta regarda l'autre homme, le faux Ross Perot.

Elle ne put s'empêcher de remarquer qu'il restait près de la porte d'entrée, comme s'il montait discrètement la garde.

Peut-être veut-il s'assurer que personne ne nous interrompe, supposa-t-elle en sentant un frisson lui parcourir l'échine.

J'ai un très mauvais pressentiment.

Elle retira sa main, avec l'intention de proposer plutôt un simple crayon.

Mais l'homme avait manifestement lu ses soupçons sur son visage.

Avec des réflexes fulgurants, il lui saisit le poignet et le serra avec une force surhumaine.

Roberta poussa un cri de douleur et lâcha involontairement le servo.

Le faux prince le rattrapa de sa main libre avant même qu'il n'approche du sol.

Roberta se maudit pour avoir baissé sa garde, ne serait-ce qu'un instant.

J'aurais dû me souvenir, pensa-t-elle, que les hommes de main génétiquement améliorés de Khan n'ont pas besoin d'armes pour être dangereux.

Sans lâcher Roberta, le faux prince Charles glissa le servo capturé dans la poche de son manteau. Encore un de plus pour la collection de Khan, songea-t-elle avec amertume. Elle ne tirait qu'un maigre réconfort du fait que Khan convoitait davantage leur technologie — en particulier tout ce qui touchait à la téléportation — qu'il ne désirait leur mort. Ce qui expliquait probablement pourquoi il ne s'était pas contenté de faire sauter la librairie avec une bombe ou un missile.

Le faux prince Charles fit un signe de tête à Ross Perot, qui verrouilla l'entrée principale et retourna le panneau FERMÉ vers l'extérieur. Satisfait, Charles relâcha Roberta et la repoussa brutalement sur sa chaise derrière le bureau.

— Silence, la prévint-il en refermant son poing autour d'une gorge imaginaire pour lui montrer ce qui lui arriverait si elle faisait du bruit.

Puis il donna ses instructions à son complice masqué :

— À l'étage. Occupe-toi du vieux.

Comprenant que Seven courait un danger immédiat, Roberta balaya désespérément du regard le bureau encombré à la recherche d'une arme. Son regard — et sa main — tombèrent sur le petit tas de feux d'artifice qu'elle avait mis de côté pour la soirée. Une chandelle romaine d'une trentaine de centimètres, dont la mèche était déjà visible, portait un avertissement fort utile :

NE PAS POINTER VERS D'AUTRES PERSONNES.

Espérant qu'il y avait une excellente raison à cette recommandation, elle saisit le feu d'artifice d'une main, sa bougie parfumée de l'autre, pointa l'extrémité de la chandelle romaine directement vers le visage de son agresseur et alluma la mèche.

Un geyser d'étincelles blanches incandescentes jaillit à quelques centimètres seulement du visage du faux prince Charles. L'agent ennemi poussa un cri de douleur ; le masque en plastique bon marché se mit à cloquer et à noircir tandis qu'il l'arrachait de son visage en flammes. Il chancela en arrière en se tenant la figure. Une fumée grise s'élevait des épaules calcinées de son manteau de tweed.

— Ça, c'est pour la princesse Diana ! lança Roberta.

Profitant de la détresse de l'imposteur, elle alerta Seven par l'intermédiaire de la pyramide verte lumineuse.

— Trois-six-huit à cent quatre-vingt-quatorze ! cria-t-elle à la pyramide, utilisant leurs numéros de code respectifs. Condition rouge, scénario Rubicon. Je répète : scénario Rubicon !

Un bip obéissant indiqua que l'avertissement avait été transmis à l'étage.

Roberta bondit hors de derrière le bureau, mais aperçut aussitôt le second intrus, celui qui se faisait passer pour Ross Perot, foncer sur elle depuis son poste près de la porte. Les oreilles exagérées et les traits de rat de son déguisement lui rappelèrent ces Ferengis intrusifs qu'elle et Seven avaient chassés de Wall Street quelques mois plus tôt. D'une manière ou d'une autre, elle doutait fort que celui-ci se laisse décourager aussi facilement — d'autant plus que sa chandelle romaine était déjà en train de s'éteindre.

— Sorcière américaine ! gronda-t-il en se jetant sur elle.

L'agencement exigu de la librairie joua toutefois en sa faveur. Perot dut contourner l'ancien prince Charles, qui se débattait encore dans sa souffrance, avant de pouvoir atteindre Roberta, ce qui lui donna le temps de chercher une autre arme.

L'étagère des Nouveautés lui fit de l'œil.

Elle s'empara du plus gros et du plus lourd des livres reliés qu'elle put trouver — une première édition de Chicago Mobs of the Twenties, publiée par Simon & Schuster ce même mois — et l'abattit comme une massue sur la tête de Perot.

L'énorme volume heurta son assaillant en plein visage, fissurant le masque grotesque.

Ha ! pensa-t-elle avec satisfaction. Qui ose encore dire que les livres reliés ne valent pas leur prix ?

Le lourd ouvrage aurait assommé net un homme ordinaire, mais ne fit que vaciller le dernier super-gorille de Khan.

Sans attendre de voir à quelle vitesse il se remettrait, elle s'élança dans l'escalier menant au premier étage, parcourut un court couloir tapissé de moquette et ouvrit brusquement la porte du bureau de Seven.

— Mets le transporteur en marche ! haleta-t-elle, à peine essoufflée par sa course. Défendre l'humanité aux quatre coins du monde entretenait décidément la forme. — Ils sont juste derrière moi !

Gary Seven, alias le Superviseur 194, avait déjà commencé la procédure d'évacuation.

Grand et mince, son visage austère s'était encore durci avec l'âge. Ses cheveux autrefois bruns étaient désormais entièrement argentés, mais ses yeux gris glacés conservaient toute leur intensité et leur vigilance. Grâce à des manipulations génétiques effectuées sur une planète dont on taisait le nom, située à des années-lumière de la Terre, il bénéficiait d'une remarquable longévité ; bien qu'il eût dépassé la soixantaine, il paraissait tout au plus cinquante ans.

— Khan nous a retrouvés ? demanda-t-il tout en rangeant avec rapidité et efficacité des documents essentiels dans une mallette noire.

Une immense carte du monde était fixée au mur derrière lui, piquée de petites épingles rouges indiquant les dernières positions connues des survivants des Enfants de Chrysalis. Le regard de Roberta fut brièvement attiré par le groupe d'épingles concentrées sur le nord de l'Inde, actuelle base d'opérations de Khan.

— On dirait bien, répondit-elle en claquant la porte du bureau puis en la verrouillant. Ça ne les arrêtera pas longtemps.

Elle entendait déjà des pas furieux monter l'escalier.

— Il faut filer, et vite !

Le bureau de Seven ressemblait beaucoup à son ancien quartier général de New York, quoique meublé de façon plus moderne. Un ensemble de stylo et de crayon argentés posé sur son antique bureau en noyer activait l'équipement futuriste dissimulé derrière une bibliothèque d'apparence banale. Celle-ci pivota alors pour révéler l'entrée hermétique de leur chambre de transport.

Une imposante porte d'acier, évoquant à la fois l'accès à une chambre forte bancaire et à un sas, bloquait l'entrée du compartiment jusqu'à ce que Seven manipule de nouveau l'ensemble stylo-crayon. La porte métallique s'ouvrit automatiquement, dévoilant une chambre apparemment vide.

Des interrupteurs et des boutons installés sur la face intérieure de la porte cliquetèrent tandis que Seven activait une séquence d'évacuation préprogrammée. Une roue de commande chromée effectua une rotation de cent quatre-vingts degrés.

Roberta retint son souffle, espérant qu'il restait encore assez de temps pour que Seven puisse s'échapper.

Si seulement ce n'était qu'un exercice..., pensa-t-elle avec regret en se rappelant toutes les fois où ils avaient répété ce scénario et bien d'autres. Et moi qui commençais enfin à me sentir chez moi à Londres...

Les pas précipités dans le couloir furent bientôt remplacés par le bruit de poings martelant la robuste porte en chêne renforcé. Des jurons rageurs éclatèrent juste derrière. Les sbires surhumains de Khan tentaient de forcer l'entrée du bureau.

Roberta appuya tout son poids contre la porte, apportant aux verrous tout le soutien possible.

— Je ne pourrai pas les retenir beaucoup plus longtemps, prévint-elle Seven. Ces types ont littéralement été conçus pour l'effraction.

— Presque prêt, l'assura-t-il.

Un cadre argenté contenant le portrait en couleur d'un élégant chat noir occupait une place d'honneur sur son bureau. Il glissa soigneusement la photo parmi les documents essentiels rangés dans la mallette, puis la referma d'un claquement sec.

Enfilant une veste de tweed grise par-dessus son col roulé bleu marine, il saisit la mallette et se hâta vers le coffre ouvert où, déjà, une étrange brume bleutée et lumineuse se formait comme venue de nulle part.

Parvenu au seuil, il s'arrêta et se retourna vers son amie et collègue de longue date.

— Roberta ? demanda-t-il, manifestement réticent à l'abandonner au danger.

— Va-t'en ! l'exhorta-t-elle.

La porte du bureau tremblait contre son dos crispé à chaque coup sauvage asséné de l'autre côté. Le craquement du bois résonnait à ses oreilles comme des détonations.

— Je sais ce que j'ai à faire.

L'un d'eux devait rester en arrière pour s'assurer que leur technologie extraterrestre ne tombe pas entre les mains de Khan.

— Ton servo, demanda-t-elle brièvement.

Seven lui lança son propre stylo tandis qu'il pénétrait, mallette à la main, dans la brume azurée tourbillonnante qui semblait désormais remplir tout le coffre de transport. Roberta poussa un soupir de soulagement lorsque sa silhouette droite et rigide se dissout littéralement dans l'étrange brouillard phosphorescent.

Au moins l'un d'entre eux allait s'en tirer proprement…

Un poing ganté traversa soudain la porte, manquant de peu d'agripper ses mèches blond miel. Elle se jeta en arrière juste avant que toute la porte n'explose en une pluie d'échardes, permettant aux deux hommes de main de Khan d'envahir le bureau, bien décidés à mener leur sinistre mission à son terme — du moins en ce qui concernait Roberta.

Ils avaient tous deux abandonné leurs masques mutilés, mais elle les distingua facilement grâce aux dégâts qu'elle leur avait infligés. L'Australien, qui avait reçu un feu d'artifice en plein visage, portait des cloques et des brûlures sur les joues. Son complice, d'origine africaine à en juger par son apparence, avait le nez ensanglanté depuis que Roberta lui avait fait découvrir de manière assez brutale l'histoire du crime organisé pendant la Prohibition. Elle aurait aimé croire qu'elle lui avait réellement cassé le nez, mais soupçonnait que son cartilage génétiquement amélioré était plus résistant que cela.

Elle jeta un regard envieux vers le coffre de transport, où la brume lumineuse se dissipait déjà en emportant Seven avec elle.

Tant pis, ma propre évasion ne sera pas aussi simple.

Pas de train express à fumée bleue pour moi, songea-t-elle avec regret.

Elle pointa le servo emprunté vers l'Australien balafré. Deux fines antennes surgirent des côtés de l'appareil. Une énergie bleue crépita brièvement entre les extrémités des filaments argentés. Un bourdonnement remplit l'air tandis que le rayon tranquillisant invisible, réglé à sa puissance maximale, frappait l'Australien.

L'homme vacilla sur ses jambes. L'expression meurtrière de son visage fut momentanément remplacée par un regard confus et embrumé. Ses paupières alourdies peinaient à rester ouvertes et sa mâchoire pendait mollement.

Le tir aurait dû l'envoyer directement au pays des rêves, mais, à la consternation de Roberta, il semblait lutter contre l'effet narcotique du rayon. Était-ce son ADN amélioré ou simplement la douleur cuisante de ses brûlures faciales qui lui permettait de résister ? Quoi qu'il en soit, il fallut un second tir pour transformer ses membres en une masse aussi molle que des frites détrempées, lui faisant perdre de précieuses secondes qu'elle ne pouvait se permettre de gaspiller.

Ce délai permit au second intrus d'utiliser son compagnon neutralisé comme bouclier humain.

Il poussa l'Australien déséquilibré dans son dos, projetant son corps flasque sur Roberta. Celle-ci dut reculer précipitamment pour éviter d'être renversée par la trajectoire de sa victime. Elle tira sur l'Africain, mais son rayon, lancé à la hâte, manqua sa cible.

L'homme arracha alors une longue planche éclatée de la porte détruite et la lança comme une lance.

— Tu ne peux pas t'échapper ! cria-t-il avec fureur. Du sang coulait encore de ses narines. Son accent évoquait l'Afrique de l'Est. Kenyan, peut-être. Ou Rwandais. — Nul ne peut défier la volonté de Khan !

Roberta se baissa vivement. Le projectile de bois lui frôla l'épaule et manqua de peu sa tête avant d'aller s'écraser dans la carte du monde hérissée d'épingles, qui tomba au sol avec un bruit sourd.

Son servo bourdonna de nouveau, mais les réflexes de l'Africain étaient encore supérieurs à sa précision. Il saisit les bords du grand bureau de bois poli et le souleva sans effort. Utilisant le meuble renversé comme un bouclier, ses pieds sculptés pointés vers l'avant évoquaient maintenant les bois d'une créature monstrueuse issue d'un laboratoire génétique.

Avec un rugissement belliqueux, il fonça sur elle, piétinant son propre camarade inconscient dans l'intention de l'écraser contre le mur le plus proche.

Roberta prit la fuite.

Il est plus fort que moi, réalisa-t-elle, et plus rapide aussi.

Même avec son servo, les probabilités n'étaient pas de son côté. Une retraite rapide constituait sa meilleure chance de survie.

Tirant à l'aveuglette par-dessus son épaule avec peu de succès, elle se précipita vers la porte étroite située à gauche du coffre de transport, laquelle reliait le bureau aux appartements privés de Seven.

Contrairement à son propre boudoir perpétuellement encombré, situé de l'autre côté du couloir, la chambre de Seven était impeccablement rangée. Le lit était parfaitement fait ; tous les effets personnels étaient soigneusement rangés dans les placards et les tiroirs.

Pour une fois, elle bénit l'obsession de Seven pour l'ordre. Au moins, elle ne risquait pas de trébucher sur une chaussure oubliée, un téléphone portable ou une pierre lunaire tandis qu'elle fonçait vers la fenêtre au fond de la pièce.

C'est la seule sortie.

Elle plongea sur le lit impeccablement bordé, roula par-dessus toute sa largeur et retomba sur ses pieds de l'autre côté.

Derrière elle, dans le bureau, elle entendit le bureau renversé s'écraser au sol tandis que l'Africain abandonnait ce meuble encombrant pour la poursuivre.

Roberta tenta de le neutraliser lorsqu'il franchit la porte communicante, mais il se déplaçait trop vite. Avec une rapidité et une agilité surhumaines, il effectua un saut périlleux dans la pièce avant de se mettre à couvert derrière une lourde armoire de bois.

— Cours tant que tu peux, truie inférieure ! lança-t-il avec le fanatisme d'un véritable croyant. — Ton temps est révolu !

Roberta ne lui laissa pas l'occasion de transformer l'armoire en arme.

Reconfigurant rapidement le servo du mode Tranquilliser au mode Désintégrer, elle fit disparaître la vitre de la fenêtre et commença à grimper vers l'escalier de secours extérieur lorsqu'une main puissante se referma sur sa cheville.

— Je te tiens ! grogna-t-il. — Je t'avais dit que tu ne pourrais pas t'échapper !

Ah oui ?

S'agrippant aux barreaux rouillés de l'escalier de secours, elle prit appui et lança un violent coup de talon en arrière qui l'atteignit sous le menton.

Le choc ne suffit pas à lui faire lâcher prise complètement, mais son emprise se relâcha assez pour qu'elle puisse dégager son pied au prix d'une seule perte : sa botte.

Boitant maladroitement, désormais en simple bas, son pied gelant au contact du métal glacé, elle se remit debout et s'éloigna de la fenêtre ouverte.

En regardant vers la cour rarement utilisée derrière la librairie, elle aperçut une autre silhouette masquée, cette fois déguisée en Sting, qui attendait au bas de l'escalier rouillé.

Évidemment que Khan aurait fait couvrir toutes les sorties, songea-t-elle avec irritation.

Il ne lui restait qu'une seule direction possible : vers le haut.

Frissonnant dans l'air glacial de ce mois de novembre, elle grimpa vers le toit, sachant que ses poursuivants ne tarderaient pas à la rattraper.

Un souvenir fugitif de Julie Andrews et Dick Van Dyke dansant sur les toits de Londres lui arracha un sourire amer.

Je me demande s'il n'est pas déjà trop tard pour me déguiser en ramoneur ?

Lorsqu'elle atteignit le sommet de l'escalier de secours, ce ne fut cependant pas Mary Poppins qui l'attendait, mais Hillary Clinton.

Ou plutôt une tueuse élevée en laboratoire portant un masque d'Hillary Clinton, debout, les mains sur les hanches, sur la surface goudronnée du toit. Une combinaison moulante de cuir bordeaux mettait en valeur sa silhouette génétiquement parfaite.

— Rendez-vous immédiatement ! ordonna-t-elle en faisant tournoyer une paire de nunchakus lestés avec une maîtrise évidente.

Oh, ça suffit... pensa Roberta avec exaspération. Les élections sont terminées depuis plusieurs jours.

Pensant tout juste à remettre le servo sur un réglage non létal, elle neutralisa la fausse Première Dame d'un seul tir avant de se hisser sur le toit.

Malgré cette victoire facile sur « Hillary » — qu'elle estimait bien mériter vu la tournure de sa soirée — Roberta savait qu'elle ne pouvait se permettre le moindre relâchement.

Le bruit précipité de pas dans l'escalier de secours lui indiquait que l'Africain au nez ensanglanté, Sting, ou les deux, étaient déjà en train de monter.

Et maintenant ? se demanda-t-elle.

Improvisant sans la moindre honte, elle enjamba le corps étendu d'Hillary et boita vers l'avant de la librairie.

Depuis ce point d'observation durement acquis, à deux étages au-dessus du sol, elle regarda un cortège de fête avancer le long de Charing Cross Road entre les rangées de librairies omniprésentes.

Des participants costumés brandissant des torches flamboyantes escortaient une charrette remplie de paille portant une effigie en papier mâché de l'infâme Guy Fawkes, célèbre pour avoir tenté de faire sauter le Parlement près de quatre siècles auparavant.

Des hommes et des femmes hilares tiraient la charrette en scandant à l'unisson : …

« Souviens-toi, souviens-toi,
De la poudre, de la trahison et du complot ;
Je ne vois aucune raison pour que la Conspiration des poudres
Soit jamais oubliée ! »

À cet instant, Roberta s'intéressait bien moins au Guy sacrificiel et à son célèbre complot qu'aux épaisses couches de paille sur lesquelles reposait l'effigie. Elle observait avec anxiété la procession qui approchait de la librairie, tout en jetant fréquemment un regard par-dessus son épaule vers les derniers barreaux de l'escalier de secours, de l'autre côté du toit.

Allez, dépêchez-vous ! exhortait-elle silencieusement les Londoniens en liesse qui tiraient la charrette.

Des pétards éclataient dans la rue en contrebas, avec un bruit inquiétant qui ressemblait à des coups de feu.

Je n'ai pas toute la nuit !

— Te voilà ! gronda une voix familière.

L'Africain bondit de l'escalier de secours sur le toit, à seulement quelques mètres d'elle. Une cheminée de briques, qui aurait bien eu besoin d'un coup de peinture, le protégeait de son servo tandis qu'il appelait Sting et Dieu savait qui d'autre :

— Elle est ici ! Nous l'avons piégée !

Il lança un regard noir à « Hillary la ninja », qui dormait paisiblement sur le toit.

— Tu paieras pour avoir agressé une servante du Grand Khan !

Pas ce soir, songea Roberta.

Retirant sa dernière botte d'un coup de pied, elle s'équilibra dangereusement au bord du toit en observant la charrette de Guy se rapprocher. L'Africain était désarmé, elle le savait, mais qu'en était-il de Sting et des autres renforts que Khan pouvait avoir lancés à ses trousses ?

Il est temps de filer.

Elle baissa les yeux et se rappela soudain cette fois où elle avait sauté à l'élastique du haut d'une falaise de trente mètres dans la jungle pour échapper à un allosaure affamé.

Cette fois, il n'y aurait pas de corde de sécurité.

— Attention en dessous ! cria-t-elle d'une voix rauque.

La charrette était aussi proche qu'elle ne le serait jamais.

Reculant de quelques pas pour prendre son élan, elle se jeta du sommet de l'immeuble dans le vide au-dessus de Charing Cross Road.

L'adrénaline la maintenait au chaud tandis qu'elle décrivait un arc brutal vers la rue. L'air glacé de novembre lui fouettait le visage. La gravité, sans la moindre pitié, accélérait sa chute.

Oumph !

Les bottes de paille empilées dans la charrette amortirent sa chute exactement comme elle l'avait espéré, mais l'impact lui coupa tout de même le souffle.

Recrachant des brins de paille, elle se retrouva nez à nez avec le visage moustachu et goguenard du Guy.

— Désolée de débarquer sans prévenir, dit-elle au mannequin après avoir repris sa respiration. Mais ne crois pas pour autant que je suis tombée amoureuse de toi.

Son arrivée spectaculaire dans la charrette ne pouvait qu'effrayer la foule jusque-là insouciante qui encombrait la rue.

Les chants joyeux s'interrompirent net, remplacés par des exclamations de surprise et une avalanche de questions.

Une multitude de visages inquiets et curieux — certains masqués, d'autres non — se penchèrent à travers les ridelles de la charrette pour observer Roberta et l'assaillir de questions auxquelles elle n'avait aucune intention de répondre.

De toute façon, elle avait quelque chose de plus important à faire.

Se retournant sur le dos, elle pointa son servo vers le deuxième étage d'Aegis Fine Books Ltd. et actionna les commandes.

Une implosion contrôlée commença à l'intérieur de la librairie.

Le bâtiment tout entier fut englouti tandis que les murs de briques s'effondraient vers l'intérieur, détruisant jusqu'à la dernière trace du bureau de Seven et de la technologie avancée qu'il dissimulait.

Roberta accorda une seconde de réflexion au sort des hommes de Khan pris dans ou autour de l'édifice en train de s'autodétruire.

Leur force et leur résistance extraordinaires leur permettraient-elles de survivre à l'effondrement ?

Elle eut du mal à s'en soucier réellement.

Un immense nuage de poussière et de débris s'éleva des ruines de la librairie, dissimulant les gravats à la vue.

Pas vraiment un feu de joie, estima Roberta en remarquant l'absence notable de flammes spectaculaires, mais infiniment plus agréable pour les voisins.

Malgré son caractère contrôlé, l'implosion provoqua la panique.

La procession se désintégra en une marée de fuyards. Beaucoup hurlaient de peur tandis que chacun cherchait à mettre le plus de distance possible entre lui et la librairie anéantie.

Se laissant tomber hors de la charrette, des brins de paille accrochés à son jean et à sa chemise en flanelle, Roberta se mêla à l'exode chaotique, comptant sur la confusion générale pour la dissimuler aux éventuels agents de Khan qui auraient survécu à la destruction d'Aegis Fine Books.

Elle se laissa emporter par la foule en déroute, bousculée de tous côtés tandis que la cohue hystérique abandonnait le quartier des libraires.

Parfaitement d'accord avec ça, pensa-t-elle.

Une station très fréquentée du métro londonien se trouvait à quelques rues de là. Elle pourrait s'y fondre complètement dans l'immensité de la ville avant de rejoindre la planque la plus proche qu'elle partageait avec Seven.

Un masque en plastique abandonné sur une poubelle attira son attention.

Elle s'en empara au passage et le fixa sur son visage, par simple précaution.

C'était un masque de Barney.

Évidemment. Avec ma chance…

Mais les mendiants ne choisissent pas.

Peu à peu, la foule se dispersa dans les rues et ruelles qui s'éloignaient de Charing Cross Road.

À bonne distance du lieu de l'implosion, Roberta s'arrêta et regarda derrière elle, entendant les sirènes converger vers son ancienne adresse.

— Merde, marmonna-t-elle.

Pour la première fois, elle s'autorisa à pleurer la perte de la librairie et de tous les effets personnels et équipements précieux qu'elle contenait.

Encore un quartier général secret parti en fumée...

Elle secoua la tête.

Installer la chambre de téléportation et l'ordinateur Beta 6 dans un simple appartement londonien n'avait pas été une mince affaire, surtout lorsque de nombreux composants devaient être téléportés depuis un autre système solaire.

L'idée de devoir tout recommencer ailleurs ne l'enthousiasmait guère.

Une larme roula sur le visage du dinosaure violet en plastique.

Elle aimait vivre à Londres, bon sang, malgré la météo et la cuisine…

À Leicester Square, juste à l'extérieur d'une station du métro, elle aperçut un immense feu de joie dressé sur un îlot de circulation en béton.

Des caricatures grotesques de Mike Tyson et de Camilla Parker-Bowles y étaient livrées aux flammes sous les acclamations ravies des spectateurs.

Un jour, une effigie en papier mâché de Khan sera-t-elle, elle aussi, jetée au feu sous les applaudissements de toute l'humanité ?

On ne peut que l'espérer, pensa-t-elle.

CHAPITRE QUATRE

PALAIS DU GRAND KHAN
CHANDIGARH, INDE
6 NOVEMBRE 1992

Il était bien après minuit, mais Khan n'était nullement fatigué. L'un des privilèges particuliers liés au fait d'être un être supérieur était qu'il avait besoin de très peu de sommeil pour fonctionner au sommet de ses capacités ; deux ou trois heures par nuit lui suffisaient amplement. C'était, selon lui, l'ordre naturel des choses. Il avait beaucoup trop à accomplir pour gaspiller des heures de sa vie dans un sommeil improductif.

— Attention à toi, mon ami ! prévint-il Joaquin tandis qu'il s'entraînait avec son garde du corps dans le gymnase moderne et parfaitement équipé du palais.

La sueur brillait sur le torse musclé de Khan. Il abattit son sabre d'entraînement en rotin, ou soti, contre son fidèle protecteur, qui se défendait à l'aide d'un marati, un bâton de bambou durci au feu terminé à chaque extrémité par une lourde sphère de bois. Ils tournaient l'un autour de l'autre sur les tapis rembourrés tout en perfectionnant leur maîtrise du gatka, l'art martial séculaire des farouches ancêtres sikhs de Khan.

Khan étudiait le gatka depuis l'enfance, et cela demeurait sa forme d'exercice favorite, surtout lorsque son esprit était troublé, comme c'était le cas ce soir-là.

Pourquoi n'ai-je toujours aucune nouvelle de l'équipe de récupération ? se demanda-t-il. Mes agents auraient déjà dû signaler la capture de Seven et de Roberta Lincoln. Quelque chose a-t-il mal tourné à Londres ?

Il attaqua de nouveau. Joaquin bloqua habilement le coup avec son bâton de bambou, puis lança l'extrémité avant du marati vers lui. Une lourde sphère de bois de fer fonça vers sa tête. Khan pivota sur son talon et évita de justesse l'impact.

— De peu ! le félicita-t-il. Excellent !

Même en simulant un combat contre le solide colosse israélien, Khan écoutait simultanément le dernier rapport d'Ament sur les affaires intérieures du Pendjab et du reste du pays. Le choc du bois contre le bois ponctuait les observations pénétrantes de sa plus élégante conseillère.

— L'inflation demeure un problème dans tout le pays, l'informa-t-elle depuis le bord du tapis d'entraînement, bien qu'on observe une hausse bienvenue des investissements étrangers, notamment grâce aux rigoureuses politiques budgétaires que nous avons imposées par l'intermédiaire de nos relais à New Delhi. À ce sujet, un

consortium d'investisseurs japonais et américains a demandé l'autorisation de construire une usine automobile ultramoderne dans l'Haryana. Cela réduirait considérablement le chômage dans la région. Le gouvernement dit « officiel » approuvera probablement le projet ; nous devrions lui accorder notre soutien également.

Khan faisait confiance au jugement d'Ament dans ce genre de domaine.

— Très bien, acquiesça-t-il. Qu'il en soit ainsi.

En vérité, son esprit était ailleurs. Non seulement il trouvait le grand jeu de la guerre et de la conquête infiniment plus captivant que les questions d'économie, mais comment aurait-il pu se concentrer sur les taux d'inflation et les chiffres du chômage alors que, cette nuit même, ses commandos frappaient ses ennemis à deux continents de distance ?

Il est presque huit heures à Londres, calcula-t-il en parant une nouvelle attaque de Joaquin avec la garde courbe en acajou de son arme. Il riposta aussitôt par une série de frappes fulgurantes visant la tête et les épaules du garde du corps, lequel eut toutes les peines du monde à se défendre.

— Grand Khan ! J'ai des nouvelles !

Un officier de ses services de renseignement fit irruption dans le gymnase, détournant l'attention de Khan au moment précis où Joaquin portait une nouvelle attaque. La sphère lestée du bâton heurta Khan en pleine poitrine et le projeta au sol.

Il atterrit à plat dos sur le tapis. Le rembourrage n'absorba qu'en partie la violence du choc.

— Votre Excellence ! s'exclama Joaquin, horrifié.

Laissant tomber son arme, il se précipita pour aider Khan à se relever. Ament laissa échapper un léger rire tandis que le garde du corps, beaucoup trop prévenant, remettait son maître sur pied. Une vilaine ecchymose violacée apparaissait déjà sur son sternum.

— Mille pardons, sire ! balbutia Joaquin. Je ne voulais pas...

Khan écarta les excuses d'un geste de la main, tout comme il ignora l'amusement d'Ament à ses dépens. Toute son attention se porta sur la nouvelle venue.

— Parlez, ordonna-t-il en anglais, afin que les domestiques du palais ne comprennent pas la conversation. Quelles sont les nouvelles de Londres ?

L'officier du renseignement — une Asiatique nommée Suzette Ling, qu'il connaissait depuis leur enfance à Chrysalis — hésita.

Khan comprit immédiatement que les nouvelles étaient mauvaises.

— La majeure partie de l'équipe de récupération a été prise dans une explosion sur le site de l'opération. Nous ignorons encore combien ont survécu.

Khan fronça les sourcils.

— Et les cibles ?

— Le sort de l'homme âgé demeure inconnu, rapporta Ling, mais la femme a été clairement vue en train de s'échapper du bâtiment quelques instants avant son effondrement. Sa localisation actuelle est également inconnue.

Elle jeta un regard nerveux au sabre de rotin toujours serré dans le poing crispé de Khan.

Elle n'avait rien à craindre. Un dirigeant véritablement supérieur ne gaspille pas sa colère sur le messager.

Non. La source de sa fureur se trouvait ailleurs : Gary Seven et son infatigable assistante.

Maudits soient-ils !

Saisissant le soti à deux mains, il le brisa net. Le craquement sec résonna dans le vaste gymnase.

Combien de temps encore vais-je devoir supporter leur ingérence moralisatrice ?

Tout cela était si inutile. Des années auparavant, il leur avait généreusement proposé une trêve, promettant de les laisser tranquilles à condition qu'ils ne s'opposent pas à son irrésistible ascension. Pourtant, Seven et Roberta Lincoln avaient piétiné cette branche d'olivier sans la moindre hésitation, s'immisçant encore et encore dans des affaires qui ne les concernaient pas.

La récente tentative de Roberta visant à saboter le lancement de Morning Star n'était que le dernier affront d'une longue série.

Now 'tis the spring, and weeds are shallow-rooted; suffer them now and they'll overgrow the garden.

Le conseil de Shakespeare lui revint à l'esprit.

Arrache les mauvaises herbes quand elles sont encore jeunes, sinon elles envahiront tout le jardin.

Une froide colère lui saisit le cœur. Il jeta les morceaux brisés de son arme au sol et les réduisit en échardes sous son talon.

— Personne ne me débarrassera donc de ces maudits gêneurs ? gronda-t-il.

L'incompréhension sur le visage raffiné d'Ament céda rapidement la place à la colère.

— De quelle opération parlez-vous ? demanda-t-elle d'une voix glaciale. Pourquoi n'en ai-je pas été informée ?

— Ce n'était pas nécessaire, répondit Khan en adoucissant son ton pour calmer sa conseillère offensée. Votre nature est généreuse et bienveillante, chère amie, parfaitement adaptée à assurer la paix et la prospérité de tous ceux qui vivent dans mon royaume. Ne vous encombrez pas des aspects les plus cruels du pouvoir.

Il plongea son regard dans ses remarquables yeux ambrés, admirant une fois de plus l'intelligence aiguë qu'il y trouvait.

— Laissez-moi porter cette ombre sur ma conscience sans alourdir la vôtre.

Ament ne se laissa pas convaincre par ses flatteries.

— Un tel sexisme d'un autre âge, déguisé en chevalerie, ne sied guère à un dirigeant d'un nouveau genre, dit-elle avec sarcasme. De plus, une aventure aussi imprudente compromet mes efforts pour obtenir les bienfaits dont vous parlez. La Banque mondiale, par exemple, dont l'aide financière faciliterait grandement nos projets d'amélioration des infrastructures et de l'économie en Asie du Sud, voit d'un

très mauvais œil les opérations militaires clandestines menées sur le sol des pays membres.

Sa voix s'adoucit légèrement, devenant plus regretteuse qu'hostile.

— Vous rendez trop facile pour le reste du monde de vous qualifier de terroriste.

— Peut-être, répondit Khan avec scepticisme. Il acceptait les remontrances prudentes d'Ament, mais seulement jusqu'à un certain point. Pourtant, n'oubliez pas qu'en fin de compte, c'est le monde qui doit plier à ma volonté, et non l'inverse.

Il frappa dans ses mains, et un serviteur s'avança pour lui tendre une serviette et une robe propre. Il essuya la sueur de son corps, puis laissa le domestique anonyme lui draper une robe de soie brodée sur les épaules.

— Tout ne peut pas être accompli par la diplomatie et la négociation, Lady Ament. Parfois, nos épées doivent parler pour nous. C'est ainsi que fonctionne le monde.

Suzette Ling s'avança.

— En réalité, se hâta-t-elle de préciser, désireuse de trouver une note positive à rapporter, il est peu probable que l'incident de Londres soit relié à votre régime, Grand Khan. La presse britannique attribue déjà l'explosion à l'IRA.

Ament laissa échapper un soupir dédaigneux.

— Soyons reconnaissants pour les petits avantages, dit-elle avec ironie. Moins on fait la une, mieux c'est.

— Vraiment ? répliqua Khan. Sous son apparence maîtrisée, une frustration amère bouillonnait en lui, menaçant d'envahir son âme. En vérité, je me lasse de ces subterfuges et de ces détournements, de cette manière de se cacher derrière des boucs émissaires et des histoires inventées. Je préférerais mener mes batailles au grand jour, révéler au monde ma véritable nature et mon destin.

Une fois encore, Ament prêcha la prudence.

— L'impatience sera votre défaut fatal, monseigneur Khan, si vous n'apprenez pas à laisser l'avenir se dérouler à son propre rythme. Rappelez-vous que, malgré notre supériorité génétique, notre espèce reste largement minoritaire face aux simples humains. Il vaut mieux, pour l'instant, laisser les masses croire que vous êtes l'un des leurs ; il n'est nul besoin qu'ils sachent la vérité, et la connaissance de votre nature surhumaine pourrait déclencher des peurs viscérales dans la population.

La prudence lutta contre l'ego tandis que Khan réfléchissait à ses paroles, qui n'étaient pas dénuées de sagesse, devait-il admettre à contrecœur. Aussi irritant que soit le fait de se tapir dans l'ombre des affaires du monde, en évitant soigneusement les projecteurs, il devait reconnaître qu'une grande partie de l'humanité n'accueillerait pas — pire, réagirait avec une peur irrationnelle — à l'avènement d'une classe dirigeante génétiquement supérieure.

De fait, pensa-t-il, les événements récents en Inde constituaient un exemple édifiant qui donnait du poids aux arguments d'Ament. Les tentatives du gouvernement actuel pour abolir le système des castes, notamment par des politiques de discrimination positive en faveur des citoyens des basses castes et des «

Intouchables », avaient suscité une opposition violente de la part des castes supérieures hindoues, qui voyaient leur statut privilégié et leur mode de vie leur échapper.

Des milliers de jeunes brahmanes et kshatriyas avaient organisé marches et manifestations contre ces politiques, certains allant jusqu'à s'immoler par le feu.

L'ancien ordre résiste toujours à l'avènement du nouveau, songea Khan. Si les conflits intercastes de l'Inde, pourtant fondés sur des distinctions entièrement artificielles entre êtres humains ordinaires, pouvaient engendrer une telle haine fanatique et une telle violence, quelles passions destructrices pourraient être déclenchées par la simple révélation à l'humanité qu'elle avait été dépassée par ses supérieurs génétiques ?

Mieux valait, peut-être, amener les masses à cette prise de conscience progressivement.

— Votre prudence est fondée, reconnut-il en inclinant la tête vers Ament, qui accepta ce compromis avec son habituel calme et sa grâce. Khan fit signe à Joaquin, attirant le garde du corps à ses côtés. Les serviteurs s'affairaient à ranger après l'entraînement, récupérant serviettes et armes éparses sur le sol du gymnase.

— Sachez néanmoins que viendra un jour où l'humanité souffrante n'aura d'autre choix que de se tourner vers nous pour son salut, déclara-t-il, et que le nom de Khan sera connu et respecté sur toute la Terre.

— Bien entendu, mon seigneur, répondit Ament sans hésiter. Elle rejoignit Joaquin derrière Khan tandis qu'il quittait le gymnase, en direction du monde qui l'attendait. Le soleil n'était pas encore levé à Chandigarh, mais la nuit céderait bientôt la place à l'aube.

— Cela est écrit, conclut-elle.

CHAPITRE CINQ

PLEXICORP INC.
SAN FRANCISCO, CALIFORNIE
ÉTATS-UNIS
15 MARS 1993

IMMORTALITÉ SUR GLACE ?

Visiter les cieux sans jamais mourir ?

Walter Nichols manipulait les derniers schémas de cryosatellite tout en essayant de trouver le bon slogan publicitaire pour son nouveau projet d'entreprise. La campagne devait trouver le ton juste, il le savait ; convaincre des personnes en phase terminale de se faire congeler puis envoyer dans l'espace n'allait pas être une vente facile au début. Mais il était persuadé que les cryosatellites seraient la prochaine grande révolution, offrant de l'espoir aux désespérés — et des profits énormes au premier entrepreneur assez audacieux pour se lancer.

Une cure arrive ? Réveillez-vous vers un futur en meilleure santé ?

L'interphone sur son bureau bourdonna.

— Oui ? demanda-t-il, agacé par l'interruption.

— Il y a des messieurs qui souhaitent vous voir, docteur Nichols, annonça sa secrétaire Madeleine depuis son bureau à l'extérieur.

Les stores vénitiens fermés isolaient son bureau des distractions extérieures, tout comme son cardigan en laine brun le protégeait du froid de la climatisation.

— Dites-leur de prendre rendez-vous. Je suis occupé.

Il plissa les yeux derrière ses grosses lunettes, penché sur les schémas étalés sur son bureau en noyer. Les unités cryogéniques nécessitaient encore des ajustements, pensa-t-il. Le système de réfrigération principal ne lui convenait pas totalement.

Mais à sa grande surprise, la porte s'ouvrit et trois inconnus entrèrent sans être annoncés. En tête se trouvait un jeune officier de l'Armée de l'air, au visage sûr de lui et au physique de pilote d'élite. Il était accompagné de deux hommes en costume sombre, lunettes noires et oreillettes, ressemblant à des agents des services secrets.

Walter cligna des yeux, abasourdi.

— Qu… qui ?

Madeleine apparut derrière eux, paniquée :

— Je suis désolée, docteur, ils ont insisté… ils disent qu'ils viennent du gouvernement !

L'officier montra une carte d'identité.

— Lieutenant Shaun Christopher, United States Air Force. Êtes-vous le docteur Walter Nichols, directeur de Plexicorp Incorporated ?

Walter hocha la tête. Sa gorge se serra.

— Je crains que vous deviez venir avec moi, docteur.

— Tout de suite ?

— Oui, monsieur.

Madeleine resta bouche bée tandis qu'ils l'emmenaient hors du bureau.

Mais Walter, lui, avait une horrible intuition. Ces types de 1986… pensa-t-il. Ce soi-disant professeur d'Édimbourg et ses associés.

Depuis près de dix ans, il redoutait cette visite.

Deux inconnus étaient entrés un jour dans son bureau, prétendant venir d'Écosse, et lui avaient vendu une formule moléculaire révolutionnaire. Grâce à elle, après des mois d'expérimentation, il avait pu racheter Plexicorp et faire grimper l'action de l'entreprise.

Mais maintenant… il comprenait que quelque chose clochait.

Professeur Scott d'Édimbourg, vraiment… Qui savait d'où ils venaient ?

Son estomac se noua.

Et si c'était un secret militaire ? Je pourrais être accusé d'espionnage !

Sans explication supplémentaire, le lieutenant Christopher l'emmena sur l'héliport du toit. Un hélicoptère noir non marqué les attendait.

Peu après, Walter se retrouvait dans les airs, menotté de fait par la situation, assis à côté du lieutenant.

— Euh… de quoi s'agit-il exactement ? demanda-t-il.

— Je ne suis pas autorisé à en parler, docteur. Vous serez informé à destination.

— Et cette destination est… ?

— Officiellement, elle n'existe pas.

Walter déglutit.

L'hélicoptère le déposa ensuite sur une base aérienne, puis il fut transféré dans un avion. Après un vol court, il descendit sur une piste isolée au milieu d'un désert.

Le soleil écrasait le bitume brûlant. Walter transpirait déjà abondamment.

On le fit monter dans une Jeep. On lui tendit un formulaire.

— Veuillez lire et signer ceci, dit Christopher.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un document standard de confidentialité. Tout ce que vous verrez est classifié secret-défense. Toute divulgation est passible de prison à vie.

Walter pâlit.

— Et si je refuse ?

— Alors nous resterons ici longtemps, docteur Nichols.

Il signa.

La Jeep s'engagea ensuite vers une montagne de granit, sur une piste déserte bordée de cactus et de yuccas.

Après avoir franchi plusieurs points de contrôle de sécurité, chacun gardé par des soldats armés de mitrailleuses, ils arrivèrent à une grande porte de hangar construite directement dans le flanc de la colline. L'appréhension de Walter grandissait à chaque nouvelle barrière. Il n'avait jamais vu un tel niveau de sécurité, pas même lors de sa visite du Pentagone avec plusieurs autres contractants du ministère de la Défense. « Où diable m'emmenez-vous ? » se demanda-t-il à voix haute. Sa voix lui parut si rauque et tendue qu'il eut du mal à se reconnaître. « Area 51 ? »

Il pensait plaisanter.

Christopher présenta ses papiers d'identité à un scanner électronique, et la porte métallique du hangar s'ouvrit en roulant vers le haut, révélant un tunnel pavé et bien éclairé menant au cœur de la montagne. Un autre soldat armé les accueillit, et Walter fut rapidement conduit à travers un labyrinthe déroutant de couloirs interconnectés, passant devant de nombreuses portes scellées portant la mention « PERSONNEL AUTORISÉ UNIQUEMENT ». À ce stade, il n'était même plus surpris de voir des soldats postés devant chacune d'elles. Aucun des gardes au visage fermé ne croisa le regard de Walter. Il ne savait pas si c'était rassurant ou inquiétant.

Walter était à moitié convaincu qu'ils avaient marché jusqu'à San Francisco, lorsque le lieutenant Christopher s'arrêta devant une porte portant, en plus des avertissements habituels d'accès restreint, la désignation cryptique F-34. « Après vous », dit-il en passant devant le dernier garde pour ouvrir la porte.

Jetant un regard nerveux vers l'arme de poing du soldat, Walter se glissa à l'intérieur. Il se retrouva dans ce qui ressemblait à une salle de conférence ordinaire, dominée par une table en acier oblongue, dont l'extrémité la plus étroite faisait face à l'entrée. Trois visages inconnus observèrent Walter depuis l'autre bout de la table : un homme âgé d'environ soixante-dix ans, et deux individus plus jeunes en tenue civile. Au soulagement léger de Walter, aucun des trois n'avait l'air particulièrement accusateur.

« Ah, Dr Nichols ! Quel plaisir de vous voir parmi nous », dit chaleureusement l'homme âgé, sans la moindre ironie apparente. C'était un vieil homme mince et osseux qui observait Walter à travers une paire de lunettes bifocales poussiéreuses. Une blouse de laboratoire blanche, usée et froissée, était jetée sur son corps maigre. « Je dois vous dire à quel point j'ai été impressionné par la conception moléculaire de votre "aluminium transparent". Une approche si unique et innovante de la liaison polyélastique ! Une véritable avancée conceptuelle. »

« Euh… merci », répondit Walter, incertain. Il s'attendait à des interrogatoires sous lumière aveuglante et des méthodes musclées, pas à des compliments enthousiastes. « C'est juste… c'est venu comme ça un jour. »

« Vous êtes trop modeste », insista le scientifique chauve. Il contourna la table pour serrer la main de Walter. Malgré son âge, sa poigne était ferme et pleine d'énergie. « Permettez-moi de faire les présentations. Je suis le Dr Jeffrey Carlson, chef des savants fous ici. Et voici », dit-il en désignant les deux jeunes assis de

l'autre côté de la table, « mes indispensables "bossus", Jackson Roykirk et Shannon O'Donnell. »

« Ravi de vous rencontrer, Dr Nichols », dit O'Donnell. C'était une femme rousse séduisante, dont la voix rauque avait une légère intonation de la Nouvelle-Angleterre. Walter estima qu'elle devait avoir une trentaine avancée.

« Oui, ce que Shannon a dit », ajouta Roykirk avec un ton un peu brusque. Petit, renfrogné, avec un bouc et une ligne de cheveux en recul, il semblait peu intéressé par les politesses sociales et pressé de retourner à son travail, quel qu'il soit.

« Shannon est ingénieure, comme vous », expliqua Carlson, « sans compter qu'elle est une astronaute en formation, détachée par la NASA. Quant à Jackson, c'est un véritable génie en cybernétique. » Walter n'était pas particulièrement surpris d'apprendre que Roykirk était un geek de l'informatique ; il lui avait donné l'impression d'être brillant, mais socialement inadapté.

« Et bien sûr, vous avez déjà rencontré Shaun », ajouta Carlson. Il fallut un instant à Walter pour comprendre que le scientifique senior désignait le lieutenant Christopher. « Comme Shannon, Shaun a une brillante carrière devant lui en tant qu'astronaute et pilote spatial. Je suis persuadé qu'il sera le premier homme sur Saturne un jour. »

La NASA ? Saturne ? Walter devenait de plus en plus perdu à chaque minute. Quel rapport avec moi ? Autant il redoutait de découvrir dans quel pétrin il s'était mis, autant le suspense devenait insupportable. « Euh… au risque de compromettre mon droit constitutionnel de garder le silence, quelqu'un pourrait peut-être m'expliquer ce que je fais ici ? Et où est "ici", d'ailleurs ? »

Carlson rougit et se tapota la tête avec un sourire gêné. « Bien sûr ! Je suis désolé, Dr Nichols. » Il sourit avec embarras. « Veuillez nous excuser pour tout ce théâtre de clandestinité. Nous avons eu de sérieuses fuites de sécurité ces dernières années, et les hautes autorités sont devenues, disons, compréhensiblement paranoïaques. » Il échangea un regard avec Shannon O'Donnell que Walter ne comprit pas, puis lui adressa un sourire malicieux, comme quelqu'un sur le point de révéler une surprise. « Bienvenue au complexe de Groom Lake », déclara-t-il avec emphase, « plus connu des tabloïds sous le nom d'Area 51. »

La mâchoire de Walter se décrocha. Il avait bien sûr entendu parler d'Area 51, surtout dans des histoires d'OVNI absurdes et des théories du complot, comme celles qu'on trouve dans de mauvais films de science-fiction et des documentaires télévisés bas de gamme. C'était censé être un site ultra-secret du gouvernement américain, servant de dépôt pour des artefacts et entités extraterrestres capturés, mais il n'y avait jamais vraiment prêté attention, étant bien plus préoccupé par la gestion quotidienne de son entreprise. Area 51 et ses prétendus secrets extraterrestres avaient compté pour lui autant que le monstre du Loch Ness ou le Yéti.

Jusqu'à maintenant.

C'était trop à encaisser. Ses genoux fléchirent et il s'agrippa à la table pour se soutenir. Voyant son état, le lieutenant Christopher tira une chaise et la lui proposa. L'ingénieur tremblant s'y effondra avec gratitude. O'Donnell lui versa un verre d'eau

froide qu'il avala d'un trait, en redemandant aussitôt. C'est forcément une blague, pensa-t-il avec détresse. Je ne suis pas un parano des OVNI. Je n'ai même jamais vu E.T.…

Carlson lui laissa une ou deux minutes pour reprendre ses esprits, regagnant sa place au bout de la table. Puis il lâcha sa seconde bombe.

« Que savez-vous », demanda-t-il d'un ton conspirateur, « de ce qu'on appelle l'incident de Roswell de 1947 ? »

Walter faillit s'étouffer avec son eau. « C'est vrai, ça aussi ? »

Carlson acquiesça gravement. « J'y étais. Un vaisseau spatial extraterrestre s'est écrasé dans le désert du Nouveau-Mexique, près de Roswell. Trois êtres intelligents, extraterrestres, qui se faisaient appeler les Ferengi, ont été capturés par l'armée américaine, qui m'a confié leur étude. »

Il fit glisser une chemise cartonnée vers Walter, qui l'ouvrit avec une extrême hésitation. À l'intérieur, des photos noir et blanc montraient trois créatures naines aux grandes oreilles et aux traits de rongeurs.

Voilà à quoi ressemblent de vrais extraterrestres ? pensa Walter, stupéfait. Des hommes-rats venus de l'espace ?

Il n'arrivait pas à y croire — ni à ce qu'il entendait, ni à ce qu'il voyait.

« Sont-ils… sont-ils encore en vie ? » demanda-t-il avec inquiétude. Pour tout ce qu'il savait, ces "Ferengi" pouvaient être juste derrière une porte.

« J'aimerais le savoir », répondit Carlson avec regret. « Dans les jours qui ont suivi le crash, les extraterrestres se sont échappés avec leur vaisseau endommagé. »

Son regard se perdit un instant, comme s'il replongeait dans ces événements lointains. « Depuis quarante-six ans, j'étudie les données recueillies durant ces quelques jours historiques de 1947, ainsi que toute autre trace d'activité extraterrestre que le gouvernement a pu récupérer. »

« C'est incroyable », admit Walter, l'impression d'être aspiré dans un film de Spielberg. « Mais… quel rapport avec moi ? »

Carlson regarda O'Donnell.

« Shannon, tu veux t'en charger ? »

« Pas de problème », répondit l'ingénieure rousse. Elle consulta rapidement ses notes avant de se lancer.

« Notre objectif principal ici, au Projet F, est de concevoir et construire le prototype d'une nouvelle génération de vaisseau spatial habité, en intégrant tout ce que nous avons appris du crash de Roswell et d'autres incidents. En résumé, nous essayons de rétroconcevoir un vaisseau extraterrestre à partir de photos et de documents de 1947, ainsi que de divers artefacts extraterrestres en notre possession. »

Elle fit une pause. « C'est beaucoup plus compliqué qu'il n'y paraît, surtout que nous n'avons plus le vaisseau ferengi original. »

Elle planta son regard dans celui de Walter.

« Et c'est là que vous intervenez, docteur. Non seulement votre aluminium transparent est parfait pour nos besoins, mais il présente aussi une ressemblance surprenante avec les matériaux observés dans le vaisseau ferengi. »

Elle secoua la tête, encore étonnée.

« Le matériau ferengi est plus sophistiqué, bien sûr, mais croyez-le ou non, il semble avoir essentiellement la même matrice moléculaire. »

Walter déglutit. Ces types de 86, se souvint-il. Le professeur Scott et les autres… Ils devaient être des Ferengi déguisés !

« Euh… je ne suppose pas que ces extraterrestres de Roswell pouvaient prendre forme humaine ? »

Carlson haussa un sourcil interrogateur.

« En fait, il existe des raisons de croire qu'au moins certains d'entre eux avaient des capacités de métamorphose. Pourquoi cette question ? »

Walter hésita. C'était le moment de vérité : fallait-il avouer d'où venait vraiment cette "matrice moléculaire", ou continuer à faire semblant de l'avoir inventée seul ? Et mon entreprise ? pensa-t-il avec angoisse. Mes brevets ?

« Aucune raison », mentit-il. « Juste un peu paranoïaque, je suppose. » Il eut un rire sonore, forcé, qui sonna creux même à ses propres oreilles. « Enfin, comment je peux savoir que vous n'êtes pas des extraterrestres, vous aussi ? »

« Bonne remarque », concéda Carlson avec bonhomie. Il retroussa sa manche pour révéler un patch Nicoderm juste au-dessus de son coude. « Combien d'E.T. connaissez-vous qui essaient d'arrêter de fumer ? »

Walter sourit faiblement. Jusqu'où je peux continuer à jouer ce jeu ?, s'inquiéta-t-il, même si cela faisait presque dix ans qu'il étudiait la structure de ces molécules.

« En fait, Dr Nichols », intervint le lieutenant Christopher, « vous allez subir un examen physique complet avant de quitter cette installation, afin de nous assurer que vous êtes bien humain à cent pour cent. »

Je devrais l'être, pensa Walter. Puis une idée horrible lui traversa l'esprit. À moins que ces fichus Ferengi ne m'aient fait quelque chose pendant que je ne regardais pas ! Pendant une seconde, il faillit croire qu'on lui avait injecté de l'ADN extraterrestre ou quelque chose du genre, puis il reprit ses esprits. Calme-toi, se dit-il avec urgence. Ne laisse pas ton imagination déraper.

« Cela dit, nous ne sommes pas vraiment inquiets à ce sujet », le rassura Shannon O'Donnell. « Ce qui nous intéresse surtout, c'est votre cerveau, pas un échantillon de sang. J'espère qu'en travaillant ensemble, nous pourrons affiner et améliorer votre formule d'aluminium transparent jusqu'à ce qu'elle soit presque aussi solide et durable que la version Ferengi. » Elle jeta un coup d'œil à ses notes, puis claqua des doigts comme si elle venait de se souvenir de quelque chose. « Nous voulons aussi tirer parti de vos recherches récentes sur la cryonie. »

Walter se redressa brusquement, surpris. « Comment savez-vous ça ? » Il n'avait pas voulu rendre public son nouveau projet tant que tous les problèmes

techniques n'étaient pas résolus ; au mieux, il lui restait encore un an avant de lancer son premier cryosatellite.

« Nous avons nos sources », répondit le lieutenant Christopher en prenant un air faussement sinistre. « L'important, c'est que la cryonie est un élément majeur du Projet F. Notre prototype, le DY-100, est conçu comme un vaisseau-sommeil, capable de parcourir d'immenses distances jusqu'aux étoiles pendant que son équipage et ses passagers restent congelés en animation suspendue. »

« Vous voyez », ajouta O'Donnell, « pourquoi votre concept de cryosatellite nous intéresse autant. » Walter se souvint qu'O'Donnell était astronaute ; il se demanda si elle comptait faire partie de ces voyageurs congelés. « Nous suivons aussi de très près toute cette expérience de la Biosphère en Arizona », ajouta-t-elle en aparté.

« Alors », demanda Carlson avec enthousiasme, « qu'en dites-vous, Walter ? Êtes-vous avec nous ? » Son énergie était contagieuse. « Nous pouvons vraiment utiliser un esprit aussi ingénieux et imaginatif que le vôtre. »

Walter devait bien admettre qu'il aimait être pris pour un génie. Toute sa réputation, sans parler de son entreprise florissante, reposait sur sa supposée invention de l'aluminium transparent. Comment pourrait-il abandonner tout cela maintenant, surtout avec la possibilité de participer à quelque chose qui entrerait dans l'Histoire ?

Et puis, il y avait forcément des applications commerciales à ces technologies en développement. Quelqu'un devait bien veiller à ce genre d'opportunités, ne serait-ce que pour le consommateur américain moyen…

« Quand vous le présentez comme ça », dit-il humblement, « comment pourrais-je refuser ? »

CHAPITRE SIX

PALAIS DU GRAND KHAN
CHANDIGARH, INDE
14 JUIN 1993

POUR DES RAISONS DE SÉCURITÉ, le sommet se tenait dans un bunker à l'épreuve des bombes, situé plusieurs niveaux sous le palais. Un plafond en miroir donnait l'illusion d'un espace ouvert, tout en permettant aux gardes du corps méfiants d'observer les débats sous un angle supplémentaire. Des murs de granit poli, incrustés de motifs géométriques en marbre rouge et jaune, enfermaient une salle rectangulaire dominée par une grande table de conférence en teck autour de laquelle étaient assis les invités d'honneur de Khan. Chaque participant avait été autorisé à être accompagné d'un garde du corps armé, qui se tenait rigidement derrière la personne qu'il protégeait, attentif au moindre signe de danger ou de trahison. Un cimeterre dégainé ayant autrefois appartenu à Saladin servait de pièce maîtresse au centre de la table.

Khan attendit que tous ses invités soient installés avant d'entrer dans la salle. Puis il se dirigea vers la tête de la table, accompagné seulement de Joaquin et d'Ament. Une broderie dorée scintillait sur une veste tissée dans la plus fine soie du Gujarat. « Bienvenue, » salua-t-il les personnes présentes. « Je vous remercie tous d'avoir accepté mon invitation à nous réunir ici aujourd'hui. »

Il prit un instant pour observer les visages rassemblés autour de la table, dont la plupart lui étaient jusqu'alors inconnus en personne. C'étaient ses frères et sœurs dispersés aux quatre coins du monde, les autres fruits du Projet Chrysalide, dont les esprits et les corps supérieurs les avaient conduits, malgré leur relative jeunesse, à des positions éminentes à travers le monde. Il devait bien l'admettre, ils formaient un groupe extraordinairement divers : un dictateur balkanique, un chef de guerre somalien, un révolutionnaire péruvien charismatique, une superfemme chinoise en exil, le prophète autoproclamé d'une secte millénariste et le commandant d'une milice antigouvernementale américaine.

À première vue, ils semblaient n'avoir en commun guère plus qu'un ADN amélioré, mais Khan était convaincu qu'il pourrait unir ses frères et sœurs dispersés sous une même bannière. Nous le devons au monde, croyait-il de tout son cœur, de mettre en commun nos capacités exceptionnelles pour le bien de l'humanité.

Au moins quelques-unes des sommités présentes semblaient impatientes d'en venir au fait. « Pourquoi nous avez-vous fait venir ici ? » demanda Vasily Hunyadi avec

impatience. C'était un Roumain au visage rubicond, à la moustache tombante et aux sourcils épais et broussailleux, qui avait perdu un œil dans les sanglantes guerres civiles ravageant l'ex-Yougoslavie. Khan savait que les observateurs des Nations Unies accusaient Hunyadi de pratiquer un « nettoyage génétique » dans les territoires sous son contrôle. « J'ai une guerre à mener. »

« Oui, » approuva le docteur Alberto Gomez, alias « Pachacutec », qui avait levé une armée rebelle au Pérou dans le cadre d'une campagne de plusieurs décennies visant à restaurer l'ancien Empire inca selon des principes marxistes. Une barbe fournie, poivre et sel, dissimulait ses traits aquilins et lui donnait l'air plus âgé que ses vingt-deux ans à peine. Malgré tous ses avantages génétiques, il semblait avoir mal entretenu son corps, qui paraissait bedonnant et peu en forme sous ses vêtements paysans ostensiblement prolétariens. « De quoi s'agit-il exactement, Khan Singh ? »

Khan appréciait leur franchise. Lui aussi souhaitait aller droit au cœur du sujet. « Il y a plus de deux décennies, le Projet Chrysalide a fait naître dans le monde une nouvelle race supérieure d'êtres humains, génétiquement conçus dans le but précis de conduire l'humanité vers un avenir plus radieux et plus glorieux. Nous sommes l'aboutissement de cette magnifique entreprise, » leur déclara-t-il en désignant d'un geste ample les personnages très différents rassemblés autour de la table. « Vous avez tous vu les documents que je vous ai envoyés, établissant de manière irréfutable notre parenté unique. Plus encore, vous devez ressentir, comme moi, jusque dans vos os et votre sang, cette supériorité innée qui vous pousse à laisser votre empreinte sur le monde. Vous devez savoir, au plus profond de vous-mêmes, inscrit dans le codage biologique de vos chromosomes, que nous partageons une destinée tout à fait particulière et le devoir de faire en sorte que cette destinée s'accomplisse. »

Il parlait en anglais, certain que ses pairs aux dons exceptionnels maîtrisaient eux aussi plusieurs langues avec la même aisance. « Je suis fier de vous appeler mes frères et mes sœurs. Individuellement, chacun de nous a déjà accompli beaucoup. Imaginez maintenant ce que nous pouvons accomplir ensemble. » Son esprit s'éleva sur les ailes exaltées de sa propre rhétorique ; il voyait l'avenir, brillant comme le soleil d'été, rayonner depuis cet humble bunker pour transformer la planète tout entière. « Il est en notre pouvoir de remodeler l'Histoire et d'offrir au monde un nouvel âge d'or, une seconde Renaissance. Une époque de progrès et de découvertes, de stabilité et d'ordre, sans équivalent dans l'histoire de l'humanité ! »

S'il s'attendait à des applaudissements ou à des marques d'approbation, il fut rapidement déçu. « Sous le règne de qui ? » demanda un Africain trapu dont l'uniforme militaire était orné d'une véritable panoplie de médailles et de décorations étincelantes. Elijah Jugurtha Amin était l'un des plus puissants chefs de guerre se disputant le contrôle de la Somalie, ravagée par la famine. Il considérait Khan avec une méfiance ouverte, ses bras épais croisés sur son large torse. « Le vôtre ? »

« Ça ressemble drôlement à un Nouvel Ordre mondial, à mes yeux, » lança d'un ton sceptique le général Randall « Hawkeye » Morrison. Seul Américain autour de la table, le chef de milice portait un treillis militaire kaki. De grandes lunettes de soleil à verres miroirs dissimulaient ses yeux aux autres dirigeants du sommet. Il mâchait

machinalement un chewing-gum tout en se balançant en arrière sur sa chaise. « Comme si vous comptiez enterrer Lady Liberty sous une montagne de balivernes utopiques. »

Debout à la droite de Khan, Joaquin porta la main à la boucle de ceinture en forme d'ours qu'il portait, mais Khan leva discrètement une main pour empêcher toute tentative immédiate de punir l'Américain pour sa défiance. Après tout, il ne s'agissait pas de politiciens inférieurs ni de fonctionnaires gouvernementaux du genre que l'on pouvait facilement intimider par un acte de violence inattendu ; c'étaient ses pairs, des êtres supérieurs comme lui, qu'il fallait traiter sur un tout autre plan. (En outre, la présence d'autant de gardes du corps armés rendait pour le moins problématique toute exécution soudaine ; Khan n'avait aucune envie de provoquer une fusillade absurde dans le bunker même de son palais !)

Il demeura debout au bout de la table. « Dans L'Iliade, le grand poète Homère déclare avec sagesse : "Une multitude de chefs n'est pas une bonne chose. Qu'il n'y ait qu'un seul chef, un seul roi." » Khan inclina la tête avec toute l'humilité dont il était capable en se présentant comme ce dirigeant. « Naturellement, en tant qu'instigateur de notre rassemblement, je me vois comme le chef de notre alliance, mais soyez assurés, » ajouta-t-il avec générosité, « que chacun d'entre vous aura voix au chapitre dans le Grand Khanat à venir. En tant que chef suprême et souverain, je considérerais qu'il est de ma responsabilité et de mon devoir de faire progresser, au mieux de mes considérables capacités, notre programme commun. »

Des murmures de colère s'élevèrent parmi les invités réunis, mais Khan poursuivit, haussant la voix pour se faire entendre au-dessus des protestations. « Regardez l'état chaotique du monde aujourd'hui, » exhorta-t-il ses futurs alliés. « Guerre et misère au Moyen-Orient, en Afrique et en Europe de l'Est. Attentats terroristes à New York, en Angleterre, en Italie. Des milliers de sans-abri à la suite des inondations en Inde, au Népal et dans le Midwest américain. Des nations entières sombrant dans l'anarchie... » Khan secoua la tête, profondément offensé par le désordre du monde. « Ne voyez-vous donc pas qu'une autorité unique et unifiée est nécessaire pour ramener l'ordre dans cette situation tragique ? »

Hunyadi ricana avec mépris. « Je ne peux pas parler au nom du reste du monde, mais il n'y aura plus de conflit en Europe de l'Est une fois que nous aurons purifié notre population et chassé de nos terres les individus génétiquement inaptes. » Son œil unique brillait d'une cruelle anticipation. « Laissez-moi m'en charger. »

« Oui, » renchérit Amin. « Il y aura aussi la paix au Somaliland, mais seulement après que j'aurai vaincu mes ennemis, y compris les odieuses forces d'occupation américaines. » Khan se rappela que le président américain avait récemment envoyé des troupes américaines supplémentaires pour soutenir les efforts de maintien de la paix des Nations Unies, largement inefficaces, en Somalie. « La victoire est la seule paix à laquelle j'aspire. »

Un rire caustique s'éleva de la séduisante Chinoise assise en face d'Amin. Exilée de son propre pays après la place Tian'anmen, Chen Tiejun avait fondé une colonie séparatiste matriarcale sur une île isolée au large de la Nouvelle-Zélande, attirant des femmes partageant les mêmes idées venues du monde entier. Ses

cheveux noirs et brillants étaient coupés courts, à la manière de Jeanne d'Arc, et elle portait une armure corporelle en résine moulée avec des articulations plissées en caoutchouc. « Tout à fait typique d'un homme, » se moqua-t-elle du chef de guerre somalien. « Pour vous, la réponse à tout est la conquête et l'oppression. La marque de fabrique de la pensée patriarcale. »

« Patience, mes frères, » exhorta une silhouette sereine à l'allure ascétique, vêtue de longues robes vert chartreuse flottantes. La constellation d'Orion était tatouée sur son haut front pâle. « Il n'y a aucune nécessité de se quereller. Tous les êtres vivants ne feront plus qu'un lorsque nos transcendants pères des étoiles reviendront inaugurer le nouveau millénaire. »

Gomez ricana et leva les yeux au ciel. « Qui a invité ce fou à cette réunion ? Laissez-moi deviner, nos "pères des étoiles" viennent de l'espace, n'est-ce pas ? »

Frère Arcturus, fondateur et unique prophète de l'Église panspermique du Premier Contact, répondit avec la résignation lasse de celui qui était habitué à être tourné en dérision par un monde incrédule. « Comme le savent toutes les âmes véritablement éclairées, l'évolution de la race humaine est une expérience vieille de plusieurs éons menée par des intelligences supérieures originaires du système d'Orion, qui ont jadis ensemencé la Terre de leur propre ADN cosmique. » Il hocha la tête d'un air entendu en direction de Khan. « Je ne serais pas surpris que le soi-disant Projet Chrysalide fasse lui aussi partie du grand dessein, peut-être même initié par des extraterrestres sous une apparence humaine. »

Je doute que ma mère vienne de l'espace, songea Khan, bien qu'il se soit parfois interrogé au sujet de Gary Seven. D'où venait donc toute cette technologie extraordinaire ? La légitime confiance que Khan avait en lui-même était telle qu'il ne se laissait pas intimider par la perspective d'une vie extraterrestre ; il aimait penser que, s'il venait un jour à rencontrer un alien face à face, il se montrerait son égal, voire son supérieur.

« Pure absurdité ! » qualifia Gomez les croyances d'Arcturus. « Une imbécillité sans nom, la pire qui soit, puisqu'elle promet le salut venu des étoiles plutôt que par une lutte révolutionnaire incessante. » Gomez avait autrefois été professeur d'université à Lima ; son ton pédant trahissait ses origines universitaires. « La science-fiction est, semble-t-il, le nouvel opium du peuple. »

Hawkeye Morrison prit la défense du genre. « C'est toujours mieux que toutes les sornettes marxistes de gauche que vous débitez, » lança-t-il sèchement à Gomez. « Ça, oui, c'est de la fantaisie. Vous n'êtes pas au courant, señor le professeur ? Le communisme est aussi mort qu'Elvis. »

« Jamais ! » La voix de Gomez résonna d'une ferveur révolutionnaire. « La trahison de la grande expérience bolchevique n'invalide en rien les principes fondamentaux du matérialisme dialectique. La lutte des classes est une force aussi inéluctable que la gravité, conduisant inévitablement à l'avènement d'un véritable État ouvrier. » Il lança un regard noir à Morrison, crachant presque ses mots. « Vos pitoyables fanfaronnades de Yankee ne sont rien d'autre que les derniers faibles

bêlements d'une société moralement et socialement en faillite. Nous bâtirons le Régime du Peuple sur votre propre cadavre boursouflé ! »

Morrison se leva brusquement de son siège, furieux. « Espèce de sale fouine communiste ! »

Le garde du corps de Gomez, un homme de main métis au visage impassible, réagit instantanément en sortant un pistolet automatique Walther P5 de dessous son gilet en laine d'alpaga.

Le garde du corps du chef de milice, un colosse américain aux épaules larges, à la coupe en brosse et aux yeux d'un bleu glacé, répliqua en dégainant à son tour son arme. Tout autour de la table, les escortes armées se tendirent, prêtes à intervenir, mais Morrison ne recula pas. « Rappelez votre chien galeux ! » lança-t-il à Gomez en se penchant en avant, les deux mains à plat sur la table. « Et si vous et moi, on allait régler ça dehors ? »

« Typique, » railla Chen Tiejun avec dégoût. Son propre garde du corps était une Amazone rousse que Khan soupçonnait d'être, elle aussi, issue du Projet Chrysalide. « Concours de coups de poitrine et de qui pisse le plus loin. Le comportement masculin classique, empestant la testostérone et la tyrannie des sexes. » Elle considéra de haut, avec son nez parfaitement classique, les surhommes en train de se quereller. « Pourquoi ne comparez-vous pas simplement le calibre de vos armes et n'en parlons plus ? »

Khan crut entendre Ament étouffer discrètement un rire derrière lui.

« Assez de ces querelles mesquines, » déclara-t-il, déterminé à rétablir l'ordre au sein du sommet. Tirant sa chaise, il prit soin de s'asseoir à la table d'une manière civilisée. « Nous devrions nous élever au-dessus de la politique et des conflits de personnalité ; il est manifestement évident que nous sommes plus forts unis que divisés. » Il parlait avec son cœur, espérant convaincre les autres par la force et la passion de ses convictions. « Ne gaspillons pas cette occasion historique en dressant nos remarquables talents et nos intelligences les uns contre les autres. »

Amin demeura impassible. « L'idéologie est faite pour les imbéciles et les faibles, » déclara-t-il sans détour. « Seul le pouvoir compte. » Un verre d'eau glacée était posé devant lui sur la table. Il le tendit à son garde du corps, qui en but une gorgée pour le tester avant de le lui rendre. « Que pouvez-vous m'offrir ? »

Bien que l'attitude égocentrique du chef de guerre l'irritât, Khan accueillit avec satisfaction l'occasion de vanter les ressources dont il disposait. « Outre une solide base de pouvoir et un réseau d'agents loyaux à travers l'Asie et au-delà, j'ai accès à une technologie militaire, tant offensive que défensive, qui dépasse tout ce qui existe sur Terre, y compris les plus récents et les plus jalousement gardés jouets du Pentagone américain. »

Pour l'instant, Khan choisit de ne faire qu'allusion au formidable arsenal placé sous son commandement.

« Des armes spatiales. Des champs de force protecteurs. Une force d'élite composée de guerriers et d'assassins génétiquement modifiés. Tout cela, et bien

davantage, je vous le promets, si seulement vous me prêtez allégeance, ainsi qu'à la noble croisade que j'incarne. »

« Doucement, Kublai Khan ! » protesta Morrison avec une insolence manifeste. Toujours en lançant un regard noir à Gomez, l'Américain se rassit et fixa Khan par-dessus ses lunettes de soleil. « Pas si vite. Je ne suis pas contre un bon vieux marchandage, échanger de la technologie contre des renseignements et inversement, mais il est hors de question que je participe à une quelconque conspiration internationaliste visant à compromettre la souveraineté des États-Unis, donnée par Dieu, sans parler de celle des hommes libres et des patriotes du monde entier. » Il agita un doigt taché de tabac en direction de Khan. « Je n'ai pas levé une milice pour combattre la Bête fédérale à Washington juste pour livrer l'Amérique à un prince étranger. »

« Des hommes libres, dites-vous ? » Chen Tiejun se redressa avec indignation. « Et qu'en est-il des femmes libres, éternellement opprimées quelles que soient les politiques et les philosophies ? » Elle se lava symboliquement les mains de toute cette discussion. « Je ne veux faire partie d'aucune alliance qui ne ferait que perpétuer les structures de pouvoir masculines du passé. »

« Alors restez sur votre île, sorcière, » ricana Amin, « et laissez-nous le reste de la planète. » Vidant le reste de son eau, il reposa bruyamment son verre sur la table. « Je ne prêterai allégeance à personne, Khan Noonien Singh, quelles que soient les technologies dont vous essayez de m'acheter. Je dois être traité comme un égal, ou pas du tout ! »

« Moi pareil ! » s'exclama Morrison. Il se renversa sur sa chaise et promena un regard ostensiblement blasé sur les murs décorés du bunker. « Depuis quand un coin arriéré de l'Inde dicte-t-il la marche du monde ? » Il eut un reniflement méprisant. « Si je refuse de me laisser intimider par Janet Reno et ses troupes de choc, sans parler de ces fichues Nations Unies, ce n'est certainement pas pour recevoir mes ordres d'un maharadjah gonflé d'orgueil ! »

Il fallut à Khan toute sa maîtrise surhumaine de lui-même pour ne pas foudroyer sur-le-champ l'insolent Américain. Au lieu de cela, il regarda et écouta avec consternation la réunion dégénérer en une véritable tour de Babel de voix belliqueuses cherchant toutes à couvrir les autres. Les vieilles accusations et les insultes résonnaient dans le bunker tandis que ceux qu'il espérait voir devenir l'avant-garde de son monde nouveau ne faisaient que rejouer les conflits dépassés du siècle précédent.

Finalement, il n'en supporta plus davantage. « Silence ! Tenez tous votre langue ! » Son poing s'abattit sur le plateau de teck avec une telle force qu'il fendit le bois massif ; le bruit sec fit momentanément taire le tumulte des disputes. « Êtes-vous donc tous aveugles ? » tonna-t-il contre les dirigeants querelleurs. « Avez-vous perdu votre vision et votre intelligence supérieures ? » Il avait envie de les étrangler tous à mains nues. « N'est-il pas évident que nous devons parler d'une seule voix, avec un seul esprit ? »

« Pas si cette voix est la vôtre, Khan, » répondit froidement Hunyadi. Il se leva de son siège, puis se dirigea vers la sortie. « J'ai déjà perdu assez de temps ici. L'Europe de l'Est suivra sa propre voie, sans se laisser influencer par des ingérences extérieures. »

« L'Afrique fera de même, » proclama Amin en repoussant sa chaise. « Restez loin de mon continent, Sikh, et je vous laisserai peut-être conserver votre misérable royaume en échange. »

« Cette minuscule planète en rotation a bien peu d'importance dans le grand ordre cosmique, » déclara Arcturus d'un ton détaché. Ses robes vert chartreuse bruissèrent doucement tandis qu'il se dirigeait vers la porte. « Je dois préparer mon troupeau à sa nouvelle vie parmi les étoiles. »

Et il en alla ainsi. Un à un, accompagnés de leurs gardes du corps vigilants, les plus éminents descendants du Projet Chrysalide quittèrent le bunker, daignant à peine se saluer en partant, laissant Khan et sa suite seuls dans la vaste salle souterraine. « Laissez-moi, » ordonna-t-il à Joaquin et à Ament, désireux de retrouver la solitude afin de contempler les décombres de son rêve d'unité.

L'amertume rongeait ses espoirs et ses idéaux. Le sommet n'aurait pas pu plus mal se dérouler, conclut-il avec un humour mordant et dénué de toute gaieté, même si Gary Seven avait lui-même fixé l'ordre du jour. Que suis-je censé faire maintenant ? se demanda-t-il, son âme héroïque luttant contre le désespoir.

Le cimeterre d'or posé sur la table semblait se moquer de lui par le souvenir de sa glorieuse histoire. Le grand Saladin avait uni le monde arabe et l'avait conduit à la victoire contre les croisés. Pourtant lui, Khan, ne parvenait même pas à rassembler les siens, conçus et créés dans les mêmes laboratoires. C'est exactement ce que dit l'Ancien Testament, songea-t-il : « Un frère offensé est plus difficile à gagner qu'une ville forte, et leurs querelles sont comme les verrous d'un château. »

Khan sentit ces verrous métaphoriques se refermer sur ses rêves. Il s'empara du cimeterre et le lança à travers le bunker ; la lame vieille de plusieurs siècles frappa le mur du fond avec une telle violence qu'elle s'enfonça profondément dans le granit durci et y demeura fichée, plantée dans la pierre comme Excalibur.

Comment ceux qui étaient censés être ses pairs osaient-ils tourner le dos à la destinée qui lui était promise depuis si longtemps ? Comment osaient-ils priver le monde du bienfait de son autorité supérieure ?

« Très bien, » résolut-il en serrant le poing devant lui. Il ne permettrait pas que les bassesses et la cupidité de ses traîtres de parents fassent échouer la tâche monumentale pour laquelle il était né. Le Grand Khanat étendrait ses bienfaits sur tous les peuples du monde, même si cela signifiait devoir livrer bataille contre des légions de ses propres semblables.

« Qu'il y ait la guerre. »

CHAPITRE SEPT

Journal de bord du capitaine, date stellaire 7004.2. Rapport du premier officier Spock.

Alors que le capitaine Kirk et l'équipe de débarquement demeurent à la surface de la planète pour faire face à la crise de la colonie Paragon, nous continuons de surveiller le croiseur de bataille klingon actuellement en orbite autour de Sycorax. Compte tenu de la menace potentielle que représente le vaisseau klingon, l'Enterprise demeure en alerte jaune...

« MONSIEUR SPOCK ! » s'exclama l'enseigne Chekov depuis le poste scientifique de Spock. La lumière bleutée des capteurs éclairait les traits surpris du jeune Russe. « Le vaisseau klingon prend la colonie pour cible ! »

Assis dans le fauteuil du capitaine, Spock assimila rapidement le rapport de l'enseigne et réagit en conséquence.

« Monsieur Sulu, » ordonna-t-il au timonier du vaisseau. « Mettez le cap sur une trajectoire d'interception, avec toute la célérité possible. »

« À vos ordres, monsieur ! » répondit immédiatement Sulu.

L'image affichée sur l'écran principal — le vaisseau klingon observé à une distance prudente — s'inclina tandis que l'Enterprise accélérait pour se placer entre le bâtiment klingon et la colonie menacée.

Spock activa l'interphone situé sur l'accoudoir tribord du fauteuil de commandement.

« À tous les ponts, alerte rouge, » déclara-t-il d'un ton factuel. Les traits impassibles du Vulcain ne trahissaient pas la moindre anxiété. « Aux postes de combat. »

Des voyants d'alerte écarlates clignotèrent à des emplacements stratégiques de la passerelle tandis qu'ils se rapprochaient du vaisseau klingon, qui apparaissait de plus en plus imposant sur l'écran principal. Le croiseur de bataille D-7 ressemblait à un croisement entre un ancien sous-marin et un oiseau de proie romulien, sa proue renflée étant reliée à sa section d'ingénierie arrière par un long cou effilé. Une paire d'imposantes ailes s'étendait de part et d'autre de la coque d'ingénierie, supportant deux nacelles de distorsion ainsi que des canons disrupteurs.

Spock évalua rapidement la situation. Les actions hostiles des Klingons n'étaient pas totalement inattendues ; d'après son expérience, les Klingons battaient rarement en retraite sans livrer combat. La seule question était de savoir jusqu'où le capitaine Koloth était prêt à aller dans ses efforts pour frapper la colonie Paragon.

Par le passé, Koloth avait toujours donné à Spock l'impression d'être exceptionnellement maître de lui pour un Klingon, tout en demeurant fidèle à leur absence caractéristique de scrupules. Spock espérait que le commandant klingon choisirait d'éviter une confrontation militaire directe avec l'Enterprise, mais il estimait que la probabilité d'une telle issue était légèrement inférieure à 6,463 %.

« Lieutenant Uhura, » s'adressa-t-il à l'efficace officier des communications du vaisseau. « Ouvrez un canal vers le vaisseau klingon. »

* * * * *

La passerelle du vaisseau impérial klingon Gr'oth était imprégnée de l'odeur musquée d'une bataille imminente. Koloth se pencha en avant sur son siège de commandement en contemplant l'affreuse planète jaune sur l'écran principal. Des lumières écarlates projetaient des ombres sanglantes sur la passerelle, dont la partie avant, en contrebas, était réservée au capitaine seul ; le reste de l'équipage de passerelle accomplissait ses tâches sur une plateforme surélevée derrière le siège de commandement. Des écrans et des moniteurs tactiques entouraient le viseur hexagonal.

Koloth caressa pensivement son bouc. Il était regrettable qu'il lui faille détruire la colonie en contrebas, ainsi que toute cette précieuse expertise génétique, mais il ne pouvait courir le risque de laisser les secrets scientifiques de Paragon tomber entre les mains des ennemis de l'Empire.

« Préparez-vous à faire feu, » ordonna-t-il sèchement.

Réglés à leur puissance maximale, les puissants canons disrupteurs à phase du croiseur de bataille viendraient rapidement à bout du dôme protecteur de la colonie.

« Capitaine ! » cria le lieutenant K'rad depuis le poste tactique auxiliaire, où il avait été affecté à la surveillance de l'Enterprise. Le maillage argenté de son uniforme reflétait la lueur rouge des éclairages de la passerelle. « Le vaisseau des Terriens se déplace pour s'interposer devant nos canons ! »

Koloth fronça les sourcils. Le capitaine Kirk et son équipage ne lui facilitaient décidément pas la tâche. Il avait espéré que la grenade à photons que son premier officier, Korax, avait placée sur le réseau principal de déflecteurs de Paragon suffirait à anéantir la colonie, mais les capteurs indiquaient que Kirk et les colons étaient parvenus, d'une manière ou d'une autre, à maintenir le dôme intact malgré le sabotage. Et voilà maintenant que l'Enterprise venait une fois de plus compliquer les choses.

« Dois-je repositionner le vaisseau ? » demanda le timonier, Kinya.

Koloth secoua la tête. L'Enterprise ne manquerait pas de modifier également sa position, et Koloth n'avait aucune envie de passer le reste de sa carrière à jouer une interminable partie de feintes et de parades avec le vaisseau de Starfleet. Nous pourrions rester coincés au-dessus de cette maudite planète jusqu'au retour de Kahless, songea-t-il avec amertume.

« Nous devrions les réduire en atomes, » grogna Korax. Le premier officier de Koloth se tenait, comme le voulait la tradition, aux côtés de son capitaine. Un œil au beurre noir et une lèvre fendue témoignaient de sa précédente rencontre avec les gardes de sécurité génétiquement améliorés de Paragon. « Anéantissons l'Enterprise, puis ces monstres manipulateurs de gènes sur la planète ! »

« Chaque chose en son temps, » conseilla Koloth en observant avec prudence le vaisseau de classe Constitution qui lui masquait désormais la vue de la planète. Il n'était pas parvenu à son haut commandement actuel en prenant des risques inutiles. Quel dommage, songea-t-il, que le Gr'oth ne soit pas équipé d'un dispositif de camouflage du type récemment mis au point par les Romuliens ; un tel camouflage infaillible lui aurait permis de sortir de cette impasse en frappant la colonie avant que l'Enterprise n'ait le temps de s'interposer. Nous devons exercer davantage de pression sur nos soi-disant alliés afin qu'ils partagent leur technologie de camouflage avec l'Empire.

« Capitaine ! » lança Vlare, le chef des communications, depuis son poste situé derrière et au-dessus du fauteuil de commandement. « Les humains cherchent à établir le contact. »

Évidemment, pensa Koloth. Les humains préféreraient toujours parler plutôt que se battre.

« À l'écran, » ordonna-t-il.

Le visage du premier officier vulcain de Kirk apparut sur l'écran principal, confirmant l'hypothèse de Koloth selon laquelle le capitaine Kirk se trouvait toujours à la surface de la planète.

« Ici le premier officier Spock, » déclara-t-il avec une irritante absence d'intonation, « actuellement aux commandes de l'U.S.S. Enterprise. Nous avons observé votre tentative de prendre pour cible la colonie humaine de Sycorax et nous vous exhortons vivement à reconsidérer votre décision. Nous sommes prêts à défendre la colonie si cela s'avère nécessaire. »

« Cette affaire ne vous regarde pas, Vulcain, » répliqua Koloth. « La colonie Paragon ne fait pas encore partie de la Fédération et se trouve donc hors de votre juridiction. Nous sommes parfaitement en droit d'agir contre une menace légitime pour la sécurité de l'Empire klingon. » Il esquissa un sourire narquois en direction de l'écran. « D'ailleurs, cette colonie viole les propres interdictions ridiculement strictes de la Fédération concernant le génie génétique humain. Vous devriez nous remercier de veiller avec autant de fermeté au respect de vos lois ! »

Spock arqua un sourcil avec scepticisme.

« Votre sarcasme est dûment noté, capitaine, » répondit-il d'un ton sec. « Néanmoins, la colonie demeure sous notre protection jusqu'à ce que son futur statut politique puisse être déterminé. Je vous suggère de regagner la région de l'espace qui vous est officiellement reconnue, laquelle, à l'heure actuelle, n'inclut pas la planète Sycorax. »

« Il bluffe ! » insista Korax. Avec un rictus méprisant, il cracha avec dédain sur le plancher métallique grillagé de la passerelle. « Les Vulcains n'ont aucun goût pour le combat. »

Koloth n'en était pas aussi certain. Il savait, mieux que la plupart de ses frères d'armes les plus querelleurs, qu'un esprit aiguisé et un comportement dénué d'émotion n'excluaient en rien les talents militaires. En vérité, à bien des égards, un ennemi de sang-froid pouvait se révéler le plus dangereux de tous.

En définitive, il n'y avait qu'une seule façon de savoir si le Vulcain bluffait.

« Verrouillez les canons sur l'Enterprise, » ordonna-t-il en coupant lui-même la liaison de communication entre les deux vaisseaux.

Le visage extraterrestre de Spock disparut de l'écran, et Koloth posa un regard de prédateur sur le vaisseau de Starfleet.

« Feu ! »

* * * * *

Des salves de tirs de disrupteurs d'un vert éclatant explosèrent contre les écrans déflecteurs levés de l'Enterprise. Sur la passerelle, la commotion fit trembler le plancher, secouant Spock sur son siège.

Il resserra calmement sa prise sur les accoudoirs du fauteuil, sans se laisser troubler par l'attaque. C'était parfaitement logique ; en s'interposant entre les Klingons et leur cible, l'Enterprise devenait nécessairement une cible à son tour. Il ne restait plus qu'à survivre au conflit sans sacrifier la planète située en contrebas.

« Ripostez, » ordonna-t-il, avant même que l'éclat de la première salve klingonne ne se soit entièrement dissipé sur l'écran principal.

Au poste de navigation, à droite de la barre, le quartier-maître Martha Landon déclencha les phaseurs, déjà chargés. Des faisceaux d'énergie saphir jaillirent de la partie inférieure de la section en soucoupe de l'Enterprise et convergèrent vers le croiseur de bataille ennemi. Spock observa avec intérêt l'énergie des phaseurs crépiter le long des contours des déflecteurs du vaisseau klingon.

Le scanner de visée se déploya depuis le poste de pilotage, permettant à Sulu d'évaluer pleinement les effets de la frappe des phaseurs sur leur adversaire.

« Impact direct sur leurs boucliers, » rapporta le membre d'équipage asiatique. « Aucun dommage apparent sur le croiseur lui-même. »

« Pas encore, » ajouta le quartier-maître Landon avec un enthousiasme guerrier que Spock jugea quelque peu déplacé. Il prit mentalement note de recommander son transfert à la Sécurité, s'ils survivaient tous au conflit en cours.

Les Klingons répliquèrent en lançant une nouvelle salve de tirs de disrupteurs à haute intensité. Une énergie émeraude flamboyante jaillit des canons montés sur les ailes du croiseur de bataille. L'onde de choc qui en résulta, provoquée par la violente rencontre entre les disrupteurs et les déflecteurs, secoua la passerelle et fit vaciller un instant les éclairages du plafond. Spock estima que l'impact avait été sensiblement plus destructeur que celui de la salve précédente.

« Boucliers à quatre-vingt-douze pour cent, » annonça Chekov.

Quatre-vingt-douze virgule quatre-vingt-cinq, estima Spock.

« Tirez à volonté, quartier-maître Landon, » ordonna-t-il. Un regard vers l'astrogateur lui révéla que la force des tirs de disrupteurs avait décalé l'Enterprise de quelques degrés de sa position. « Maintenez la position d'interception, monsieur Sulu, » insista-t-il. « Nous ne souhaitons pas offrir aux Klingons un angle de tir sur la colonie. »

« À vos ordres, monsieur ! » répondit le timonier, avec une pointe d'humour mordant dans la voix. « Je vais nous maintenir bien en plein dans la ligne de tir. »

Les phaseurs et les disrupteurs s'affrontèrent juste au-delà des limites de l'atmosphère de la planète, inondant l'écran principal d'éclairs d'énergie bleue et verte étincelants. Spock sentit la structure d'acier et de plastiforme de la passerelle vibrer sous la contrainte des forces cataclysmiques qui martelaient les boucliers du vaisseau, lesquels se dégradaient progressivement ; chaque nouvelle salve de disrupteurs envoyait une secousse qui lui faisait vibrer jusqu'aux os. Un impact d'une puissance inattendue lui fit claquer la mâchoire sur sa lèvre inférieure. Il sentit le goût du cuivre sur sa langue.

Sans prêter attention à ces désagréments physiques, Spock évalua froidement la situation tactique. Les deux vaisseaux étaient de force égale, mais l'Enterprise était handicapé par l'obligation de protéger la colonie autant que lui-même, ce qui limitait considérablement sa capacité de manœuvre. Toute manœuvre d'évitement étant exclue, il était évident que l'Enterprise avait besoin d'un avantage tactique. Son esprit, semblable à celui d'un ordinateur, passa rapidement en revue puis écarta des dizaines de stratégies possibles, éprouvées comme inédites. C'est en examinant les tactiques militaires victorieuses de l'époque précédant l'unification de la Terre qu'une idée prometteuse lui vint à l'esprit.

« Quartier-maître Landon, » demanda-t-il en se levant du fauteuil du capitaine, « veuillez vous écarter. »

Il n'y avait pas le temps d'expliquer à la jeune membre d'équipage les subtilités de sa stratégie ; il serait plus rapide et plus efficace de prendre lui-même les commandes des armes.

Landon céda aussitôt le poste de navigation, et Spock prit sa place à droite de la barre. Il reprogramma rapidement les commandes des phaseurs afin de faire varier l'intensité et la fréquence protonique des salves de phaseurs à un rythme considérablement accéléré, d'environ 118,731 fois par seconde. Ces variations rapides réduiraient inévitablement la puissance offensive des phaseurs, mais, selon ses calculs, elles pourraient fort bien réserver une surprise désagréable aux Klingons.

Il appuya sur les commandes de tir, déclenchant la séquence.

Sur l'écran principal, les phaseurs incandescents scintillèrent à très grande vitesse à travers tout un spectre de couleurs, produisant un effet stroboscopique prismatique qui laissa l'enseigne Chekov cligner des yeux avec perplexité.

« Au nom de la Sainte Russie... ? » Il se gratta la tête, l'air complètement déconcerté. « Monsieur Spock, les phaseurs sont censés faire ça ? »

« Affirmatif, enseigne, » répondit Spock tout en ajustant simultanément les commandes des phaseurs afin d'accentuer l'effet stroboscopique. « Les déflecteurs des Klingons étant à pleine puissance, leurs réseaux de capteurs ne peuvent balayer qu'une étroite portion du spectre électromagnétique. Nous ne disposons pas d'une puissance de phaseurs suffisante pour submerger leurs boucliers, mais j'ai émis l'hypothèse qu'il pourrait être possible d'utiliser les phaseurs pour désorienter leurs autres capteurs. »

Restée légèrement en retrait, Landon observait le spectacle lumineux sur l'écran avec des yeux écarquillés d'émerveillement.

« Est-ce que ça fonctionne ? » demanda-t-elle à voix basse.

* * * * *

Une minute auparavant, l'écran principal avait l'Enterprise parfaitement dans sa ligne de mire. La suivante, un déferlement clignotant de lumières et de couleurs, semblable à un kaléidoscope, envahit l'écran, ne laissant à Koloth qu'un brouillage visuel, sans la moindre vue de la bataille en cours.

« Qu'vatlh ! » jura-t-il en se levant brusquement de son fauteuil de commandement, surpris. « Que se passe-t-il ? »

Au poste tactique principal, par-dessus l'épaule gauche de Koloth, le lieutenant Macck s'acharnait fébrilement sur les commandes des capteurs, tentant de rétablir l'image sur l'écran.

« Ça ne fonctionne pas ! » grogna-t-il. Frustré, il abattit son poing sur le panneau de commande. « Les processeurs n'arrivent pas à interpréter les relevés électromagnétiques ! »

« Les capteurs de visée sont hors service, » annonça Krevorr, le canonnier, depuis le poste des armes. « Nous avons perdu le verrouillage sur l'Enterprise ! »

« Les capteurs de navigation aussi ! » s'écria Kinya. « Nous volons à l'aveugle ! »

Koloth eut soudain l'impression d'être grignoté à mort par des tribbles. Les poings serrés de colère, il lança un regard d'une froide fureur vers l'écran principal défaillant. Les effets lumineux clignotants, dépourvus de toute information exploitable, lui donnaient mal à la tête.

« Compensez ! » ordonna-t-il à son équipage. Comment pouvait-il livrer bataille alors qu'il ne pouvait même plus voir son ennemi ? « Compensez, au nom de Kahless ! »

* * * * *

« Monsieur Spock ! » s'exclama la voix de l'ingénieur en chef Scott par l'intermédiaire de l'interphone de la passerelle. « Mais qu'est-ce que vous êtes donc en train de faire à mes pauvres bancs de phaseurs ? »

Toujours assis au poste de navigation, Spock ouvrit une liaison avec l'Ingénierie.

« Toutes mes excuses, monsieur Scott, mais je n'avais pas le temps de vous informer de mes intentions. » Il observait les phaseurs stroboscopiques sur l'écran

principal tout en faisant signe à Sulu de repositionner l'Enterprise par rapport au vaisseau klingon. « Bien que peu orthodoxe, je pense que mon utilisation actuelle des réseaux principaux de phaseurs ne dépassera pas leurs capacités opérationnelles, à condition que notre affrontement avec les Klingons ne se prolonge pas excessivement. »

« Si vous le dites, monsieur Spock. » L'ingénieur avisé paraissait sceptique. « Mais n'allez pas prendre l'habitude de faire ça. Les réglages des phaseurs n'ont jamais été conçus pour tournoyer comme des moulins à vent ! »

« Je prends bonne note de votre remarque, monsieur Scott. »

Le regard de Spock ne quittait pas l'écran principal, où l'on voyait de violentes salves vertes de disrupteurs traverser l'espace vide sans atteindre l'Enterprise ; il semblait bel et bien que le croiseur de bataille ennemi tirait désormais à l'aveugle.

« Terminé. »

« Ça fonctionne ! » s'exclama le quartier-maître Landon en regardant par-dessus l'épaule de Spock vers l'écran principal. « Vous avez neutralisé leurs capteurs. »

« En réalité, » la corrigea-t-il, « leurs capteurs ne sont pas tant neutralisés que surstimulés. »

« Une manœuvre brillante, monsieur Spock ! » s'enthousiasma Chekov. Le jeune Russe, très expressif, leva les yeux de son scanner RVS pour féliciter son commandant. « Où vous est donc venue cette idée ? »

Spock accorda peu d'attention aux éloges appuyés de l'enseigne.

« D'un des conflits mondiaux de la Terre, » révéla-t-il. « Plus précisément, de votre Seconde Guerre mondiale. » Il verrouilla le vaisseau klingon avec un rayon tracteur inversé, donnant au croiseur de bataille déjà fort malmené une solide poussée afin que, en théorie, les Klingons ne soient même plus certains de leur propre position. « Les forces alliées qui défendaient le canal de Suez contre les bombardiers de la Luftwaffe allemande équipèrent des projecteurs ordinaires de réflecteurs en tôle, puis les firent tourner rapidement afin de projeter des "roues de lumière" dans le ciel nocturne. Celles-ci éblouissaient efficacement les pilotes allemands, les empêchant de maintenir le canal dans leur ligne de mire. Cette ruse fut couronnée de succès, et le canal demeura hors de danger. » Tout comme Sycorax à présent, observa-t-il. « Je n'ai fait qu'adapter cette même technique à la technologie moderne. »

« Je vois, » dit Chekov avec un sourire. « La Seconde Guerre mondiale, dites-vous ? Voilà qui ressemble bien à une idée de Russe. »

Spock arqua un sourcil, amusé par le nationalisme atavique de l'enseigne.

« En réalité, cette stratégie est attribuée à un certain Jasper Maskelyne, un illusionniste britannique. »

Chekov fronça les sourcils en regardant Spock avec scepticisme.

« Vous êtes absolument certain qu'il ne s'appelait pas plutôt Maskelynovitch ? »

* * * * *

Une explosion secoua le Gr'oth, faisant trembler la passerelle comme un targ effrayé. Des gerbes d'étincelles jaillirent de la console tactique, brûlant légèrement Macck, qui étouffa rageusement les flammes à mains nues. À quelques pas de là, le cœur de Koloth se serra ; vétéran de nombreux combats, il reconnut immédiatement l'impact d'une torpille à photons.

« Boucliers à quatre-vingt-six pour cent ! » annonça K'rad depuis le poste auxiliaire. Des voyants d'alerte clignotaient sur son panneau de commande, qu'il martelait comme s'il s'était agi de tambours.

Le visage basané de Korax, véritable portrait de la colère déchaînée, il saisit son capitaine par l'épaule.

« Nous sommes attaqués ! » gronda-t-il, faisant preuve d'un remarquable sens de l'évidence. Des postillons jaillirent de ses lèvres tandis qu'il hurlait au visage de son capitaine. « Nous devons riposter ! »

Koloth frappa violemment Korax au visage du revers de la main, réaffirmant ainsi son autorité.

« Non ! » décréta-t-il avec force. « Je ne vais pas gaspiller davantage de notre puissance de feu en tirant à l'aveugle dans le noir. » Il lança à Korax un regard chargé de mépris. « Seul un imbécile lance sa lance contre des ombres. »

Le premier officier, emporté mais prudent, retira sagement sa main de l'épaule de Koloth. Des gouttes écarlates tombèrent de son nez et de ses lèvres fraîchement ensanglantés. Au fond de lui, Koloth se sentit soulagé que Korax ait reculé aussi facilement ; la dernière chose dont il avait besoin à cet instant était une contestation de la part de son second. Il avait déjà d'autres problèmes à régler, à commencer par une mission qui prenait rapidement le chemin de Gre'thor.

L'encombrement visuel inutile sur l'écran principal semblait le narguer, et Koloth faisait les cent pas sur la passerelle, exaspéré et furieux.

« Est-ce que quelqu'un va enfin réparer ce maudit écran ! » cria-t-il avec amertume. « Suis-je entouré d'incapables ? »

Il sentait son sang-froid et sa maîtrise de lui-même se dissoudre peu à peu. Était-ce simplement le feu qui coulait dans ses veines, ou bien la passerelle devenait-elle réellement étouffante ?

« Capitaine ! » s'écria K'rad. « Je l'ai ! »

Sans infliger à son capitaine les fastidieux détails techniques, K'rad manipula vivement les commandes des capteurs de secours.

Les espoirs de Koloth renaquirent lorsque les éclairs aveuglants cédèrent enfin la place à une image plus nette et plus précise... de nuages jaunes tourbillonnants !

« Non ! » haleta Koloth lorsque la vérité le frappa avec la violence d'un tir de disrupteur. Pas étonnant que la passerelle soit devenue si étouffante ; ils plongeaient dans l'atmosphère acide de la planète.

« Demi-tour ! » hurla-t-il d'une voix rauque tandis que la gravité de Sycorax s'emparait de son vaisseau, inclinant brutalement le plancher de la passerelle. Koloth s'agrippa à la poutre de soutien la plus proche pour éviter de tomber la tête la

première. Moins prompt à réagir, Korax fit une culbute et vint s'écraser au pied de l'écran principal.

« Redressez ! » cria Koloth.

Il sentait la chaleur suffocante de leur descente jusque derrière leurs boucliers en lambeaux. Il entendait le grincement sinistre des compensateurs d'inertie poussés au-delà de leurs limites. Une fumée noire et âcre s'échappa d'une demi-douzaine de consoles tandis que les alarmes d'urgence retentissaient dans toute la passerelle.

« Redressez ! »

* * * * *

« Monsieur Spock, » appela Chekov. « Le vaisseau klingon est en train de s'extraire de l'atmosphère de la planète. »

« Bien reçu, » répondit Spock en prenant acte du rapport. « Quel est son état ? »

Chekov se pencha sur son scanner tandis que, sur l'écran principal, la proue renflée du croiseur de bataille émergeait des profondeurs troubles de l'atmosphère turbulente de Sycorax, suivie de son long cou et de ses ailes arrière, jadis si menaçantes. La coque extérieure du vaisseau portait des traces visibles de brûlures, tandis que du plasma s'échappait de ses moteurs à impulsion dévastés et de ses canons disrupteurs.

« Leurs boucliers sont en lambeaux ! » annonça Chekov avec jubilation. « Il en reste moins de quarante-trois pour cent opérationnels, avec des brèches assez grandes pour y faire passer une navette ! »

« Cela ne devrait pas être nécessaire, enseigne. »

Spock rendit le poste de navigation à Landon et retourna s'asseoir dans le fauteuil du capitaine. Le croiseur de bataille endommagé se déplaçait péniblement sur l'écran. Spock constata avec satisfaction l'étendue des dégâts sur toute la longueur du bâtiment. Ses feux de position vacillaient de manière incertaine tandis qu'une vapeur phosphorescente s'échappait des évents d'urgence ainsi que du système de refroidissement du réacteur situé sous la coque d'ingénierie. Même le blindage en bolognium des nacelles de distorsion portait des cicatrices et des bosses.

« Dois-je passer à l'offensive, monsieur Spock ? » demanda Landon, les doigts prêts au-dessus des commandes des armes.

« Phaseurs à puissance maximale, » ordonna-t-il, peu désireux de laisser à Koloth et à son équipage le temps de se remettre de leurs récents revers. « Prenez pour cible leurs réseaux de capteurs et leurs émetteurs de boucliers, en prenant soin de ne pas toucher leurs moteurs de distorsion. » Les doigts joints sous le menton, il contemplait pensivement le croiseur de bataille assiégé. « Nous voulons laisser aux Klingons la possibilité de battre en retraite. »

« À vos ordres, monsieur, » répondit Landon avec une pointe de déception dans la voix.

Des faisceaux d'énergie azurée frappèrent le vaisseau klingon, entaillant sa coque déjà sévèrement endommagée. Les derniers vestiges de ses boucliers vacillèrent faiblement le long de son revêtement métallique noirci.

« Pensez-vous vraiment que les Klingons vont se retirer ? » demanda Sulu à Spock en détournant le regard du scanner de visée. « Je ne pensais pas que le mot "retraite" faisait partie de leur vocabulaire. »

« Le terme exact est "HeD", » informa Spock au timonier. Cette syllabe gutturale lui paraissait singulièrement déplacée sur sa langue vulcaine. « Et, sauf si je me trompe gravement, le capitaine Koloth est un commandant trop pragmatique pour sacrifier son vaisseau sans raison valable. »

« En fait, » annonça le lieutenant Uhura avec une pointe d'amusement dans la voix, « il demande justement à vous parler, monsieur. »

« À l'écran, » demanda Spock en faisant signe à Landon d'interrompre son attaque aux phaseurs contre le vaisseau klingon.

Le visage trop familier de Koloth apparut sur l'écran principal. Spock remarqua que le commandant, habituellement si maître de lui, n'était pas au mieux de sa forme. Sa pointe de cheveux noirs en V était en désordre, tandis que son uniforme militaire noir et argent était froissé et maculé de suie. En observant au-delà de la tête et des épaules ébouriffées de Koloth, Spock eut l'impression que la passerelle klingonne était encore plus enfumée et plus sombre qu'auparavant. Des flammes léchaient la surface des consoles de commande visibles. Il entendait des gémissements et des quintes de toux en arrière-plan.

« Spock à l'appareil, » déclara-t-il d'un ton neutre. En tant que Vulcain, il ne ressentait nul besoin de se réjouir du triste état des Klingons. « Que puis-je faire pour vous, capitaine ? »

« Vous n'auriez jamais dû naître, » répondit Koloth d'une voix lasse. Un sourire sans joie étira les commissures de ses lèvres. « Cela étant dit, je salue votre ingéniosité, Vulcain. Veuillez transmettre mes compliments au capitaine Kirk pour son excellent choix de premier officier. »

Son attitude sarcastique s'effaça tandis que son visage prenait une expression plus grave. Lorsqu'il reprit la parole, il n'y avait plus la moindre trace d'ironie dans sa voix ; il était d'un sérieux absolu.

« Mais ne vous y trompez pas : cette affaire est loin d'être terminée. Sachez que l'Empire klingon ne tolérera jamais une alliance entre la Fédération et la colonie Paragon. »

La transmission s'interrompit brusquement, comme si Koloth estimait avoir dit tout ce qui devait l'être.

Spock observa pensivement le croiseur de bataille endommagé passer en distorsion et disparaître, ne laissant derrière lui que des ondulations subspatiales.

« Contactez le capitaine, » ordonna-t-il à Uhura. « Informez-le que les Klingons sont partis... pour le moment. »

CHAPITRE HUIT

PALAIS DU GRAND KHAN
CHANDIGARH, INDE
14 JUIN 1993

QUAND LE SOUFFLE DE LA GUERRE nous emplit les oreilles, songea Khan en cherchant son inspiration dans les paroles immortelles du Barde, alors imitez les actions du tigre.

Bouillonnant d'une fureur pleinement justifiée, il descendit les marches de marbre de son palais, trop impatient pour attendre un ascenseur.

Raidissez les nerfs, échauffez le sang, déguisez la douce nature sous les traits farouches de la colère ; puis donnez à votre regard une terrible expression...

La salle de contrôle du satellite Morning Star était dissimulée au niveau le plus profond du palais, plus bas encore que le bunker à l'épreuve des bombes qui venait d'accueillir le sommet voué à l'échec. Khan avait conçu cette chambre souterraine pour résister à tout, hormis une attaque nucléaire, et peut-être même à celle-ci ; quand bien même toute sa forteresse serait réduite en cendres, il pourrait encore riposter grâce à la puissance destructrice du satellite.

Il avait espéré ne jamais avoir à utiliser les capacités de Morning Star de destruction de la couche d'ozone, mais c'était avant que ses semblables génétiquement supérieurs ne se révoltent contre lui.

Ils l'ont cherché, pensa-t-il avec amertume.

La colère envahissait ses veines comme une drogue.

Ils doivent apprendre que me défier a un prix.

Une paire de guerriers Exon, armés de fusils automatiques, montaient la garde devant la salle de contrôle. Ils le saluèrent et s'écartèrent lorsqu'il s'approcha de l'épaisse porte de titane, qui ne constituait pourtant que la seconde ligne de défense protégeant les commandes du satellite contre tout intrus non autorisé. Il saisit le code du jour à dix chiffres sur le clavier tactile situé à droite de la porte et, dans un souffle d'air comprimé, la barrière de titane coulissa pour lui livrer passage.

Khan pénétra d'un pas résolu dans la salle située au-delà, où deux de ses plus fiables officiers de sécurité, Suzette Ling et Vishwa Patil, occupaient le poste de surveillance extérieur, observant attentivement à la fois le satellite et l'espace qui l'entourait. Elles se levèrent au garde-à-vous à son entrée, mais il écarta ces formalités d'un geste de la main.

« Quel est l'état de Morning Star ? » demanda-t-il sans préambule tandis que l'imposante porte se refermait derrière lui. « Le satellite court-il le moindre danger ? »

« Tout est en ordre, Votre Excellence, » répondit aussitôt Ling. Les écrans radar lumineux projetaient une lueur verte sur un côté de son visage. Un téléphone noir mat intégré à la console lui permettait de prévenir Khan directement au moindre incident. « Morning Star est pleinement opérationnel et rien n'indique qu'il soit la cible d'une attaque. »

Le satellite en orbite était surveillé vingt-quatre heures sur vingt-quatre, aussi bien depuis Chandigarh que depuis Mururoa, afin d'empêcher l'un des nombreux ennemis de Khan de mettre Morning Star hors d'état de nuire. Bien que le satellite fût équipé d'un générateur de champ de force destiné à le protéger aussi bien des faisceaux de particules que du perfide dispositif de téléportation de Gary Seven, sa meilleure défense demeurait la vigilance permanente de Khan. Il avait fait savoir que, si un satellite, un missile ou un engin spatial étranger s'approchait à moins de dix kilomètres de Morning Star, il lancerait immédiatement une frappe préventive contre l'agresseur, ouvrant dans la couche d'ozone un trou de la taille d'une nation directement au-dessus du pays assez téméraire pour menacer son arme suprême.

« Très bien, » dit-il, satisfait de conserver l'avantage en ce qui concernait Morning Star. « Continuez à redoubler de vigilance ; nous traversons une période dangereuse. »

Avec l'effondrement lamentable du sommet une heure plus tôt, la liste de ses ennemis venait de s'allonger d'autant. Qui savait quand Vasily Hunyadi, Hawkeye Morrison ou l'un des autres super-traîtres rebelles trouverait l'audace de passer à l'action contre lui ?

Une raison de plus pour frapper rapidement, décida-t-il.

Comme l'avait également écrit avec sagesse le Barde : « Les délais ont des conséquences funestes. »

Une seconde porte de titane, encore plus imprenable que la première, séparait ces postes de surveillance des véritables commandes de tir de Morning Star. Une seule autre personne, en dehors de Khan, connaissait la séquence numérique à seize chiffres permettant d'accéder à la salle intérieure. Il prit soin de masquer le clavier tactile aux regards des deux officiers de sécurité tandis qu'il composait de mémoire l'intégralité de la séquence. Ce n'était pas qu'il se méfiait de Ling et de Patil, mais certains privilèges, comme celui d'activer Morning Star, devaient rester entre le moins de mains possible.

La seconde porte lui donna accès à la salle de contrôle intérieure. Une unique chaise en plastique moulé faisait face à un pupitre de commande ergonomique de toute dernière génération, dominé par un large bouton rouge protégé par une plaque transparente de plastique incassable. Au-dessus du pupitre s'étendait une carte du monde illuminée, dont les frontières nationales étaient constamment mises à jour par un programme informatique doté d'une intelligence artificielle, suivant en permanence l'évolution des guerres et de la situation politique. Un point vert clignotant indiquait la

position de Morning Star tandis que le satellite poursuivait son orbite autour de la planète.

Khan prit place et posa les mains sur les commandes. Sans la moindre hésitation, alors même que la porte se refermait automatiquement derrière lui, il saisit rapidement dans l'ordinateur le dernier code de commande à vingt chiffres.

« Autorisation de commande approuvée, » l'accueillit l'ordinateur en pendjabi.

Le puissant matériel cybernétique bourdonna et cliqueta.

« Veuillez sélectionner une cible. »

Il contempla d'un regard sombre la carte du monde illuminée. Lequel de ces superhommes traîtres serait le premier à subir sa colère ? Amin ? Gomez ? Arcturus ?

Hunyadi, décida-t-il après un bref instant de réflexion. D'un point de vue géographique, le criminel de guerre roumain borgne disposait actuellement de la plus vaste base de pouvoir ; de plus, il avait été le premier participant à quitter le sommet de Khan, entraînant les autres dans son sillage. Qu'il serve donc d'exemple.

Le regard sombre de Khan se fixa sur le territoire alors contrôlé par le gouvernement serbe, y compris les principales régions de la Bosnie-Herzégovine. Les frontières mouvantes vacillaient sous ses yeux, reflétant les derniers développements du conflit des Balkans toujours en cours. Khan saisit les coordonnées appropriées dans l'ordinateur de ciblage et observa avec satisfaction les possessions serbes prendre, sur la carte lumineuse, une inquiétante teinte rouge cramoisi.

« Cible sélectionnée, » confirma l'ordinateur.

Symbolisé par un point rouge clignotant, Morning Star commença à se déplacer pour prendre position au-dessus de la Serbie.

« Veuillez définir les paramètres opérationnels. »

Khan avait le pouvoir de choisir avec précision le degré de destruction de la couche d'ozone au-dessus du territoire de Hunyadi, d'en accentuer ou d'en atténuer les effets corrosifs selon son bon vouloir. Ce jour-là, frustré par l'effondrement de son projet d'alliance mondiale, il n'était nullement enclin à la clémence.

Il saisit 100 %.

Un sourire glacial se dessina sur son visage en se rappelant que l'été était désormais presque arrivé en Europe de l'Est.

Qu'ils ressentent toute la puissance du soleil.

Peut-être qu'une flambée soudaine de cécité, de cancers et de famine suffirait à ramener le Roumain arrogant à la raison — et à inspirer la crainte de Khan au reste de sa fratrie insoumise.

« Paramètres sélectionnés, » annonça l'ordinateur. « Armement du satellite. »

Sur l'écran, le point jusque-là vert devint jaune, signalant que le satellite était en mode d'attente. Khan suivit des yeux le repère ambré clignotant tandis que Morning Star, propulsé par ses puissants propulseurs directionnels, manœuvrait pour se mettre en position, à mille kilomètres au-dessus de la Terre.

Encore un peu, pensa-t-il avec une anticipation vengeresse.

Encore un peu.

Enfin, moins de trente minutes plus tard, Morning Star atteignit sa position au-dessus de sa cible.

« Satellite en position, » l'informa l'ordinateur, tandis que le point jaune clignotant prenait la même teinte rouge éclatante que la zone désignée sur la carte du monde. « Tous les systèmes sont armés et prêts. »

Sur le pupitre de commande, le capot protecteur en plastique transparent coulissa, révélant le large bouton rouge.

C'était le mécanisme de mise à feu final, celui qui ordonnerait à Morning Star de commencer son œuvre meurtrière.

La main droite de Khan se dirigea inexorablement vers le bouton.

« Seigneur Khan, » interrompit une voix inquiète. « Que croyez-vous être en train de faire ? »

Khan se retourna vivement sur son siège et découvrit Ament debout dans l'encadrement de la porte ouverte.

Bien que surpris, il ne s'étonna pas de trouver l'élégante Égyptienne en ces lieux ; Ament était la seule autre personne, outre lui-même, à qui Khan avait confié les codes de commande de Morning Star, au cas où il serait tué ou mis hors de combat lors d'une attaque surprise. Son tempérament calme, sa réflexion mesurée et sa conscience incorruptible faisaient d'elle la gardienne idéale de l'apocalyptique puissance du satellite dans une telle éventualité.

Il savait pouvoir faire confiance à Ament pour manier avec sagesse cette arme plus redoutable que toute autre.

Pour l'heure, cependant, il aurait préféré un peu plus d'intimité.

« Vous avez le pas remarquablement léger, dame Ament, » dit-il avec une pointe d'ironie. « Je ne vous ai pas entendue approcher. »

Elle entra complètement dans la salle de contrôle, laissant la porte se refermer entièrement derrière elle ; cette conversation n'était pas destinée aux oreilles de Patil ou de Ling.

« Je vous repose la question, mon seigneur : que faites-vous ? »

« Je montre à mes insolents frères et sœurs que l'on ne me manque pas de respect dans mon propre palais, » répondit-il. « Vous étiez présente, ma dame. Vous avez vu comment ils m'ont défié. »

Son visage se durcit à ce souvenir, encore suffisamment récent pour raviver sa colère.

« Ils doivent comprendre qu'ils rejettent mon autorité à leurs risques et périls. »

« Certes, Seigneur Khan, » acquiesça-t-elle sans hésiter, « mais allez-vous infliger des souffrances indicibles à d'innombrables innocents simplement pour châtier leurs dirigeants ? »

Ses yeux ambrés se posèrent sur la carte lumineuse, où la tache rouge révélatrice s'étendait au-dessus de la Serbie.

« Ce n'est pas Hunyadi qui souffrira le plus, mais les malheureux hommes, femmes et enfants placés sous son autorité. »

Khan tressaillit intérieurement devant cette vérité incontestable, mais demeura fidèle à la voie qu'il avait choisie.

« Telles sont les cruelles réalités de la guerre, » observa-t-il à contrecœur. « C'est regrettable, mais il arrive que des innocents doivent être sacrifiés au nom d'un objectif plus vaste. »

« Peut-être, » admit-elle, « mais ne pourriez-vous trouver un moyen plus précis, plus chirurgical, de frapper Hunyadi et les autres ? Un scalpel plutôt qu'un lance-flammes ? »

Elle secoua tristement la tête, une expression songeuse sur ses lèvres couleur de rubis.

« Morning Star est une arme de destruction massive, qu'il vaut mieux réserver au dernier recours ou à la dissuasion. »

Elle désigna la carte au-dessus de leurs têtes.

« Je crains également, mon seigneur, qu'un emploi inconsidéré de Morning Star ne provoque une riposte armée des grandes puissances du monde qui, pour l'instant, se résignent à nous laisser en paix. À partir du moment où vous déployez réellement le satellite, il cesse d'être un moyen de dissuasion pour devenir une menace exigeant une réaction immédiate. »

Khan s'adossa au dossier moulé de son siège, contraint, malgré lui, d'examiner les mérites des arguments d'Ament. Sa colère était immense et il n'était guère disposé à voir ses décisions remises en question de la sorte ; pourtant, il ne pouvait nier que ses conseils renfermaient, comme toujours, une grande part de sagesse.

Il serait immensément satisfaisant d'appuyer sur ce bouton rouge, d'abattre sur son ennemi une vengeance digne des récits bibliques d'un simple mouvement du doigt. Hunyadi et ses pairs séditieux ne méritaient rien de moins.

Cependant, comme Ament le suggérait, peut-être qu'un dirigeant véritablement supérieur devait savoir s'élever au-dessus d'une telle tentation, aussi justifiée fût-elle, et explorer d'autres possibilités avant de recourir à une arme aussi redoutable que Morning Star.

Le bouton rouge attendait.

Le satellite, lui aussi, demeurait immobile au-dessus de l'Europe de l'Est.

« Soyez maudite, femme, » dit finalement Khan.

Il appuya sur la commande Annuler du pupitre.

Le capot de plastique coulissa de nouveau au-dessus du fatidique bouton rouge, le soustrayant à sa main. Sur la carte, le point rouge clignotant redevint vert avant de reprendre son orbite initiale.

« Séquence de ciblage interrompue, » annonça l'ordinateur. « Procédure annulée. »

« Vous avez fait le bon choix, » dit Ament.

L'ai-je vraiment fait ? se demanda sombrement Khan.

Sa colère frustrée le rongeait de l'intérieur comme un parasite immonde dévorant ses entrailles.

« Hunyadi paiera, » promit-il d'une voix sombre, davantage pour lui-même que pour elle.

« Bien entendu, Seigneur Khan. »

Elle appuya sur un bouton rectangulaire près de la sortie, ouvrant la porte donnant sur la salle extérieure.

« Ils paieront tous, et très cher. »

« Comme vous le souhaitez, mon seigneur. »

Elle demeura un instant sur le seuil, comme si elle hésitait à laisser Khan seul dans la salle de contrôle, de peur qu'il ne revienne à sa première intention.

N'ayez aucune crainte, pensa-t-il avec lassitude.

Poussant un profond soupir, il se leva de la chaise en plastique pour suivre hors de la salle de contrôle sa conseillère avisée, quoique parfois embarrassante.

Ling et Patil ne levèrent pas les yeux de leurs écrans, réprimant toute curiosité qu'elles auraient pu éprouver au sujet de ce qui venait de se passer dans la salle intérieure. Khan ne jugea pas utile de les informer.

Hunyadi paiera, se jura-t-il une fois encore.

Mais pas aujourd'hui.

CHAPITRE NEUF

ÎLE D'ARRAN
AU LARGE DES CÔTES DE L'ÉCOSSE
10 SEPTEMBRE 1993

AUSSI PRIMITIVE QU'ELLE FÛT, Gary Seven devait reconnaître que la Terre était une planète magnifique.

Il se tenait sur un sentier sinueux à flanc de colline, contemplant les terres agricoles vallonnées qui s'étendaient en contrebas. Depuis cette hauteur, il bénéficiait d'une vue panoramique sur la paisible île écossaise, avec ses vallons verdoyants, ses ruisseaux aux eaux limpides et ses lochs insondables. La bruyère pourpre montait jusqu'à ses chevilles dans les broussailles bordant le chemin de terre, rivalisant avec les herbes brunes et vertes de la montagne. Bien plus bas, au pied du sentier, un chien aboyant rassemblait un troupeau de moutons récalcitrants, tandis qu'au loin Seven apercevait les toits du village le plus proche, une petite communauté de pêcheurs portant le nom improbable de Blackwaterfoot, qui lui avait toujours semblé ressembler à une expression maladroitement traduite de l'andorien.

Il s'appuya sur une canne de marche noueuse en bois de noisetier, contemplant cet endroit exotique où il avait si improbablement échoué.

L'île, comme le reste de la Terre, ressemblait bien peu au monde lointain où il était né et avait grandi : une planète hautement avancée et cosmopolite, peuplée de représentants de toutes les espèces intelligentes connues — et inconnues. Il avait désormais du mal à se rappeler la dernière fois qu'il avait vu un Horta, et le goût relevé d'une soupe plomeek bien chaude lui manquait encore parfois, malgré tous les efforts de Roberta pour en reproduire la recette à partir de sa description.

Ai-je vraiment vécu sur Terre pendant plus d'un quart de siècle ? se demanda-t-il.

Cette pensée lui donnait le vertige, mais il avait peu de regrets. La Terre — et l'humanité — méritaient largement toutes les années qu'il avait consacrées à assurer leur survie.

Il lui était parfois venu à l'esprit de retourner vers des régions plus civilisées de la galaxie, en confiant les affaires terrestres à des lieutenants compétents comme Roberta, mais la situation ici avait toujours été trop précaire, trop lourde de catastrophes potentielles, pour qu'il prenne le risque de superviser les opérations à plusieurs centaines d'années-lumière de distance.

Comment aurait-il pu quitter la Terre, la planète de ses ancêtres, alors que des individus comme Khan continuaient d'y semer le chaos ?

« Deux sous pour vos pensées ? »

Seven pivota lentement en s'appuyant sur sa canne et vit Roberta gravir la colline en sa direction. Quelques pas derrière elle, un mince filet de fumée blanche s'élevait de la cheminée de la vieille ferme en pierre restaurée qui leur servait désormais de quartier général ; après le fiasco de Londres, Roberta et lui avaient décidé de s'éloigner des grands centres urbains afin d'exposer le moins possible de civils à leur présence. Après tout, s'étaient-ils dit, lorsqu'on dispose d'un téléporteur, on peut installer son quartier général à peu près n'importe où.

« Je profite simplement de l'après-midi... et du paysage, » répondit-il, sans être tout à fait sincère.

Pourquoi assombrir l'humeur de Roberta avec ses propres réflexions moroses ?

Il s'appuya sur sa canne tandis qu'elle le rejoignait au sommet de la colline, légèrement essoufflée par la montée.

« C'est magnifique ici, » acquiesça-t-elle avec un sourire en laissant son regard parcourir le paysage en contrebas.

Ce n'était pas sans raison que l'île d'Arran était surnommée « l'Écosse en miniature », avec tous les types de paysages pittoresques — marécages et montagnes, falaises rocheuses et plages accueillantes — réunis sur une seule petite île de quarante kilomètres de long pour seize de large. En regardant vers le nord, on distinguait un cercle de pierres dressées émergeant de la lande tourbeuse comme des doigts pétrifiés. Ces anciens mégalithes, remontant au Néolithique, rappelaient à Seven tout le chemin parcouru par Homo sapiens au cours des derniers millénaires — et tout celui qui lui restait encore à parcourir.

« Tu te souviens de la première fois où nous sommes venus dans ces îles ? » demanda Roberta en observant un faucon crécerelle tournoyer sous le ciel bleu nuageux, à l'affût d'un lièvre imprudent. « En soixante-treize ? »

Seven acquiesça, laissant ses souvenirs avancer jusqu'à une époque bien plus récente que l'âge de pierre.

Ils avaient enquêté, pour le compte d'un vieil ami, sur la mystérieuse disparition d'un policier écossais sur une île voisine, qui s'était révélée être le repaire d'une secte païenne sanguinaire.

« Une excursion plutôt éprouvante, si mes souvenirs sont exacts. »

« Tu peux le dire, » frissonna Roberta, se rappelant sans doute combien elle avait été près d'être brûlée vive à l'intérieur d'une gigantesque effigie en osier.

Seven lui-même avait été profondément désillusionné de découvrir que les sacrifices humains étaient encore pratiqués à la fin du XXe siècle.

« Qui aurait cru, » ajouta-t-elle, « que nous finirions par vivre à seulement quelques îles de là ? »

Seven remarqua une liasse de papiers coincée sous le bras de Roberta, dans le pli de son épais pull en polaire.

« Qu'est-ce que tu as là ? » demanda-t-il.

Elle lui tendit les documents.

« Le New York Times d'aujourd'hui, tout juste sorti du Beta 6, » expliqua-t-elle, « ainsi que les habituelles mises à jour sur les différents points chauds de la planète. »

Il jeta un coup d'œil à la une du Times.

« L'OLP et Israël se reconnaissent mutuellement après trois décennies de conflit incessant », annonçait le gros titre en haut de la page, faisant état de progrès significatifs dans les négociations de paix au Proche-Orient.

Seven se réjouit de cette nouvelle, tout en craignant que parvenir à une paix véritable dans cette région troublée ne soit plus facile à dire qu'à faire.

Plus bas dans la page, un titre beaucoup moins encourageant attira son attention :

« Des soldats américains ouvrent le feu sur des Somaliens ; le bilan pourrait atteindre 100 morts. »

Le chemin est encore long, songea-t-il, parfaitement conscient que la situation en Somalie était aggravée par les ambitions mégalomaniaques de l'un des frères génétiques de Khan.

Avec un peu de chance, pensa-t-il, Amin sera éliminé par les Américains ou par l'un de ses rivaux parmi les seigneurs de guerre.

« D'autres faits marquants ? » demanda-t-il en feuilletant le journal. L'essentiel de la couverture semblait consacré aux négociations de paix à Washington, mais il savait que Roberta disposait d'autres sources d'information tout aussi fiables.

Elle haussa les épaules.

« Eltsine menace de dissoudre le Parlement russe. Saddam recommence à jouer avec les inspecteurs de l'ONU. »

Elle marqua une pause, fouillant sa mémoire à la recherche d'autres informations dignes d'intérêt.

« Ah, oui. La NASA est toujours dans les temps pour réparer le télescope spatial Hubble en décembre. Ça ne pose plus de problème maintenant, n'est-ce pas ? »

« Je le pense, » répondit-il.

En 1990, Roberta et lui avaient saboté cet ambitieux projet astronomique en meulant secrètement sept cent millièmes de pouce du miroir primaire de Hubble, rendant ainsi cet œil spatial de 1,5 milliard de dollars pratiquement myope. Cette intervention avait été nécessaire pour empêcher des astronomes humains insuffisamment préparés d'observer le passage d'une flotte marchande vulcaine dans le secteur Lambda ; selon Seven, la Terre n'était pas encore prête pour un tel premier contact.

Heureusement, la caravane vulcaine avait depuis longtemps quitté la portée de Hubble en passant en distorsion ; il ne voyait donc désormais aucun inconvénient à laisser la NASA corriger la vision du télescope.

« Et Khan ? » demanda-t-il.

Le visage de Roberta s'assombrit.

« Étrangement discret pour le moment. »

Le faucon aux ailes rousses continuait de tournoyer au-dessus de leurs têtes, guettant sa proie.

« Nos espions pensent qu'il est en train de se réorganiser après l'échec total de son grand sommet des superhommes en juin. Il a eu quelques contacts avec la milice de Morrison aux États-Unis, échangeant des informations et des technologies, mais, dans l'ensemble, il semble surtout se préparer à se défendre contre tous les autres Napoléon en puissance qui rôdent dans le monde. Les relations sont particulièrement glaciales entre Khan et Hunyadi, qui s'affrontent au sujet du Turkestan. Les hommes de Hunyadi ont assassiné, plus tôt cette semaine, deux des agents les mieux placés de Khan au sein du gouvernement local ; ce matin, Khan a riposté en éliminant toute une cellule des services de renseignement serbes. »

Les rides d'inquiétude se creusèrent autour de ses yeux et de sa bouche.

« Je ne serais pas étonnée que cette guerre froide-là devienne très vite une guerre tout court. »

Malheureusement, Seven n'avait aucune raison de mettre en doute cette sombre analyse des événements.

Près de vingt ans après avoir détruit le laboratoire souterrain de Sarina Kaur au Rajasthan, il semblait que son projet Chrysalis continuait de projeter une longue ombre sur les affaires du monde.

Comme Landru sur sa planète, songea Seven.

Il lui arrivait parfois, dans ses moments les plus sombres, de souhaiter presque avoir laissé les enfants du projet Chrysalis périr dans les flammes avec leur créatrice.

Mais non.

Cela n'avait jamais été une véritable option.

Il n'aurait jamais pu condamner à mort des innocents sans faute pour des crimes qu'ils pourraient commettre un jour, même si cela signifiait devoir affronter Khan et ses semblables vingt ans plus tard.

Je ne dois pas perdre espoir, pensa-t-il.

Peut-être la Terre pouvait-elle encore échapper à cette folie eugéniste qui avait corrompu tant d'autres civilisations.

Heureusement, nombre des pairs les plus instables de Khan s'étaient déjà autodétruits, comme ce faux messie du Texas. D'autres, tel Alberto Gomez, étaient neutralisés avec une discrétion raisonnable ; grâce à une aide clandestine de Roberta, le gouvernement péruvien était finalement parvenu à capturer le brillant chef révolutionnaire moins d'un mois auparavant, promettant ainsi le retour d'une certaine normalité dans ce pays ravagé par la guerre.

Seven avait été soulagé de voir enfin Gomez derrière les barreaux, incapable de mettre son intelligence exceptionnelle au service de nouvelles insurrections violentes.

Un cerveau terroriste de moins, pensa-t-il avec satisfaction, rayant mentalement « Pachacutec » de sa liste des problèmes à régler.

Mais il restait encore Khan, Hunyadi et tous les autres, ainsi que leurs foules respectives de partisans génétiquement supérieurs.

Seven contempla la paix et la beauté pastorales de l'île d'Arran et se demanda combien de temps une telle sérénité pourrait survivre dans un monde envahi par des conquérants indomptables dont les ambitions démesurées étaient inscrites jusque dans leurs gènes.

Parfois, il craignait que, malgré tous ses efforts pour préserver le potentiel infini de l'humanité, la race humaine ne finisse malgré tout par se détruire elle-même, entraînée dans les querelles funestes de Khan et de sa parenté.

Heureusement, j'ai un plan de secours, songea-t-il.

Au cas où.

CHAPITRE DIX

GROTTES D'AJORRA
ÉTAT DU MAHARASHTRA
INDE CENTRALE
30 SEPTEMBRE 1993

TAILLÉ DANS LE FLANC DE LA COLLINE GRANITIQUE par des générations d'anciens moines et artisans, l'immense temple troglodytique coupa le souffle de Khan. Plus vaste encore que le Parthénon en Grèce, l'édifice monumental s'élevait vers le ciel nocturne, son antique façade richement ornée de frises finement sculptées représentant des scènes pittoresques du folklore et de la mythologie hindous. Batailles épiques, mariages royaux et couples aux ébats acrobatiques, tous sculptés avec un luxe de détails remarquable, couvraient les murs du temple, spectacle d'autant plus impressionnant lorsqu'on réalisait que toute la structure, y compris son exubérante décoration, avait été taillée dans un seul et même bloc de roche, creusé du sommet vers la base plutôt que construit depuis le sol.

« Magnifique ! » déclara Khan. Même dans l'obscurité nocturne, ses innombrables surfaces seulement éclairées par les lampes torches de Khan et de son entourage, le temple offrait presque trop de détails visuels pour être embrassés d'un seul regard. Difficile d'imaginer, songea-t-il, qu'une œuvre d'art et d'ingénierie aussi prodigieuse ait été créée par de simples êtres humains primitifs.

Sans surprise, Joaquin était bien trop préoccupé par la sécurité personnelle de Khan pour apprécier la splendeur qui s'offrait à eux. « Je n'aime pas ça, » marmonna-t-il d'une voix rude, le faisceau blanc de sa lampe fouillant les lieux à la recherche de tireurs embusqués. « C'est beaucoup trop calme. »

En plein jour, et durant la haute saison, le temple était une importante attraction touristique. Mais il était maintenant près de trois heures quarante-cinq du matin, à la toute fin de la mousson annuelle, et Khan ainsi que son groupe semblaient avoir l'endroit pour eux seuls. Ils se tenaient sur l'esplanade rocheuse devant la porte principale du temple, avec une vue dégagée sur la vaste cour au-delà. L'hélicoptère qui les avait amenés reposait quelques pas derrière eux sur un parking asphalté habituellement réservé aux autocars de tourisme. Bien que la pluie eût heureusement cessé pour un temps, les nuages gonflés promettaient une nouvelle averse avant le lever du jour.

« C'était précisément le but, » rappela Khan à Joaquin, en faisant référence au caractère silencieux et désert du lieu. « Notre contact désirait la discrétion, si tu t'en souviens. »

« C'est trop discret, » insista le garde du corps. Il était toujours mécontent lorsque Khan s'aventurait hors de la sécurité de sa forteresse de Chandigarh. « Ça pourrait être un piège. »

Khan ne partageait pas les craintes de son protecteur. « Nous avons pris les précautions nécessaires, » observa-t-il en désignant l'équipe de guerriers Exon armés qui les accompagnait. Lui aussi était prêt au combat, son automatique P226 reposant solidement contre sa hanche. « De plus, j'avais depuis longtemps l'intention de visiter cet endroit. » Il promena le faisceau de sa lampe sur les sculptures complexes couvrant les murs de la porte du temple, ou gopuram. « N'est-ce pas spectaculaire ? Un hommage au génie et au talent artistique de l'humanité. »

Un jour, songea-t-il, lorsque j'aurai remporté mes guerres de conquête, je serai un grand mécène des arts et des sciences. Sous mon patronage et ma protection bienveillants, il y aura une renaissance intellectuelle sans égale depuis que les Médicis régnaient sur l'Italie.

Il attendait ce jour avec impatience.

Joaquin demeurait insensible à la grandeur du temple. « Nous n'aurions pas dû venir ici, » soutint-il une fois de plus. « Le moment est mal choisi. Il y a trop de tensions dans l'air. »

C'est vrai, concéda Khan avec regret. L'année 1993 avait été sanglante sur le sous-continent indien, marquée par des mois de conflits religieux et d'émeutes. Des milliers de musulmans avaient été tués par des foules hindoues militantes, provoquant des représailles en Inde comme à l'étranger. En effet, près d'une douzaine d'attentats avaient déjà eu lieu dans la seule ville voisine de Bombay. Voilà une raison de plus, pensa-t-il, de consolider mon contrôle sur toute la région. Des souvenirs teintés de panique, où il fuyait dans les rues de Delhi poursuivi par une foule anti-sikhe durant les jours terribles qui suivirent l'assassinat d'Indira Gandhi, traversèrent malgré lui son esprit. Il était attristé que cette violence confessionnelle insensée continuât de déchirer le fragile tissu social de sa patrie. J'y mettrai un terme, se jura-t-il, même si je dois conquérir le monde entier pour y parvenir.

« Je ne prends pas tes craintes à la légère, mon ami, » assura-t-il à Joaquin en posant une main sur l'épaule musclée du garde du corps, « mais je ne peux pas laisser la seule appréhension dicter mes actes. Les grandes victoires exigent parfois de grands risques, et je crois que ce que nous recherchons cette nuit justifie pleinement tous les dangers que nous prenons en venant ici. »

Joaquin sembla comprendre qu'il ne parviendrait pas à faire changer Khan d'avis. « Comme il vous plaira, Votre Excellence. » Il se tourna vers le soldat Exon le plus proche du temple, qui examinait l'imposante structure à l'aide d'un appareil portatif conçu par Khan lui-même. « Alors ? » demanda Joaquin au soldat. « Que détectez-vous ? »

Le soldat garda les yeux rivés sur l'appareil de détection. « Je ne détecte qu'un seul individu à l'intérieur du temple. » Il vérifia une seconde fois les relevés, par précaution. « Le granit est très épais à certains endroits, je le crains, si bien que les résultats ne sont pas certains à cent pour cent. »

« Un risque acceptable, » déclara rapidement Khan, avant que Joaquin ne puisse soulever de nouvelles objections. « Placez vos hommes devant chaque sortie. Assurez-vous que personne n'entre ni ne sorte pendant que nous serons à l'intérieur, toi et moi. » Ses yeux sombres se plissèrent tandis qu'il contemplait les murs de pierre austères du temple désert. « Nous entrerons seuls, comme convenu. »

Le garde du corps anxieux aurait sans doute préféré que Khan soit accompagné d'une escorte complète, mais Joaquin se tut, gardant un silence de pierre tandis que lui et Khan passaient sous la porte du temple, laissant derrière eux les soldats armés. Un vent d'automne sifflait entre les hautes tours sculptées du sanctuaire comme les notes plaintives du shehnai, instrument hindoustani proche du hautbois. Le tonnerre grondait quelque part au loin.

Khan ne se retourna pas.

La porte donnait sur une cour ouverte dont les dalles de basalte avaient été polies par le passage, au fil des siècles, d'innombrables pèlerins. Une salle de culte centrale donnait accès au sanctuaire de trois étages situé au-delà, dont la conception pyramidale était censée reproduire le mont Meru, demeure himalayenne des dieux. De plus petits sanctuaires encadraient la pyramide de granit, appelée shikara, sous laquelle devait avoir lieu cette rencontre ultrasecrète. Espérons, pensa Khan, que ce déplacement en vaudra la peine.

Une brève appréhension traversa Khan lorsqu'ils pénétrèrent dans l'entrée gigantesque de la salle de culte, mais il la repoussa comme indigne de son rang exalté. Il demeura néanmoins attentif au moindre signe d'embuscade, gardant une main sur la crosse de son pistolet tandis qu'il suivait le faisceau de sa lampe plus profondément dans ces cavernes creusées de main d'homme à même la roche vivante douze siècles auparavant. La lumière tomba sur de saisissantes fresques à la détrempe, peintes plusieurs générations auparavant sur un enduit de bouse de vache séchée. Bien que leurs couleurs autrefois éclatantes, notamment le rouge cinabre et le bleu lapis-lazuli, se fussent inévitablement estompées au fil des siècles, ces œuvres souvent érotiques avaient conservé une grande partie de leur puissance originelle. Khan admira les dieux, démons et amants représentés en pleine danse sur les parois du tunnel, tout en restant sur ses gardes face à une éventuelle trahison.

Enfin, ils atteignirent le lieu indiqué dans les communications codées ayant précédé cette rencontre : un sanctuaire austère, ou chaitya, enfoui au cœur même de l'immense pyramide. Des rangées parallèles de colonnes de pierre richement sculptées soutenaient une haute voûte nervurée, tandis qu'un Shiva de pierre dansant dominait la salle depuis un autel situé au fond du sanctuaire. D'élaborés bas-reliefs représentant divers épisodes de la vie de Shiva couraient le long de la corniche reliant les épaisses colonnes de granit.

Beaucoup d'ornements, en d'autres termes, mais aucune trace de l'émissaire que Khan avait convenu de rencontrer ici. Il dirigea brièvement le faisceau de sa lampe sur sa propre montre-bracelet. Il était exactement 3 h 50 du matin. Il avait quelques minutes d'avance.

« Montrez-vous ! » exigea-t-il, peu disposé à attendre que l'autre homme daigne se manifester. Sa voix impatiente résonna dans la caverne artificielle. « Mon temps est précieux. Ne le gaspillez pas. »

« Très bien, Khan Singh, » murmura une voix rauque depuis les ombres. Khan tourna sa lampe vers la provenance de la voix et vit une silhouette squelettique sortir de derrière l'une des colonnes usées par le temps. « Loin de moi l'idée de mettre à l'épreuve la patience d'un homme tel que vous. »

L'homme, dont la voix portait un accent russe, avait davantage l'air d'un mort que d'un vivant. Son visage émacié était pâle, exsangue et décharné, comme celui d'un rescapé d'un camp de concentration. Des yeux larmoyants et injectés de sang observaient Khan depuis le fond d'orbites creuses et décolorées. Il tremblait dans la fraîcheur de la caverne malgré son lourd manteau croisé gris acier, du genre autrefois privilégié par le KGB. Khan entendait les poumons du Russe siffler douloureusement à chaque respiration et en déduisit que l'homme était mourant. Habitué à la perfection physique de ses plus proches associés, il trouvait l'état décrépit de cet inconnu profondément dérangeant.

Depuis combien de temps le Russe se tenait-il là, dans l'obscurité totale ? « Où est votre propre lumière ? » demanda Khan, intrigué par le comportement de l'homme.

« La voici, » répondit le Russe hagard en sortant une lampe torche compacte de la poche de son manteau et en l'allumant, de sorte que le faisceau frappa le visage de Khan, l'obligeant à cligner des yeux et à détourner le regard. « Je m'habituais simplement à l'obscurité. Ce n'est pas une mauvaise idée, vous en conviendrez, étant donné que c'est dans une obscurité sans fin que nous devrons tous passer l'éternité. »

Khan n'avait guère d'intérêt pour les réflexions morbides de cet homme. « Avez-vous ce que vous m'avez promis ? » demanda-t-il avec impatience en s'avançant pour repousser la lampe du visage. « Montrez-moi ce que vous avez. »

Il était venu à Ajorra en quête de savoir ; plus précisément, de connaissances techniques relatives au génie génétique avancé. Malgré les efforts assidus de Phoolan Dhasal, son équipe de l'île Chrysalis n'avait pas encore réussi à reproduire le succès de Sarina Kaur dans le clonage de multiples copies d'un même œuf humain fécondé, étape essentielle pour appliquer le génie génétique à grande échelle. Selon les connaissances établies, un tel œuf ne pouvait être cloné que deux fois avant de cesser d'être viable ; pourtant, sa mère avait d'une manière ou d'une autre mis au point une technique permettant de produire des dizaines de copies identiques d'un même œuf, augmentant ainsi les chances de réussite de l'hybridation par la suite. Hélas, ce secret semblait avoir disparu avec elle, englouti dans le cataclysme qui avait détruit le projet Chrysalis originel près de vingt ans auparavant.

Jusqu'à il y a quelques semaines, du moins, lorsque l'homme qui se tenait devant lui l'avait contacté, prétendant détenir des informations scientifiques classifiées

provenant d'un projet de recherche génétique ultrasecret mené par l'armée russe quelques années avant l'effondrement de l'Union soviétique. Le Russe, que Khan ne connaissait que sous le nom de code « Strigoi », lui avait proposé ces informations en échange de l'asile politique et d'une généreuse pension, faveurs que Khan était parfaitement disposé à accorder à cet expatrié russe, pourvu que les données fussent réellement à la hauteur de ce qu'il prétendait.

Maintenant qu'il avait rencontré Strigoi face à face — ou plutôt face à un crâne ambulant — et constaté l'état pitoyable de sa santé, il ne pouvait s'empêcher de se demander pourquoi cet infirme se donnait encore la peine de préparer un avenir qui ne pouvait guère durer bien longtemps. Son nom de code, synonyme russe de « vampire », lui paraissait tristement approprié, tant l'homme ressemblait à un cadavre ambulant.

J'imagine, observa Khan avec philosophie, que même les mourants et les malades s'accrochent aux maigres perspectives qui leur restent. Il aimait penser que, lorsque son propre moment viendrait enfin, dans quatre-vingt-dix ou cent ans, Khan Noonien Singh n'entrerait pas docilement dans cette bonne nuit. Je lutterai jusqu'au bout, opposant ma force et mon intelligence à l'univers, jusqu'à mon dernier souffle. ...

Comment pouvait-il alors reprocher à ce pauvre être de tenter de tirer le meilleur parti du peu de temps qui lui restait ? « Alors ? » exigea-t-il de nouveau, conscient que Joaquin brûlait de voir Khan conclure cette rencontre et retourner sous la protection des gardes qui attendaient à l'extérieur. « Quel est le problème ? Donnez-moi les données. »

Au lieu de lui tendre un dossier ou un disque quelconque, le Russe promena tranquillement son regard autour du sanctuaire richement orné. « Un lieu fascinant, ne trouvez-vous pas ? » Le faisceau de sa lampe, vacillant dans sa main tremblante, s'éleva jusqu'à un exquis bas-relief représentant Shiva en guerre contre une armée de démons. Le dieu était sculpté avec quatre bras, tenant respectivement un feu, une corne, un tambour et un trident. Une guirlande de crânes ornait son cou. « On dit que plus de deux cent mille tonnes de roche ont été extraites de cette colline pour façonner ce temple et les murs qui l'entourent. Pouvez-vous imaginer le dévouement, l'engagement qu'il a fallu pour accomplir un tel exploit ? »

Khan eut nettement l'impression que Strigoi faisait traîner les choses. L'observant avec méfiance, tout en le maintenant dans le faisceau de sa lampe, Khan remarqua que le Russe semblait tripoter quelque chose dans la poche gauche de son lourd manteau. Une arme ? supposa-t-il. Ou peut-être un disque informatique contenant les données que je recherche ?

Il n'attendit pas que le Russe, décidément trop bavard, en vienne enfin au sujet principal. Avec la vitesse et la férocité d'un tigre du Bengale, Khan projeta Strigoi contre la colonne la plus proche, puis le maintint en place d'une seule main serrée autour de sa gorge, tout en remettant sa lampe à Joaquin afin de libérer son autre main pour fouiller la poche de l'homme. Le cou du Russe lui parut si sec et si fragile que Khan dut faire un effort pour ne pas l'écraser en serrant trop fort. « Assez

perdu de temps, » gronda-t-il à son prisonnier. Ses doigts se refermèrent sur un petit objet en plastique dans la poche du manteau. « Voyons donc ce que vous cachez. »

À sa surprise, l'objet confisqué se révéla être une sorte de mini-talkie-walkie. Le Russe était-il en train de transmettre leur rencontre à des tiers inconnus ? Khan porta l'appareil compromettant à sa bouche et appuya sur le bouton d'émission. « Ici Khan Noonien Singh, » dit-il avec colère. « Qui est à l'appareil ? »

— Bonsoir, Khan… ou devrais-je dire bonjour ? demanda une voix que Khan reconnut aussitôt comme étant celle, fortement accentuée, de Vasily Hunyadi. Je suis ravi d'apprendre que vous êtes bien sur place, en personne, exactement comme je l'espérais. Khan imaginait sans peine l'amusement sardonique brillant dans l'unique œil qui restait au dictateur balkanique. Je suis profondément désolé d'apprendre le tragique tremblement de terre qui frappe votre pays.

Un tremblement de terre ? — Que voulez-vous dire ? aboya Khan dans le transmetteur, tout en continuant de plaquer Strigoi contre le mur de sa main gauche. L'adrénaline envahit son organisme lorsqu'il sentit les mâchoires d'un piège se refermer sur lui. Expliquez-vous !

— Interj, Khan, dit Hunyadi en roumain, lui faisant ses adieux.

La transmission fut interrompue, et seul un grésillement sortit désormais du communicateur en plastique. Khan écrasa l'appareil inutile dans son poing, avec l'intention de faire subir le même sort au Russe captif s'il ne lui fournissait pas immédiatement des réponses.

C'est alors que la première secousse frappa.

Un grondement assourdissant monta des profondeurs de la terre sous ses pieds. Le sol de l'antique temple se mit à trembler avec violence, manquant de le faire perdre l'équilibre. De la poussière et des débris tombèrent du plafond, bientôt suivis de blocs plus massifs de granit. Relâchant la gorge du Russe, Khan observa avec effroi les immenses colonnes osciller dangereusement, menaçant de s'effondrer complètement et d'ensevelir le sanctuaire tout entier sur leurs têtes.

Le visage habituellement impassible de Joaquin s'illumina de panique. Il tenta de lancer un avertissement, mais ses paroles furent englouties par le vacarme du séisme. Les violentes secousses lui arrachèrent sa lampe torche des mains. L'objet délogé heurta durement le sol avant de rouler sur le dallage en convulsion, son faisceau balayant la salle de façon erratique et ajoutant encore au chaos cauchemardesque.

— Qu'avez-vous fait ? cria Khan pour couvrir le fracas, plus furieux qu'effrayé par l'apparente perfidie de Hunyadi. Qu'est-ce que cela signifie ?

Accroupi au sol, incapable de rester debout sur la terre qui tremblait, le Russe éclata d'un rire rauque.

— Les ténèbres dont je vous ai parlé, Khan Singh.

La poussière soulevée irritait davantage ses poumons déjà défaillants, le contraignant à tousser convulsivement entre presque chaque syllabe.

— Il a été décidé que vous m'y rejoindriez… bien plus tôt que vous ne l'aviez imaginé !

Il n'existe donc aucune donnée secrète soviétique, comprit Khan avec une certitude glaçante.

Luttant pour rester debout, il plaqua une main sur sa bouche et ses narines afin de se protéger de la poussière et des éclats de pierre pulvérisée.

Toute cette affaire n'était qu'une mission suicide destinée à m'éliminer. Rien d'étonnant à ce que Hunyadi ait choisi un homme condamné comme homme de paille ! Mais comment Hunyadi avait-il pu provoquer un tremblement de terre à volonté ? J'aurai bien le temps de le découvrir plus tard, se dit-il avec pragmatisme… si je survis.

Malgré le danger qui le menaçait lui-même, Khan fut tenté d'étrangler le Russe traître de ses propres mains.

Au moins, que j'emporte mon assassin avec moi.

Mais un fragment de pierre en décida autrement : il frappa Strigoi à la tête et lui écrasa le crâne. Khan vit, non sans une ironie macabre, que l'homme venait d'être tué par une frise sculptée représentant Shiva, le Destructeur, écrasant le démon Ravana sous son pied.

Khan craignit que Joaquin et lui ne connaissent bientôt, eux aussi, le sort de Ravana. Des éclats de granit rebondissaient contre son dos et ses épaules, le meurtrissant jusqu'aux os. Se retournant vers son fidèle serviteur, il vit une saillie de roche surgir du sol sous les pieds de Joaquin, projetant le massif garde du corps à terre. Le souffle coupé, incapable de se protéger des gravats qui pleuvaient sur lui, Joaquin fut frappé par de lourds blocs de pierre brisée. Il tenta vainement de se protéger durant un bref instant, puis demeura effroyablement immobile.

— Mon ami ! s'écria Khan.

Courbant la tête, il trébucha sur le sol mouvant jusqu'à Joaquin. Écartant les rochers déchiquetés qui menaçaient d'ensevelir le garde du corps inconscient, il le saisit sous les bras dans l'espoir de le traîner jusqu'à un endroit sûr.

Mais où ?

Khan chercha désespérément un abri, les yeux plissés pour percer la poussière et l'obscurité. Peut-être entre deux des robustes colonnes ?

Il tituba au milieu des décombres en direction des piliers les plus proches lorsqu'un formidable craquement retentit juste devant lui. Horrifié, il vit l'une des colonnes vacillantes se détacher de sa base et basculer droit sur lui. Des centaines de kilos de pierre massive fondaient sur sa tête.

Seuls ses réflexes surhumains sauvèrent sa vie ainsi que celle de Joaquin. Reposant aussitôt son garde du corps inanimé sur le sol, Khan leva les bras avec une vitesse fulgurante et intercepta la colonne avant qu'elle ne lui fracasse le crâne. Un grognement lui échappa lorsqu'il absorba le choc du gigantesque pilier. Son poids colossal écrasa ses bras, son dos et ses genoux, mais, prenant fermement appui sur le sol rocheux, il parvint à maintenir la colonne suspendue, inclinée à environ quarante-cinq degrés, sa masse meurtrière ne se trouvant plus qu'à quelques centimètres au-dessus de sa tête.

Par bonheur, les secousses commencèrent à s'atténuer, bien que d'énormes blocs continuassent de tomber des murs et du plafond fragilisés par le séisme. Par un étrange retournement du destin, la colonne qui avait failli tuer Khan lui servait désormais d'abri, à lui et à Joaquin, contre les gravats qui continuaient de pleuvoir, au prix toutefois de muscles déjà endoloris par l'effort de soutenir cet énorme pilier déraciné.

Des monceaux de pierres s'amoncelèrent de chaque côté de la colonne, ensevelissant Khan jusqu'aux côtes sous des tas de gravats. Lui et son fidèle compagnon allaient-ils être enterrés vivants, aux côtés des restes déjà écrasés du traître russe ?

— À l'aide ! cria-t-il, soutenant toujours tout le poids de la colonne inclinée. Gardes ! Quelqu'un !

Le chaitya creusé dans la roche était désormais presque entièrement rempli de décombres ; il n'y avait nulle part où repousser l'immense pilier, même s'il avait voulu risquer de faire s'effondrer davantage de pierres sur eux.

La lampe torche rebondissante fut finalement écrasée sous les blocs de pierre, plongeant Khan dans une obscurité totale.

— À l'aide ! Nous avons besoin de secours !

Le rugissement assourdissant du tremblement de terre s'éteignit peu à peu avec les dernières secousses, si bien que Khan n'entendait plus que sa propre voix et le bruit inquiétant du granit qui continuait de se tasser tout autour de lui. Une seule réplique un peu violente, craignait-il, suffirait à les ensevelir complètement.

— Que quelqu'un nous aide ! Je vous l'ordonne !

Aucune réponse ne vint.

Je ferais mieux d'économiser mon souffle, comprit-il, ignorant combien d'oxygène subsistait encore dans ce temple-caverne effondré.

S'obligeant à se concentrer malgré le poids écrasant de l'énorme colonne, il fit appel aux techniques de yoga qu'il maîtrisait depuis longtemps afin de contrôler sa respiration. Une réaction appropriée, reconnut-il avec une pointe d'ironie, puisque la tradition attribuait à Shiva lui-même l'introduction du yoga parmi les hommes. Malgré ses origines sikhes, Khan n'était pas un homme religieux ; mais, en cet instant, il accueillait volontiers toute aide divine qui voudrait bien se manifester.

Sinon pour moi, pria-t-il intérieurement, alors pour Joaquin, qui est tombé à mon service.

Sa respiration maîtrisée ne soulageait toutefois en rien le poids constant de l'immense colonne qui pesait sur lui. L'effort atroce déformait ses traits. Chaque muscle de son corps hurlait de douleur. La sueur détrempait ses vêtements couverts de poussière et ses dents étaient serrées comme dans un étau.

Il se sentait tel Atlas, condamné à porter le monde sur ses épaules pour l'éternité, ou peut-être Samson, mais à l'envers, utilisant toute sa force surhumaine non pour renverser les colonnes d'un temple, mais pour les maintenir debout.

Des éternités de souffrance ininterrompue semblèrent s'écouler. Dans les ténèbres absolues, incapable de consulter sa montre, Khan n'avait aucun moyen sûr d'évaluer le temps.

Depuis combien de temps sommes-nous prisonniers ici ? se demanda-t-il, remerciant son exceptionnelle hérédité génétique de l'avoir épargné de la claustrophobie, faiblesse réservée aux mortels ordinaires.

Combien de temps encore pourrai-je tenir ?

Même sa force extraordinaire avait ses limites ; Khan savait qu'il ne pourrait pas soutenir indéfiniment cette colonne gigantesque.

Faudrait-il choisir entre mourir écrasé ou être enseveli vivant ?

Et lequel de ces deux destins choisirait-il pour Joaquin ?

« Joaquin ? Mon ami ? » grommela Khan entre ses dents serrées. Le fidèle serviteur demeurait inconscient à ses pieds, insensible aux tentatives de son maître pour le ranimer. Bien que la colonne renversée protégeât le garde du corps des débris qui continuaient de tomber, Khan craignait pour sa vie. La respiration de Joaquin était laborieuse et rauque, sa trachée partiellement obstruée par la poussière de pierre. Une toux déchirante et des gémissements incohérents s'échappaient de son corps inerte, et ces pitoyables sons déchiraient le cœur de Khan. Il savait que, malgré son endurance surhumaine, Joaquin avait besoin de soins médicaux immédiats, mais il lui fallait déjà toute sa force pour empêcher l'immense colonne de les écraser tous les deux. N'aie pas peur, mon ami, se promit-il en silence. Je ne t'abandonnerai pas tant qu'il me restera de la force dans les bras.

La faim et la soif s'ajoutaient à son supplice. Ses lèvres étaient sèches et fendillées, ne goûtant que les filets de sueur boueuse qui coulaient sur son visage. Aux grondements furieux de son estomac, rappelant le rugissement du séisme lui-même, il estima que plusieurs heures s'étaient écoulées depuis son dernier repas : un modeste plat d'agneau haché accompagné de yaourt, avalé en route vers le temple. Maudit sois-tu, Hunyadi, le maudit-il en silence. Tandis qu'il peinait sous la colonne renversée, laquelle se rapprochait inexorablement de son crâne à chaque heure qui passait, son esprit tourmenté imaginait les supplices les plus raffinés qu'il infligerait au sinistre Roumain borgne. Je dois survivre, se résolut-il, épuisé mais invaincu, ne serait-ce que pour exercer une terrible vengeance sur Hunyadi.

Ce fut d'abord le bruit du forage qu'il entendit, avant de voir la moindre lueur. Au moment même où il croyait ne plus pouvoir soutenir la colonne, tandis que ses bras meurtris cédaient millimètre après millimètre sous la lente et atroce descente du pilier, le vrombissement d'une foreuse attaquant la roche parvint jusqu'à lui. Un instant, il craignit d'être victime d'une hallucination auditive née de l'épuisement, mais le bruit se fit de plus en plus fort et il comprit enfin qu'une équipe de secours approchait.

— Par ici ! cria-t-il, au risque de provoquer un nouvel éboulement. Quelle ironie cruelle, songea-t-il, si ses forces venaient à l'abandonner quelques minutes seulement avant l'arrivée des sauveteurs. Il inspira profondément, rassemblant les derniers restes de sa vigueur et de son endurance exceptionnelles. Non, pensa-t-il avec défi, je

ne faiblirai pas au seuil même de notre salut. Puisant au plus profond de lui-même, il poussa de toutes ses forces et parvint même à soulever la colonne de quelques centimètres supplémentaires.

— Ici ! souffla-t-il entre ses dents serrées. Vite !

— Votre Excellence ! cria une voix enthousiaste à travers le vacarme de la foreuse.

Khan entendit le cliquetis de petits blocs de pierre roulant au sol, puis un rayon de lumière éclatant perça les ténèbres. Après d'innombrables heures passées dans l'obscurité, cette clarté lui sembla aveuglante, mais il accueillit avec reconnaissance cette lueur brûlante, annonciatrice de sa délivrance imminente.

— Tenez bon, Votre Excellence ! cria un guerrier Exon à travers une ouverture pratiquée dans les décombres. Khan supposa que l'équipe de secours avait creusé un tunnel depuis la salle principale de culte située au-dessus d'eux. Nous faisons aussi vite que possible !

Excellent, pensa Khan avec fierté, admirant les remarquables surhommes qu'il avait recrutés à son service. Comment ai-je pu douter d'eux ? Un être humain supérieur peut accomplir n'importe quoi, tant que sa volonté demeure intacte. Il supporta volontiers son fardeau, désormais prêt à attendre patiemment sa libération inévitable. Tu vois, Hunyadi, tu n'as pas pu me vaincre. Le plus grand chef triomphe toujours...

Il fallut encore plusieurs minutes, les sauveteurs travaillant avec un soin admirable, pour dégager un passage jusqu'à Khan. Des soldats s'élancèrent afin de soulever davantage la colonne, permettant enfin à Khan de se glisser hors de l'écrasant fardeau. Pour la première fois depuis un nombre d'heures impossible à évaluer, le poids du pilier ne pesait plus sur lui. Il pouvait à peine abaisser les bras, tant ils étaient engourdis et raidis par l'effort.

— Occupez-vous de Joaquin, ordonna-t-il, déterminé à ce que son garde du corps soit soigné sans délai. Soyez prudents ; j'ignore l'étendue de ses blessures.

Tandis qu'une équipe d'ingénieurs consolidait avec application la colonne suspendue ainsi que le reste du sanctuaire ravagé par le séisme, un médecin s'agenouilla auprès du corps inerte de Joaquin afin de vérifier ses signes vitaux.

— Fractures multiples des côtes, du bassin et des membres, annonça le médecin après un rapide examen, mais la colonne vertébrale semble intacte. Aucun signe de paralysie, bien qu'il souffre d'un état de choc et de traumatismes internes.

Le médecin leva les yeux vers Khan, à la fois soulagé et impressionné.

— Étant donné le nombre d'heures que vous avez passées prisonniers ici, je suis étonné qu'il ne soit pas dans un état encore plus grave.

— Joaquin est d'une constitution robuste, répondit simplement Khan, reconnaissant envers le génie génétique qui les avait tous deux dotés de facultés de récupération hors du commun. Malgré tout, il savait qu'ils avaient eu énormément de chance d'être secourus à temps. Je n'aurais pas tenu une heure de plus.

Tandis qu'il veillait sur Joaquin, un secouriste pansait les paumes écorchées et ensanglantées de Khan. On lui apporta de l'eau fraîche pour apaiser sa gorge

desséchée, mais il refusa de quitter le chaitya effondré avant d'avoir vu Joaquin être délicatement transporté sur une civière. Bien que le garde du corps demeurât inconscient, ses gémissements de douleur s'apaisèrent enfin lorsque les puissants antalgiques administrés par le médecin firent effet.

On proposa également une civière à Khan, mais il préféra quitter le temple sur ses propres jambes, aussi douloureuses et épuisées fussent-elles. Les médecins et sauveteurs se contentèrent donc de l'escorter jusqu'à la surface. Ils déposèrent sur ses épaules une couverture militaire, que Khan porta avec autant de fierté qu'un manteau d'hermine.

Ament vint à sa rencontre sous l'arche du gopuram, tenant une tasse de chai brûlant. Le simple fait qu'elle ait pu parcourir près de mille deux cents kilomètres depuis Chandigarh donnait une idée du temps qu'il était resté enseveli sous les ruines du temple. La lumière du jour filtrant à travers le ciel couvert et pluvieux le confirmait également. La pluie qui fouettait son visage lui parut délicieusement fraîche après son interminable épreuve dans les profondeurs du sanctuaire.

L'aube s'est levée, constata-t-il avec satisfaction, laissant derrière lui les ténèbres des dernières heures. Un nouveau jour commence...

— Je suis soulagée de vous retrouver sain et sauf, Seigneur Khan, dit Ament.

Ses doigts étaient encore trop crispés pour saisir la tasse ; elle la porta donc elle-même à ses lèvres afin qu'il puisse boire. Le thé brûlant avait un goût doux et revigorant.

— Le sort de Joaquin m'attriste, poursuivit-elle, mais je suis certaine qu'avec le temps il se rétablira.

Alors que son corps n'avait pas encore récupéré de son épreuve, l'esprit de Khan était déjà tourné vers la suite.

— Le séisme..., croassa-t-il d'une voix rauque. C'est Hunyadi qui l'a provoqué.

Ament ne parut pas surprise.

— Les informations sont encore incomplètes, mais nous pensons que quelqu'un a fait exploser un dispositif à effet de souffle au fond d'un réservoir voisin. En théorie, une force suffisante, combinée à la pression de l'eau, aurait pu surcharger une faille tectonique sous-jacente et déclencher une activité sismique dans la région. Elle essuya la poussière incrustée sur son visage avec une serviette propre. Il reste bien sûr beaucoup à éclaircir.

Inutile, pensa Khan avec une colère brûlante. Une rage ardente consumait son être comme un bûcher funéraire.

Je sais qui est responsable.

* * * * *

Peu après, installé sur le siège passager de son hélicoptère privé, Khan eut l'occasion de constater toute l'ampleur du désastre. Une pluie battante tombait, mais il distinguait malgré tout les vestiges aplatis de nombreux petits villages, dont beaucoup avaient été presque entièrement détruits par le séisme. Les maisons

traditionnelles en pierre et en torchis s'étaient effondrées sur elles-mêmes, ensevelissant sans doute leurs habitants endormis. Les châteaux d'eau surélevés s'étaient écroulés, leurs eaux répandues ajoutant encore au chaos boueux qui engloutissait la campagne, tandis que la pluie diluvienne compliquait davantage les opérations de secours. Khan contemplait cette dévastation avec un mélange croissant de stupeur et de colère. Bien souvent, il ne subsistait des villages autrefois prospères que quelques huttes au toit de chaume qui, ironie du sort, avaient mieux résisté au tremblement de terre que les habitations plus coûteuses en argile et en bois. La terre elle-même s'était déchirée par endroits, laissant surgir de hautes falaises de roche fracturée, bordées de gouffres et de profondes fissures. La terre elle-même est blessée, songea Khan, autant que les malheureux qui vivaient sur elle.

Assise derrière lui, Ament commentait avec précision la tragédie qui se déroulait sous leurs yeux.

— Les premiers rapports indiquent que plus de vingt villages ont été en grande partie anéantis, laissant environ cent trente mille personnes sans abri. Pour aggraver encore la situation, le séisme s'est produit exactement à 3 h 53 du matin, alors que la plupart des habitants dormaient chez eux. Le nombre exact de victimes reste inconnu, mais le bilan final pourrait atteindre trente mille morts.

Khan peinait à mesurer l'ampleur de la catastrophe. Toute une population rayée de la carte, songea-t-il avec une colère grandissante, et tout cela par la faute de Hunyadi. Il serra les poings, ignorant la douleur qui traversait ses paumes à vif, encore couvertes de bandages. L'hélicoptère survola une école en briques réduite à un simple amas de gravats, et son désir de vengeance contre le surhomme roumain prit une intensité nouvelle. Hunyadi n'avait pas seulement tenté d'assassiner Khan ; il avait également massacré sans le moindre remords des milliers d'innocents que Khan considérait comme étant sous sa protection.

Un pincement de culpabilité lui rappela qu'il avait lui-même, un temps, envisagé une atrocité semblable en utilisant Morning Star contre la population de Bosnie. Mais cette idée n'avait été qu'un accès de colère, finalement dissipé grâce à l'appel d'Ament à sa conscience. Hunyadi, lui, n'avait fait preuve d'aucune retenue.

La justice exigeait que Hunyadi paie pour les crimes commis contre le peuple de Khan, et Khan ne voyait personne de plus qualifié que lui-même pour exécuter cette sentence de mort.

— Fiat justitia et ruant coeli, murmura-t-il gravement tandis que la pluie cinglait la verrière transparente de l'hélicoptère.

Que justice soit faite, quand bien même les cieux s'effondreraient.

CHAPITRE ONZE

LE LONGE DE VIC
HÔTEL ET CASINO DUNES
LAS VEGAS, NEVADA
ÉTATS-UNIS
1er OCTOBRE 1993

« Non merci, j'attends quelqu'un. »

Roberta poussa un soupir las tandis qu'un nouveau dragueur de bar s'éloignait de sa table, après lui avoir proposé de lui tenir compagnie. Me voilà en train d'essayer de rester discrète, pensa-t-elle, et tout à coup je suis plus populaire que Heidi Fleiss.

Ce n'était pourtant pas comme si elle n'avait pas choisi le coin le plus sombre et le plus retiré du lounge pour attendre son rendez-vous. De l'endroit où elle était assise, au fond de la salle étouffante et enfumée, elle distinguait à peine la scène, où la vedette country de second ordre Sonny Clemonds interprétait son succès humoristique, « Don't Send Me No E-Mail Unless You're a Female », devant un public pour la plupart indifférent et/ou ivre. À en juger par la façon dont Sonny mâchait les paroles de sa chanson, elle n'était pas certaine qu'il soit lui-même très sobre.

Enfin bon, songea-t-elle avec philosophie en prenant une gorgée d'un cocktail beaucoup trop dilué, je suppose que je ne peux pas trop me plaindre si j'attire encore les loups à quarante-quatre ans. Elle balaya méthodiquement le lounge du regard, restant à l'affût du moindre signe d'assassins génétiquement modifiés. Rien de tel qu'une vie de fugitive pour rester en forme.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre, se demandant ce qui retardait son contact. S'ennuyant et momentanément convaincue que les hommes de main de Khan n'étaient nulle part en vue, elle ouvrit un journal qu'elle avait acheté en se rendant au lounge. Un gros titre en première page attira son attention : « Le projet Génome humain entreprend de cartographier l'ADN. » Roberta gémit tout haut en parcourant l'article consacré à cette ambitieuse tentative, qui débutait aujourd'hui, de cartographier et de séquencer l'intégralité de la structure de l'ADN humain. Bien sûr, Seven et elle savaient que cette entreprise était en préparation, mais cela restait un choc de le voir imprimé noir sur blanc en première page du journal, surtout après tout le secret obsessionnel entourant les véritables origines de Khan et de ses semblables.

Et c'est reparti, pensa-t-elle. Elle pria pour que ce nouveau projet produise davantage de résultats positifs, comme des traitements contre diverses maladies et anomalies génétiques, que le défunt et nullement regretté Projet Chrysalis de Sarina

Kaur. On peut toujours espérer, se rassura-t-elle. Seven dit que l'humanité peut apprendre de ses erreurs, aussi lent et douloureux que soit le processus.

« Helen ? »

Une voix familière tira Roberta de sa sombre rêverie. Elle leva les yeux et aperçut Shannon O'Donnell, sa future astronaute préférée, qui la regardait à travers la pénombre du lounge. « Désolée de t'avoir fait attendre, mais il y a eu un imprévu au laboratoire, et je ne pouvais pas vraiment expliquer que j'avais un rendez-vous plus urgent. » Elle repoussa une mèche de ses cheveux auburn hors de ses yeux. « Aux yeux des hauts responsables, je suis simplement ici à Las Vegas pour un peu de repos et de détente. »

« Aucun problème, » répondit Roberta. Elle jeta rapidement un regard autour d'elle pour s'assurer que personne ne les écoutait, puis baissa la voix. « Alors, comment ça se passe à la Zone 51 ? »

Shannon prit place sur le siège en face de Roberta. « La conception du moteur à impulsion nous pose toujours des problèmes. Les rapports de rendement énergétique sont plus contraignants que je ne le souhaiterais ; nous consommons beaucoup trop de deutérium pour obtenir la puissance nécessaire afin de nous approcher de la vitesse de la lumière. » Elle se pencha au-dessus de la table vers Roberta. « Peut-être pourrais-tu nous éclairer sur ce problème ? »

« Peut-être, » concéda Roberta. Récupérant son sac à main posé entre ses pieds, elle en sortit une enveloppe en papier kraft et la fit glisser sur la table jusqu'à Shannon. « Tu y trouveras peut-être quelques idées utiles. »

La jeune femme ne put résister à l'envie de jeter immédiatement un coup d'œil au contenu de l'enveloppe. Malgré la faible lumière du lounge, elle l'ouvrit et en sortit plusieurs pages couvertes de schémas et d'équations. Ses yeux couleur châtaigne s'écarquillèrent à mesure qu'elle parcourait les documents. « Bien sûr... » murmura-t-elle pour elle-même, manifestement enthousiasmée. « Je n'y aurais jamais pensé ! » Glissant précipitamment les feuilles dans l'enveloppe, elle leva les yeux vers Roberta avec un mélange d'admiration et de gratitude. « Merci infiniment, Helen ! Je le vois déjà : cela va nous faire gagner des mois, peut-être même des années de développement ! »

Roberta grimaça intérieurement, ressentant une pointe de culpabilité chaque fois que Shannon l'appelait « Helen ». La jeune ingénieure de la NASA mettait sa carrière — ainsi que son habilitation de sécurité — en jeu chaque fois qu'elle rencontrait Roberta de cette manière, et pourtant la femme plus âgée continuait d'utiliser le pseudonyme « Helen Swanson » chaque fois qu'elle avait affaire à Shannon. C'était inévitable, cependant ; moins il y avait de personnes au courant de l'existence de Roberta Lincoln et de son lien avec Gary Seven, mieux cela valait.

« J'aimerais pouvoir m'attribuer le mérite de ces brillantes intuitions scientifiques, » plaisanta-t-elle, « mais je ne suis qu'un intermédiaire, tu sais. »

« C'est ce que tu ne cesses de me répéter, » répondit Shannon avec scepticisme. Elle n'avait pas l'air d'y croire complètement.

Roberta avait rencontré Shannon O'Donnell pour la première fois sept ans plus tôt, lorsque la femme plus âgée s'était téléportée dans la Zone 51 afin de récupérer quelques éléments de technologie du XXIIIe siècle que l'équipage de l'Enterprise avait accidentellement laissés derrière lui lors de son expédition de 1986 pour enlever des baleines. Shannon avait fait forte impression sur Roberta à l'époque et, au cours des semaines et des mois qui suivirent, Roberta avait, d'abord avec prudence et discrétion, fait de Shannon une alliée précieuse au sein de la Zone 51. Avec la bénédiction et les encouragements de Seven, « Helen » fournissait depuis des années à Shannon, de temps à autre, des informations sur l'ingénierie des vaisseaux spatiaux, tout en gardant secrète, même aux yeux de la jeune employée passionnée de l'aérospatiale, l'origine extraterrestre de ces renseignements.

« Le docteur Carlson est toujours la seule personne de Groom Lake à être au courant de notre arrangement particulier ? » demanda Roberta, déterminée à ce que l'aide clandestine apportée par Seven au projet DY-100 reste strictement limitée aux personnes qui avaient besoin de la connaître.

« Absolument, » affirma Shannon. Une expression de regret traversa son visage. « J'aimerais qu'il y ait un moyen de mettre Shaun — le lieutenant Christopher — dans la confidence, mais... non, ce n'est pas possible. » Elle secoua tristement la tête. « Il se sentirait moralement obligé de le signaler. Il est droit comme une flèche sur ce point. Exactement comme son père. »

Roberta se rappela que le père du lieutenant Christopher était un pilote décoré de l'armée de l'air qui avait autrefois été impliqué dans un incident mineur lié à un OVNI. Roberta elle-même avait plus tard sauvé le capitaine John Christopher d'un chasseur d'extraterrestres obsessionnel, sans se douter que son fils, qui n'était alors pas encore né, ferait un jour partie intégrante de l'une des opérations parallèles de Seven. Oublie Kevin Bacon, pensa-t-elle. Nous ne sommes tous qu'à six degrés de séparation de M. Spock !

« Je pense que, pour le moment, il vaut mieux que cela reste notre petit secret, » dit-elle, ayant du mal à imaginer une quelconque circonstance où il serait souhaitable de mettre une autre personne au courant de cette opération. Les espions de Khan étaient partout.

Un serveur passa prendre la commande de Shannon, et Roberta profita de l'occasion pour commander un autre mimosa pour elle aussi. Après tout, pensa-t-elle, ce n'est pas comme si je devais rentrer en voiture.

Shannon glissa soigneusement l'enveloppe pliée dans son propre sac à main, puis se renversa sur son siège en attendant son cocktail. Une salve d'applaudissements accueillit une nouvelle chansonnette de Sonny Clemonds. « J'imagine que tu ne vas toujours pas me dire d'où vient tout ce savoir-faire technique extraordinaire ? » Elle esquissa un sourire résigné. « Je te pose la question à chaque fois, et tu ne lâches jamais le moindre mot. »

Des souvenirs de Reykjavik traversèrent l'esprit de Roberta. « Euh... ce n'est pas tout à fait vrai, » dit-elle d'un ton énigmatique. « Mais crois-moi, il vaut mieux que les choses restent ainsi. »

« Mais qu'est-ce que tu y gagnes ? » insista Shannon, l'anonymat de sa bienfaitrice lui pesant manifestement. Elle baissa la voix jusqu'à un murmure pressant. « Pourquoi te donnes-tu tout ce mal pour aider le gouvernement des États-Unis à construire un vaisseau interstellaire top secret à sommeil prolongé ? »

Roberta se tortilla mal à l'aise sur son siège. Comment pouvait-elle expliquer à cette jeune femme idéaliste que le DY-100 constituait le plan de secours de Gary Seven, au cas où la Troisième Guerre mondiale deviendrait inévitable ? Si nécessaire, ce vaisseau spatial de haute technologie pourrait servir d'arche futuriste, capable de transporter une poignée de survivants humains vers un nouveau départ sur un autre monde. Roberta priait pour qu'on n'en arrive jamais là, mais il n'y avait aucun moyen d'en être certaine, surtout dans un monde où existait Khan Noonien Singh, c'est-à-dire le Tyran Autrefois Connu sous le Nom de Noon.

« Crois-moi, » dit Roberta à Shannon. « Tu ne veux pas le savoir. »

CHAPITRE DOUZE

QUELQUE PART SOUS LA MER MÉDITERRANÉE
7 FÉVRIER 1994

Voilà donc à quoi doit ressembler un voyage dans l'espace, songea Khan tandis que son sous-marin glissait loin sous les vagues. Enveloppé dans une coque d'acier à haute résistance, au sein d'une bulle d'air artificielle, il voyageait presque en silence dans les profondeurs glacées d'un environnement totalement hostile à la vie humaine — tout comme il le ferait au cours d'un voyage vers les étoiles. Un jour, pensa-t-il, après avoir soumis la Terre et apporté la paix à ses milliards d'habitants qui souffrent, je devrais peut-être aspirer à conquérir également l'espace. Dans ma vieillesse, peut-être, tel Ulysse de Tennyson, m'élançant dans une ultime aventure héroïque « au-delà des ultimes limites de la pensée humaine ». Cette idée lui plut, et un sourire discret releva les coins de ses lèvres. Ce serait une fin digne de ce nom...

Mais cela n'arriverait que dans de nombreuses décennies. Pour l'heure, il avait une affaire bien plus brutale à régler ; plus précisément, la destruction immédiate de Vasily Hunyadi et de ses lieutenants surhumains déloyaux.

Il se tenait dans le poste de commandement du SGK Kaur tandis que le sous-marin nucléaire, le premier d'une flotte appelée à s'agrandir, faisait route vers l'entrée de la mer Adriatique. Des renseignements fiables situaient Hunyadi et son état-major dans une base de la ville bosnienne de Dubrovnik ; Khan avait donc l'intention de s'approcher suffisamment de la ville pour lancer un missile Tomahawk, acquis à grands frais sur le marché noir, contre le repaire de son ennemi. Équipé d'une ogive conventionnelle à haut pouvoir explosif, le missile réduirait en cendres le bâtiment lourdement gardé avant même que Hunyadi ne sache qu'il était attaqué.

L'effet de surprise était essentiel à sa stratégie. Bien que la portée opérationnelle du Tomahawk dépassât les mille cinq cents kilomètres, ce qui signifiait que Khan aurait théoriquement pu lancer le missile depuis n'importe quel point de la Méditerranée, le quartier général de Hunyadi était protégé par des missiles Patriot obtenus illégalement, du type utilisé pendant la guerre du Golfe pour intercepter les missiles SCUD ennemis. En pénétrant dans l'Adriatique et en tirant le Tomahawk à seulement quelques centaines de kilomètres de Dubrovnik, Khan espérait laisser aux forces de Hunyadi peu, voire aucun, délai pour réagir au lancement ; le Tomahawk atteindrait sa cible avant qu'un seul Patriot puisse être déployé contre lui.

Du moins, tel était le plan. L'OTAN faisant alors respecter une zone d'exclusion aérienne au-dessus de la Bosnie, une attaque menée depuis un sous-marin

était apparue à Khan comme le moyen idéal d'assouvir sa vengeance contre Hunyadi sans avoir à se frayer un chemin à travers un espace aérien disputé ou un territoire ravagé par la guerre. Même Ament, qui désapprouvait habituellement les « aventures militaires », avait admis qu'une approche sous-marine offrait le moins de risques d'être repéré et/ou de provoquer un affrontement ouvert ; selon ses propres termes, elle était « admirablement discrète ».

Pour sa part, Khan se préoccupait moins d'éviter la réprobation publique que de prendre Hunyadi par surprise, même s'il reconnaissait qu'il y avait de réels avantages diplomatiques à éviter les forces de maintien de la paix des Nations unies qui patrouillaient dans la région. Ament avait initialement exhorté Khan à laisser l'ONU, avec le soutien militaire de l'OTAN, s'occuper de Hunyadi en même temps que de plusieurs autres criminels de guerre des Balkans, mais Khan avait peu de foi dans la capacité d'hommes ordinaires à rendre justice à un individu tel que Hunyadi. De plus, il avait un compte personnel à régler avec le surhomme roumain. Les âmes de milliers de compatriotes assassinés réclament vengeance, pensa-t-il avec résolution, et tout cela parce que Hunyadi voulait ma mort.

Comme un mauvais tireur, le Roumain avait manqué sa cible, mais tué d'innombrables autres personnes dans sa tentative. À l'inverse, Khan projetait une frappe chirurgicale contre Hunyadi qui réduirait au minimum les risques pour les civils innocents. Voilà la différence fondamentale entre nous, songea-t-il, et la raison pour laquelle moi seul suis véritablement né pour gouverner l'humanité avec sagesse.

« Seigneur Khan. » Le commandant du Kaur, le capitaine William Hapka, s'approcha de Khan sur la plateforme surélevée qui dominait le reste du poste de commandement. Deux périscopes cylindriques, l'un optique, l'autre électronique, s'élevaient comme des piliers métalliques solidement fixés au centre du socle. Derrière la plateforme, à l'arrière du poste de commandement, une équipe de jeunes officiers reportait la progression du sous-marin sur du papier calque tendu sur la table de navigation. « Nous approchons du détroit d'Otrante. »

« Excellent, » félicita Khan. Le Kaur avait effectué une bonne traversée depuis son départ de Bombay, près de quatre jours plus tôt. Leur itinéraire les avait conduits en remontant la mer Rouge puis en franchissant le canal de Suez sans être détectés. À présent, tandis qu'ils faisaient route directement vers l'entrée de l'Adriatique, entre les côtes de l'Italie et de l'Albanie, Khan savourait déjà l'enivrante ivresse de la vengeance. Quelques heures seulement les séparaient encore du moment où le sous-marin entrerait à portée de Dubrovnik.

L'atmosphère feutrée du poste de commandement, où le bruit était habituellement réduit au minimum, ne laissait guère deviner le degré de concentration et l'efficacité de l'équipage. Depuis son poste sur le socle du périscope, Khan pouvait embrasser du regard le centre nerveux du sous-marin. Un personnel hautement qualifié, vêtu d'uniformes bleu-vert identiques, occupait des consoles de commande informatisées disposées autour et en avant de la plateforme centrale. Les consoles étaient tournées à l'opposé du socle, si bien que Khan et le capitaine pouvaient observer par-dessus l'épaule des marins travaillant côte à côte à la navigation, à la

barre ou au contrôle des armes. Des écrans de télévision en circuit fermé surveillaient la salle des machines, le compartiment du réacteur, le local sonar et les autres compartiments vitaux. Les cadrans et afficheurs illuminés projetaient des ombres colorées sur des visages attentifs et déterminés représentant une grande diversité de races et d'origines ethniques. L'espace était compté, mais Khan était impressionné par l'efficacité avec laquelle l'équipage accomplissait sa tâche malgré l'exiguïté des lieux.

Heureusement que Joaquin n'a pas pu m'accompagner, pensa Khan. Cela lui paraissait étrangement inhabituel, mais aussi curieusement libérateur, de ne pas avoir son imposant garde du corps constamment sur ses talons ; toujours en convalescence après les blessures subies lors du terrible tremblement de terre de septembre, Joaquin n'était pas en état d'entreprendre ce voyage — ni d'empêcher Khan de le faire.

Chacun de ses conseillers avait déconseillé à Khan de participer personnellement à cette mission sous-marine, mais il les avait tous désavoués. Je ne suis pas homme à rester les bras croisés pendant que d'autres livrent mes batailles, se répéta-t-il intérieurement, ni à manquer le baptême du feu de mon navire amiral.

Unique en son genre, le Ship of the Great Khanate Kaur était un sous-marin nucléaire de conception ultramoderne, largement inspiré des bâtiments de la classe Los Angeles de la marine américaine, mais doté de plusieurs caractéristiques spéciales imaginées par Khan lui-même. Sa construction avait coûté plus de quarante milliards de roupies et ce navire ne constituait que le début de la flotte de guerre qu'il envisageait de créer pour rivaliser avec celles des États-Unis ou de la Russie. Le Kaur, baptisé en l'honneur de la mère martyre de Khan, était un prédateur sous-marin rapide et silencieux, comme Hunyadi allait bientôt le découvrir.

Khan remarqua une soudaine agitation en contrebas. Un message fut transmis depuis la salle sonar, située un compartiment plus loin, à l'officier de quart, qui communiqua aussitôt la nouvelle au capitaine Hapka. La plateforme en métal grillagé vibra légèrement sous ses pas. « Le sonar passif détecte la présence de mines droit devant, monsieur. »

« Je vois, » dit Hapka. Khan fit un pas en arrière afin de le laisser gérer la situation. Bien que tous les hommes à bord eussent juré de vivre ou de mourir selon ses ordres, il ne souhaitait pas affaiblir l'autorité du capitaine, sauf en cas d'absolue nécessité. « Pouvons-nous les contourner ? » demanda Hapka.

« Non, monsieur, » répondit l'officier de quart. C'était un marin robuste et tatoué originaire de Marseille, qui avait quitté la marine française pour protester contre le bombardement, en 1985, du navire de Greenpeace, le Rainbow Warrior, par les services secrets français. Une plaque nominative sur son uniforme l'identifiait comme le lieutenant Guillaume Cassel. « Les mines bloquent le passage. »

Hapka caressa sa barbe en réfléchissant aux différentes possibilités. Des croissants argentés brillaient sur son col, tandis que la poche de poitrine de son uniforme arborait une impressionnante collection de médailles et de décorations soigneusement astiquées. Bien qu'il ne fût pas issu du génie génétique, le capitaine

s'était déjà forgé une solide réputation de sous-marinier avant de rejoindre la marine privée de Khan, s'étant distingué pendant la guerre des Malouines. C'était il y avait bien des années, et les favoris couleur rouille de Hapka étaient désormais striés de gris, mais Khan savait qu'il avait la chance de pouvoir compter sur un marin aussi expérimenté à la tête de son navire amiral.

« Bien, nous sommes allés beaucoup trop loin pour faire demi-tour maintenant. » Le capitaine ne se laissa pas décourager par la menace des mines. « Lancez un balayage à énergie phasée. Pleine puissance. Dispersion à quatre-vingt-dix degrés. » Il se tourna vers Khan pendant que l'officier de quart transmettait verbalement les ordres du capitaine à l'officier responsable des lasers avant du Kaur. « Il semble, Votre Excellence, » dit calmement Hapka à Khan, « que nous ayons l'occasion de voir comment votre nouveau système laser se comporte en situation réelle. »

« J'ai une grande confiance, aussi bien dans cette technologie que dans votre équipage, capitaine, » répondit Khan avec assurance. Ingénieur de formation, il avait lui-même conçu le système de défense unique du sous-marin, qui utilisait une batterie de lasers à énergie phasée de forte intensité pour balayer la mer devant le Kaur et éliminer tout obstacle physique, artificiel ou naturel. Le système s'était admirablement comporté lors des essais réalisés au large de Bombay, mais il n'avait encore jamais été mis à l'épreuve dans des conditions de combat réelles. « Pouvons-nous observer l'opération de plus près ? »

« Bien entendu, monsieur. » Hapka conduisit prestement Khan par un court escalier métallique jusqu'au niveau inférieur du poste de commandement. Se tournant de côté, ils se faufilèrent entre les différents membres de l'équipage à leur poste jusqu'à se placer juste derrière la jeune officier assise devant les commandes des lasers. Si l'officier d'armement, une jeune Philippine, était intimidée par l'attention de ses supérieurs, elle le dissimulait admirablement, gardant les yeux fixés sur un écran de contrôle tout en manipulant à la main une série de boutons et d'interrupteurs. « Des contacts, lieutenant Bataeo ? »

« Pas encore, monsieur, » répondit la jeune marin d'une voix nette. Ses cheveux noirs de jais étaient coupés très court. « Je lance un second balayage. »

Une ligne blanche éclatante balayait l'écran verdâtre de gauche à droite puis de droite à gauche, comme un essuie-glace s'efforçant d'effacer des gouttes de pluie éclaboussées sur un pare-brise. Khan n'eut aucun mal à imaginer la réalité représentée sur l'écran ; dans son esprit, il voyait un rayon couleur saphir incandescent fendre les ténèbres stygiques à l'extérieur du navire, ouvrant un couloir de sécurité plusieurs mètres devant l'étrave arrondie du Kaur. Tel un glaive flamboyant, pensa-t-il avec fierté, brillant sous la mer.

« Là ! » s'écria Bataeo en pointant l'écran où un point circulaire venait brièvement de s'illuminer sur le passage de la ligne phosphorescente. Un bip électronique grave accompagna l'apparition du signal. « Contact ! »

Une fraction de seconde plus tard, une onde de choc secoua le poste de commandement, obligeant Khan à s'agripper à la poignée d'une armoire à cartes suspendue pour garder l'équilibre. Une mine, comprit-il aussitôt, venait d'être

déclenchée par le laser. En théorie, l'explosion avait eu lieu à une distance de sécurité, suffisamment en avant du sous-marin pour que celui-ci ne subisse aucun dommage ; néanmoins, Khan passa quelques instants d'appréhension à vérifier mentalement ses calculs. Nous ne devrions courir que peu de risques, pensa-t-il, à moins que ces mines ne soient beaucoup plus puissantes que les modèles classiques.

Il entendit la jeune lieutenante déglutir involontairement tandis que l'onde de choc les traversait, les laissant ébranlés mais indemnes. « Est-ce tout ? » demanda Khan d'un ton moqueur. Il adressa un sourire de prédateur au capitaine. Une mèche de cheveux s'était rabattue devant ses yeux, et il la repoussa ; il avait renoncé au turban afin de s'adapter à la faible hauteur sous plafond du sous-marin. « Nos ennemis devront faire beaucoup mieux que cela s'ils espèrent arrêter notre progression. »

Il ne faisait aucun doute pour lui que les forces de Hunyadi avaient semé le détroit de mines, dans une vaine tentative de supprimer leur vulnérabilité à une attaque venue de la mer. Mais elles avaient gravement sous-estimé la détermination de Khan autant que les moyens dont il disposait. Une erreur fatale, prophétisa-t-il.

« Encore ! » lança avec enthousiasme l'officier d'armement. Khan regarda l'écran juste à temps pour apercevoir un second point blanc s'éteindre, tel un météore disparaissant dans le néant. « On en a eu une autre ! »

Cette fois, Khan ne s'agrippa pas à la poignée de l'armoire. Anticipant l'onde de choc, il écarta les jambes afin de mieux encaisser la secousse, qui fit tanguer le plancher du sous-marin sous ses pieds comme si celui-ci était ballotté à la surface d'une mer déchaînée au lieu de naviguer discrètement à plus de deux cents mètres sous les vagues. Les cordons et les câbles suspendus se mirent à osciller violemment. Les turbulences des profondeurs lui rappelèrent les secousses dévastatrices qui avaient ébranlé le Maharashtra plus de quatre mois auparavant, attisant encore la juste colère qui couvait dans sa poitrine. Les poings serrés le long du corps, il accompagna les mouvements du sous-marin secoué par la tempête, résolu à ne plus jamais se laisser déséquilibrer par les manœuvres perfides de Hunyadi.

Comme précédemment, les perturbations provoquées par l'agonie explosive de la mine s'estompèrent en quelques secondes, sans interrompre le voyage de vengeance du Kaur. Khan éprouva une fierté légitime devant les performances remarquables de son navire. « Je crois, capitaine, que les lasers ont passé l'épreuve avec les honneurs. »

« Il semble bien, monsieur, » reconnut Hapka. Une expression soucieuse contredisait toutefois son approbation, pourtant sincère, du système de défense laser. Son regard se porta vers le plafond, comme s'il s'attendait à une attaque venue d'en haut. Le plafond bas, équipé de tubes fluorescents blancs, lui masquait la vue de l'épaisse coque d'acier au-dessus du poste de commandement, seule protection contre la pression de deux cents mètres d'eau de mer glaciale. « Ces mines faisaient un vacarme du diable, tout de même. »

Khan comprenait l'inquiétude du capitaine. Détruire ces mines, aussi indispensable que cela fût pour leur mission, avait inévitablement compromis le passage discret du Kaur dans le détroit. Qui pouvait savoir quelles oreilles ennemies

avaient perçu les deux détonations et en avaient déduit la présence d'un intrus dans leurs eaux ? Le plus grand atout d'un sous-marin était son silence, et le Kaur venait d'être contraint de sonner à la porte sous-marine — deux fois. Voilà qui réduit à néant l'effet de surprise, pensa Khan avec amertume. Il ne pouvait qu'espérer que la nouvelle n'atteindrait pas Hunyadi avant que le Kaur ne soit à portée de tir de Dubrovnik.

À son honneur, le capitaine Hapka ne suggéra pas de faire demi-tour et d'abandonner la mission. Heureusement ; Khan l'aurait relevé de son commandement sur-le-champ s'il l'avait fait. « Nous devrions nous attendre à rencontrer un bâtiment ennemi, » observa Khan.

« Toujours, monsieur. » Hapka se retourna et donna de nouveaux ordres à l'officier de quart. « Modifiez le cap de deux-zéro-cinq degrés et faites-nous descendre de cinquante mètres supplémentaires. » Khan comprit que le capitaine prenait des mesures d'évitement afin de semer tout ennemi ayant pu repérer le vacarme provoqué par l'explosion des mines. « Revenez à notre cap et à notre route d'origine une fois que nous aurons mis un ou deux kilomètres entre nous et ces pétards. »

Cassel répéta les ordres du capitaine à l'officier de plongée, qui les transmit aux marins tenant effectivement les commandes de barre. Khan sentit le plancher s'incliner sous ses pieds tandis que le sous-marin plongeait selon un angle d'environ dix degrés. Si la chance leur souriait, cette manœuvre permettrait au Kaur de poursuivre sa route sans être inquiété, même si ce détour leur faisait perdre un peu de temps. Khan se résolut à faire preuve de patience. Il avait attendu quatre mois pour frapper Hunyadi en retour. Une heure de plus ou de moins ne ferait guère de différence.

Du moins l'espérait-il. Un soudain et puissant tintement, semblable au carillon sonore d'une énorme cloche, résonna dans le poste de commandement, réduisant à néant cet espoir. Khan n'eut pas besoin du capitaine pour comprendre ce que signifiait cette sonnerie : le Kaur venait d'être repéré par le sonar d'un autre navire.

L'interphone grésilla, relayant des messages urgents en provenance de la salle sonar. « Contact détecté ! Sous l'eau, cap direct sur nous, vitesse trente nœuds... » Une brève pause suivit pendant que les ordinateurs du Kaur tentaient d'identifier le bâtiment approchant à partir de sa signature sonar. Sur l'écran de télévision surveillant la salle sonar, un membre de l'équipage portant un casque écoutait le signal avec une intense concentration, identifiant sa source presque aussi rapidement que les ordinateurs. « Sous-marin d'attaque de classe Akula, rapprochement rapide ! »

« Aux postes de combat ! » réagit Hapka. Il bondit de nouveau sur la plateforme du périscope, arracha un haut-parleur portatif de son support et répéta l'ordre dans l'interphone. Khan se hâta de le suivre, gravissant les marches deux ou trois à la fois. « Rechargez les lasers ! »

Khan jura entre ses dents. Manifestement, ils ne s'étaient pas suffisamment éloignés du lieu où ils avaient détruit les mines ; les deux explosions avaient dû attirer l'Akula, que Hunyadi avait très certainement obtenu grâce à ses alliés au sein de la

marine russe. Il semble que nous devions finalement nous battre pour atteindre la Bosnie, réalisa-t-il. Il adopta une posture de commandement, les mains croisées derrière le dos, la mâchoire crispée avec défi. Ainsi soit-il.

Les sonneries graves résonnaient dans tout le poste de commandement, attestant que le sous-marin ennemi continuait de « pinguer » le Kaur avec son sonar. Des voyants d'urgence rouges se mirent à clignoter derrière leurs cages métalliques de protection. Malgré la puissance de feu considérable du Kaur, Khan se sentit désagréablement exposé et vulnérable.

« Sonar à la passerelle, l'ennemi remplit ses tubes lance-torpilles. » En d'autres termes, il se préparait à attaquer. « Ouverture des portes des tubes lance-torpilles ! »

Hapka lança ses ordres plus vite que l'eau ne s'engouffre dans une cloison percée. « Commencez le ciblage, mode instantané. Les lasers pour la défense. Les torpilles pour l'attaque. » Une vive inquiétude accentua les rides de son visage buriné. Il fixa le relèvement du sous-marin attaquant. « Remplissez les tubes — et donnez-moi ces solutions de tir au plus vite ! »

Khan comprit immédiatement la stratégie du capitaine : utiliser les lasers contre les torpilles ennemies tout en visant l'Akula avec les propres torpilles du Kaur. Une tactique avisée, jugea-t-il avec approbation, d'autant que le Kaur disposait dans son arsenal d'au moins une torpille tout à fait particulière.

« Deux torpilles lancées et en route ! » annonça la salle sonar, avant de commencer un compte rendu continu de leur vitesse, de leur cap et de leur distance. Simultanément, Khan savait qu'un système informatique relié transmettait toutes les données sonar concernant les torpilles ennemies aux circuits de ciblage du système de défense laser. « Verrouillage des torpilles ! » retentit l'interphone, indiquant que les torpilles ennemies avaient acquis le Kaur comme cible. « Je répète : verrouillage confirmé ! »

« Les lasers ? » demanda sèchement Hapka en jetant un regard vers le poste de contrôle des armes à sa droite. Khan trouva un certain réconfort dans le fait que, même sous l'eau, un rayon lumineux se déplaçait plus vite qu'une torpille propulsée par réaction.

« Prise d'un instantané ! » lança Bataeo. Le ciblage était une opération délicate, surtout avec trois objets se déplaçant rapidement. Dans des conditions idéales, on aurait eu le temps de vérifier et revérifier tous les calculs nécessaires avant de tirer ; mais sous le feu de l'ennemi, les ordinateurs ne pouvaient qu'effectuer un rapide « instantané » de la situation et espérer que cela suffirait. « Torpilles verrouillées, monsieur ! »

« Lasers, feu ! » ordonna Hapka, et Khan imagina deux faisceaux couleur saphir filer vers les torpilles meurtrières. Il se surprit à retenir son souffle, puis s'efforça de se détendre autant qu'il était humainement — ou plutôt surhumainement — possible. Sa glorieuse carrière allait-elle s'achever ici, sous cette mer impitoyable ? Si tel était le cas, Khan jura d'affronter son destin avec courage, ne regrettant qu'une seule chose : que Hunyadi et ses sbires ne périssent pas avant lui.

Une nouvelle onde de choc sous-marine secoua le Kaur, l'explosion paraissant beaucoup plus proche que les précédentes. Le sous-marin gîta brutalement sur tribord, projetant Khan contre l'imposante colonne d'acier du périscope électronique de recherche. Sa tunique de soie rouge s'accrocha à un boulon métallique, déchirant le tissu et éraflant la peau en dessous. Khan ignora la douleur, s'inquiétant davantage des dégâts éventuels subis par le sous-marin. L'une des torpilles avait-elle touché le navire ou avait-elle simplement explosé dangereusement à proximité ?

« Torpille numéro un détruite ! » annonça Bataeo avec un sourire. La sueur faisait briller son visage jeune et séduisant. Son enthousiasme s'évanouit une seconde plus tard lorsqu'elle fixa son écran avec consternation. « Cible numéro deux — elle continue d'approcher ! »

Non ! pensa Khan. Les lasers avaient détruit une torpille, mais manqué l'autre.

« Préparez-vous à l'impact ! » cria le capitaine Hapka, quelques secondes seulement avant que l'ogive guidée ne frappe le Kaur.

La plateforme bascula violemment et Khan entoura le périscope abaissé de ses bras, s'y cramponnant de toutes ses forces. Un tonnerre sous-marin emplit ses oreilles, mêlé au fracas du métal malmené. Les éclairages du plafond vacillèrent si bien que, durant quelques instants angoissants, le poste de commandement ne fut plus éclairé que par les écrans multicolores et les panneaux de contrôle encastrés dans les parois, tels d'étranges poissons bioluminescents brillant dans les eaux d'un aquarium plongé dans l'obscurité. Khan tourna les yeux vers Hapka ; à son horreur et à sa consternation, il aperçut le corps du capitaine étendu de tout son long sur le plancher bleu mat de la plateforme. Son front ensanglanté faisait écho à une traînée écarlate sur le carénage du périscope voisin. Khan devina que Hapka s'était violemment cogné la tête contre le périscope d'attaque au moment de l'impact.

N'ayant pas le temps d'évaluer la gravité des blessures du capitaine, Khan prit immédiatement le commandement.

« Appelez un médecin pour le capitaine Hapka, » ordonna-t-il sèchement à l'officier de quart ; Cassel était sans aucun doute un marin compétent, mais, à ce moment critique, Khan préférait ne confier son destin à personne d'autre qu'à lui-même. « Je prends le commandement de ce bâtiment. »

L'officier de quart déglutit visiblement, mais eut la sagesse de ne pas contester cette décision.

« À vos ordres, Votre Excellence. » Les traits tirés du Français et le ton inquiet de sa voix trahissaient son anxiété.

Khan était lui aussi inquiet, même si le Kaur pouvait théoriquement survivre à l'impact d'une seule torpille. Sa robuste double coque, inspirée de celle des super sous-marins russes de la classe Typhoon, avait également été renforcée par un alliage unique absorbant les chocs, que l'on ne trouvait que dans un royaume africain isolé et reculé. Khan s'était donné beaucoup de mal pour obtenir cet alliage destiné à son navire amiral, ce qui expliquait peut-être pourquoi lui-même et le reste des occupants du Kaur étaient encore en vie.

Mais pour combien de temps encore ? Khan était bien incapable d'évaluer l'ampleur des dégâts subis par les systèmes et les fonctions vitales du sous-marin. Je crains le pire, pensa-t-il.

« Les lasers sont hors service ! » s'exclama Bataeo, et Khan comprit qu'ils venaient de perdre leur première et meilleure ligne de défense. « Cette deuxième torpille a complètement détruit tout le réseau ! »

L'alimentation de secours se déclencha, rétablissant environ quatre-vingts pour cent de l'éclairage du poste de commandement. Khan aperçut des signes de dégâts tant parmi l'équipage que sur les équipements. Des voyants d'alarme clignotaient sur presque toutes les consoles, tandis que des ecchymoses, des coupures et des brûlures légères marquaient les visages des marins, dont l'inquiétude était manifeste. De la vapeur s'échappait d'une conduite rompue, sifflant comme un cobra en colère, jusqu'à ce qu'un membre de l'équipage, levant le bras pour atteindre le plafond, ferme manuellement une vanne. Des gerbes d'étincelles jaillissaient des panneaux de contrôle en court-circuit, avant d'être rapidement étouffées par un extincteur. Une légère fumée envahissait l'atmosphère confinée du poste de commandement, imprégnée d'une odeur de sueur froide et d'appréhension. Khan entendait hommes et femmes tousser à leur poste.

Le visage aussi immobile qu'un masque mortuaire en plâtre, Khan observa avec gravité deux marins aider un camarade tombé à regagner son siège devant les consoles de navigation. L'homme semblait s'être blessé à une jambe dans sa chute ; Khan ne pouvait dire immédiatement si le membre était cassé ou simplement foulé. Quoi qu'il en soit, l'homme ne demanda pas à être relevé de son service, mais reprit son poste en grimaçant de douleur tout en s'efforçant de remettre en ligne le système de positionnement global informatisé du navire. Un filet de sang s'écoulait sous le bas de son pantalon et tombait sur le plancher métallique usé du poste de commandement.

Des âmes courageuses, pensa Khan, la poitrine gonflée de fierté. Il ne pouvait rien demander de plus à ses soldats et pria seulement de ne pas les avoir tous conduits à une mort sous les flots. « Je donnerais maintenant mille lieues de mer, » murmura-t-il en reprenant les mots du Barde, « pour un seul arpent de terre stérile. »

Leur ennemi leur laissa peu de temps pour panser leurs blessures ou évaluer leur situation.

« Torpille à l'eau ! » annonça l'interphone depuis la salle sonar. Des crépitements d'électricité parasitèrent le message, rendant certaines informations inaudibles. « Relèvement zzzt !-zéro-zzzt ! Vitesse quarante nœuds. Distance zzzt ! mille et se rapproche... »

Khan espérait que les ordinateurs de ciblage recevaient, eux, toutes les données. « À la barre ! Toute à bâbord ! » ordonna-t-il avec autorité. Les lasers étant hors service, éviter la torpille représentait désormais leur unique espoir. Enjambant le corps inerte et ensanglanté du capitaine, il cria directement à l'équipe du contrôle des armes : « Déployez les contre-mesures ! »

« Oui, monsieur ! » répondit un marin norvégien avec vivacité, tandis que le Kaur éjectait une paire de leurres par les tubes prévus à cet effet. Khan les entendit émettre de puissants signaux sonores à l'extérieur du sous-marin. Avec un peu de chance, ces générateurs de bruit détourneraient la torpille en l'attirant loin du Kaur.

Cassel prit un instant pour s'adresser à Khan.

« Votre Excellence, vous devez partir ! » le pressa-t-il. Khan retrouvait dans les paroles du Français l'écho des inquiétudes de Joaquin et comprenait ses préoccupations ; il était peu probable que le Kaur puisse survivre à un nouveau coup direct, mais Khan avait peut-être encore le temps d'abandonner le sous-marin assiégé, à condition d'agir rapidement. « Vous n'êtes pas en sécurité ici. Le danger est trop grand ! »

« Non ! » rugit Khan. Son âme entière se révoltait à l'idée de fuir une bataille avant même d'avoir rendu un seul coup à son ennemi. Nous devons détruire totalement l'Akula, comprit-il, avant qu'il ne puisse nous attaquer de nouveau. « Avons-nous une solution de tir ? » demanda-t-il avec insistance à Bataeo. « Pour nos torpilles ? »

Assise devant sa console, la jeune officier d'armement acquiesça.

« Oui, sire. Au moins un bon instantané. » Ses doigts frappaient énergiquement les commandes. « Je transmets les données aux torpilles. »

Alors nous avons encore une chance, pensa Khan.

« Feu à volonté, » ordonna-t-il, avant d'hésiter un bref instant en songeant à jouer son dernier atout. Mieux vaut maintenant que jamais, décida-t-il. « Tube numéro quatre. »

Il échangea un regard avec Cassel, qui comprit aussitôt la portée de ce choix.

« Le Shkval ? »

« Exactement, » confirma Khan. « Rien n'est plus rapide. »

Une torpille ordinaire pouvait tout au plus atteindre 130 kilomètres à l'heure, mais le Shkval, torpille expérimentale mise au point par les Soviétiques à la fin des années soixante-dix puis perfectionnée depuis, pouvait atteindre une vitesse maximale de cent mètres par seconde ; elle fonctionnait selon le principe de la supercavitation, qui réduisait la traînée hydrodynamique en enfermant la torpille dans une bulle auto-générée de vapeur d'eau et de gaz. Khan avait payé une fortune pour obtenir un unique Shkval destiné à son sous-marin. Hunyadi n'est pas le seul surhomme à disposer de relations dans l'ancienne Union soviétique, songea-t-il gravement.

« Torpille lancée ! » annonça Bataeo. Le fracas provoqué par la sortie fulgurante du Shkval résonna dans tout le poste de commandement, couvrant un instant les « pings » incessants du sonar de l'Akula.

Khan acquiesça avec satisfaction. Seul le Shkval, raisonnait-il, pouvait renverser le cours de la bataille en frappant l'Akula avant même que le sous-marin russe ait le temps de se défendre ou de riposter. Aucun submersible conçu à ce jour ne pouvait aller assez vite pour échapper à cette torpille ultrarapide à propulsion-fusée utilisant la supercavitation, à supposer que le Shkval tienne réellement toutes ses promesses.

Il retint son souffle, sachant que la réponse ne tarderait pas.

Soit nous réussissons maintenant, soit nous périssons presque à coup sûr.

« La torpille ennemie s'écarte de nous, » annonça la salle sonar, rappelant à Khan qu'une troisième torpille adverse était toujours dans l'eau. « Elle se dirige vers les leurres ! »

Khan sourit. Peut-être que la fortune était finalement de son côté. Une onde de choc, faible comparée à celle provoquée par l'impact de la deuxième torpille contre la coque extérieure du Kaur, laissa penser que la torpille venait de détruire un ou plusieurs des leurres sonores plutôt que son sous-marin. Raté ! pensa Khan avec triomphe. Il appartenait désormais au Shkval de faire en sorte que l'Akula n'ait jamais l'occasion de tirer de nouveau sur le Kaur.

« Il se rapproche... il se rapproche... » commentait Bataeo en suivant la progression du Shkval, peinant à suivre la vitesse meurtrière de la torpille. Elle parlait comme un commissaire-priseur annonçant des enchères à toute vitesse. « Touché ! »

Les « pings » du sonar ennemi cessèrent brusquement, ne laissant derrière eux que des échos mourants. Khan entendit alors, étouffé mais indiscutable, le bruit d'un acier forgé se déchirant.

« Il se disloque ! » annonça avec excitation la salle sonar. Même à travers l'interphone, Khan percevait le soulagement du marin invisible. « Cible détruite. Je répète : cible détruite ! »

Ainsi tombe un ennemi de plus ! Khan savourait le nectar enivrant de la victoire. Ne vous interposez pas entre le dragon et sa colère ! Il se délecta de l'admiration de l'équipage, qui levait vers lui des regards empreints de gratitude et de respect sur des visages couverts de sueur et noircis par la fumée. Il s'avança d'un pas assuré jusqu'au bord avant de la plateforme du périscope et donna une vigoureuse tape dans le dos de l'officier de quart encore inquiet.

« À la barre, poursuivez notre route vers Dubrovnik. » Il parla d'une voix forte et claire afin que tout le poste de commandement l'entende. « Allons présenter nos compliments au boucher Hunyadi. »

Des rires et des acclamations accueillirent sa plaisanterie. Convaincu que le moral de l'équipage était revenu et que la crise était désormais passée, il se sentit suffisamment rassuré pour s'occuper du capitaine Hapka.

Le médecin du bord, le docteur Hoyt, avait déjà répondu à son appel et était agenouillé auprès du capitaine blessé, toujours inconscient sur le plancher de la plateforme. Hoyt braqua une lampe dans les yeux de Hapka afin de vérifier la réaction de ses pupilles.

« Alors, docteur, » demanda Khan au médecin, « comment se porte le capitaine ? »

« Une sévère commotion cérébrale, » répondit Hoyt, « avec peut-être une fine fracture de l'os pariétal gauche. » Khan remarqua que le médecin lui-même n'était pas sorti indemne du combat ; sa main droite était entourée de bandages et il semblait avoir perdu une ou deux dents. « Je ne pense pas que sa blessure mette sa vie en danger, mais je devrais le transporter à l'infirmerie. »

« Bien entendu, » acquiesça Khan. Peu désireux de se priver d'un membre du personnel du poste de commandement tant que le Kaur naviguait encore en eaux

hostiles, il ordonna à l'officier de quart de faire venir deux marins afin d'aider Hoyt à transporter Hapka. « Quels sont les autres blessés, docteur ? »

Tout en bandant le crâne ensanglanté du capitaine, Hoyt répondit :

« Trois hommes d'équipage ont été tués par l'explosion d'une cloison dans la salle des turbines, et un autre marin a été grièvement brûlé lors d'un incendie dans la cambuse. » L'uniforme du médecin sentait la graisse et la fumée. « Heureusement, aucune fuite de radiations n'a été détectée au niveau du réacteur. » Il secoua tristement la tête à cette seule idée. « Cela aurait pu être bien pire, Votre Excellence. »

« C'est exact, » confirma Khan. Il regrettait chaque vie perdue sous son commandement, mais savait que son devoir souverain de venger les villageois assassinés du Maharashtra et de mettre un terme aux ambitions démesurées de Hunyadi justifiait tous les sacrifices nécessaires. Ainsi vont les fortunes de la guerre, songea-t-il, tout en se promettant de veiller à ce que les veuves et les enfants des membres d'équipage disparus soient correctement pris en charge, une fois les sanglantes affaires du jour terminées.

Khan brûlait d'achever sa mission et de rentrer en Inde. Levant les yeux vers les écrans de télévision fixés autour du poste de commandement, il observa l'équipage lutter pour contenir des voies d'eau et de petits incendies dans tout le bâtiment. À son grand soulagement, il ne vit aucun dommage fatal aux tubes de lancement verticaux de missiles du Kaur.

« Dans combien de temps pourrons-nous lancer le missile ? » demanda-t-il à haute voix.

« Nous approchons du point de lancement, » annonça un officier de navigation en surveillant la table de traçage automatisée. Un plan de tir fondé sur le GPS avait déjà été introduit dans le système de guidage du missile ; le Kaur n'avait plus qu'à atteindre le point de lancement préprogrammé afin de garantir un tir précis. « Temps estimé avant le point de lancement : dix minutes et seize secondes. »

Tant mieux, pensa Khan, sentant son sang battre plus fort sous l'effet de l'anticipation. Enfin, l'heure de la vengeance était presque arrivée.

« Faites-nous remonter, à la barre, » ordonna-t-il avec empressement. Le Kaur devait remonter à l'immersion périscopique avant de lancer le Tomahawk, tout en réduisant presque complètement sa vitesse. « Réduisez à un tiers de la vitesse. »

Mais avant que l'officier de plongée puisse transmettre les ordres de Khan aux deux hommes chargés des barres de plongée et du gouvernail, une violente explosion secoua tout le sous-marin. La plateforme du périscope bascula sur tribord, projetant brutalement Khan contre la rambarde de sécurité et lui meurtrissant les côtes. Des gerbes d'étincelles bleu-blanc jaillirent des panneaux de contrôle, obligeant leurs opérateurs à bondir en arrière sous peine d'être électrocutés. Le métal déchiré poussa un cri strident dans les espaces techniques situés sous le poste de commandement, tandis que les périscopes vibraient dans leurs logements.

Solidement sanglés à leur siège, les timoniers se débattaient avec leurs volants de commande, luttant — en vain — pour maintenir le Kaur en équilibre.

« Quel est ce désastre ? » s'écria Khan, déconcerté. Son regard parcourait frénétiquement le compartiment secoué, cherchant une explication. Un autre sous-marin d'attaque ?

Le visage aussi pâle qu'une huître crue, l'officier de quart lui apporta la réponse.

« Une mine, Votre Excellence ! » Il baissa les yeux depuis la plateforme vers le plancher inférieur, le visage marqué par une douloureuse prise de conscience. « Elle devait être dissimulée sur le fond marin, attendant que nous passions au-dessus d'elle ! »

Khan se maudit de ne pas avoir pensé en trois dimensions. Il savait vaguement qu'il existait de telles mines mobiles, capables de se propulser depuis le fond de l'océan lorsqu'elles détectaient un sous-marin ennemi au-dessus d'elles, mais il ne s'était préoccupé que des mines flottant directement sur sa route. Le capitaine Hapka se serait-il laissé surprendre de la même façon ? se demanda-t-il, dans un rare moment de doute. Seuls les esprits impitoyables de la mer pourront jamais le savoir...

« Votre Excellence ! Seigneur Khan ! » cria l'officier de quart par-dessus les hurlements stridents et hystériques des alarmes d'urgence. Les voyants d'alerte clignotaient à tous les postes, mais Khan fut fier de constater qu'aucun marin n'avait abandonné sa place. L'officier de quart traversa la plateforme en titubant, serrant contre lui un bras ensanglanté, jusqu'à ce que son visage ne soit plus qu'à quelques centimètres de celui de Khan.

« Vous devez partir, sire ! » dit-il d'une voix pressante, toussant à cause de l'épaisse fumée noire qui envahissait le poste de commandement. « Ce navire ne reverra jamais le soleil ! »

Partir ?

Khan secoua violemment la tête, les jointures blanchies par la force avec laquelle il serrait la rambarde de sécurité, qui se tordait sous sa poigne surhumaine. Ses yeux bruns, remplis de détresse, contemplaient le spectacle déchirant de ces marins condamnés qui demeuraient vaillamment à leur poste au milieu des décombres du poste de commandement. Comment pouvait-il abandonner de tels hommes, une telle loyauté ?

« Non... non... » murmura-t-il.

L'officier de quart tira sur son bras pour tenter de l'entraîner vers l'escalier situé à l'arrière de la plateforme, mais Khan arracha violemment son bras à son emprise.

« Lâchez-moi ! » cria-t-il, le visage déformé par la rage et le désespoir.

Il repoussa brutalement l'officier de quart ; sa force incontrôlée projeta le Français à plusieurs mètres de là, où il alla heurter violemment le périscope optique abaissé.

Où est passée ma victoire ? fulmina intérieurement Khan, convaincu que sa vengeance venait de lui être arrachée au dernier instant. Que dois-je faire maintenant ?

Avec une persévérance admirable, l'officier de quart repoussé se remit de sa violente collision avec le périscope et revint en boitant vers Khan.

« Seigneur Khan, » insista-t-il, les yeux remplis d'angoisse et d'idéalisme tournés vers le chef qu'il avait choisi. « Le monde a besoin de vous ! »

Cette supplique sincère fit hésiter Khan, apaisant quelque peu les émotions volcaniques qui bouillonnaient dans sa poitrine. Une partie de lui ne désirait rien tant que sombrer avec son navire, tandis qu'une autre, plus calculatrice, s'opposait à cette tentation fatale, lui rappelant qu'il avait une responsabilité envers le monde au-delà des cloisons éventrées de ce sous-marin mourant. Il n'existait peut-être pas de meilleure façon d'honorer le sacrifice de ces hommes et de ces femmes courageux que de veiller à ce qu'ils ne meurent pas en vain. Je dois survivre pour poursuivre le combat, comprit-il, pour le bien de toute l'humanité.

« Très bien, » céda-t-il enfin, ces mots ayant un goût amer sur sa langue.

Il se laissa conduire par le marin boiteux jusqu'à la descente menant à la sortie située à l'arrière de la salle de navigation. Le plancher penchait fortement sur tribord, rendant la marche difficile. Des câbles et des conduites arrachés pendaient du plafond comme des lianes suspendues, effleurant Khan tandis qu'il progressait en trébuchant sur le sol incliné, baigné par la lueur écarlate des balises d'urgence clignotantes.

Ces images et ces bruits réveillèrent un souvenir qu'il aurait préféré oublier : une autre fuite précipitée, près de vingt ans auparavant, lorsqu'à l'âge de quatre ans il avait été évacué de force (par le téléporteur de Gary Seven ?) du quartier général souterrain du Projet Chrysalis, quelques minutes seulement avant que tout le complexe souterrain, ainsi que sa mère visionnaire, ne soient anéantis dans une explosion thermonucléaire.

J'ai accompli tant de choses depuis cette nuit-là, songea-t-il avec amertume, profondément humilié d'être une nouvelle fois réduit au rôle de réfugié en fuite.

« Laissez passer ! Laissez passer ! » criait l'officier de quart tandis que Khan et lui se frayaient un chemin au milieu d'un groupe de marins désespérés qui luttaient pour maintenir le Kaur à flot et habitable aussi longtemps qu'il serait humainement possible.

Khan dut enjamber un extincteur abandonné qui roulait bruyamment sur le plancher afin d'atteindre le compartiment suivant, où le puits d'évacuation avant s'élevait comme la base d'un immense séquoia d'acier boulonné, d'un mètre cinquante de diamètre. Ce puits offrait à Khan un moyen de quitter rapidement le sous-marin, à condition d'agir sans tarder.

« Vite, Votre Excellence ! » implora Cassel, tandis que Khan enfilait rapidement la combinaison étanche et la cagoule respiratoire rangées dans l'une des armoires du compartiment. Une étiquette d'avertissement lui indiqua que ces cagoules n'étaient sûres qu'à des profondeurs de cent quatre-vingts mètres ou moins ; il se rappela que le Kaur naviguait à environ deux cents mètres lorsque la mine avait frappé.

Un homme ordinaire ne survivrait jamais à une remontée depuis une telle profondeur, réalisa-t-il, mais je ne suis pas un homme ordinaire...

Il entendait l'eau se déverser avec fracas dans le réfectoire situé un niveau plus bas, mêlée aux cris d'agonie et aux jurons des hommes et des femmes en train de mourir.

Encore des vies absurdes fauchées par Hunyadi, pensa Khan avec fureur, ajoutant l'équipage du Kaur à la dette dont il demanderait un jour des comptes au prétendant roumain.

Avec l'aide de Cassel, il enfila la cagoule, hybride étanche entre un gilet de sauvetage et un appareil respiratoire.

« Votre sacrifice et votre courage ne seront pas oubliés, » promit-il à l'intrépide Français. « Et n'en doutez pas : votre mort sera vengée ! »

« Je vous crois, sire, » répondit l'officier de quart en ouvrant l'écoutille située au fond du puits d'évacuation.

Khan grimpa à l'intérieur du robuste cylindre d'acier, conçu pour résister à toute la pression de la mer qui l'envahissait, puis remplit les réservoirs d'air de sa cagoule grâce à une buse située à l'intérieur du puits. Ensuite, faisant ses adieux au navire mortellement blessé, il inonda la chambre et attendit que l'écoutille supérieure s'ouvre, le libérant dans les eaux glaciales qui l'entouraient.

Bien qu'il sût qu'au fond il faisait ce qui devait être fait en abandonnant le SGK Kaur et son héroïque équipage, il ne pouvait s'empêcher d'avoir l'impression d'abandonner sa mère une seconde fois.

L'écoutille s'ouvrit et Khan fut propulsé vers la surface de l'Adriatique, à plusieurs centaines de mètres au-dessus de lui. La combinaison étanche lui procurait une certaine protection contre le froid glacial des profondeurs ; son endurance surhumaine le protégeait davantage encore. Il respirait lentement et régulièrement à l'intérieur de sa cagoule afin d'éviter l'accident de décompression, tandis que l'épouvantable bruit de l'implosion finale du Kaur le poursuivait jusqu'à la surface, où il émergea enfin parmi les vagues, flottant sous un ciel hivernal, à de nombreux kilomètres de la sécurité des côtes italiennes.

Comment ? se demanda-t-il, frissonnant au milieu des embruns et de la mer. Comment une mission aussi glorieuse avait-elle pu tourner à une catastrophe aussi tragique ?

Avec devant lui une nage épique, d'une difficulté si immense et si herculéenne que seul un être humain supérieur pouvait espérer revoir un jour la terre ferme, Khan eut pourtant l'intime conviction de reconnaître la main subtilement manipulatrice de Gary Seven à l'œuvre.

Mais comment cet Américain peut-il connaître chacun de mes mouvements ?

CHAPITRE TREIZE

ÎLE D'ARRAN
7 FÉVRIER 1994

Le feu commençait à s'éteindre ; Gary Seven jeta donc une nouvelle bûche sur les braises fumantes, puis se rassit dans son fauteuil pour profiter de la chaleur vivifiante qui rayonnait de la cheminée. Les flammes joyeuses contribuaient à chasser le froid écossais qui s'infiltrait à travers les murs de pierre brute de la ferme restaurée. Le secret pour entretenir un feu, songea-t-il, le regard pensif captivé par les flammes orange dansantes, c'est de maintenir les flammes sans brûler toute la maison.

Ses vieux os reposaient confortablement dans l'étreinte moelleuse d'un fauteuil Queen Anne rembourré, tandis qu'il sirotait lentement une tasse de tisane chaude à la menthe poivrée. Une robe de chambre en velours, serrée à la taille, le protégeait du froid ; des pantoufles doublées de feutre tenaient ses pieds au chaud. Des bibliothèques en noyer garnissaient les murs du confortable bureau, tandis qu'un portrait encadré d'Isis trônait bien en vue sur le manteau de la cheminée en briques rouges. L'élégante chatte noire prenait une pose royale sur la photographie, un collier d'argent étincelant autour du cou.

« J'aimerais que tu sois ici, ma belle, » murmura-t-il avec nostalgie.

Au moins, Isis aurait aimé se pelotonner devant le feu.

Une liasse de dossiers, portant sur des sujets allant des négociations de paix au Moyen-Orient aux conséquences du récent tremblement de terre de Los Angeles, reposait sur ses genoux, réclamant son attention. Mais il lui était difficile de se concentrer sur ces rapports soigneusement dactylographiés et agrafés, tandis qu'il attendait avec impatience des nouvelles de l'affrontement qui se préparait en Adriatique.

Le sous-marin de Khan a-t-il rencontré les défenses de Hunyadi ? se demanda-t-il. Et qui, le cas échéant, l'a emporté ?

Il releva la tête avec espoir en entendant des pas dévaler vivement l'escalier depuis le premier étage, où se trouvaient leurs bureaux principaux. Un instant plus tard, la porte du bureau s'ouvrit brusquement et laissa entrer Roberta, qui pénétra dans la pièce en serrant une poignée de télécopies froissées.

« Vous avez des nouvelles ? » demanda-t-il en se penchant en avant dans son fauteuil.

« Oui, » confirma Roberta ; il perçut l'excitation dans sa voix. « Il me reste encore à confirmer certains détails, mais on dirait que c'est une catastrophe pour les deux camps. Le tout nouveau sous-marin rutilant de Khan a été complètement détruit, mais pas avant d'avoir envoyé par le fond au moins un des sous-marins chasseurs-tueurs russes d'occasion de Hunyadi. »

Ses yeux bleu-vert scrutèrent le visage de Seven, attendant sa réaction.

« C'est une bonne nouvelle, non ? »

Seven acquiesça gravement.

« Aussi bonne qu'on puisse l'espérer, » reconnut-il, « dans des circonstances aussi regrettables. »

Il regrettait sincèrement les pertes humaines à bord des deux sous-marins, mais se consolait en sachant que Khan et Hunyadi avaient été considérablement affaiblis par leur engagement sous-marin aussi coûteux qu'infructueux. Des sous-marins nucléaires entièrement équipés n'étaient ni bon marché ni faciles à obtenir ; ces deux conquérants en puissance mettraient du temps à se remettre de ce coûteux imbroglio. Et au moins, la formidable puissance de feu de leurs sous-marins s'était retournée l'une contre l'autre, plutôt que contre des innocents sans défense.

C'est un jeu dangereux dans lequel je me suis engagé, songea Seven avec gravité, en dressant Khan et ses rivaux surhumains les uns contre les autres. Mais comment, autrement, réduire au minimum leur impact potentiellement catastrophique sur les affaires du monde ?

C'était pourquoi, par l'intermédiaire d'une chaîne complexe et méticuleusement indirecte d'intermédiaires, il avait délibérément averti Hunyadi des intentions de Khan d'attaquer la Bosnie par l'Adriatique, garantissant ainsi un affrontement naval entre les deux surhommes — avec exactement le résultat qu'il avait recherché.

« Jusqu'ici, tout se passe comme prévu, » dit-il à Roberta.

Dans le meilleur des cas, la rivalité fratricide entre les descendants les plus mégalomanes de Chrysalis empêcherait qu'un seul surhomme (ou une seule surfemme) ne déforme complètement le cours de l'histoire de l'humanité.

Dans le pire des cas... eh bien, Seven ne voulait pas envisager cette perspective décourageante pour le moment.

Il posa sa tasse de thé vide sur la petite table d'appoint en merisier verni à côté de son fauteuil.

« Quelle publicité cela a-t-il reçue ? » demanda-t-il avec insistance, inquiet des répercussions que la nouvelle de cette bataille sous-marine pourrait avoir sur diverses situations politiques déjà précaires à travers le monde. « Quel niveau d'exposition devons-nous prévoir ? »

« Très faible, » le rassura Roberta. Un pull écossais en laine, un pantalon de survêtement à motif argyle et des pantoufles roses duveteuses la protégeaient efficacement des courants d'air glacés.

« L'avantage de la guerre sous-marine, c'est qu'elle se déroule en grande partie à l'abri des regards. »

Elle rapprocha un fauteuil à oreilles bordeaux du foyer et s'assit à côté de Seven.

« Je pense que les grandes puissances ont une idée de ce qui s'est passé sous l'Adriatique, mais personne ne semble pressé d'en informer les médias.

— En plus, » ajouta-t-elle avec un sourire en coin, « toute la machine médiatique mondiale est bien trop occupée à couvrir Tonya et Nancy pour remarquer un détail aussi insignifiant qu'une guerre eugéniste. »

Son front se plissa tandis qu'elle faisait mine de fouiller dans ses souvenirs, à moitié pour plaisanter.

« Je ne me rappelle plus... est-ce que l'une des deux a été conçue à Chrysalis ? »

Seven avait des préoccupations bien plus urgentes qu'une paire de patineuses artistiques rivales, aussi exceptionnellement douées génétiquement fussent-elles. Mais il se réjouissait d'apprendre que, pour l'instant, ce conflit sous-marin meurtrier avait échappé aux regards du monde.

« Gardons l'œil ouvert au cas où des informations viendraient à filtrer, » recommanda-t-il à Roberta.

Autant que possible, il espérait empêcher que l'existence des surhommes issus de Chrysalis ne devienne de notoriété publique, de peur de déclencher une véritable guerre génétique et une panique semblables à celles qui avaient détruit des civilisations entières sur Alba IV ou Trasker Prime. Les générations futures auront bien le temps de découvrir la véritable nature des conflits de cette époque, se promit-il.

« Et Khan ? » demanda-t-il.

Parmi tous les prodiges créés par la main de l'homme qui se disputaient actuellement le pouvoir, le surhomme sikh charismatique était celui qui possédait le plus grand potentiel pour changer le monde, en bien ou en mal. Il était fondamentalement plus sain d'esprit que le reste de la funeste récolte de Chrysalis, ce qui le rendait d'autant plus dangereux.

« Nous savons qu'il avait l'intention de superviser personnellement l'attaque. Sait-on s'il a survécu à la bataille ? »

Seven savait qu'il pleurerait la mort de Khan, se rappelant le jeune homme brillant et courageux qu'il avait essayé de prendre sous son aile. Mais il s'avouait aussi, ne serait-ce qu'à lui-même, qu'il éprouverait un immense soulagement si Khan avait péri sous les flots.

Il leva instinctivement les yeux, sachant que, quelque part très au-dessus d'eux, Morning Star poursuivait toujours son orbite, offrant à Khan le pouvoir de détruire entièrement la couche d'ozone terrestre. Jusqu'à présent, Seven n'avait pas réussi à trouver un moyen infaillible de neutraliser ou de détruire ce satellite menaçant, du moins sans révéler à Khan l'existence de leur taupe au sein de son organisation. C'était un atout qu'il préférait conserver pour le moment...

« Notre espion à Chandigarh signale qu'une opération de sauvetage est en cours, » répondit Roberta, « ce qui laisse penser qu'ils ont de bonnes raisons

d'espérer retrouver Khan vivant. Je crois que le Kaur a réussi à transmettre une sorte de message codé avant de sombrer définitivement, avertissant les gens restés au pays que Khan avait abandonné le navire. »

Elle frissonna, imaginant sans doute les eaux glaciales de l'Adriatique à cette époque de l'année.

« Vous pensez vraiment que quelqu'un, même Khan, pourrait survivre après s'être retrouvé perdu en mer, qui plus est dans des eaux hostiles ? »

Seven se rappela avec quelle facilité Khan avait affronté à lui seul un détachement de soldats russes lourdement armés en 1986, lors de son audacieux raid sur la Place Rouge.

« Je pense que nous serions bien imprudents de le sous-estimer, » répondit-il à Roberta, la gravité de son ton révélant toute l'étendue de son inquiétude. « Tant que nous n'aurons pas la preuve du contraire, nous devons considérer que Khan demeure un élément majeur de nos calculs. Peut-être même l'élément majeur. »

Il lui vint à l'esprit que, Khan étant porté disparu et momentanément hors de tout contact, le moment était peut-être idéal pour demander à leur taupe de saboter définitivement Morning Star, tout en faisant croire à Khan que le satellite restait pleinement opérationnel.

Voilà une possibilité à examiner sérieusement, décida Seven. Mais n'était-ce pas trop dangereux ? Il ne voulait pas compromettre leur espion trop tôt.

Une bûche éclata bruyamment dans la cheminée, produisant un bruit semblable à celui d'un coup de feu. Une poignée de braises rougeoyantes jaillit du foyer et retomba sur la pierre noircie devant la cheminée.

Ses os de soixante-cinq ans craquant légèrement, Seven se leva péniblement de son fauteuil et fit quelques pas jusqu'à l'âtre, où il écrasa calmement les braises ardentes du pied. Puis, puisqu'il était déjà debout, il en profita pour jeter une nouvelle bûche dans le feu, avant de la mettre en place à l'aide du tisonnier de fer posé à proximité.

Les flammes, ainsi alimentées, s'élevèrent avec vigueur, diffusant une agréable bouffée de chaleur, tout en demeurant sagement confinées à l'intérieur de la cheminée de briques.

Jusqu'à présent, songea Seven, le feu ne s'est pas propagé hors de contrôle.

Mais pour combien de temps encore ?

CHAPITRE QUATORZE

PALAIS DU GRAND KHAN
CHANDIGARH, INDE
21 AVRIL 1994

LES SONS DE CRIS ET DE CHANTS FURIEUX, provenant de l'extérieur des murs de la forteresse, troublaient la sérénité du jardin royal, où Khan tentait de poser pour son portrait officiel. Des clameurs de « À bas Khan ! Où est Khan ? » parvenaient jusqu'à ses oreilles malgré tous ses efforts pour les ignorer. Ingrats ! pensa-t-il avec indignation. Qui sont-ils pour me juger ?

« Je vous en prie, Votre Excellence ! » implora le peintre, un Allemand doué d'un grand talent artistique que Khan avait sauvé d'une carrière à peindre des couvertures de romans de gare à New York. « Essayez de ne pas faire une mine aussi renfrognée ! »

« Toutes mes excuses, Herr Vogellieder, » répondit Khan. Prenant une profonde inspiration pour calmer ses nerfs à vif, il recomposa ses traits en une expression plus sereine et inspirante, relevant le menton afin de mieux contempler le glorieux avenir qu'il imaginait pour le monde, bien loin des mesquines contrariétés du présent. Patience, se conseilla-t-il, non sans effort. Rome ne s'est pas bâtie en un jour, et même César devait parfois supporter les caprices de la foule.

Un turban doré reposait sur son front, protégeant son cerveau exceptionnel de la chaleur croissante du soleil matinal. Bien qu'il ne fût pas encore midi, la température dans le jardin semblait déjà grimper vers les quarante degrés Celsius ; les météorologues de Khan annonçaient un été exceptionnellement chaud cette année, et jusqu'ici leurs prévisions se révélaient parfaitement exactes. Khan jeta un regard envieux vers l'ombre accueillante des manguiers feuillus qui poussaient dans le luxuriant jardin extérieur, niché au milieu de ses appartements privés à l'arrière du palais ; hélas, le peintre préférait la lumière directe du soleil pour son travail.

Au moins Joaquin pouvait-il profiter de la fraîcheur offerte par les arbres verdoyants. Le garde du corps observait Khan poser depuis le confort d'un banc en fer forgé installé à l'ombre d'une branche chargée de fruits. Ayant largement récupéré des graves blessures subies lors du terrible séisme de septembre, Joaquin n'avait pas perdu de temps pour reprendre ses fonctions de garde personnel de Khan. Khan appréciait plus que jamais la loyauté de Joaquin, surtout alors que les hurlements mécontents de la populace résonnaient à ses oreilles en cet instant précis.

« Ouvre les yeux, Khan ! Khan, rentre chez toi ! »

Pour ce portrait officiel, destiné à la salle de banquet du palais, Khan avait choisi de rendre hommage à ses origines sikhes en portant le karra, ou bracelet d'argent traditionnel, à son poignet droit, ainsi qu'un kirpan, ou poignard, à sa ceinture. Bien qu'il eût revêtu le kirpan pour des raisons cérémonielles, il souhaitait maintenant pouvoir utiliser sa lame d'argent recourbée pour trancher la gorge des manifestants indignes.

L'humeur de Khan s'assombrit davantage lorsqu'Ament émergea du portique de marbre reliant le jardin aux appartements intérieurs. Depuis quelque temps, il semblait qu'elle et lui, autrefois si proches dans leurs avis, se trouvaient rarement d'accord, en particulier sur les affaires étrangères. Il se montrait de plus en plus réticent à lui révéler les détails de ses stratégies de guerre.

« Pardonnez-moi, Seigneur Khan, » dit-elle en prenant soin de rester hors du champ de vision de Vogellieder. « Je suis désolée d'interrompre votre séance de pose, mais je crains que des affaires plus urgentes ne réclament votre attention. » Elle jeta un regard vers la foule qui criait. « Comme vous l'avez sans doute remarqué, » ajouta-t-elle avec sécheresse.

Khan fut tenté de la congédier d'un geste. Comment ose-t-elle prétendre me dire où sont mes priorités ? Mais des instincts plus réfléchis l'emportèrent, et il se leva à contrecœur de la simple chaise blanche en rotin qu'il avait choisie pour le portrait.

« Très bien, » consentit-il en se tournant vers l'artiste occupé. « Cela suffira pour aujourd'hui, Herr Vogellieder. Je vous ferai appeler lorsque je serai prêt à reprendre la pose. »

« Oui, Votre Excellence, » répondit l'Allemand, ajoutant encore quelques coups de pinceau à sa toile avant de commencer à ranger ses pinceaux et ses huiles. « Merci, Votre Excellence. »

Ament traversa le jardin pour examiner le portrait inachevé.

« Une excellente ressemblance, » observa-t-elle. « Il vous représente sous votre meilleur jour. »

Khan ne put s'empêcher d'entendre dans cette remarque une critique implicite, comme si, à ses yeux, il n'avait pas toujours été à la hauteur de cette image. Il en ressentit un vif agacement, mais refusa de se laisser entraîner dans une discussion sur ses propres faiblesses.

« Eh bien ? » demanda-t-il brusquement. « Qu'y a-t-il de si important pour que vous ayez jugé nécessaire de me déranger ? »

Elle inclina la tête en direction des hommes et des femmes furieux qui exprimaient leur mécontentement juste à l'extérieur de la forteresse.

« Je pensais que cela allait de soi. »

« Cela ? » dit-il avec mépris. Il s'approcha d'une table en bois de shesham, haute jusqu'à la taille, sur laquelle on avait préparé une carafe de chai glacé pour son rafraîchissement. Il s'en versa un verre et en but calmement une gorgée avant de reprendre :

« Qu'ai-je donc à craindre des hurlements insensés d'une minorité mécontente ? »

Ament le rejoignit près de la table sculptée. Elle ne demanda pas de verre, et lui ne lui en proposa pas.

« Ce n'est pas la première manifestation de ce genre, » insista-t-elle, « ni probablement la dernière. » Elle parlait en hindi afin que le peintre, qui s'éloignait, ne puisse les entendre. « Votre popularité est en baisse auprès de la population. L'inflation et le chômage augmentent dans tout le Pendjab, ainsi que dans le reste de l'Inde et du Pakistan, et pourtant les gens ont le sentiment que vous n'entendez plus leurs appels, que vous êtes absorbé par d'autres préoccupations. »

« Je me bats pour sauver la planète entière ! » protesta Khan avec véhémence. Le goût épicé du thé lui sembla se transformer en bile dans sa gorge. Il avala le reste du chai d'un seul trait, puis reposa le verre vide sur la table.

« Vous le savez aussi bien que moi. »

Ament refusa de laisser tomber le sujet.

« Peut-être, mon seigneur, mais le peuple ne connaît ni ne se soucie de vos guerres secrètes contre Hunyadi, Gary Seven et les autres. Il ne ressent que les conséquences de votre négligence. » Elle secoua la tête avec réprobation, rappelant à Khan une directrice d'école désapprobatrice. « La perte du Kaur, à elle seule, nous a coûté des millions qui auraient pu être consacrés à de nouvelles écoles, à des hôpitaux ou à des industries. Sans parler de la base de lancement dans le Pacifique Sud, ni des expériences génétiques du docteur Dhasal... »

« Assez ! » explosa Khan en levant la main pour interrompre le flot de reproches. Il la fixa d'un regard sombre.

« Je n'accepterai pas d'être sermonné comme un écolier fautif. » Sa voix devint froide et méprisante. « Vous oubliez votre place. »

Une expression de déception, voire de tristesse, traversa brièvement les traits impeccables de l'Égyptienne. Pour la première fois, il crut apercevoir une lueur de souffrance dans ses remarquables yeux ambrés, bien qu'elle retrouvât rapidement son sang-froid habituel.

« Il fut un temps, » lui rappela-t-elle avec insistance, « où vous accueilliez volontiers mes désaccords. »

C'était avant que je n'entre en guerre contre mes frères, rumina tristement Khan. Avant que le rêve d'une planète unifiée, connaissant un âge d'or de paix et de prospérité sous le gouvernement éclairé d'un seul dirigeant, ne soit pris en otage par les ambitions rivales de ceux qui auraient dû être mes alliés. Avant que mes nobles projets pour l'humanité ne dégénèrent en une interminable succession de frappes et de contre-frappes, d'espionnage, de sabotage et d'assassinats.

Il se rendit compte qu'il avait désormais beaucoup moins besoin d'une conscience incarnée, ou peut-être n'était-ce tout simplement plus un luxe qu'il pouvait se permettre.

« Laissez-moi, » dit-il sèchement. « Je ne suis pas d'humeur à accorder des faveurs aujourd'hui. »

« Comme vous voudrez. »

Ament quitta le jardin avec autant de grâce qu'elle y était entrée, le laissant seul avec Joaquin et la peinture inachevée.

Khan contempla d'un air morose les eaux réfléchissantes d'un bassin aux lotus, se demandant à quel moment précis son destin avait pris une tournure aussi sombre. Les chants stridents des manifestants le narguaient, le remplissant d'amertume et de ressentiment.

Imbéciles ! Paysans ! Inférieurs !

Khan arracha son turban de sa tête avec frustration et lança le tissu de soie dorée à travers le jardin de toutes ses forces.

Ne voient-ils donc pas que je n'ai en vue que leur intérêt à tous ? Ils devraient déjà s'estimer heureux que je les considère comme autre chose que de simples chairs à canon utiles !

Alerté par l'évidente détresse de Khan, Joaquin se leva de son banc et s'approcha du bassin.

« Dois-je ordonner à la garde du palais de disperser les manifestants, Votre Excellence ? »

Il lança un regard meurtrier vers la foule vociférante, vers ceux qui osaient défier la volonté de son seigneur et maître.

« Donnez-moi simplement l'ordre et ils seront neutralisés. »

Khan soupçonnait que Joaquin avait en tête une solution définitive.

« Non, mon ami, » répondit-il. « Qu'ils s'expriment... pour le moment. »

Un sourire amer trahissait une certaine patience et une retenue durement acquises.

Pourquoi risquer une émeute ou un massacre ?

Khan se souvenait de la place Tian'anmen et n'avait guère envie de souiller son propre règne d'un tel bain de sang, du moins aussi longtemps que le cours implacable de l'histoire le lui permettrait.

Ce n'est certainement pas Hunyadi ou certains autres qui feraient preuve d'une telle retenue, songea-t-il avec venin. Il serait presque mérité que cette foule croassante fasse l'expérience de la tyrannie d'un véritable superdictateur impitoyable.

« Mais, Votre Excellence... ! » Joaquin semblait ne pas en croire ses oreilles. « Ils vous défient jusque devant votre porte ! Nous devons faire un exemple ! »

Khan secoua la tête.

« D'autres prendraient simplement leur place, » prédit-il avec amertume. « Il y a trop d'êtres humains inférieurs et irrationnels dans le monde. Trop d'esprits primitifs qui maintiennent l'humanité embourbée dans la barbarie, à cause de leur ignorance et de leurs préjugés sans bornes. »

Il considéra avec tristesse le lamentable état du monde. Des guerres et des menaces de guerre partout où il regardait. L'OTAN lançait des frappes aériennes contre les forces serbes en Bosnie. La Corée du Nord menaçait d'utiliser des armes nucléaires contre sa rivale du Sud. Une guerre tribale éclatait au Rwanda après

l'assassinat de son président assiégé, cinq jours plus tôt. Massacres et terrorisme au Moyen-Orient. Soulèvement paysan violent au Mexique. Escadrons paramilitaires de la mort en Haïti. Guerre civile dans l'Afghanistan voisin.

Une vague de désespoir menaça de l'engloutir.

Comment un seul homme, même un homme tel que lui, pouvait-il éradiquer tout le chaos et toute la sauvagerie qui régnaient aujourd'hui dans le monde ? Il y avait trop de troubles, trop d'humains non modifiés génétiquement à peine plus évolués qu'une tribu de singes braillards. La lenteur incessamment entravée de sa marche vers la gloire le frustrait au-delà de toute endurance ; mais que pouvait-il faire face à l'opposition sans fin des hommes ordinaires comme des surhommes ?

La foule indisciplinée à l'extérieur ne représentait qu'une infime partie des nombreux millions de primitifs querelleurs et obtus qu'il lui restait à soumettre à son contrôle bienveillant.

Exécuter une simple poignée d'entre eux ne servirait à rien, réfléchit-il avec morosité ; il me faudrait exterminer des milliards pour écraser complètement une telle résistance.

« Excusez-moi, mon seigneur. »

Khan sortit de sa sombre rêverie en apercevant un modeste fonctionnaire du palais qui se tenait à une distance respectueuse.

Qu'y a-t-il encore ? pensa Khan avec impatience, mécontent d'être une fois de plus dérangé.

« Oui ? » demanda-t-il d'un ton sec.

Le serviteur, un chambellan adjoint nommé Atal, pâlit devant le ton maussade de Khan.

« Mille pardons, Seigneur Khan, mais un étranger sollicite une audience auprès de Votre Excellence. »

Il observa le visage de Khan avec appréhension, craignant d'encourir la colère de son maître.

« Il dit avoir connu votre mère. »

Ma mère ?

Khan considéra le messager avec un intérêt renouvelé.

« Un étranger, dites-vous ? »

« Oui, Votre Excellence. Un Anglais, je crois. »

À présent plus intrigué qu'irrité, Khan voulut en savoir davantage.

« Faites-le venir, » ordonna-t-il.

« Votre Excellence... ? » Joaquin laissa percer une note de prudence.

« N'aie crainte, mon ami, » le rassura Khan. « Notre visiteur n'aurait pas pu parvenir jusqu'ici sans avoir été minutieusement fouillé par nos forces de sécurité. »

Il contempla avec assurance les hauts murs de grès qui entouraient le jardin.

« Tu es ma dernière ligne de défense, mais certainement pas la seule. »

« Si vous le dites, Votre Excellence. »

La main de Joaquin demeura néanmoins suspendue au-dessus de la poignée de laiton brillante du couteau fixé à sa ceinture. Il se plaça devant Khan tandis que le serviteur allait chercher l'étranger anonyme.

Khan doutait qu'il existât un assassin capable de venir seul à bout de lui et de Joaquin. Après tout, Khan lui-même était armé de son kirpan cérémoniel ; aussi la curiosité l'emportait-elle tout naturellement sur la prudence.

Un associé de ma mère ? se demanda-t-il avec étonnement. Après toutes ces années ?

Les anciens collègues de Sarina Kaur s'étaient dispersés à travers le monde après la chute du Projet Chrysalis. Certains étaient morts, d'autres avaient disparu sous de nouvelles identités, tandis que d'autres encore avaient été placés sous surveillance permanente ou assignés à résidence par leurs gouvernements respectifs. Khan avait tenté à plusieurs reprises de recruter certains des scientifiques survivants pour assister Phoolan Dhasal dans son laboratoire sur l'île Chrysalis, mais avait finalement conclu que l'effort demandait plus de peine qu'il n'en valait la peine. Les généticiens restants n'étaient, après tout, que de simples humains ; privés du génie visionnaire de sa mère, il était peu probable qu'ils pussent offrir des compétences ou des idées dépassant celles que possédaient déjà Dhasal et son équipe.

Et pourtant, voilà qu'un prétendu compatriote de sa mère se présentait à sa porte près de vingt ans après la destruction thermonucléaire du premier Chrysalis. Un mystérieux Anglais, de surcroît.

Khan sentit son pouls s'accélérer d'excitation.

Qui sait quelles nouvelles possibilités cet hôte inattendu pourrait m'apporter ? pensa-t-il avec espoir, sentant son moral se relever du profond malaise qui l'avait envahi.

Homère n'enseignait-il pas : « Tous les étrangers et les mendiants viennent de Zeus »... ?

Il attendit de longues minutes avant qu'Atal ne revienne avec leur visiteur.

Au premier regard, le mystérieux visiteur fut une déception.

Khan fronça les sourcils à la vue d'un homme petit, trapu et âgé, dont l'apparence négligée et malsaine n'inspirait guère confiance. Chauve et en surpoids, avec des bajoues tombantes et le teint congestionné d'un gros buveur, cet inconnu en forme de poire semblait avoir environ soixante-dix ans et être depuis longtemps sur le déclin. Son visage rubicond ruisselait de sueur, et sa chemise en jean boutonnée était trempée sur le devant comme sous les aisselles de sa veste de brousse kaki froissée. Sa tenue de safari élimée, rappelant les derniers jours du Raj britannique, lui donnait l'allure d'un ancien grand chasseur blanc ayant terriblement mal vieilli.

« Bonjour, monsieur Khan, » dit-il en serrant servilement contre sa poitrine un casque colonial cabossé. Il traversa péniblement le jardin en direction de Khan, sifflant d'effort. « Merci infiniment de me recevoir. »

« Seigneur Khan, » le reprit sèchement Joaquin.

« Oui, oui, bien sûr, » balbutia nerveusement l'homme. « Seigneur Khan, naturellement. »

Son haleine sentait le tabac et le gin.

« Je suppose que vous ne vous souvenez pas de moi, Seigneur Khan ? »

Il leva vers Khan un regard plein d'espoir, grimacant maladroitement comme un homme posant pour la photo de son permis de conduire.

« Docteur Donald Archibald Williams ? Autrefois du Projet Chrysalis ? »

Khan fouilla dans sa mémoire encyclopédique. Il n'avait eu que quatre ans lorsque sa mère était morte, mais il lui sembla reconnaître vaguement cet Anglais décrépit de sa petite enfance à Chrysalis. En remontant à travers le voile du temps, il se rappelait confusément avoir vu Williams en compagnie de sa mère, à peine plus jeune et en meilleure santé qu'aujourd'hui.

Khan avait du mal à imaginer qu'un spécimen aussi pitoyable de simple mortel eût pu jouer le moindre rôle dans la création d'une nouvelle race supérieure d'êtres humains, mais ses souvenirs fragmentaires semblaient confirmer que son visiteur disait au moins partiellement la vérité.

« Plutôt autrefois, j'imagine, » dit froidement Khan.

Dire que ma mère a péri à Chrysalis, tandis que cette misérable loque a survécu !

Il prit immédiatement Williams en aversion, mais s'efforça de l'écouter jusqu'au bout, par souci d'hospitalité, sinon pour une autre raison.

« Que puis-je faire pour vous, docteur ? »

« Eh bien, voyez-vous... » commença Williams en respirant avec difficulté.

Une violente quinte de toux grasse interrompit son explication, et il s'épongea le front avec un mouchoir usé.

« Peut-être, » suggéra-t-il d'une voix plaintive lorsque la toux se calma, « si je pouvais m'asseoir quelque part, à l'abri du soleil ? »

Khan fit un signe de tête à Joaquin, qui aida docilement le visiteur affaibli à rejoindre le banc de fer sous les manguiers.

Williams s'y laissa tomber avec reconnaissance, le souffle court.

« Oui, c'est beaucoup mieux, » haleta-t-il, manifestement épuisé par sa courte traversée du jardin. « Merci beaucoup. »

Posant son casque colonial à côté de lui sur le banc, Williams commença à fouiller dans les poches de devant de sa veste de brousse.

Joaquin se tendit aussitôt, au cas où l'Anglais tremblotant aurait réussi à faire passer une arme malgré les fouilles minutieuses de la sécurité du palais. Il ne se détendit que légèrement lorsque Williams en sortit un paquet de cigarettes et un briquet.

« Cela vous dérange si je fume, Votre Seigneurie ? » demanda-t-il, apparemment désireux d'infliger encore davantage de dégâts à ses poumons déjà ravagés.

« Oui, » répondit Khan sans équivoque.

Il commençait à se demander si ce vieil Occidental décrépit méritait réellement qu'il lui consacrât son temps.

Il domina son visiteur assis de toute sa hauteur.

« Venez-en au fait, docteur Williams. »

Le vieil homme essoufflé rangea honteusement ses cigarettes.

« Comme vous voudrez, Seigneur Khan. »

Il leva vers Khan des yeux humides et injectés de sang.

« Comme je commençais à vous l'expliquer, j'ai travaillé en étroite collaboration avec votre mère, à l'époque de l'ancien Projet Chrysalis, dans notre complexe souterrain du Rajasthan. »

Il chercha vainement sur le visage impassible de Khan le moindre signe de compassion.

« C'était une femme tout à fait remarquable, Votre Seigneurie. Un esprit brillant allié à une volonté et à un sens du devoir absolument indomptables. Le Projet Chrysalis n'aurait jamais existé sans elle, Votre Seigneurie. »

« C'est ce que j'ai toujours entendu dire, » répondit Khan d'un ton neutre.

Les éloges appuyés de son visiteur envers sa mère ne firent rien pour apaiser son impatience croissante ; cet homme n'avait-il donc rien d'autre à lui offrir que des souvenirs nostalgiques d'un passé révolu ?

« Continuez, docteur. »

Williams sembla comprendre qu'il mettait la patience de Khan à rude épreuve.

« Oui, bien sûr, » dit-il précipitamment.

Un tremblement nerveux secoua son corps délabré.

« Bref, après que tout est parti en enfer en soixante-quatorze, j'ai estimé préférable de disparaître pendant quelque temps. À cette époque, les autorités avaient fini par découvrir ce que nous faisions à Chrysalis, et plusieurs de mes collègues furent arrêtés ou disparurent complètement. Je soupçonne que certains furent enrôlés dans divers projets gouvernementaux secrets, tandis que d'autres furent simplement "mis à la retraite" définitivement, si vous voyez ce que je veux dire. »

Le vieillard passa un doigt en travers de sa gorge pour préciser sa pensée.

« Quant à moi, je me suis fait discret depuis lors, gagnant tant bien que mal ma vie en vendant mes compétences scientifiques sous le manteau, pour ainsi dire. »

Khan se demanda, sans grand intérêt, dans quels genres d'entreprises douteuses Williams avait pu être impliqué. Il avait entendu des rumeurs concernant de récentes expériences illégales de clonage, portant aussi bien sur des embryons humains que sur le Saint Suaire de Turin. Quel que fût le type de recherches clandestines auxquelles cet Anglais miteux avait participé, Khan était convaincu qu'elles étaient des plus peu recommandables.

« Toutefois, récemment, sans que ce soit vraiment de ma faute, vous comprenez, je me suis retrouvé dans une situation quelque peu délicate avec quelques-uns de mes clients les plus... hum... intransigeants. »

Williams s'interrompit, manifestement peu désireux d'entrer dans les détails, puis poursuivit son récit.

« En conséquence, un changement de décor m'a semblé souhaitable, et il m'est venu à l'idée de vous retrouver. »

Il fixa Khan d'un regard calculateur, révélant un éclair d'intelligence rusée derrière son apparence délabrée.

« Je dois reconnaître que j'ai suivi votre carrière avec beaucoup d'intérêt, Seigneur Khan. Votre mère serait extrêmement fière de la position à laquelle vous êtes parvenu, je vous l'assure. C'est bien dommage qu'elle n'ait pas vécu assez longtemps pour vous voir réaliser le formidable potentiel qu'elle avait façonné en vous. »

Mon destin ne sera accompli que lorsque le monde m'appartiendra, pensa Khan, et pas un instant avant.

Il remarqua que le soleil s'était sensiblement élevé depuis qu'il s'était assis pour poser devant Herr Vogellieder ; la matinée avançait rapidement.

« Permettez-moi de nous faire gagner à tous un temps précieux en allant droit au but de votre visite aujourd'hui, » dit-il avec dédain.

« Ayant attiré sur vous la colère de tiers non identifiés, dont je soupçonne les activités d'être d'une légalité douteuse, vous êtes venu ici solliciter mon patronage et ma protection, en vous appuyant uniquement sur votre ancienne collaboration avec ma défunte mère. »

Il ne chercha nullement à atténuer le tranchant sarcastique de sa voix.

« N'est-ce pas exact, docteur Williams ? »

« Oui… enfin, non, Votre Seigneurie ! » Décontenancé et bouleversé, Williams se hissa péniblement sur ses pieds, serrant sa poitrine au passage. Une veine bleue, gonflée de colère, battait furieusement sur sa tempe droite. « C'est-à-dire, oui, j'apprécierais certainement votre hospitalité et votre aide financière en cette période difficile, mais non, Votre Seigneurie, je ne suis pas venu les mains vides, sans autre revendication que le fait légitime d'avoir autrefois servi votre mère. » Il s'agrippa à la manche de Khan, comme s'il craignait que celui-ci ne lui tourne le dos. « J'ai bien davantage à vous offrir que cela ! »

Khan demeurait sceptique, mais prêt à se laisser convaincre.

« Expliquez », ordonna-t-il en dégageant son bras de l'étreinte poisseuse de l'homme. « Vite. »

Une expression sournoise traversa le visage empourpré de Williams.

« Avez-vous déjà entendu parler de la fasciite nécrosante ? » demanda-t-il avec un sourire répugnant.

Le terme semblait vaguement familier à Khan, mais il avait été formé comme ingénieur, non comme biologiste.

« Une sorte de bactérie, n'est-ce pas ? »

« Une bactérie mangeuse de chair », répondit Williams avec un enthousiasme proprement macabre, « capable de dévorer les tissus vivants à une vitesse effrayante, et invariablement mortelle. Plus précisément, il s'agit d'une souche de streptocoque résistante aux antibiotiques. » Il se pencha vers Khan, baissant la voix jusqu'à un murmure conspirateur. « Avant de mourir, votre mère avait mis au point une souche exceptionnellement virulente de cette bactérie mangeuse de chair. Elle

s'est également assurée que vous, ainsi que tous les autres enfants de Chrysalis, possédiez une immunité génétique contre toutes les formes de streptocoques. »

Khan fixa Williams avec stupeur, partagé entre l'horreur et une curiosité morbide. C'était la première fois qu'il entendait parler d'une telle bactérie génétiquement modifiée.

« Mais pourquoi ma mère aurait-elle fait une chose pareille ? »

« Mais parce que cela faisait partie de son grand dessein, Votre Seigneurie ! » ricana méchamment Williams, gagnant en assurance maintenant qu'il avait manifestement capté toute l'attention de Khan. « Éliminer la population excédentaire du monde lorsque vous et les autres enfants seriez prêts à prendre le pouvoir. Le plan, que seuls quelques-uns d'entre nous connaissaient, consistait à attendre que vous atteigniez l'âge adulte, puis à répandre la bactérie sur toute la planète. »

Khan saisit l'Anglais par le col crasseux.

« Est-ce vrai ? » exigea-t-il, sans savoir que penser ni que ressentir devant cette révélation stupéfiante.

Une guerre bactériologique... contre l'humanité tout entière ? L'idée même était effroyable, et pourtant... moins d'une demi-heure auparavant, ici même dans ce jardin paisible, n'avait-il pas désespéré de pouvoir un jour apporter la paix aux milliards d'êtres humains qui se faisaient la guerre ? Ne s'était-il pas lamenté tout haut auprès de Joaquin qu'il y avait trop de gens ignorants et inférieurs dans le monde ? Est-il seulement possible de purifier le monde de la manière que décrit Williams ?

D'une seule main, il souleva le scientifique bedonnant du sol, si bien que les pieds de Williams se balancèrent plusieurs centimètres au-dessus du sol.

« Si vous me mentez... » gronda-t-il à l'adresse de l'Anglais, laissant à l'imagination du vieil homme le soin de compléter la nature exacte de sa menace.

« Je le jure ! Parole d'honneur ! » Williams se débattait vainement dans la poigne de Khan, étranglé par son col tordu. De la salive jaillissait de ses lèvres déformées. Ses yeux affolés, cerclés de sang, semblaient sortir de leurs orbites. « Le docteur Kaur... votre mère !... avait déjà obtenu des Russes les missiles, équipés d'ogives biologiques expérimentales destinées à disséminer la bactérie ! » Son corps corpulent tremblait comme un fruit trop mûr sous la mousson. « Tout est vrai, je vous le dis ! »

L'extrême intensité de sa peur donnait du crédit à ses affirmations paniquées.

Les paroles des mourants, songea Khan, après Richard II, imposent l'attention comme une profonde harmonie.

Plutôt que de pousser Williams jusque-là, il relâcha son col, laissant la relique terrifiée retomber sur l'allée en terre cuite.

« Qu'est-il advenu de cette bactérie ? » demanda-t-il froidement.

Tremblant, ruisselant de sueur, le corps plié en deux, les mains appuyées sur ses genoux frémissants, Williams luttait pour reprendre son souffle.

« Elle peut être à vous, Votre Seigneurie ! » haleta-t-il. « J'ai subtilisé la formule... la séquence génétique exacte... juste avant que Chrysalis n'explose ! »

Khan imaginait sans peine les actes de Williams cette nuit fatidique : glissant la précieuse formule dans sa poche tout en cherchant à sauver sa propre vie, abandonnant Sarina Kaur à son rêve et à sa mort.

« En d'autres termes, vous avez volé les secrets de ma mère, puis vous l'avez abandonnée ! »

« Non, Votre Seigneurie, ce n'était pas du tout ainsi, je vous le jure ! » Il porta une main à sa gorge, massant sa trachée meurtrie, tandis que la veine palpitante de sa tempe semblait sur le point d'éclater. « Il n'y avait aucun moyen pour moi de sauver votre mère. Elle était déterminée à rester à Chrysalis jusqu'au bout ! » La panique rendait sa voix plus aiguë. « J'essayais seulement de préserver les fruits de son génie ! »

« Et votre propre peau de lâche », l'accusa Khan.

Je n'étais qu'un enfant, songea-t-il avec culpabilité. Je n'avais pas le choix ; je devais laisser ma mère derrière moi lorsque Chrysalis fut évacuée. Mais quelle excuse Williams avait-il pour avoir abandonné Sarina Kaur au moment où elle avait le plus besoin de lui ?

La main de Khan se posa sur la poignée de son kirpan d'argent. Il était fortement tenté d'exécuter Williams sur-le-champ, en règlement longtemps différé de sa lâcheté vingt ans plus tôt.

L'Anglais dut apercevoir l'intention meurtrière dans les yeux de Khan, car il tomba à genoux et leva les mains jointes en signe de supplication.

« Ce n'était pas ma faute », implora-t-il en se tordant les mains de peur. « C'était Seven et cette maudite blonde ! Ce sont eux qui ont fait tuer votre mère ! »

« Quoi ? » siffla Khan, sentant son sang se glacer. « Qu'avez-vous dit ? »

« C'étaient deux espions américains », insista Williams en se lançant dans un flot d'explications stridentes. « Un homme nommé Gary Seven et cette petite blonde qui se faisait appeler Veronica Neary. Ils se sont infiltrés dans Chrysalis à la toute fin. Nous n'avons jamais découvert pour qui ils travaillaient exactement, mais Seven est parvenu, d'une manière ou d'une autre, à déclencher la procédure d'autodestruction d'urgence de Chrysalis. Tout l'endroit est parti en champignon atomique, emportant votre mère avec lui. » Ses yeux injectés de sang étaient fous de terreur, et sa respiration courte et laborieuse était si rapide que Khan soupçonna qu'il lui faudrait bientôt appeler un médecin. « Je ne pouvais rien faire, Votre Seigneurie ! Je le jure sur ma vie ! »

Les serments sans valeur de l'Anglais signifiaient peu de chose pour Khan ; pourtant, il savait avec une certitude absolue que Williams disait la vérité.

Au fond de lui-même, il avait toujours soupçonné Gary Seven et sa vive secrétaire d'avoir joué un rôle dans la destruction de Chrysalis. Pourquoi, sinon, Seven aurait-il suivi Khan et les autres super-enfants avec un tel acharnement ? Par moments, Khan croyait même se souvenir avoir été arraché à Chrysalis par l'énergie bleue tourbillonnante du dispositif de téléportation de matière de Seven, bien que les décennies écoulées eussent rendu ce souvenir désespérément flou et peu fiable.

Une chose était de soupçonner Seven et l'omniprésente Mlle Lincoln de complicité dans la mort de sa mère ; c'en était une autre de voir enfin ces terribles soupçons confirmés.

Vous n'auriez jamais dû me laisser vivre, admonesta-t-il silencieusement Seven, encore moins essayer de me rallier à votre cause.

Ses poings se crispèrent si fort que ses ongles manucurés s'enfoncèrent dans ses paumes. Khan contempla avec une fureur grandissante toutes les innombrables façons dont Seven avait tenté de modeler son destin selon ses propres desseins.

Plus jamais, se jura-t-il. Toi et ton infâme acolyte regretterez d'avoir un jour posé le pied en Inde.

« Je vous en prie, Votre Seigneurie ! Ayez pitié ! »

Toujours à genoux, Williams continuait de supplier qu'on lui laisse la vie sauve. La sueur ruisselait sur son visage abject comme du pus s'écoulant d'une plaie ouverte.

Khan se baissa et remit sans effort le scientifique rampant sur ses pieds. À la lumière de ce qu'il venait de révéler au sujet de Seven, les crimes personnels de l'Anglais lui semblaient désormais bien secondaires.

Khan avait des préoccupations autrement plus importantes en tête : la vengeance légitime d'un fils... et le dernier héritage de sa mère.

« Parlez-moi davantage de cette bactérie mangeuse de chair », ordonna-t-il.

CHAPITRE QUINZE

FORT COCHISE
SUD-EST DE L'ARIZONA
ÉTATS-UNIS
16 AOÛT 1994

LA SÉCURITÉ RIGOUREUSE rappelait à Roberta la Zone 51, ou Berlin-Est au temps des mauvais vieux jours de la guerre froide.

Des barbelés et des miradors en bois barricadaient le périmètre extérieur du quartier général de la milice. Des hommes de main en uniformes paramilitaires patrouillaient dans l'enceinte avec des chiens de garde à l'air féroce qui ressemblaient à un croisement entre un doberman et un pit-bull. (Un doberbull ?, se demanda-t-elle.) Vu de l'extérieur, le complexe ressemblait davantage à une prison ou à un camp de concentration qu'à la résidence volontaire de dizaines de patriotes autoproclamés.

Roberta observait le camp à travers les vitres teintées du Humvee noir qui l'emmenait vers le fort. Assise à l'arrière, derrière le conducteur, elle faisait de son mieux pour dissimuler son appréhension tandis que le véhicule s'arrêtait devant la grille d'entrée, où un garde armé d'un Uzi montait la garde derrière une barrière d'acier abaissée.

Souviens-toi, se rappela-t-elle, tu es ravie et enthousiaste d'être ici.

« Alors, c'est donc ça ? » demanda-t-elle.

« Ouais », confirma laconiquement le conducteur, qui se faisait appeler « Butch ».

Pas exactement du genre bavard, il avait résisté à toutes les tentatives sporadiques de Roberta d'engager la conversation depuis qu'il était venu la chercher à l'aéroport de Tucson quelques heures plus tôt. Elle se demanda s'il était toujours aussi peu communicatif, ou seulement avec les nouvelles venues trop curieuses.

Le Humvee freina devant la barrière horizontale et Butch baissa sa vitre pour parler au garde vêtu de kaki qui surveillait l'entrée.

« Freeman Butch Connors, de retour d'une prise en charge à Tucson », annonça-t-il à la sentinelle d'un ton militaire et concis.

Contrairement aux gardes qui les entouraient, Butch portait des vêtements civils afin de mieux se fondre dans la population lorsqu'il se trouvait hors du camp.

« Mot de passe ? »

« Ruby Ridge », répondit Butch.

À moitié satisfait seulement, le garde se pencha à la fenêtre pour examiner Roberta, fronçant les sourcils à la vue de cette femme inconnue.

« La passagère ? »

« Une recrue potentielle », expliqua Butch. « Elle vient rencontrer le Général. »

Le garde hocha la tête, mais continua de dévisager Roberta avec méfiance.

« Veuillez sortir du véhicule, madame », dit-il sévèrement. Un fusil d'assaut Colt Commando était suspendu à son épaule. Son souffle formait de la buée dans l'air froid.

Ne souhaitant pas faire de vagues, Roberta obéit. Ses jambes étaient raides après le long trajet depuis l'aéroport, mais cela lui fit du bien de sortir de la voiture. En regardant derrière elle, elle aperçut une route désertique et solitaire traversant un paysage aride, marqué par des crânes de bovins blanchis par le soleil et des panneaux PROPRIÉTÉ PRIVÉE. Des buissons roulants traversaient les lits asséchés des rivières, longeant des formations rocheuses rouge orangé qui émergeaient du sol. Quelques cactus et yuccas épars laissaient deviner la présence d'un peu d'humidité sous cette terre desséchée.

Pas vraiment un lieu de vacances, conclut-elle.

« Nom ? » exigea le gardien en brandissant un stylo et un registre.

« Roberta Landers », mentit-elle.

Le garde inscrivit consciencieusement ce nom sur sa feuille d'enregistrement.

C'était une matinée froide et claire en Arizona, et Roberta se serra dans l'espoir de conserver un peu de la chaleur emprisonnée sous sa veste de cuir à franges. Une chemise en flanelle, un jean Levi's et des bottes de cow-boy complétaient sa tenue, qui semblait parfaitement adaptée à sa mission actuelle. Encore légèrement décalée par le vol de nuit en provenance de Spokane, où « Bobbie Landers » était censée vivre, elle aurait tué pour une tasse d'expresso bien chaud, mais elle doutait qu'il y ait un Starbucks dans les environs.

« Veuillez lever les bras. »

Le garde fouilla Roberta, un peu plus intimement qu'elle ne l'aurait jugé nécessaire, puis passa un détecteur de métaux en forme de baguette sous ses bras et le long de son corps. L'appareil émit un bip, l'obligeant à sortir son servo de sa poche afin de satisfaire le garde.

Celui-ci jeta un rapide coup d'œil à ce qui semblait n'être qu'un simple stylo-plume, tandis qu'elle feignait de rester indifférente.

Et s'il veut me le confisquer ? s'inquiéta-t-elle.

Le dispositif déguisé était bien plus qu'une simple arme ; c'était son unique lien avec Gary Seven et l'île d'Arran.

Un second garde, promenant ce qui ressemblait à un doberbull particulièrement agressif, fit le tour du Humvee. Tirant sur sa laisse, le chien renifla le véhicule, puis s'approcha pour flairer avec méfiance les chevilles de Roberta. Ses mâchoires baveuses dégoulinaient sur le bout de ses bottes en peau de serpent, tandis qu'elle attendait anxieusement de voir si le premier garde se laisserait tromper par l'apparence anodine du servo.

« C'est bon, madame. »

Le garde lui rendit le dispositif polyvalent et Roberta réprima un soupir de soulagement.

Il fit un signe de tête à Butch, qui était resté au volant du Humvee.

« Vous pouvez l'emmener. »

Reconnaissante d'avoir passé le contrôle de sécurité, elle remonta dans le véhicule. La barrière d'acier se leva devant eux, et Butch la conduisit au-delà des défenses extérieures du fort.

Un grand panneau en bois portant l'inscription DÉFENSE D'ENTRER ! LES INTRUS SERONT ABATTUS À VUE ! ne fit rien pour calmer ses nerfs.

Fort Cochise, quartier général de l'« Armée de l'Éternelle Vigilance », avait été construit sur l'emplacement d'une ancienne cité minière, abandonnée au début des années trente lorsque ses gisements d'or et d'argent furent épuisés. Beaucoup des bâtiments d'origine en adobe étaient encore debout, transformés en dortoirs et en entrepôts. Roberta aperçut la façade en ruine de l'ancienne prison de la ville, avec ses barreaux toujours aux fenêtres.

Espérons que j'arriverai à ne jamais y entrer, pensa-t-elle.

Butch gara le Humvee juste derrière la clôture de barbelés, puis la guida à travers l'enceinte du complexe. Des hommes et des femmes en uniforme, vêtus de diverses nuances de kaki et de tenues de camouflage, vaquaient consciencieusement à leurs occupations : ils réparaient les fortifications, rebouchaient les fissures des vieux bâtiments en adobe ou transportaient de lourdes caisses de nourriture, de médicaments et de munitions d'un bâtiment à l'autre.

Roberta ne put s'empêcher de remarquer que chacun des adultes vivant dans le fort semblait lourdement armé, avec un fusil de chasse, un pistolet, ou les deux. Même un groupe de femmes occupées à étendre du linge portait des pistolets à la ceinture.

Une soudaine rafale de tirs automatiques fit sursauter Roberta. Levant la main pour se protéger les yeux du soleil, elle aperçut plusieurs membres de la milice s'entraînant sur un stand de tir installé du côté ouest du camp. Rafale après rafale, une puissance de feu déchaînée réduisait en miettes des silhouettes en carton représentant Janet Reno, Hillary Clinton et le secrétaire général des Nations unies.

Bon sang ! pensa Roberta en avalant difficilement sa salive devant ce spectacle. Ancienne flower child et hippie revendiquée, elle se sentait plus que jamais déplacée.

Je suis à des années-lumière de Woodstock, réalisa-t-elle. Géographiquement, chronologiquement et psychologiquement.

Tout le camp, d'ailleurs, semblait sur le pied de guerre, se préparant à un siège ou à une bataille qui pouvait éclater d'un instant à l'autre. Malheureusement, comme Roberta le savait avant même de monter dans l'avion à Spokane, l'ennemi contre lequel ces gens se préparaient n'était autre que leur propre gouvernement — ainsi que toute personne qu'ils considéraient comme faisant partie d'une conspiration mondiale aux contours aussi flous qu'indéfinissables. Pire encore, Fort Cochise n'avait rien d'un

cas isolé ; des camps et des armées privées similaires avaient vu le jour un peu partout aux États-Unis au cours de la dernière décennie.

Mais une seule de ces milices est dirigée par un surhomme génétiquement modifié, se rappela Roberta, essayant de voir le bon côté des choses.

Ironiquement, compte tenu de toute sa rhétorique antigouvernementale, les bureaux personnels du général Morrison étaient installés dans l'ancien bureau de poste de la ville, restauré pour l'occasion. D'autres hommes, armés de fusils automatiques et accompagnés de doberbulls, gardaient l'entrée du bâtiment, où Roberta dut subir une nouvelle série de mots de passe, de fouilles et d'inspections beaucoup trop poussées avant d'être confiée à un soldat grand et dégingandé au visage sévère, qui la conduisit enfin en présence du commandant suprême de l'AEV.

Hawkeye Morrison se leva de derrière son bureau lorsque Roberta entra dans la pièce, escortée par son nouveau garde du corps aussi intimidant qu'improvisé. Elle reconnut le célèbre chef de la milice — et ancien enfant de Chrysalis — grâce à divers périodiques de droite, sans parler des photographies de surveillance prises par Gary Seven et elle-même.

« Bienvenue à Fort Cochise », la salua-t-il cordialement, tout en mâchant un chewing-gum. Une tenue militaire aux tons kaki et vert olive moulait sa silhouette trapue de mâle dominant. Un pistolet Glock reposait dans son holster à la ceinture.

« Appelez-moi Bobbie », insista-t-elle, apercevant son propre visage reflété dans les lunettes de soleil argentées à effet miroir du général. Convaincue que son identité d'emprunt y serait tout aussi crédible, elle examina son bureau avec une curiosité non dissimulée.

Un authentique drapeau de l'époque de la guerre d'Indépendance, portant la devise provocatrice DON'T TREAD ON ME, était suspendu au mur de stuc derrière le bureau de Morrison, tandis qu'une photographie de presse encadrée immortalisait la fumée et les flammes de la tragédie de Waco. Sur le mur à sa droite, une carte du monde constellée de nombreuses épingles de couleurs rappelait étrangement une carte similaire qui se trouvait actuellement dans le bureau de Gary Seven, en Écosse.

On dirait qu'il suit les déplacements de ses frères et sœurs surhumains, déduisit Roberta. Mais les considère-t-il comme des alliés potentiels ou comme des ennemis ?

Heureusement, Jugurtha, Pachacutec et beaucoup des autres surhommes de moindre importance s'étaient déjà autodétruits ou étaient empêtrés dans des guerres civiles sanglantes en Afrique, en Amérique du Sud, et ailleurs. En revanche, l'ampleur grandissante de la milice du général Morrison l'inquiétait, car elle semblait recruter de nouveaux adeptes à une vitesse fulgurante.

« C'est un tel honneur de vous rencontrer enfin ! » s'enthousiasma-t-elle.

La pièce ne possédait aucune fenêtre, sans doute par concession à la paranoïa de Morrison, mais elle entendait le bourdonnement de filtres à air mécaniques assurant la ventilation du bureau.

« Vous êtes un véritable héros américain. »

Morrison accueillit ce compliment avec une modestie de façade.

« Je ne suis qu'un patriote à l'ancienne, déterminé à protéger notre liberté du mieux que nous le pouvons. »

Il se rassit derrière son bureau, dont l'ordre impeccable impressionna Roberta, surtout lorsqu'elle le comparait au désordre « créatif » qui régnait sur le sien, à la ferme.

« Je vous en prie, asseyez-vous », proposa-t-il en désignant une simple chaise en bois posée sur un tapis navajo devant le bureau.

Elle s'y laissa tomber. Son nouvel escorteur, dont le visage tanné par le soleil semblait figé dans une moue perpétuellement renfrognée, demeura debout derrière elle, la surveillant avec raideur. Seul un éclat inquiétant dans son regard, révélant fanatisme et violence contenue, prouvait que cet homme était vivant et non sculpté dans un bloc de bois immobile. À côté de lui, le monosyllabique Butch, renvoyé à ses fonctions après avoir remis Roberta entre les mains de cet aspirant stormtrooper, paraissait presque exubérant.

« Ne laissez pas Freeman Porter vous mettre mal à l'aise », dit Morrison en désignant son ombre taciturne. « Il est ici uniquement pour assurer ma protection. »

Il lui tendit un chewing-gum à la menthe verte, qu'elle refusa poliment.

« Compte tenu des forces insidieuses liguées contre notre cause, je ne peux me permettre de prendre le moindre risque inutile. »

« Bien sûr que non ! » acquiesça-t-elle avec empressement. « La Bête ne reculera devant rien pour étouffer les dernières lueurs de liberté individuelle. »

Une indignation vertueuse — ou du moins un simulacre très convaincant — enflamma sa déclaration.

« C'est pourquoi je vous ai contacté par l'intermédiaire de votre site Web, afin de rejoindre votre croisade si importante contre le collectivisme athée. »

« C'est ce que j'ai compris », répondit Morrison. « J'ai été impressionné par l'éloquence passionnée de votre lettre, ainsi que par vos propres premiers efforts dans cette lutte. »

Il fit pivoter à moitié l'écran de son ordinateur afin que Roberta puisse également le voir, puis saisit rapidement une adresse URL familière dans son navigateur.

Un titre composé de flammes animées apparut en haut de l'écran sur un fond rouge, blanc et bleu.

The Unblinking Eye, annonçaient les lettres de feu au-dessus de colonnes de texte très serrées. D'autres gros titres, sur différentes nouvelles de la première page, proclamaient des révélations fracassantes telles que :

LA FEMA : LE GOUVERNEMENT SECRET et LES CODES-BARRES : LA MARQUE DE LA BÊTE ?

« Votre lettre d'information en ligne est l'une des meilleures que j'aie lues », la félicita Morrison. « Vous semblez avoir parfaitement compris les enjeux fondamentaux de cette époque dangereuse. »

« Merci », répondit Roberta.

À vrai dire, elle éprouvait une certaine fierté paradoxale envers The Unblinking Eye, qu'elle avait lancé quelques mois auparavant afin de consolider sa couverture. Même si le contenu n'était qu'un mélange absurde de légendes urbaines et de théories du complot mal ficelées, pour la plupart reprises sur d'autres sites Web « patriotiques », elle estimait avoir parfaitement reproduit le ton de paranoïa belliqueuse recherché.

« Il est tellement évident qu'on ne peut pas faire confiance aux soi-disant médias d'information "légitimes" pour nous dire ce qui se passe réellement dans ce pays. J'ai senti que je devais avertir les gens de ce que préparait notre gouvernement. »

Morrison approuva d'un signe de tête.

« Ce n'est pas seulement Washington qui doit nous inquiéter. Les fédéraux ne sont qu'un tentacule d'une Bête bien plus vaste : un Nouvel Ordre mondial secret dirigé par une élite de surhommes génétiquement modifiés. Je le sais avec certitude, parce que j'ai regardé l'ennemi droit dans les yeux... et dans le miroir. »

Il retira ses lunettes à effet miroir pour regarder Roberta droit dans les yeux.

Deux énormes iris rouges, semblables à ceux d'un oiseau de proie, croisèrent son regard, et elle comprit soudain que « Hawkeye » n'était pas simplement un surnom pittoresque : c'était la stricte vérité.

« Je vais vous révéler quelque chose que très peu de gens savent, quelque chose que je ne partage qu'avec mes frères et sœurs d'armes les plus dignes de confiance. Je suis moi-même un peu plus qu'humain, le produit de la même conspiration impie qui a donné naissance à la Bête. »

Ses yeux écarlates clignèrent comme ceux d'un rapace, avec leur membrane nictitante.

« Entre autres choses, je possède un peu d'ADN de rapace, ce qui me donne une vue extraordinaire. »

Roberta poussa un cri de surprise, feignant l'ébahissement.

« Vous ? » Elle le regarda avec de grands yeux. « Mais... comment ?... Je ne comprends pas... »

« C'est très simple », expliqua-t-il. « À mes yeux, mon devoir envers l'Amérique passe avant les exigences de mon ADN corrompu. J'ai donc juré de défendre l'humanité contre les membres de ma propre espèce. »

Il abattit violemment son poing sur le bureau, faisant vibrer les corbeilles parfaitement rangées contenant stylos et papiers.

« Quelqu'un doit défendre l'homme ordinaire, et ce combat commence ici, à Fort Cochise, nommé en l'honneur du valeureux guerrier apache qui s'est battu pour préserver son mode de vie face aux troupes fédérales. »

L'émotion donnait de l'épaisseur à sa voix.

« Il a défié la Bête pendant onze ans. Moi, je compte remporter cette bataille, quel qu'en soit le prix. »

C'est précisément ce qui m'effraie, pensa Roberta en se rappelant pourquoi elle avait décidé d'infiltrer l'AEV. Des milices d'extrême droite fanatisées, remplies

d'amateurs d'armes à la gâchette facile et de complotistes, étaient déjà suffisamment dangereuses. Mais une milice dirigée par un Übermensch génétiquement modifié...

Voilà quelque chose qu'elle tenait absolument à surveiller de très près, surtout au vu de la croissance rapide de l'armée privée de Morrison. Elle avait déjà tenté d'y infiltrer un agent, qui avait trouvé la mort dans un mystérieux « accident de voiture » quelques semaines plus tôt.

Si ce n'est pour rien d'autre, songea-t-elle avec un pincement de culpabilité en pensant à cette espionne morte, je lui dois au moins de veiller à ce que l'AEV ne fasse pas d'autres victimes.

« Mon Dieu ! » s'exclama-t-elle en offrant à Morrison la réaction qu'il attendait. « J'ai toujours su qu'une conspiration était à l'œuvre, rongeant notre liberté, mais je n'aurais jamais imaginé que la menace était à ce point diabolique ! »

Roberta estima qu'elle méritait un Oscar pour son interprétation.

Mange ton cœur, Meryl Streep.

« Vous devez me laisser rester et faire tout ce qui est en mon pouvoir pour aider votre cause ! »

Le plus ironique dans tout cela, c'était que Morrison avait raison, d'une certaine manière. Des surhommes génétiquement modifiés cherchaient bel et bien à conquérir le monde, à l'insu de quatre-vingt-dix-neuf pour cent de la population. Khan, en particulier, ne désirait rien tant qu'établir un Nouvel Ordre mondial avec lui-même à son sommet.

Malheureusement, Roberta craignait que le programme de résistance violente de Morrison ne soit surtout alimenté par une paranoïa aiguë et son propre sentiment démesuré de destinée manifeste.

Le problème, ce ne sont ni l'ONU ni Bill Clinton, pensa-t-elle. Ce sont des électrons libres surpuissants comme Khan et Morrison.

Ses yeux d'oiseau l'examinèrent avec attention.

« Soyons francs. »

Il ouvrit un tiroir sous son bureau et en sortit un dossier épais maintenu fermé par de gros élastiques. Il le laissa tomber sur le bureau dans un bruit sourd.

« Nous avons procédé à une enquête très approfondie sur vous ; sans cela, vous ne seriez pas ici. »

Roberta se remémora toutes les heures qu'elle, Seven et Beta 6 avaient consacrées à construire de toutes pièces la fausse existence de Bobbie Landers : acte de naissance, numéro de sécurité sociale, anciennes adresses, historique professionnel, dossiers universitaires, abonnements à des magazines, ex-maris décédés, et bien d'autres détails.

On dirait que tout cela a porté ses fruits, pensa-t-elle, même si je ne sortirai probablement jamais de certaines de ces listes de diffusion complètement folles !

« Faites-moi confiance », promit-elle avec hypocrisie.

Des années de missions sous couverture, où elle s'était fait passer aussi bien pour une religieuse que pour une trapéziste, lui avaient appris à mentir avec conviction.

« Je n'ai absolument rien à cacher. »

Morrison trancha les élastiques à l'aide d'un coupe-papier en argent surmonté d'une tête d'aigle, puis ouvrit le dossier de Roberta. Il parcourut les documents plus rapidement qu'Evelyn Wood, sans doute pour démontrer ses capacités surhumaines de compréhension.

« Votre dossier est en ordre », observa-t-il, « et vous semblez en assez bonne condition physique pour une femme de votre âge. »

Aïe ! pensa Roberta. Je n'ai que quarante-cinq ans !

« Néanmoins, en dehors de votre engagement indéniable, je ne suis pas tout à fait certain de ce que vous pouvez apporter d'autre. »

Il releva les yeux de son dossier et considéra Roberta avec une expression à la fois compatissante et sceptique.

« Une lutte difficile nous attend contre les plus redoutables des ennemis, et je me demande si vous avez réellement l'étoffe d'un soldat. »

« Je vois », répondit froidement Roberta.

Elle se leva de sa chaise, comme si elle s'apprêtait à partir avec toute la dignité de matrone dont elle était capable.

Puis, sans le moindre avertissement, elle enfonça son coude dans les abdominaux parfaitement dessinés du colosse qui montait la garde derrière elle.

L'homme se plia en deux, et elle lui saisit aussitôt les oreilles jusqu'à ce qu'il pousse un cri de douleur.

Elle le laissa souffrir une seconde, puis lui relâcha les oreilles, uniquement pour lui laisser une chance de riposter.

Le visage tanné rougi par la colère, il se jeta sur elle à deux mains.

Roberta l'attendait.

Un habile mouvement de jujitsu plus tard, Porter se retrouvait à plat dos sur le bureau de Morrison, écrasant le dossier de Roberta sous le poids que celle-ci avait habilement redirigé. Un rapide coup de tranchant de la main sur le point de pression approprié mit efficacement fin à cet affrontement inégal. Roberta s'écarta du bureau en s'époussetant les mains, comme pour se débarrasser de toute cette désagréable affaire.

« Alors ? » demanda-t-elle à Morrison en haussant un sourcil.

Le chef de la milice resta bouche bée, son chewing-gum suspendu en pleine mastication. Son regard stupéfait allait de Roberta au garde mis hors de combat, puis revenait vers elle.

« Seigneur Dieu ! » s'exclama-t-il.

Puis il éclata d'un énorme rire, frappant le bureau d'une grande claque dans un accès d'enthousiasme tonitruant.

« Bienvenue dans l'AEV, Femme libre Landers ! »

CHAPITRE SEIZE

PALAIS DES NATIONS
NATIONS UNIES
GENÈVE, SUISSE
29 AOÛT 1994

« LE PEUPLE SERBE N'A RIEN À SE REPROCHER ! » rugit Vasily Hunyadi avec défi en abattant son poing sur le pupitre de marbre noir de la Grande Salle de l'Assemblée. Plus de deux mille visages hostiles, représentant presque toutes les nations du monde, ainsi qu'environ huit cents membres de la presse internationale, le dévisageaient depuis leurs bureaux recouverts de cuir vert. Assis par ordre alphabétique, de l'Albanie au Zimbabwe, les délégués réunis étaient largement plus nombreux que le dictateur roumain borgne, mais il ne se laissait pas intimider par cette foule d'opposants, même s'il savait que l'immense majorité de son auditoire le considérait comme un criminel de guerre. « Nous n'avons fait que reprendre les territoires qui nous reviennent de droit et assurer la pureté génétique de notre population. »

Il était venu à Genève pour s'adresser à cette séance plénière des Nations Unies afin de montrer au monde entier qu'il n'avait pas peur de défier l'opinion publique et la réprobation internationale dans sa quête d'une Grande Serbie. Plusieurs de ses conseillers les plus timorés l'avaient dissuadé de cette apparition, craignant pour sa sécurité loin de ses bastions solidement défendus en Serbie et en Bosnie-Herzégovine, mais il était convaincu que le siège européen de l'ONU constituait un lieu suffisamment sûr pour exprimer son audacieuse répudiation des accusations et reproches moralisateurs du reste du monde. Pas même Khan, s'était-il dit, n'oserait frapper une grande assemblée des Nations Unies (bien que, par précaution, ses espions surveillent attentivement tous les agents connus de Khan en Europe). La seule chose que j'aie à craindre, songea Hunyadi, c'est un affaiblissement de ma propre volonté de fer.

Ce qui signifiait qu'il ne craignait absolument rien.

« Envoyez vos avions de guerre de l'OTAN ! » tonna-t-il depuis le pupitre, vêtu d'un austère costume gris rappelant l'époque soviétique. Ses épais sourcils noirs et sa moustache tombante s'animaient sous l'ardeur de son discours. « Larguez vos bombes intelligentes ! Imposer vos mesquines sanctions économiques ! » Il s'imaginait sur CNN, s'adressant à la planète entière. « Vous ne nous ferez pas reculer. Mes

vaillantes forces et moi ne renoncerons pas à chasser nos ennemis des Balkans par tous les moyens nécessaires ! »

Il y eut un bref délai pendant que les interprètes des Nations Unies traduisaient simultanément son russe en arabe, chinois, anglais, français et espagnol ; puis une cacophonie de murmures indignés et de huées accueillit son discours effrontément dépourvu de tout repentir. Hunyadi esquissa un mince sourire sous sa lèvre supérieure hérissée. Qu'ils jacassent comme les singes sous-évolués qu'ils sont, pensa-t-il avec mépris, faisant une pause pour laisser les délégués scandalisés exprimer leurs objections impuissantes. Un être supérieur triomphera toujours du caquetage des faibles et des insensés.

Au-dessus et derrière lui, fixé sur le mur incliné revêtu de plaques de bronze de la vaste salle de l'Assemblée, l'emblème circulaire des Nations Unies conférait son autorité aux débats. Hunyadi s'apprêtait à reprendre la parole, afin de mettre agressivement en garde les États membres de l'ONU contre toute nouvelle ingérence dans les affaires de l'Europe de l'Est, lorsqu'une étrange odeur parvint à ses narines surhumainement sensibles. Quelle est cette odeur ? se demanda-t-il avec irritation en plissant le nez de dégoût. Ça pue comme un rat mort.

Il sembla être le premier à remarquer cette puanteur, mais, quelques instants plus tard, il vit des délégués et des journalistes renifler et regarder autour d'eux avec perplexité. Une affreuse possibilité lui traversa l'esprit, lui glaçant l'échine, et il leva les yeux avec effroi vers les grilles d'aération censées fournir de l'air frais à la salle bondée. Il ne vit aucune vapeur toxique pénétrer dans la salle par les conduits, mais cela ne signifiait pas qu'il n'y avait rien.

Les premiers symptômes apparurent avant qu'il ait eu le temps de s'enfuir. Hunyadi éprouva soudain des difficultés à respirer, comme si un poids lourd lui était tombé sur la poitrine. Du mucus s'écoulait de son nez, souillant sa moustache hérissée. Sa tête se mit à marteler et son unique œil le brûla, se remplissant de larmes de façon incontrôlable. Il essaya de parler, d'appeler à l'aide, mais sa langue était engourdie et ses paroles étaient pâteuses. Des frissons secouaient son corps. Ses dents claquaient. Sa gorge le faisait souffrir.

Il n'était pas le seul à être en détresse. À travers son œil embué de larmes, il vit de nombreux membres de son auditoire succomber au même mal soudain. D'éminents diplomates et leurs assistants paniquèrent et abandonnèrent leurs bureaux, toussant et vomissant de façon incontrôlable. Une véritable panique éclata dans toute l'auguste assemblée, produisant une Babel de voix terrifiées dans plus d'une douzaine de langues différentes. Des délégués frappés s'effondrèrent sur le sol, une écume sanglante apparaissant aux commissures de leurs lèvres. Trop tard, Hunyadi reconnut les signes caractéristiques d'une arme qu'il avait lui-même envisagé d'utiliser à l'occasion.

Du sarin, réalisa-t-il avec horreur. Du gaz neurotoxique !

* * * * *

« Le Palais des Nations est devenu le siège des Nations Unies à Genève en 1946 et constitue aujourd'hui le bureau le plus actif des Nations Unies en dehors de New York, aux États-Unis. La salle dans laquelle vous vous trouvez actuellement est connue sous le nom de Salle des Pas Perdus et sert de hall principal à la Grande Salle de l'Assemblée. Son élégant décor met en valeur de magnifiques marbres provenant du monde entier, tandis que le sol est constitué de marbre rose importé de Finlande. »

Le guide anglophone marqua une pause afin de laisser le groupe admirer le hall somptueux. Claire Raymond, une femme au foyer de trente-cinq ans originaire de Secaucus, promena autour d'elle un regard empreint d'un respect admiratif sur le haut plafond, les imposantes colonnes de marbre, ainsi que les vastes baies vitrées donnant sur le lac Léman tout proche. Une lumière du soleil claire et limpide filtrait par les hautes fenêtres, faisant ressortir l'éclat de toutes les pierres polies. Au loin, elle distinguait même le sommet enneigé du mont Blanc.

Quel dommage que Donald et les garçons ne puissent pas être là, pensa-t-elle avec nostalgie.

Malheureusement, son mari était retenu par une réunion importante cet après-midi, tandis que leurs deux fils, Tommy et Eddie, étaient trop occupés par l'école pour accompagner leur père lors de son voyage d'affaires. Claire se promit mentalement d'acheter de jolies cartes postales une fois la visite terminée.

Le guide attira leur attention sur une immense paire de portes de bronze.

« Derrière ces portes, magnifiquement décorées dans le style Renaissance, se trouve la Grande Salle de l'Assemblée, où des délégués venus du monde entier se réunissent pour discuter de questions d'importance internationale. »

Deux gardes à l'air blasé, vêtus d'uniformes bleus identiques, se tenaient devant les portes de bronze, et le guide haussa les épaules d'un air désolé.

« Je crains que, pour des raisons de sécurité, la salle ne soit pas ouverte au public pendant que l'Assemblée siège, mais peut-être aurez-vous l'occasion de revenir la visiter un autre jour. »

Des murmures de déception s'élevèrent parmi le reste du groupe, mais Claire ne pouvait reprocher aux Nations Unies de ne prendre aucun risque, surtout avec tous les problèmes qui secouaient le monde à cette époque. Elle avait été favorablement impressionnée par les mesures de sécurité strictes du Palais ; rien que pour entrer dans le bâtiment, elle avait dû passer sous un détecteur de métaux et laisser un garde inspecter le contenu de son sac à main. Un peu long, certes, mais mieux valait prévenir que guérir.

Alors que le guide s'apprêtait à les conduire vers l'étape suivante de la visite, un hurlement atroce, comme si toute une foule était en train d'être torturée, retentit derrière les immenses portes à deux battants donnant sur la salle de l'Assemblée. Claire entendit des cris de terreur perçants, à peine étouffés par les épaisses portes de bronze.

Oh mon Dieu ! pensa-t-elle, comprenant soudain qu'il se passait quelque chose d'épouvantable. Que se passe-t-il ?

Les deux gardes échangèrent un regard alarmé, mais avant qu'ils aient pu faire quoi que ce soit pour aller voir, les lourdes portes s'ouvrirent brusquement, laissant déferler une foule d'hommes et de femmes élégamment vêtus qui fuyaient pour sauver leur vie. Ils se poussaient et se griffaient les uns les autres dans leur course éperdue hors de la salle de l'Assemblée. Des écouteurs en plastique pendaient encore autour du cou de certains délégués, tandis que leurs mains étaient plaquées sur leur bouche et leur nez pour se protéger.

Réagissant rapidement, Claire se plaqua contre une immense baie vitrée afin d'éviter d'être piétinée par cette ruée chaotique. Les mains crispées sur la bouche sous l'effet de la peur, le dos appuyé contre l'immense vitre, elle regarda cette scène cauchemardesque se dérouler sous ses yeux.

Elle remarqua que nombre des fugitifs semblaient souffrir d'une maladie ou d'une crise effroyable. Écumant de la bouche ou vomissant avec violence, ils s'effondraient sur le sol de granit rose et se mettaient à se tordre de spasmes, incapables de s'aider eux-mêmes ou même d'éviter d'être piétinés par les diplomates affolés qui couraient derrière eux, cherchant désespérément à échapper à l'indicible mal qui avait frappé l'Assemblée.

Un vieil homme africain aux cheveux blancs, le visage baigné de larmes, s'effondra à quatre pattes à quelques mètres seulement de Claire. Il tendit la main vers elle avec supplication, appelant au secours dans une langue qu'elle ne reconnaissait pas, et elle fut horrifiée de voir que les pupilles de ses yeux s'étaient contractées jusqu'à n'être plus que de minuscules points. Des éclaboussures d'écume rosâtre coulaient de ses lèvres fendillées et ensanglantées. Sa langue semblait gonflée et enflammée.

Avec hésitation, elle s'éloigna du mur, tendant prudemment le bras vers l'homme à terre. Mais alors que ses doigts n'étaient plus qu'à quelques centimètres des siens, une vague hurlante de touristes et de visiteurs des Nations Unies pris de panique le submergea, l'entraînant sous leurs pieds. Étouffant un cri, Claire recula de nouveau, incapable de faire quoi que ce soit pour empêcher que le vieil inconnu ne soit piétiné à mort. D'autres personnes terrorisées passaient encore près d'elle, les yeux et le nez ruisselants, leurs corps martyrisés secoués de convulsions.

C'est de la folie ! se désespéra-t-elle, luttant contre l'hystérie.

Terrifiée au-delà de toute raison, elle voulait s'enfuir, mais craignait d'être emportée, et peut-être gravement blessée, au milieu de cet exode frénétique. Et si cette foule déchaînée était contagieuse ? Je ne comprends pas ! pensa-t-elle. Qu'est-ce qui provoque tout cela ?

Son regard affolé balaya le hall, cherchant fébrilement une quelconque explication. Par un pur hasard, elle remarqua quelque chose d'étrange.

De l'autre côté de la Salle des Pas Perdus, un homme portant un masque chirurgical sortit d'une discrète porte latérale portant les inscriptions, en anglais et en français :

ACCÈS INTERDIT ! PERSONNEL D'ENTRETIEN UNIQUEMENT.

Contrairement à tous ceux qui l'entouraient, y compris Claire, cet homme masqué, vêtu d'une combinaison olive tachée de graisse comme un concierge ou un agent d'entretien, ne semblait ni choqué ni horrifié par l'étrange catastrophe qui engloutissait les Nations Unies. Il observait la scène avec calme tout en tenant une banale boîte-repas en métal, qu'il ouvrit lentement et délibérément.

En prenant soin d'éviter les personnes qui se débattaient autour de lui, il sortit une petite seringue hypodermique, du genre qu'utilisent les diabétiques, et se fit avec habileté une injection dans l'avant-bras.

De l'insuline, se demanda Claire, ou un antidote ?

Elle acquit soudain la conviction que cet inconnu sans nom, avec son masque de gaze protecteur, était d'une manière ou d'une autre responsable de la mystérieuse épidémie qui ravageait le Palais des Nations. Pourtant, ce qu'il fit ensuite était plus déroutant qu'incriminant.

Plongeant de nouveau la main dans la boîte-repas ouverte, il en sortit une simple petite brique de jus de fruits en carton, exactement comme celles qu'elle glissait dans le sac-repas de ses petits garçons.

Hein ? pensa-t-elle, déconcertée ; elle ne pouvait imaginer que l'homme masqué ait simplement soif.

Au lieu de porter la petite brique à ses lèvres — de toute façon dissimulées par le masque de gaze —, il la laissa volontairement tomber sur le sol de granit, puis l'écrasa délibérément sous le talon de sa botte. Un liquide graisseux jaunâtre, de la couleur de la bière, jaillit sur le sol parfaitement poli, dont les dalles, se rappela-t-elle de façon absurde, avaient été transportées depuis la Finlande.

Je ne pense pas que ce soit du jus de pomme, songea-t-elle, tandis qu'un sentiment de terreur lui étreignait le cœur.

Une odeur, semblable à celle d'un diluant pour peinture, ou pire encore, lui parvint malgré l'écœurante puanteur du sang et du vomi répandus partout. Quelque chose lui serra la poitrine et elle commença à manquer d'air.

Est-ce seulement moi, se demanda-t-elle, ou fait-il vraiment chaud et étouffant ici ?

Elle tira sur le col de son tee-shirt souvenir « I ♥ SWITZERLAND », se sentant soudain fiévreuse et prise de vertiges. Une douleur lancinante commença à battre derrière ses yeux et, tant elle était nauséeuse et désorientée, il lui fallut une ou deux secondes pour comprendre que, mon Dieu, ce qui avait frappé tous ces autres gens venait aussi de l'atteindre.

Je ne m'en sortirai pas, comprit-elle dans un instant de lucidité aveuglante.

Toute force s'écoula de ses jambes et elle glissa jusqu'au sol, s'asseyant au pied de la fenêtre. Son nez se mit à couler, mais elle parvenait à peine à lever le bras pour l'essuyer avec sa manche. Ses membres étaient agités de secousses incontrôlables.

Je vais mourir.

Sachant qu'il n'y avait plus d'échappatoire, elle cessa de s'inquiéter pour elle-même. Elle pensa plutôt à son mari et à ses fils, qui seraient certainement anéantis par sa mort.

Je suis désolée, leur dit-elle tristement. Je ne voulais pas que cela arrive. J'allais vous envoyer des cartes postales.

La douleur derrière ses yeux devint de plus en plus intense, comme la pire migraine imaginable, dépassant même l'agonie qu'il lui fallait endurer pour respirer avec des poumons paralysés qui bougeaient à peine.

Alors que sa vue s'estompait et que le hall baigné de soleil disparaissait dans les ténèbres qui envahissaient son regard, elle se rappela, bizarrement, l'étrange projet destiné à faire fortune rapidement qui avait amené Donald à Genève. Il était question d'obtenir un financement européen pour cette nouvelle entreprise complètement farfelue consistant à congeler des morts puis à les envoyer dans l'espace à bord de fusées afin de les conserver, au cas où quelqu'un découvrirait un jour comment les ramener à la vie.

Cryo... quelque chose, se souvint-elle en cherchant le mot exact.

Cryo-satellites, voilà.

Pour être honnête, elle avait trouvé cette idée complètement loufoque, mais Donald, lui, l'avait prise beaucoup plus au sérieux.

Ce serait drôle, pensa-t-elle tandis que le hall devenait de plus en plus sombre et étouffant, si une chose pareille m'arrivait réellement. Imaginez me réveiller dans l'espace, des centaines d'années plus tard !

La douleur dans sa tête explosa et tout devint aussi noir que le vide.

Quelle idée ridicule...

* * * * *

Hunyadi s'appuyait, impuissant, contre le pupitre de marbre noir, incapable de soutenir plus longtemps son propre poids. La vision de son unique œil s'était considérablement assombrie, et tout ce qu'il distinguait encore était teinté d'un étrange voile jaune tandis qu'il s'accrochait au pupitre, résolu à mourir debout si possible. Un homme ordinaire aurait déjà succombé aux ravages du gaz neurotoxique, mais Vasily Hunyadi possédait la force et l'endurance de cinq mortels ordinaires.

Malgré cela, il savait que sa fin était proche. Une douleur atroce lui broyait le crâne comme dans un étau, et ses dernières respirations étaient courtes et pénibles.

Maudit sois-tu, Khan ! le maudit-il intérieurement, convaincu que le Sikh rusé avait d'une manière ou d'une autre orchestré cette atrocité, malgré tous leurs efforts pour surveiller ses agents.

Bravo, Khan. Je te salue, espèce de bâtard indien !

À travers cette brume jaune oppressante, il contempla le vaste auditorium désormais peuplé uniquement de morts et de ceux qui allaient bientôt les rejoindre. Les rangées de bureaux vides, étrangement désertées, tournaient en dérision l'assurance et la bravade qui l'avaient attiré à Genève.

Voilà pour le message que je voulais envoyer au monde ! pensa-t-il avec amertume en crachant une gorgée d'écume sanglante sur le sol de l'estrade.

Un message avait bel et bien été envoyé, certes, mais pas celui que Hunyadi avait voulu transmettre.

S'affaissant contre le pupitre, il regarda une fidèle assistante tenter de pratiquer le bouche-à-bouche sur le corps sans vie de l'ambassadeur du Brésil, pour finalement inhaler elle-même davantage des vapeurs mortelles. Hunyadi admira sa loyauté tout en mettant son intelligence en doute. Il la regarda sans émotion s'effondrer sur le sol, toussant et vomissant violemment. Ses membres furent agités de spasmes, puis retombèrent, immobiles.

Hunyadi avait vu beaucoup de morts au cours de son existence, et en avait causé bien davantage encore ; pourtant, il faisait face à sa propre fin imminente avec une appréhension et des regrets croissants. Il avait rêvé de bien plus encore : devenir le maître incontesté des Balkans, puis porter triomphalement son étendard à travers toute l'Europe et au-delà. Mais à présent, ces ambitions grandioses s'étaient évaporées dans l'air comme les vapeurs toxiques qui empoisonnaient ses poumons.

Il avait perdu, laissant un autre régner en maître sur l'humanité.

Qui allait désormais conquérir le monde ?

CHAPITRE DIX-SEPT

FORT COCHISE
SUD-EST DE L'ARIZONA
ÉTATS-UNIS
29 AOÛT 1994

Pas vraiment ma mission d'infiltration la plus prestigieuse, songea Roberta en s'agenouillant à côté d'un purificateur d'air récalcitrant, dévissant son boîtier d'acier perforé afin d'accéder au condensateur grillé qui se trouvait à l'intérieur. Les purificateurs d'air omniprésents, installés un peu partout dans l'enceinte de la milice, tombaient constamment en panne, nécessitant des réparations et un entretien incessants. En tant que nouvelle recrue dévouée de l'Armée de la Vigilance Éternelle, « Bobbie Landers » était naturellement censée mettre la main à la pâte et faire sa part pour préserver l'atmosphère de Fort Cochise de la poussière, des squames et des attaques surprises aux gaz du gouvernement.

Le général Morrison, avait-elle découvert, était littéralement obsédé par les gaz toxiques. Bien que ce purificateur d'air particulier se trouvât dans les baraquements des femmes, une construction semblable à un hangar aux murs en adobe blanchis à la chaux et au toit de tôle ondulée, le bourdonnement continu des filtres s'entendait dans toutes les zones fermées du camp, y compris les abris souterrains que l'AEV avait aménagés dans les anciennes mines d'or et d'argent de la ville fantôme.

Encore un symptôme de la paranoïa galopante de Morrison, se demanda-t-elle, ou bien sait-il quelque chose que j'ignore ?

Tournevis en main, vêtue d'un vieil uniforme militaire défraîchi, elle s'efforçait, en transpirant, d'ouvrir le mécanisme récalcitrant, tandis que son esprit hyperactif repassait tout ce qu'elle avait appris jusqu'ici au sujet de la milice. Voilà près de deux semaines qu'elle vivait ici, travaillant et s'entraînant aux côtés du reste de l'armée privée de Morrison, sans pour autant être certaine de l'ampleur réelle de la menace que représentait l'AEV pour la paix mondiale.

Est-ce que je perds mon temps ? s'inquiéta-t-elle.

Un camp rempli de cinglés gâchette facile n'était l'idée de personne d'une bonne chose, mais les capacités de commandement surhumaines de Morrison rendaient-elles intrinsèquement l'AEV plus dangereuse que les nombreux autres groupes survivalistes d'extrême droite jouant à la guerre dans les forêts reculées de l'Amérique ?

Mon instinct me dit que oui, pensa-t-elle, décidée à tenir encore un peu. Au fil des années, elle avait appris à faire autant, sinon davantage, confiance à son instinct qu'aux études de cas et profils de mission produits par Beta 6.

Morrison est une menace, j'en suis certaine.

« Quand on parle du loup... », murmura-t-elle en apercevant du coin de l'œil le général qui s'approchait au cours de l'une de ses fréquentes inspections surprises des défenses du camp. Morrison parcourait régulièrement les installations, ses yeux de rapace cherchant la moindre faille dans l'armure de sa forteresse ; après tout, on ne savait jamais quand ces fameux hélicoptères noirs pouvaient surgir du ciel et lancer l'assaut tant attendu de la Bête contre Fort Cochise.

Le général était accompagné de son second, Freeman Clayton Porter, que Roberta avait si efficacement neutralisé dès son premier jour au fort. Le taciturne lieutenant, qui avait apparemment été éleveur avant de rejoindre l'armée de Morrison, lui gardait toujours rancune ; elle s'efforçait donc de rester hors de son chemin.

« Je veux que tout le camp soit placé en état d'alerte renforcée, dit Morrison à Porter. »

Roberta remarqua que, comme un faucon, Morrison devait tourner toute la tête pour regarder dans une direction donnée, ce qui laissait supposer que sa vision périphérique était aussi médiocre que sa vue de rapace était perçante.

« C'est maintenant que nous sommes les plus vulnérables ; nous devons nous attendre à des représailles rapides et vigoureuses après notre opération de Genève. »

Des représailles ? Genève ?

Roberta tendit l'oreille tout en donnant l'impression d'être complètement absorbée par son combat contre le purificateur d'air défectueux. Une paire de faux Walkman lui donnait l'apparence d'écouter de la musique pendant qu'elle travaillait, illusion qu'elle entretenait en dodelinant de la tête au rythme d'une chanson pop imaginaire ; en réalité, le casque en plastique amplifiait son audition, lui permettant d'espionner Morrison et Porter à plusieurs mètres de distance.

De quoi parle-t-il ? s'inquiéta-t-elle, n'aimant pas du tout ce qu'elle entendait. Des représailles pour quoi ?

« Oui, mon général, répondit Porter. J'ai doublé les gardes dans les miradors et installé des projecteurs qui balaieront le ciel dès la tombée de la nuit. »

Son langage corporel était raide, son attitude intensément tendue comme toujours ; Roberta ne l'avait jamais vu se détendre.

« Personne ne nous prendra au dépourvu, mon général. Vous pouvez compter là-dessus. »

« Bien, dit Morrison. »

Tout en mâchant méthodiquement son chewing-gum, il passa un gant blanc sur le râtelier à armes situé au bout de la première rangée de couchettes vides ; à cette heure avancée de la matinée, les baraquements féminins étaient déserts, hormis Roberta.

« Qu'en est-il de cet appareil de champ de force que nous avons reçu de notre ami de Chandigarh ? Nos techniciens ont-ils réussi à le mettre en service ? »

« Nous le pensons, mon général, même s'il est difficile de dire s'il fait réellement quoi que ce soit. »

Porter baissa la voix et regarda prudemment autour de lui avant de répondre ; grâce aux amplificateurs audio de son Walkman, Roberta continua pourtant à l'entendre parfaitement.

« Croyez-vous vraiment que le gouvernement possède un dispositif capable de téléporter la matière ? Ça me paraît vraiment relever de la science-fiction. »

Morrison fit claquer son chewing-gum en parlant ; pour Roberta, ce bruit sec résonna comme un coup de feu.

« Ne sous-estimez pas les ressources de la Bête, avertit-il. Si le redoutable monsieur Singh affirme que nos ennemis peuvent se téléporter en plein milieu de notre camp, il serait imprudent de ne pas le croire, surtout lorsqu'il prétend également nous avoir fourni un moyen d'empêcher toute transmission de ce genre. »

Il interrompit son inspection juste assez longtemps pour lancer un regard sévère à Porter.

« Je suppose que nos techniciens ont soigneusement examiné le générateur de champ et conclu qu'il ne servait à aucune autre fin cachée ? »

« C'est exact, admit Porter à contrecœur. Il ne semble pas s'agir d'une bombe, d'un dispositif d'écoute, ni de quoi que ce soit dans ce genre. »

Il se gratta la tête d'un air soucieux, comme si le simple fait de penser à cette mystérieuse machine le mettait mal à l'aise.

« D'après tout ce que nous pouvons constater, elle émet simplement une forme d'énergie étrange qu'aucun de nos hommes n'a jamais observée auparavant. »

Roberta n'en croyait pas ses oreilles.

Khan avait partagé sa technologie de champ de force anti-téléportation avec Morrison ? Elle soupçonnait qu'il y avait eu des tractations entre Khan et le chef surhumain de la milice, mais elle n'aurait jamais imaginé que Khan offrirait à l'un de ses rivaux une protection supplémentaire contre elle et Gary Seven.

Cela complique énormément ma mission, réalisa-t-elle en avalant difficilement sa salive, surtout si je ne peux plus me téléporter hors d'ici si les choses tournent mal.

Elle fut tentée de sortir immédiatement son servo afin de vérifier la présence du champ de force.

Ce serait peut-être un peu trop voyant, toutefois, avec Morrison et Porter qui bavardaient à seulement quelques rangées de couchettes de là.

Mieux vaut rester discrète, décida-t-elle, et examiner la situation lorsque j'aurai un peu plus d'intimité.

« Je ne sais pas, mon général, dit Porter en secouant la tête. »

Son visage ridé et austère semblait encore plus renfrogné qu'à l'accoutumée.

« Je ne fais pas confiance à cet Indien rusé, mon général. »

Pour une fois, Roberta était d'accord avec lui.

À quoi Khan jouait-il ?

« Moi non plus, Freeman Porter, déclara Morrison. Mais, pour l'instant, nos intérêts semblent converger. N'oubliez pas : tout ce qu'il nous a demandé en échange du générateur de champ de force, c'est que nous menions l'opération de Genève à une date bien précise. »

Ses lunettes de soleil argentées reflétaient les baraquements vides, construits sur les fondations d'une ancienne salle de danse de la frontière.

« Si nous devons parfois conclure un marché avec le diable pour riposter contre la Bête... eh bien, la guerre est une sale affaire. Nous aurons tout le temps de régler nos comptes avec Khan Noonien Singh plus tard, une fois que nous aurons renversé le reste du Nouvel Ordre mondial. »

« Si vous le dites, mon général. »

Porter ne semblait pas convaincu.

Il lança un regard noir à Roberta tandis que lui et Morrison passaient juste devant la mécanicienne en uniforme kaki. Elle se releva précipitamment et salua avec application le général lorsqu'il passa. Morrison lui rendit distraitement son salut, sans presque jeter un regard dans sa direction.

Ainsi, Khan était de mèche avec Morrison dans cette mystérieuse opération de Genève ?

Roberta aurait davantage apprécié cette information si elle avait eu la moindre idée de ce à quoi le général faisait allusion.

Il s'est passé quelque chose d'important, comprit-elle, mais quoi ?

À environ un mètre derrière elle, le général reprit sa conversation à voix basse avec Porter.

« La phase Un, Genève, est un succès, déclara-t-il. Êtes-vous, vous et Connors, prêts pour la phase Deux ? »

« Oui, mon général, répondit Porter. Nous avons déjà nos passeports et nos billets d'avion. »

« Et vos "rafraîchissements" ? »

Roberta perçut une pointe d'ironie dans la question de Morrison, mais n'en comprit pas le sens.

Des rafraîchissements ?

« Ils sont prêts et emballés, mon général. »

« N'oubliez pas d'emporter également l'antidote, le mit Morrison en garde. »

Porter esquissa un rare sourire, comme si cette simple idée était ridicule.

« Certainement pas, mon général ! »

« Excellent ! » s'exclama Morrison en tapant Porter dans le dos. « Aujourd'hui, nous avons porté un coup majeur au Nouvel Ordre mondial, mais Genève n'est qu'un début. Les forces malignes du collectivisme menacent la liberté humaine comme jamais auparavant. La liberté ne sera véritablement en sécurité que lorsque nous aurons débarrassé la planète entière de nos ennemis, une bonne fois pour toutes. »

Leur promenade improvisée les emmena finalement hors de portée de l'ouïe artificiellement amplifiée de Roberta, la laissant frustrée et avec la désagréable impression d'être totalement coupée de ce qui se passait dans le monde extérieur.

Rien d'étonnant, étant donné que Morrison contrôlait étroitement la circulation des informations à l'intérieur du camp. Elle et les autres simples membres de la milice étaient complètement coupés du reste de la planète : pas de télévision, pas de radio, pas de journaux, pas de webzines, rien.

Les médias traditionnels n'étaient-ils pas les porte-parole de la Bête ?

Alors pourquoi risquer de contaminer les troupes avec la propagande corrompue du gouvernement ?

À la connaissance de Roberta, même le courrier électronique était suspect ; le seul ordinateur du camp disposant d'une connexion Internet fonctionnelle était celui du bureau personnel de Morrison.

Je dois découvrir ce qui s'est passé à Genève, réalisa-t-elle.

Dès que les deux hommes quittèrent les baraquements, elle sortit son servo et tenta de contacter Seven. En théorie, il surveillait de près l'affrontement nucléaire en cours entre la Corée du Nord et la Corée du Sud, mais il serait certainement aussi capable de la mettre au courant de ce qui se passait en Europe.

Pas de chance.

Comme elle le craignait, elle fut incapable d'émettre une transmission hors de l'enceinte du camp.

Ce fichu champ de force, comprit-elle ; il était manifestement pleinement opérationnel.

Il ne lui restait plus qu'une seule solution : cet ordinateur dans le bureau de Morrison.

C'est maintenant ou jamais, pensa-t-elle, pendant que le général est encore en train d'inspecter le camp.

Replaçant en toute hâte le couvercle du purificateur d'air, elle se releva, essuya la poussière sur les genoux de son pantalon kaki et partit dans la direction opposée à celle qu'empruntaient Morrison et Porter. Elle savait qu'elle devait agir vite, avant que le général n'achève sa tournée.

Heureusement, l'ancien bureau de poste réaménagé ne se trouvait pas très loin des baraquements des femmes. Sous un ciel d'Arizona parfaitement dégagé, elle traversa d'un pas vif mais sans éveiller les soupçons le terrain poussiéreux du camp en pleine activité. Les exercices de tir et l'entraînement militaire cohabitaient, dans cette ville fantôme repeuplée, avec les tâches domestiques plus ordinaires. Roberta sentit sa bouche s'emplir de salive en respirant l'odeur des travers de porc grillés qui cuisinaient près du réfectoire commun, tandis qu'une de ses compagnes, une « Femme libre », étendait du linge sur une corde tendue entre deux bâtiments en adobe fraîchement crépis.

Les vêtements suspendus n'offraient guère de variété, déclinant uniquement différentes nuances de vert olive, de beige et de kaki. Roberta se surprit à regretter les couleurs criardes et les tenues extravagantes de sa lointaine époque hippie.

Deux gardes armés de fusils, postés devant l'entrée du quartier général de Morrison, représentaient un obstacle de taille à ses projets. Elle envisagea brièvement de les neutraliser tous les deux avec un rayon tranquillisant, mais cela

compromettrait pratiquement sa couverture, surtout en plein jour. Trop de monde, y compris les gardes postés dans les miradors, risquait de le remarquer.

Ce qu'il me faut vraiment, c'est une bonne diversion, décida-t-elle.

Jetant un regard furtif autour d'elle, elle remarqua de nouveau le linge militaire suspendu à la corde.

« Parfait », murmura-t-elle en réglant son servo sur Combustion.

Un rayon invisible traversa la cour et enflamma les vêtements suspendus, qui s'embrasèrent aussitôt, corde à linge comprise.

Roberta n'eut même pas besoin de donner l'alerte elle-même. Plusieurs miliciens de passage, dont la femme stupéfaite qui était en train de rentrer le linge, s'en chargèrent à sa place.

« Au secours ! Au feu ! »

Le cri retentit, attirant immédiatement l'attention de tous ceux qui se trouvaient à portée de voix.

« À l'aide ! »

Comme elle l'espérait, les deux gardes qui surveillaient l'ancien bureau de poste coururent aider à éteindre l'incendie, que Roberta espérait voir attribué à une combustion spontanée du kaki. Profitant de leur absence momentanée, elle se précipita vers la porte d'entrée du petit bâtiment en adobe et s'y glissa silencieusement. Un rapide tir de son servo neutralisa les caméras de sécurité intérieures.

Refermant rapidement la porte derrière elle, elle fila droit vers le bureau de Morrison. La porte intérieure était verrouillée, mais cela ne posait guère de problème à son servo, qui faisait également office de passe-partout de haute technologie. Un nouveau tir, et elle pénétra discrètement dans le sanctuaire privé du général.

Le ronronnement continu d'un purificateur d'air en fonctionnement ressemblait à un essaim d'abeilles à cause des amplificateurs sonores de son casque, mais elle conserva son faux Walkman sur les oreilles afin de rester attentive au moindre signe du retour de Morrison.

Heureusement, Morrison disposait d'un modem rapide — et d'un système d'exploitation suffisamment facile à pirater.

S'installant derrière le bureau impeccablement ordonné, Roberta consulta le Web à la recherche d'informations sur cette fameuse opération de Genève, quelle qu'elle fût.

Elle n'eut pas besoin de chercher longtemps. Bien que les médias officiels fassent preuve de prudence, ne reconnaissant que des « rumeurs » non confirmées faisant état d'une catastrophe et/ou d'une attaque terroriste contre les bureaux des Nations Unies à Genève, en Suisse, le reste d'Internet fourmillait déjà de témoignages de première et de seconde main décrivant des personnes tombant comme des mouches au cours d'une session spéciale au Palais des Nations. Quelques survivants évoquaient même une étrange odeur dans l'air juste avant la catastrophe et laissaient entendre, d'un ton inquiétant, qu'il pouvait s'agir d'un gaz neurotoxique.

Oh mon Dieu, pensa-t-elle, le cœur soulevé.

Elle comprit soudain, avec une certitude glaciale, que la paranoïa de Morrison à l'égard des gaz toxiques n'était qu'une projection psychologique de son propre projet monstrueux. Son regard parcourut le bureau impeccablement rangé, cherchant en vain à comprendre comment quelqu'un pouvait seulement concevoir un crime aussi inhumain, sans parler de le mettre à exécution. Ses yeux se posèrent alors sur le calendrier de bureau de Morrison, où la date du jour avait été entourée en rouge avec un gros marqueur.

Une date, se rappela-t-elle, qui avait apparemment été fixée par Khan.

Mais pourquoi ? pensa-t-elle, essayant désespérément de comprendre.

Les motivations de Morrison, aussi délirantes fussent-elles, étaient assez évidentes ; dans la vision déformée du général, les Nations Unies étaient le symbole même de la Bête aux mille tentacules qu'il rendait responsable de Waco et d'autres prétendues attaques contre la liberté individuelle.

Mais quel rôle Khan jouait-il dans tout cela ?

Khan était impitoyable, mais il n'était pas fou ; pourquoi aiderait-il Morrison à mener cette attaque totalement injustifiée contre les Nations Unies ?

Roberta resta d'abord perplexe, mais l'image floue devint soudain parfaitement nette lorsqu'elle remarqua qui les Nations Unies recevaient précisément au moment du massacre : Vasily Hunyadi, désormais présumé compter parmi les nombreuses victimes de cette attaque meurtrière.

Bien sûr, comprit-elle enfin.

Voilà pourquoi Khan a convaincu Morrison de lancer l'attaque aujourd'hui.

Il se servait d'un surhomme pour en éliminer un autre.

Exactement comme Seven essayait de le faire, mais avec un nombre infiniment plus élevé de victimes innocentes.

Même après avoir compris le rôle joué par Khan dans l'atrocité de ce jour, elle demeurait bouleversée à l'idée qu'il avait volontairement sacrifié des centaines d'innocents uniquement pour éliminer un seul ennemi.

Il devient de plus en plus dangereux, pensa-t-elle tristement, ayant de plus en plus de mal à concilier le complice impitoyable de Morrison avec l'enfant charismatique qu'elle avait sauvé de Chrysalis vingt ans plus tôt.

Un regard à sa montre lui rappela que le temps lui était compté.

Même avec un petit incendie pour le retenir, Morrison ne tarderait pas à regagner son bureau.

Oublie un instant la phase Un, s'ordonna-t-elle, aussi horrible qu'ait été la catastrophe de Genève.

C'était terminé, ce qui laissait une question encore plus importante :

C'est quoi, au juste, la phase Deux ?

En feuilletant le calendrier de bureau, elle découvrit une autre date entourée en rouge : le 14 novembre. Une note manuscrite indiquait également une heure précise : 8 h 23 GMT.

« Bon, ça me donne le quand », murmura-t-elle, même si la signification de cette date et de cette heure lui échappait.

La mention « GMT », pour Greenwich Mean Time, lui donnait toutefois un indice sur le où.

Il ne lui restait plus qu'à découvrir le quoi.

Les tendances obsessionnellement méticuleuses de Morrison lui vinrent en aide lorsqu'elle utilisa son servo pour ouvrir le tiroir verrouillé situé sous le bureau. Elle y découvrit un dossier suspendu, soigneusement et méthodiquement étiqueté :

OPÉRATION : APPLEJACK, PHASE DEUX

Merci à Aegis pour les maniaques de l'ordre génétiquement modifiés ! pensa-t-elle avec soulagement.

Je vais peut-être enfin découvrir le fin mot de cette histoire.

À l'intérieur du dossier, elle trouva, à sa grande surprise, une coupure de journal concernant l'ouverture, le 14 novembre, du service commercial de voyageurs dans le tunnel sous la Manche récemment inauguré, reliant l'Angleterre et la France.

Un Post-it jaune, fixé à l'article, portait les annotations manuscrites de Morrison :

Étape Un : Unir le Royaume-Uni et le Continent

Étape Deux : Achever l'Union européenne

Étape Trois : Gouvernement mondial unique

Oh oh, pensa Roberta, le cœur se serrant.

Il paraissait désormais évident que Morrison considérait l'ouverture du tunnel sous la Manche (comme on appelait couramment ce tout nouveau tunnel) comme la première étape essentielle de l'instauration du Nouvel Ordre mondial qu'il redoutait tant. Elle essaya d'imaginer les conséquences de la libération de gaz toxique dans le tunnel une fois celui-ci pleinement opérationnel, puis frissonna en voyant ce scénario cauchemardesque se dérouler dans son esprit. Des centaines, peut-être des milliers, de navetteurs et de touristes innocents pourraient être tués, tandis qu'un triomphe de la coopération internationale serait transformé en scène de catastrophe.

En un instant, tout le temps qu'elle avait passé à s'infiltrer au sein de l'AEV lui parut plus que justifié.

Réagissant sans attendre, elle envoya un courrier électronique d'urgence à Gary Seven, lui révélant tout ce qu'elle savait sur la Phase Deux, y compris des descriptions physiques concises de Porter et de Butch Connors, qu'elle supposait chargés de mener l'attaque contre le tunnel sous la Manche. Elle effaça ensuite méthodiquement le message du disque dur et des logiciels de Morrison, ainsi que toute trace de sa précédente navigation sur le Web.

Et elle n'avait pas une seconde à perdre.

Au moment même où elle terminait, les amplificateurs sonores de son casque captèrent la voix furieuse de Morrison qui tonnait juste à l'extérieur des murs en adobe de l'ancien bureau de poste.

« Un incendie ! » rugit-il avec une incrédulité furieuse. « Comment une lessive encore trempée peut-elle prendre feu ? »

Il est temps de filer d'ici, pensa-t-elle.

Mais comment ?

À en juger par ce qu'elle entendait, il était hors de question qu'elle ressorte par où elle était entrée et, grâce au tout nouveau générateur de champ de force de Morrison, elle ne pourrait pas non plus emprunter le Blue Smoke Express.

Il doit bien y avoir une autre sortie, pensa-t-elle avec ferveur, tandis que ses yeux bleu-vert fouillaient le moindre recoin du bureau solide et dépourvu de fenêtres.

Morrison est bien trop paranoïaque pour ne pas avoir prévu une issue de secours quelconque !

Son servo balaya les murs de briques séchées au soleil qui l'entouraient, tentant sans succès de localiser un passage secret.

Roberta entendit des pas dans le couloir, accompagnés des voix de Morrison et de Porter discutant avec animation du mystère de la lessive en flammes. Elle n'avait même plus besoin de son casque pour savoir qu'ils se dirigeaient droit vers le bureau.

Pour gagner du temps, elle utilisa son servo afin de souder la poignée de la porte, enfermant les deux hommes à l'extérieur.

La porte était massive, construite en chêne épais, mais elle savait qu'elle ne retiendrait pas longtemps le général à la force surhumaine.

Sur une intuition, elle braqua son servo sous le véritable tapis navajo qui recouvrait le sol.

Eurêka !

Le servo détecta un passage creux sous le tapis.

Oui ! pensa Roberta.

La poignée soudée trembla dans sa serrure et elle entendit une voix furieuse de l'autre côté des lourdes planches de chêne.

« Qu'est-ce que... ? »

Morrison frappa violemment du poing contre la porte.

« Il y a quelqu'un là-dedans ? Ouvrez, bon sang ! »

Écartant vivement le tapis amérindien aux couleurs éclatantes, Roberta découvrit une trappe à l'ancienne munie d'un anneau métallique plat servant de poignée. Elle se demanda brièvement si elle datait de l'époque où la ville vivait de ses mines, puis ouvrit la trappe des deux mains. Les charnières parfaitement huilées ne produisirent pas le moindre grincement.

« Laissez-moi entrer, espèce d'espionne qui s'introduit chez les gens ! »

La porte de chêne trembla dans son cadre tandis que Morrison laissait éclater sa colère volcanique.

« Vous ne vous échapperez pas ! »

Permettez-moi d'en douter, pensa Roberta.

Sous la trappe, une échelle métallique rouillée descendait tout droit dans un gouffre noir et béant. En dirigeant le faisceau lumineux de son servo vers les profondeurs, elle aperçut le sol rocheux d'un tunnel obscur situé une vingtaine de mètres plus bas.

Les anciennes mines, supposa-t-elle aussitôt, offrant désormais un refuge plutôt que des richesses.

Un coup de feu retentit à l'extérieur tandis que Morrison ou Porter tirait à l'aveugle dans le bureau. Les projectiles de gros calibre frappèrent le mur derrière le bureau de Morrison, pulvérisant la plaque de verre qui protégeait la photographie de Waco et réduisant en lambeaux l'ancien drapeau de la guerre d'Indépendance américaine.

Le slogan « Don't Tread on Me » devint brutalement « Fire at Will », et une balle ricochante frappa le moniteur de l'ordinateur du général, qui explosa dans une pluie d'étincelles et d'éclats de plastique.

Baissant instinctivement la tête pour éviter les éclats, Roberta décida qu'elle avait largement dépassé le temps de son hospitalité.

Elle descendit rapidement l'échelle, puis rabattit la trappe au-dessus d'elle. Il était impossible de remettre le tapis en place ; il serait donc évident par où elle s'était enfuie. Mais avec un peu de chance, elle trouverait une sortie dans les anciennes mines, et peut-être même un moyen de revenir discrètement dans le camp avant que quiconque ne remarque la disparition de « Bobbie Landers ».

Connaissant Morrison, il accuserait probablement de toute façon la CIA ou l'ATF.

L'essentiel était qu'elle avait réussi à prévenir Seven.

À lui maintenant de faire en sorte que le tunnel sous la Manche ne connaisse pas le même destin effroyable que le Palais des Nations.

Elle avait toute confiance dans la capacité de Seven à sauver la situation, mais une dernière chose l'inquiétait plus que tout le reste.

À quoi d'autre Khan pouvait-il bien être en train de préparer ces jours-ci ?

CHAPITRE DIX-HUIT

ÎLE CHRYSALIS
2 OCTOBRE 1994

« Vous pouvez faire entrer le sujet maintenant. »

Le docteur Phoolan Dhasal attendit patiemment pendant que ses assistants faisaient rouler le sujet d'essai jusque dans la chambre expérimentale hermétiquement close. Des lampes fluorescentes éclairaient les scientifiques et leur sujet. Sanglé sur un brancard, le spécimen se débattait contre ses liens, manifestement très agité.

« Arrêtez ! Vous ne pouvez pas faire ça ! » s'écria Frère Arcturus. Des capteurs électroniques, fixés à son crâne, à ses membres et à son torse, surveillaient ses constantes vitales, qui comprenaient à cet instant un rythme cardiaque nettement supérieur à la normale. « J'exige que vous me libériez ! »

Dhasal se demanda brièvement si elle n'aurait pas dû administrer un sédatif au spécimen, mais non, cela fausserait les résultats de l'expérience du jour. Il valait mieux observer le sujet dans son état naturel, sans médicaments, même si ses vociférations hystériques frôlaient la distraction.

« Je vous en prie ! » supplia le spécimen. Dépouillé de ses habituelles robes vert chartreuse, entièrement rasé de tous ses poils, le chef de la secte capturé n'était reconnaissable que grâce au tatouage astrologique sur son front. « Ne faites pas cela, ma sœur ! Les étoiles l'interdisent ! »

Debout à côté de Dhasal, vêtu d'une combinaison de protection jaune identique, Donald Williams tressaillit visiblement.

« On ne pourrait pas lui mettre un bâillon ou quelque chose comme ça ? » demanda-t-il avec répugnance.

« Non, répondit Dhasal d'un ton catégorique. Il sera peut-être nécessaire de l'interroger au sujet de ses symptômes, s'il en présente. »

Elle inspecta un plateau d'instruments médicaux posé sur un chariot métallique à roulettes ; parmi eux se trouvait un excruciateur électronique compact, destiné à être utilisé si le sujet refusait de coopérer.

« Une description verbale de son expérience subjective pourrait se révéler extrêmement instructive. »

À son ordre, les assistants relevèrent le brancard jusqu'à ce que le sujet forme un angle de quatre-vingts degrés avec le sol. Dhasal vérifia les sangles afin de

s'assurer qu'elles étaient bien serrées ; compte tenu de la force génétiquement accrue du sujet, elle ne souhaitait prendre aucun risque inutile.

« Je vous en prie, au nom de nos pères stellaires célestes, libérez-moi ! »

Les bras d'Arcturus étaient attachés le long de son corps et sa tête rasée maintenue en place par une solide bande de cuir passant sur sa gorge. Ses brillants yeux saphir luisaient d'un mélange peu séduisant de peur et de ferveur religieuse.

« Je dois préparer la voie. »

Dhasal ignora les élucubrations superstitieuses du spécimen. Satisfaite qu'Arcturus fût convenablement immobilisé, elle autorisa les assistants à quitter la chambre d'essai par le sas attenant, la laissant seule avec Williams auprès du sujet. Les murs blancs immaculés les isolaient du reste du complexe de recherche biomédicale de Chrysalis.

Elle scella la capuche de sa combinaison de protection en néoprène et activa son appareil respiratoire autonome, tout en demandant à Williams d'en faire autant.

Bien entendu, elle aurait pu observer l'expérience depuis la galerie d'observation située derrière la vitre transparente qui dominait la chambre d'essai, mais elle préférait une approche plus directe. Elle voulait examiner de près les effets de la bactérie dévoreuse de chair sur un spécimen d'humanité génétiquement modifiée.

À la suite du suicide collectif de ses fidèles, Frère Arcturus était opportunément tombé entre les mains des agents de Khan, qui avaient organisé son transfert clandestin vers Mururoa. Dhasal était reconnaissante d'avoir ainsi l'occasion d'étudier un véritable produit du premier Projet Chrysalis sans avoir à sacrifier l'un des siens.

« Êtes-vous prêt, docteur ? » demanda-t-elle à Williams.

Un microphone intégré à sa capuche lui permettait de s'adresser à l'autre scientifique malgré les multiples couches de caoutchouc et de plastique qui les séparaient.

Williams acquiesça avec hésitation. Derrière la visière transparente de sa capuche, le visage rubicond de l'Anglais était nerveux et ruisselait de sueur. Ses yeux injectés de sang observaient le sujet allongé sur le brancard avec inquiétude.

« Très bien, murmura-t-il enfin. Finissons-en. »

Dhasal choisit d'ignorer son manque d'enthousiasme scientifique et d'objectivité ; après tout, ce n'était qu'un simple humain. Elle était légèrement plus embarrassée par le comportement peu digne du sujet ; un être biologiquement supérieur aurait dû accueillir son destin avec davantage de sérénité.

Levant la main, elle fit signe aux techniciens postés derrière la vitre de libérer les bactéries dans l'environnement clos de la chambre d'essai. Un léger sifflement provenant des bouches d'aération du plafond confirma que l'expérience avait commencé.

Williams et elle avaient travaillé sans relâche au cours des derniers mois, au regrettable détriment des autres projets de Dhasal, afin d'améliorer et de perfectionner la souche de streptocoque A génétiquement modifiée mise au point des

années auparavant par Sarina Kaur. Produire une version aéroportée de cette bactérie s'était révélé particulièrement difficile, mais les essais préliminaires sur une grande variété d'animaux non humains avaient été extrêmement encourageants, affichant un taux de mortalité supérieur à quatre-vingt-cinq pour cent.

Le sifflement soudain alarma le sujet d'essai, qui redoubla d'efforts pour se débattre contre ses liens.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il avec anxiété. Que se passe-t-il ? »

« Silence », ordonna-t-elle en utilisant l'excruciateur pour discipliner le spécimen.

Cet ingénieux appareil, inventé par Khan lui-même, infligeait une souffrance au système nerveux sans provoquer de lésions permanentes.

« Ne m'obligez pas à vous faire retirer le larynx. »

L'excruciateur capta aussitôt l'attention du sujet. Il poussa un unique cri, dont l'écho résonna contre les murs d'un blanc immaculé, avant de se taire comme demandé. Dhasal consulta les cadrans surveillant ses constantes vitales ; son rythme cardiaque et sa respiration demeuraient plus rapides que la normale, mais cela n'était peut-être pas entièrement négatif si cela signifiait que le spécimen absorberait les bactéries encore plus rapidement.

Les yeux plissés, ne laissant apparaître que la bande opaque qui traversait ses cornées, elle observa Arcturus afin de déceler le moindre signe de l'action du micro-organisme carnivore.

Selon Williams, tous les enfants conçus dans le cadre du projet Chrysalis originel avaient été délibérément dotés d'une immunité génétique contre toutes les formes de streptocoques, y compris cette souche particulièrement virulente. Dhasal n'avait cependant nullement l'intention d'accepter cette hypothèse sans la vérifier expérimentalement.

Avec un peu de chance, Arcturus trancherait définitivement la question... d'une manière ou d'une autre.

Une demi-heure passa, puis une heure entière. Quatre-vingt-dix minutes après l'introduction de la bactérie dans la chambre, le spécimen ne présentait toujours aucun signe évident d'infection.

« Ne devrait-il pas déjà avoir réagi ? » demanda Williams avec espoir en remplissant sa réserve d'oxygène grâce à une buse intégrée au mur. Son visage trahissait la fatigue de leur surveillance ininterrompue du spécimen.

« Peut-être », admit-elle.

Tous leurs précédents sujets d'essai avaient succombé aux ravages de la bactérie quelques minutes seulement après l'avoir inhalée.

« Ressentez-vous une quelconque gêne ? demanda-t-elle à Arcturus, qui reposait, pâle et tremblant, sur le brancard incliné. Des nausées ? De la fièvre ? Des douleurs musculaires ? »

« Bien sûr », gémit le spécimen.

« J'ai froid et j'ai faim. »

Son corps glabre frissonnait pitoyablement.

« Mon enveloppe mortelle a besoin de repos. »

Malgré les plaintes enfantines du sujet, Dhasal ne croyait pas qu'Arcturus présentât les premiers symptômes d'une fasciite nécrosante. Un coup d'œil aux moniteurs de surveillance confirma qu'il n'avait ni fièvre ni état de choc. Sa tension artérielle, bien qu'élevée, restait dans les limites normales pour un surhomme génétiquement modifié.

Fascinant, pensa-t-elle.

En théorie, un être humain ordinaire serait déjà mort.

« Surveillez-le », ordonna-t-elle sèchement à Williams en traversant la pièce pour composer un code de sécurité ultrasecret sur le clavier tactile d'un vidéophone encastré.

Une liaison satellitaire sécurisée l'établit aussitôt avec Chandigarh, à l'autre bout du monde, où elle savait que Khan attendait impatiemment les résultats de l'expérience.

Son noble visage apparut sur le petit écran.

« Alors, docteur, demanda-t-il avec courtoisie, où en est votre expérience ? »

Elle raccorda son microphone à la console afin de communiquer avec Khan en privé.

« Les résultats dépassent mes attentes, annonça-t-elle. Bien que je souhaite encore effectuer quelques essais supplémentaires, tout indique que ceux de notre élite génétique sont effectivement immunisés contre la forme carnivore du streptocoque A, ainsi que contre toutes les autres souches de cette bactérie. »

« Excellent ! » s'exclama Khan.

« Il semble que le peu recommandable docteur Williams ne nous ait finalement pas induits en erreur ; la brillante création de ma mère fournit véritablement un moyen de séparer le bon grain de l'ivraie, pour ainsi dire. »

« Comme vous dites, seigneur Khan. »

Dhasal ne se préoccupait pas des conséquences pratiques de cette découverte ; il lui suffisait d'avoir satisfait son chef.

« Feu le docteur Kaur était manifestement une femme exceptionnelle. »

Une expression calculatrice apparut sur le visage de Khan.

« À propos du docteur Williams, diriez-vous que son utilité est désormais arrivée à son terme ? »

Son regard quitta l'écran vidéo pour se poser sur l'humain imparfait enfermé dans sa combinaison de plastique protectrice. Williams allait nerveusement d'un bout à l'autre de la chambre, en gardant une distance ridiculement prudente avec le surhomme sans défense sanglé sur le brancard.

« Est-ce Khan ? demanda-t-il avec inquiétude en regardant par-dessus son épaule. Que lui dites-vous ? »

Son visage rougeaud et sa silhouette corpulente incarnaient tout ce que l'humanité ordinaire avait de faible et de faillible.

« Oui, mon seigneur, répondit-elle, certaine que Williams ne pouvait écouter leur conversation. Il nous a été utile au départ pour reconstituer la bactérie de votre

mère à partir de la séquence génétique d'origine, mais nous avons désormais largement dépassé ce stade. Je ne pense pas qu'il ait encore quoi que ce soit à apporter. »

« Je vois », dit Khan en se caressant pensivement le menton.

« Je ne fais pas confiance à un homme prêt à échanger un secret aussi meurtrier contre sa propre sécurité, pas plus qu'à quelqu'un qui a déjà abandonné Chrysalis une première fois. »

Sa voix prit une dureté nouvelle.

« Vous savez ce qu'il vous reste à faire, docteur. »

Les iris sombres de Dhasal se fixèrent sur l'Anglais qui ne se doutait de rien.

« Oui, seigneur Khan. J'ai compris. »

Son regard froid et analytique glissa de Williams vers le plateau d'instruments voisin avant de revenir à l'écran.

« Et concernant la bactérie ? »

« J'en veux davantage, répondit-il sans la moindre hésitation. Je veux que vous consacriez toutes vos ressources, chaque cuve et chaque éprouvette, à produire cette bactérie en grande quantité, suffisamment pour consumer le monde entier si nécessaire. »

Les yeux noirs de Khan étaient froids et implacables.

« Vous poursuivrez également vos remarquables efforts pour accroître encore le pouvoir destructeur de cette souche. »

Elle ne chercha pas à comprendre pourquoi Khan désirait une telle quantité de streptocoques A carnivores ; cela ne relevait pas de ses compétences. Elle s'inquiétait cependant des conséquences qu'un projet aussi ambitieux pourrait avoir sur d'autres domaines de recherche prometteurs, notamment sa tentative en cours de reproduire l'exploit sans précédent de Sarina Kaur dans le clonage d'ovules humains génétiquement modifiés.

« Excusez-moi, mon seigneur, dit-elle respectueusement, mais notre travail sur cet organisme particulier, aussi remarquable soit-il, a déjà retardé les progrès de plusieurs autres projets. Qu'en est-il, par exemple, de notre objectif consistant à dépasser le Projet Chrysalis originel en concevant une nouvelle génération d'êtres supérieurs ? »

« Cela devra attendre, répondit Khan sans se laisser émouvoir par ses inquiétudes. Nous sommes en guerre, docteur, et la guerre impose ses propres priorités. Pour l'instant, je veux que vous et votre excellent personnel vous consacriez entièrement à la production de masse et au perfectionnement de la bactérie dévoreuse de chair. »

Son ton sans appel ne laissait place à aucune discussion supplémentaire.

« Je prendrai également contact avec le docteur MacPherson au sujet de l'installation d'ogives biologiques sophistiquées sur ses fusées suborbitales. »

« À vos ordres. »

Elle regrettait de devoir reléguer ses autres projets au second plan, mais elle avait confiance dans le jugement de Khan.

« Je transmettrai vos instructions à mon équipe. »

Khan acquiesça d'un signe de tête.

« Encore une chose, docteur. Comme nous en avons déjà discuté, il est important que l'existence de cette bactérie demeure une information strictement réservée aux personnes qui ont besoin de la connaître. Ni vous ni vos collaborateurs ne devez en parler à des personnes non autorisées, y compris à certains membres de mon état-major. »

« Bien compris », répondit-elle.

Khan lui avait déjà clairement indiqué qu'Ament, son principal conseiller pour les affaires intérieures, ne devait pas être informé des recherches de Dhasal sur la fasciite nécrosante. Heureusement, l'éloignement de Mururoa par rapport à Chandigarh facilitait la dissimulation du secret à Ament.

Et bientôt, pensa Dhasal, il y aura une personne de moins au courant de ce que nous avons créé ici.

Sans doute accaparé par d'autres affaires urgentes, Khan prit congé d'elle et mit fin à la transmission. Débranchant son microphone de la console de communication, elle se retourna pour faire face au docteur Williams, de plus en plus agité.

« Alors ? demanda l'Anglais, visiblement fébrile. Qu'a-t-il dit ? »

« Il est satisfait de nos résultats », répondit-elle avec franchise.

S'approchant du chariot d'équipement, elle saisit un scalpel sur le plateau qui le surmontait. Ses épais gants de caoutchouc butyle rendaient la manipulation de cet instrument délicat malaisée, mais elle parvint à en assurer une prise ferme.

« Dieu merci ! » s'exclama Williams, dont le souffle surchauffé embua un instant une partie de sa visière.

« Cela signifie-t-il que cette maudite expérience est terminée ? »

« Presque », répondit-elle en traversant la pièce en direction de Williams.

Toujours sanglé sur le brancard, Frère Arcturus fixait le vide d'un regard morne, espérant peut-être apercevoir ses imaginaires ancêtres extraterrestres. Les capteurs continuaient d'enregistrer les battements de son cœur, qui avaient enfin retrouvé un rythme moins frénétique. Tout indiquait de plus en plus que le spécimen n'avait absolument pas été affecté par l'inhalation des bactéries en suspension dans l'air.

Très intéressant, pensa-t-elle.

Williams s'agitait dans sa combinaison jaune hermétique.

« Il était temps ! » maugréa-t-il en frappant nerveusement le sol du pied dans sa botte de caoutchouc orange. « J'ai hâte de sortir de cette fichue combinaison. Je suffoque littéralement là-dedans. »

« Permettez-moi de vous aider », dit calmement Dhasal.

Le visage dénué de toute émotion, elle fit un pas en avant et lacéra méthodiquement la combinaison de protection de Williams avec son scalpel. La lame, d'une extrême finesse, trancha sans effort les couches protectrices de néoprène, ouvrant de profondes entailles sur le devant de la combinaison et la peau en dessous,

si bien que de minuscules gouttelettes de sang jaillirent du fil de la lame lorsqu'elle ressortit, retombant comme une pluie sur le linoléum immaculé.

« Mon Dieu ! » haleta Williams, stupéfait par l'attaque soudaine de Dhasal.

Ses doigts gantés palpèrent frénétiquement les déchirures de sa combinaison, confirmant l'horrible réalité : sa protection hermétique était compromise.

« Qu'avez-vous fait ? »

« J'ai terminé le test. »

Dhasal recula en levant le scalpel dans une position défensive, au cas où Williams réagirait violemment. Un rapide coup d'œil vers la galerie d'observation lui révéla une rangée de visages stupéfaits contemplant le drame inattendu qui se déroulait dans la chambre d'essai.

« Ne vous alarmez pas, informa-t-elle son équipe par l'intermédiaire du microphone. Tout est sous contrôle et se déroule comme prévu. »

« Quoi ! »

Williams se précipita maladroitement vers elle, les mains gantées de noir tendues en avant, mais, grâce à des réflexes quantitativement supérieurs, elle se replia derrière le chariot d'équipement, maintenant le chariot en acier inoxydable entre eux.

« Sorcière aux yeux rayés, vous m'avez tué ! »

Dhasal soupçonnait qu'elle aurait facilement pu esquiver ou maîtriser ce vieillard décrépit même sans bénéficier d'un ADN supérieur. En l'occurrence, sa pitoyable tentative d'attaque ne fut que le dernier sursaut de ses forces déclinantes.

Elle observa avec intérêt l'infection prendre possession de lui.

Ruisselant de sueur, Williams s'acharna maladroitement sur le joint d'étanchéité de sa capuche, parvenant enfin à l'arracher de sa tête.

« Il fait si chaud ! » haleta-t-il en se serrant la gorge tout en vacillant. « Je... je n'arrive plus à respirer. »

Il tituba à travers la pièce, s'agrippant au chariot métallique pour se soutenir, mais celui-ci roula sous son poids, le faisant basculer en avant et manquer de perdre complètement l'équilibre. Ses doigts crispés renversèrent le plateau d'instruments, qui tomba sur le sol dans un fracas retentissant.

Scalpels, seringues, stéthoscope et excruciateur se répandirent sur les carreaux tachés de sang, ajoutant au vacarme.

« De l'eau ! » supplia-t-il, plié en deux par la douleur.

Ses yeux rougis semblaient sortir de leurs orbites humides.

« Il me faut de l'eau ! »

Fièvre et déshydratation, nota Dhasal avec un détachement clinique.

Intéressant.

Les symptômes évoluaient à une vitesse prodigieuse, dépassant même la progression habituellement très rapide de la fasciite nécrosante. Il s'effondra sur le sol, incapable de rester debout, puis roula sur le dos. Ses mains gantées de noir tâtonnèrent inutilement dans le vide au-dessus de lui. Une éruption violacée apparut sur son visage et son cou, qui commencèrent également à enfler de manière grotesque.

Extraordinaire, pensa Dhasal, impressionnée par la rapidité du pathogène.

Ordinairement, des symptômes aussi avancés mettaient trois à quatre jours à apparaître.

Des cloques couvrirent la peau de Williams, laissant s'écouler un liquide noir et fétide. Le même fluide sombre s'échappait des entailles ouvertes sur la poitrine de l'homme mourant.

Dhasal regretta de ne pas avoir le temps de débarrasser complètement Williams de sa combinaison déchirée afin d'observer plus complètement la progression de l'infection sur le reste de son anatomie, mais elle se consola en songeant qu'elle pratiquerait plus tard une autopsie complète de l'Anglais.

En tant que survivante de Bhopal et spécialiste de la guerre biologique, elle avait l'estomac bien accroché. Malgré cela, tandis que les bactéries voraces dévoraient Williams de l'intérieur, elle apprécia grandement la visière en plastique qui lui épargnait l'odeur de tissus vivants se nécrosant sous ses yeux.

« Pères stellaires célestes ! » hurla Frère Arcturus depuis son brancard, détournant l'attention de Dhasal, qui avait presque oublié que le premier spécimen se trouvait toujours dans la pièce.

Le surhomme glabre se débattait vainement contre ses liens, les yeux écarquillés d'horreur rivés sur le corps convulsé du scientifique infecté.

« Quelle est cette abomination terrestre maléfique ? »

« Silence ! » le fit-elle taire avec impatience. « Vous et moi ne courons absolument aucun danger. »

En fait, n'eût été l'odeur sans doute nauséabonde dégagée par les chairs en décomposition, elle aurait déjà retiré sa propre capuche, tant elle était convaincue que cette version modifiée du streptocoque A ne représentait absolument aucune menace pour elle et les siens.

Voilà bien un domaine, songea-t-elle, où nous surpassons le commun des mortels.

La fin survint rapidement, même si, du point de vue de Donald Williams, elle ne le fut probablement pas assez. Une grande partie de sa chair enflée et marbrée mourut avant lui, prenant une teinte bleu pâle nécrosée, mais un choc toxique finit par arrêter son cœur quelques minutes seulement après son exposition à l'air contaminé.

Dhasal prit mentalement note de vérifier ultérieurement la durée exacte.

Tout s'était déroulé avec une telle rapidité, s'émerveilla-t-elle. Presque trop vite pour pouvoir tout observer correctement.

Heureusement, la chambre était équipée de caméras vidéo ; elle pourrait donc revoir tout le processus à loisir, de préférence au ralenti.

Revigorée par les résultats extrêmement satisfaisants de l'expérience, elle passa aussitôt à l'étape suivante.

« Purgez l'atmosphère de la chambre d'essai, ordonna-t-elle aux techniciens qui s'apprêtaient à déverrouiller l'installation, dictant rapidement ses instructions dans le microphone. Je veux un bilan sanguin complet et des radiographies des deux spécimens, suivis de la dissection et de l'analyse immédiates de la dépouille du docteur Williams. »

Un hurlement à glacer le sang s'échappa de Frère Arcturus lorsque le peu de raison qui lui restait céda définitivement, mais Phoolan Dhasal était d'une trop bonne humeur pour s'en soucier.

Elle se réjouissait déjà d'annoncer à Khan les résultats de l'expérience.

CHAPITRE DIX-NEUF

TERMINAL INTERNATIONAL DE WATERLOO
LONDRES
ROYAUME-UNI
14 NOVEMBRE 1994

En attendant juste derrière les portiques d'entrée automatiques, dans le hall international, Gary Seven ne pouvait qu'espérer qu'aujourd'hui marquerait effectivement le Waterloo du général Morrison.

L'impressionnant nouveau terminal possédait un haut plafond et des murs de verre. Quatre niveaux complets offraient des panneaux d'affichage électroniques pratiques, des salles d'attente confortables, une cafétéria, un comptoir d'information, un kiosque à journaux, des boutiques, des téléphones et même un bureau de change pour échanger des livres contre des francs et inversement. Une excitation palpable imprégnait le terminal bondé en ce premier véritable jour d'exploitation de l'Eurotunnel. Bien que le tunnel sous la Manche eût été officiellement inauguré plusieurs mois auparavant, lors d'une cérémonie de gala à laquelle avaient assisté la reine Élisabeth et le président français Mitterrand, le service commercial de trains entre Londres et Paris n'avait effectivement commencé qu'aujourd'hui. Des équipes de télévision étaient présentes pour retransmettre l'événement, exactement comme le général Morrison l'avait sans doute prévu. Les yeux du monde étaient tournés vers la gare de Waterloo ; il appartenait à Seven de faire en sorte qu'ils n'assistent pas à un massacre.

Franchement, il aurait préféré que le terminal ne soit pas aussi vaste ; il serait déjà assez difficile d'y repérer Porter ou Connors dans cette foule. Par précaution, il surveillait attentivement l'entrée principale, espérant apercevoir l'un ou l'autre des miliciens avant qu'ils ne disparaissent dans la masse des voyageurs impatients d'embarquer pour le départ de 8 h 23 à destination de Paris.

S'il me passe sous le nez ici, admit-il sombrement, j'aurai un mal fou à le retrouver avant qu'il ne puisse libérer le gaz neurotoxique.

Les médias traditionnels avaient fait un excellent travail pour dissimuler ce qui s'était réellement passé à Genève deux mois plus tôt, mais une analyse minutieuse des rapports non officiels avait convaincu Seven que le gaz sarin avait été l'arme utilisée lors de cette attaque. Il y avait de quoi s'inquiéter ; cette substance barbare était plus de vingt fois plus mortelle que le cyanure et se transportait aisément sous forme liquide.

« Cela pourrait être pire », murmura-t-il pour lui-même ; du moins, l'humanité n'avait pas encore inventé les armes biologiques.

Vêtu d'un sobre costume gris, il scrutait les visages des nouveaux arrivants franchissant les contrôles de sécurité et de passeport. Le dispositif semblait relativement bien organisé, mais certainement pas capable d'arrêter un Américain en apparence ordinaire transportant clandestinement une petite quantité de gaz neurotoxique.

Heureusement, il était assez facile de repérer les Américains dans la file : presque tous portaient une variante de l'uniforme classique du touriste américain à l'étranger : casquette de base-ball, tee-shirt souvenir, jean et chaussures de sport.

En se fondant sur ces critères, il avait déjà identifié plusieurs candidats probables, mais aucun, hélas, ne correspondait aux photographies de Clayton Porter et de Butch Connors que Beta 6 avait réussi à lui fournir.

Il fronça les sourcils avec inquiétude, craignant que sa cible ne lui eût déjà échappé dans la cohue des nouveaux arrivants.

Il s'inquiétait également de la possibilité que l'un des deux hommes eût choisi la gare de Paris comme cible.

Et si Morrison voulait frapper simultanément aux deux extrémités du tunnel sous la Manche ?

Même Seven ne pouvait pas être à deux endroits à la fois, du moins pas sans gravement perturber le continuum espace-temps.

Il consulta nerveusement sa montre. Il était déjà 7 h 55.

La lumière du soleil pénétrait à travers les parois et le plafond de verre impeccablement propres tandis que le hall se remplissait rapidement de voyageurs.

« Excusez-moi, monsieur », lança une voix serviable, le tirant de sa surveillance cruciale de l'entrée du terminal.

Une jeune employée d'Eurostar, vêtue d'un uniforme bleu marine agrémenté d'un foulard et d'une cravate jaunes, s'interposa entre Seven et les portiques.

« Puis-je vous aider ? »

« Non, merci », répondit Seven en s'efforçant de conserver un air détendu tout en continuant de surveiller les terroristes américains.

Son expression inquiète, craignait-il, avait attiré l'attention de la jeune femme.

« J'attends simplement un ami. »

« Si vous le souhaitez, nous pouvons le faire appeler au haut-parleur », proposa avec un zèle excessif l'employée des chemins de fer.

Seven se surprit à regretter un service clientèle aussi attentif.

« Non merci, insista-t-il.

Était-ce encore une casquette de base-ball qui franchissait les portiques ?

Il tenta de regarder par-dessus l'épaule de la jeune Britannique pleine d'entrain, mais celle-ci lui bouchait la vue.

« Tout va bien », déclara-t-il avec autant de fermeté que possible sans attirer l'attention de la sécurité de la gare.

« Très bien, monsieur. Merci d'avoir choisi Eurostar. »

Elle s'éloigna pour aller assister un autre client qui semblait perdu, mais Seven n'eut même pas le temps de pousser un soupir de soulagement.

Qu'est devenue cette casquette rouge ?

Une nombreuse famille pakistanaise traversait maintenant les portiques, et Seven balaya nerveusement le terminal du regard, terrifié à l'idée que sa proie lui eût échappé pendant qu'il avait été distrait.

Et si Porter ou Connors étaient déjà entrés dans le terminal ?

Attendez !

Seven aperçut enfin la casquette en question flottant au-dessus de la foule, à quelques mètres seulement de l'endroit où il se trouvait.

Vu de dos, son porteur correspondait assez bien à la description générale que Roberta avait donnée de Porter : un homme grand, mince, avec une allure quelque peu militaire.

Malheureusement, Seven ne parvenait pas à apercevoir son visage.

L'agent élevé par des extraterrestres ne disposait que d'un instant pour décider s'il poursuivait sa surveillance ou s'il se lançait à la poursuite du suspect.

S'il faisait le mauvais choix, s'il poursuivait le mauvais homme tandis que le véritable terroriste agissait sans être inquiété, les conséquences seraient catastrophiques.

La vie de centaines de voyageurs, de journalistes et d'employés d'Eurostar dépendait de lui.

Je dois prendre le risque, comprit-il, et espérer avoir raison.

Il regarda de nouveau sa montre.

Il était 8 h 06.

Si l'attaque devait bien avoir lieu à 8 h 23 et que les miliciens n'étaient pas encore arrivés au terminal, alors ils jouaient dangereusement avec le temps.

Seven estimait que de véritables terroristes se montreraient plus prudents.

Si j'étais responsable de cette opération, je serais déjà sur place.

Sa décision prise, non sans une certaine appréhension, il se lança à la poursuite du grand homme à la casquette rouge.

Le servo dans sa poche avait heureusement franchi les détecteurs de métaux, et il le serra dans sa main tandis qu'il suivait l'autre homme (Porter ?) plus profondément dans le terminal.

Et maintenant ? se demanda-t-il.

Le terroriste allait-il effectivement monter dans le train ou libérerait-il le gaz neurotoxique à l'intérieur du terminal bondé de monde ?

Seven penchait pour la seconde hypothèse.

D'après ses recherches, les voitures des luxueux trains à grande vitesse Eurostar ne transportaient qu'une quarantaine de passagers chacune et étaient séparées par des portes coupe-feu étanches.

L'assassin de Morrison provoquerait un carnage bien plus important en répandant le sarin dans les vastes espaces ouverts de ce terminal aux allures de cathédrale.

Une annonce diffusée par haut-parleur, en anglais puis en français, indiqua que le train de 8 h 23 partirait dans dix minutes.

L'annonce attira l'attention de l'inconnu à la casquette, qui leva les yeux vers un des panneaux électroniques, offrant enfin à Seven une vue de son profil.

Un profond soulagement, très humain, envahit le grand vieillard aux cheveux gris lorsqu'il reconnut avec satisfaction les traits burinés et les lèvres pincées de « Freeman » Clayton Porter, ancien pensionnaire du tristement célèbre fort Cochise, en Arizona.

Merci, Aegis ! pensa Seven avec ferveur.

J'ai finalement fait le bon choix.

N'ayant plus le moindre doute sur l'identité du suspect, il chercha à se rapprocher du milicien en mouvement.

La foule qui se dirigeait désormais vers les escalators menant au quai d'embarquement ralentissait sa progression, mais Seven se fraya méthodiquement un passage jusqu'à Porter, lequel s'était arrêté au milieu du vaste hall, ne manifestant guère d'empressement à monter dans le train.

Seven ne le quittait pas des yeux, reconnaissant qu'ils fussent tous deux relativement grands.

Il était maintenant 8 h 19.

Porter portait une veste de chasse en laine à carreaux, ouverte sur une chemise de flanelle boutonnée.

Il plongea la main dans la poche avant de sa veste et en sortit un petit emballage que Seven reconnut aussitôt : une petite brique de jus de fruit, du genre que les enfants américains glissent dans leur panier-repas.

Plissant les yeux pour lire l'étiquette, Seven aperçut la photographie d'une belle pomme rouge.

Quel nom Roberta avait-elle dit avoir vu sur ce dossier dans le bureau de Morrison ?

Opération... Applejack ?

Sous forme liquide, se rappela-t-il, le sarin était un fluide huileux de la couleur approximative de la bière... ou du jus de pomme.

Sous les rayons du soleil qui traversaient la verrière et la chaleur corporelle accumulée de plusieurs centaines d'hommes, de femmes et d'enfants ne se doutant de rien, la température à l'intérieur du terminal était désagréablement élevée, mais Seven doutait fortement que Porter se préoccupât d'une éventuelle déshydratation.

Il observa avec inquiétude Porter jeter discrètement la brique de jus sur le sol avant de lever le pied pour l'écraser de sa botte de cow-boy à semelle de cuir.

Comprenant immédiatement son intention, Seven imagina le prétendu « jus » se répandre sur le sol de la gare.

Une fois libéré, le sarin liquide s'évaporerait rapidement dans l'atmosphère...

« Pardon ! »

Repoussant un Anglais qui avançait trop lentement, Seven traversa le hall à toute vitesse.

Des muscles renforcés par des générations de sélection génétique propulsèrent l'agent secret de soixante-cinq ans vers Porter, au moment précis où la botte de cow-boy de ce dernier n'était plus qu'à quelques centimètres de la maudite brique de jus.

« Attention ! » lança-t-il d'un ton serviable en frappant la brique du bout de sa chaussure avant que la botte ne s'abatte dessus.

Le carton glissa hors de portée de Porter et partit en glissade sur le carrelage parfaitement lisse.

Seven suivit avec une certaine inquiétude la petite brique soigneusement emballée contenant le sarin qui tournoyait entre eux deux, ricochant au milieu d'une forêt de jambes pressées.

« Vous avez failli marcher dessus. »

« Qu'est-ce que... ? »

Porter lança à Seven un regard furieux, les veines de son cou saillant comme celles d'un Cardassien.

Seven soutint son regard avec une froide détermination qui ne laissait aucun doute sur le fait qu'il avait parfaitement compris ce que Porter s'apprêtait à faire.

Le milicien déjoué vacilla sous l'autorité glaciale qui émanait du regard de Seven ; sa pomme d'Adam tressaillit, puis il tourna les talons et s'enfuit à toutes jambes pour échapper au vieil agent extraterrestre.

Seven avait pleinement l'intention de le poursuivre, mais il avait d'abord une tâche bien plus importante à accomplir.

Même sa légendaire maîtrise de lui-même vacilla légèrement à la vue de la brique de jus abandonnée, qui était ballottée d'un coup de pied à l'autre sur le sol du terminal par le flot insouciant de dizaines de voyageurs.

Jusqu'à présent, la doublure étanche du carton ne semblait pas avoir été perforée, mais Seven savait qu'il ne s'agissait plus que d'une question de minutes avant que quelqu'un n'écrase le fragile emballage en carton, répandant du sarin liquide dans l'air libre.

Il serait impossible d'évacuer le terminal suffisamment vite.

Les gens commenceraient presque immédiatement à mourir.

Il ne perdit pas de temps à courir après la brique.

À la place, il sortit son servo de sa poche et visa soigneusement l'objet en mouvement, essayant d'anticiper chacun de ses rebonds et de ses ricochets.

L'exercice était délicat, surtout avec tous ces touristes pressés qui allaient et venaient devant lui ; un frisson d'anxiété lui parcourut l'échine tandis qu'il attendait, le souffle suspendu et les nerfs à vif, le moment propice.

Puis...

Le voilà !

La mer mouvante de jambes s'écarta un bref instant, lui offrant une ligne de tir parfaitement dégagée au moment précis où la brique s'immobilisa momentanément.

Seven tira avec son servo, désintégrant le carton — et son contenu virulent — jusqu'à leurs atomes constitutifs.

C'était bien une occasion où une pomme par jour n'était dans l'intérêt de personne.

Cette menace écartée. Il fallait maintenant s'occuper de Porter.

Regardant rapidement autour de lui, il aperçut le terroriste en fuite sur l'un des nombreux escalators montant vers le quai 23, où le train du matin s'apprêtait à partir. Des panneaux lumineux indiquaient aux voyageurs quel escalator emprunter pour rejoindre la voiture correspondant à leurs places réservées. Devinant que Porter avait l'intention de prendre le train, Seven se précipita sur le même escalator, gravissant les marches quatre à quatre.

Il ne pouvait pas se permettre de laisser Porter s'échapper, tant qu'il existait encore une possibilité que ce fanatique milicien transporte une autre brique de jus mortelle.

L'escalator le conduisit rapidement jusqu'au quai d'embarquement, où il fut heureux de constater que le train n'avait pas encore quitté la gare. Le train profilé moderne, peint en blanc avec un nez jaune, ressemblait désagréablement à un missile. Les numéros des voitures et les destinations étaient affichés sur des écrans à cristaux liquides très lisibles placés à côté des portes automatiques. Regardant le long du quai, qui semblait mesurer près d'un demi-kilomètre, Seven vit Porter se précipiter dans une voiture proche.

Seven le suivit aussitôt. Il avait bien entendu réservé une place dans le train afin de garantir son accès au terminal, mais il avait espéré intercepter Porter avant qu'il ne monte à bord. Seven se demanda fugitivement si le milicien avait lui-même prévu de prendre le train ou si tous deux improvisaient désormais au fur et à mesure.

L'intérieur de la voiture était étonnamment luxueux et spacieux, rappelant les wagons impériaux de Deneb IV. Des sièges inclinables, offrant un large espace pour les jambes, faisaient face à des tables rabattables recouvertes de nappes blanches impeccables. La plupart des voyageurs de cette journée inaugurale avaient déjà pris place, dégageant le couloir, à l'exception de quelques retardataires, d'un contrôleur vérifiant les billets et, tout au fond de la voiture, de Porter en fuite.

Une nouvelle annonce bilingue avertit que le train partirait dans quelques instants. Les portes automatiques coulissèrent latéralement avant de se refermer hermétiquement. Tous ceux qui devaient monter sont montés, pensa Seven avec ironie. On dirait bien que je vais vraiment faire un voyage en train aujourd'hui.

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, Porter aperçut Seven à sa poursuite. Leurs regards se croisèrent d'un bout à l'autre de la voiture et Porter redoubla d'efforts pour éviter sa capture, courant vers la porte vitrée menant à la voiture suivante. Seven s'élança derrière lui, mais fut retardé par le contrôleur d'Eurostar, impeccablement vêtu.

« Excusez-moi, monsieur. Puis-je vous aider à trouver votre place ? »

Le souvenir douloureux de l'employée de gare exagérément serviable lui revint à l'esprit. Résolu à ne pas recommencer toute cette comédie, il glissa la main dans sa veste en tweed gris et en sortit une pièce d'identité particulièrement impressionnante, fabriquée avec soin par Beta 6 avant la mission.

« Interpol », déclara-t-il sèchement en présentant le faux badge sous le nez du contrôleur.

— Oui, monsieur ! répondit celui-ci en déglutissant avant de s'écarter précipitamment.

Gardant Porter dans son champ de vision, Seven le vit pénétrer dans le vestibule reliant les deux voitures, puis ouvrir une autre porte vitrée pour entrer dans la suivante.

Le train se mit en mouvement, et Seven posa instinctivement la main sur le dossier du siège le plus proche pour garder l'équilibre. Il n'en avait pas besoin ; l'accélération du train était si douce qu'on remarquait à peine qu'il roulait, si ce n'était les murmures enthousiastes des passagers et la vue du quai défilant derrière les vitres. Le ronronnement feutré des moteurs électriques à grande vitesse lui rappela Isis, et il ne put s'empêcher de regretter sa présence. J'aurais bien besoin de toi aujourd'hui, ma belle, pensa-t-il.

Entrant à son tour dans le vestibule, Seven remarqua les portes coupe-feu jaunes encastrées, actuellement rétractées et inactives. Il supposa qu'elles ne se fermeraient que lorsque le train entrerait réellement dans le tunnel sous la Manche, environ une heure plus tard, mais il fut rassuré de savoir qu'il existait un moyen d'isoler les voitures au cas où Porter disposerait encore de sarin.

Il traversa rapidement mais prudemment le vestibule. Une légère surélévation du plancher au-dessus du bogie faillit le faire trébucher, mais il conserva son équilibre et entra dans la voiture suivante, où Porter se trouvait déjà à mi-chemin du couloir, fonçant vers une nouvelle porte vitrée. Une expression de panique traversa le visage buriné du milicien lorsqu'il vit Seven gagner du terrain. Heureusement qu'il n'a pas d'arme à feu, songea le vieil homme, convaincu que la sécurité de Waterloo avait été suffisamment efficace pour empêcher quiconque d'entrer armé ; autrement, Porter semblait tout à fait capable de tirer dans le tas sans se soucier des innocents.

« Écartez-vous ! Interpol ! » cria Seven en brandissant son faux badge afin de se frayer un passage au milieu de la voiture, dépassant des voyageurs stupéfaits qui manipulaient leurs bagages dans les porte-bagages supérieurs. Il se rappela qu'il y avait au moins seize voitures et deux voitures-bar entre les motrices en forme de missile situées aux deux extrémités du train. Il espéra ne pas devoir poursuivre Porter à travers chacune d'elles. Malgré sa condition physique supérieure, il commençait à être essoufflé. Je deviens trop vieux pour ce genre de choses, réalisa-t-il.

Repoussant brutalement une vieille touriste, Porter s'élança hors de la voiture avec seulement quelques mètres d'avance sur Seven, qui tenait son servo prêt dans sa main libre. Porter bondit dans le second vestibule, mais Seven fut encore plus rapide. Le servo vibra et les portes coupe-feu se refermèrent devant Porter, le piégeant dans le vestibule avec Seven.

« Laisse tomber, Porter, dit-il en réglant le servo sur Tranquillisation. C'est terminé. »

Se retournant pour lui faire face, le dos contre la porte jaune désormais fermée, Porter lança un regard haineux à son poursuivant.

« Qui êtes-vous ? » exigea-t-il, crachant de colère. « Comment connaissez-vous mon nom ? »

Sa main fouilla fébrilement les poches de sa veste de chasse rouge et noire, en ressortant, comme Seven le craignait, une autre brique de faux jus de pomme.

« N'approchez pas ! » menaça-t-il en armant son bras pour la lancer sur Seven. « Je ne me rendrai jamais à la Bête ! »

Seven poussa un soupir las. Quand donc l'humanité cesserait-elle de céder à ce genre de paranoïa corrosive ? Les portes coupe-feu étant fermées, la menace de Porter de répandre le gaz neurotoxique avait désormais peu de poids ; Seven s'était prudemment injecté l'antidote, le chlorure de pralidoxime, avant de se téléporter depuis l'Écosse ce matin-là.

« La seule Bête, c'est l'agressivité humaine laissée sans contrôle », répondit-il, sans vraiment espérer être entendu.

Le servo vibra une fois, et une expression vague remplaça aussitôt la fureur meurtrière dans les yeux du terroriste. Un sourire niais transforma ses traits renfrognés, le rendant presque méconnaissable. Il s'affaissa contre la porte de la voiture suivante, son bras menaçant retombant mollement le long de son corps.

« Je vais vous prendre ça, si ça ne vous dérange pas », murmura Seven en retirant sans difficulté la brique de jus des doigts désormais dociles de Porter. Il glissa soigneusement la boîte dans la poche de sa veste grise.

Porter vacillait dangereusement au-dessus du bogie reliant les deux voitures. Grognant sous l'effort, Seven passa un bras sous les épaules de l'homme tranquillisé et commença à le guider vers le plancher plus stable de la voiture voisine. Une pression sur les commandes du servo fit glisser les portes coupe-feu dans leurs logements, de sorte qu'il ne restait plus qu'une seule porte vitrée entre eux et l'espace voyageurs.

À sa légère surprise, quelqu'un ouvrit cette porte et il se retrouva face à un couple britannique à l'air perplexe.

« Euh... est-ce bien par ici qu'on va à la voiture-bar ? » demanda le retraité, jetant un regard de travers au Porter vacillant.

« J'en ai bien peur », répondit Seven avec aplomb en s'efforçant de maintenir le terroriste debout. « Comme mon ami vient manifestement de le découvrir. »

Le couple manifesta son désaccord devant cet Américain apparemment ivre (« Et si tôt le matin, en plus ! » s'indigna la vieille dame), mais ils laissèrent obligeamment Seven passer avec son compagnon aux membres inertes. Des toilettes libres attirèrent son attention et, avec un haussement d'épaules apologétique, il poussa habilement Porter à l'intérieur de l'étroit cabinet, s'y glissa à son tour et referma la porte.

L'endroit était exigu, mais Seven appréciait cette intimité. Il installa Porter sur la cuvette, puis porta son servo à ses lèvres. Dans un instant, il comptait se téléporter avec Porter en Écosse, où il pourrait remettre le terroriste capturé aux contacts de Roberta au FBI. Il restait toutefois une dernière question à régler.

Et Paris ? s'inquiéta-t-il. Le complice de Porter, Connors, demeurait introuvable, et Seven craignait qu'un autre fanatique armé de sarin ne vise l'autre extrémité de la ligne ferroviaire, à quatre cent soixante-seize kilomètres de là.

C'était précisément pour cette raison qu'il avait pris soin de poster une agente très spéciale au terminal Eurostar de la gare du Nord à Paris.

« Seven à Guinan », murmura-t-il d'un ton pressant dans le récepteur de son servo. « Rapport de situation. »

« Guinan à Seven, détends-toi. »

Le corps tendu de Seven se relâcha aussitôt en entendant la voix amusée de l'El-Aurienne sortir de l'extrémité de son servo.

« Tout est très cool de ce côté-ci. Paris ne brûle pas. »

C'était exactement ce qu'il espérait entendre.

« Et le terroriste ? Connors ? »

« En train de cuver son compte, et prêt à être récupéré », l'assura-t-elle.

Seven esquissa un sourire amusé. Il ne sollicitait pas souvent Guinan, mais savait qu'il pouvait toujours compter sur elle. Au fil des années, l'extraterrestre imperturbable lui avait signalé, à lui comme à Roberta, quantité de situations naissantes ; elle était l'une de ses meilleures informatrices sur cette planète... et sur quelques autres également.

« Merci encore, Guinan.

— N'oublie pas : tu m'en dois une, Seven. »

Il pouvait aisément imaginer son sourire malicieux.

« Au revoir, mon chou.

— À la prochaine », répondit Seven.

Mettant fin à la transmission, il envoya aussitôt un signal aux commandes du transporteur en Écosse, demandant une extraction immédiate pour lui-même et Porter. Une brume bleutée et chatoyante commença à remplir les étroites toilettes au moment même où des coups curieux frappaient à la porte.

« Excusez-moi, monsieur ? » demanda une voix inquiète. « Tout va bien là-dedans ? »

Seven se demanda combien de temps le contrôleur attendrait avant de forcer la porte des toilettes désormais vides.

CHAPITRE VINGT

FORT COCHISE
SUD-OUEST DE L'ARIZONA
ÉTATS-UNIS
14 NOVEMBRE 1994

— En avant ! Dépêchez-vous ! La Bête arrive !

Des miliciens armés de fusils poussaient des dizaines de personnes encore ensommeillées et désorientées vers les abris antiatomiques situés sous le fort. Il était trois heures du matin, heure de l'Arizona, mais tout le camp avait été réveillé dans l'attente d'une attaque imminente des troupes de choc du Nouvel Ordre mondial. Hommes, femmes et enfants, plus ou moins habillés, saisirent leurs armes et firent la queue pour pénétrer dans l'abri souterrain par une rampe de béton descendante.

— C'est le moment ! s'exclama un combattant de la liberté aux yeux exaltés, qui semblait plus enthousiaste qu'inquiet. Nous allons livrer notre dernière bataille !

Parmi toute cette foule, seule « Bobbie Landers » avait une idée de ce qui se passait réellement.

Seven a fait échouer l'opération Applejack, supposa-t-elle. Et maintenant Morrison panique.

Elle redoutait justement un tel scénario. C'était la principale raison pour laquelle elle était restée à Fort Cochise durant les derniers mois : empêcher qu'un nouveau drame semblable à ceux de Waco ou de Ruby Ridge ne se produise. Avec tout un camp de fanatiques lourdement armés, convaincus qu'ils allaient affronter un ennemi diabolique dans une bataille apocalyptique, tous les ingrédients d'une catastrophe étaient réunis.

Pas si je peux l'empêcher, pensa-t-elle avec détermination.

Contrairement à beaucoup des personnes hébétées qui l'entouraient et avaient été tirées de leur lit au beau milieu de la nuit, Roberta faisait seulement semblant de dormir lorsque l'alarme avait retenti. Sachant ce qui devait se produire à Londres ce matin-là, elle s'était préparée à toute éventualité.

Outre l'arme réglementaire personnelle — dans son cas, un fusil à pompe en acier bleui chargé, serré contre sa poitrine — elle avait également glissé son servo dans la poche du léger coupe-vent en nylon qu'elle portait par-dessus son élégant pyjama kaki. Une paire de mocassins en daim complétait sa tenue, dont elle espérait qu'elle lui permettrait d'affronter ce que cette matinée lui réservait.

À quinze mètres sous la ville fantôme rénovée, l'abri principal était une immense structure de béton de la taille d'un terrain de football. Un écran de télévision géant occupait tout le mur nord du bunker, tandis qu'une fresque patriotique, réalisée par un membre particulièrement doué de la milice, recouvrait les trois autres murs. Elle représentait les grands moments du combat éternel pour la Liberté, depuis Lexington et Concord jusqu'à la chute du mur de Berlin.

Roberta frissonna involontairement en apercevant cette dernière scène, se rappelant où elle se trouvait lorsque le Mur était tombé.

C'est à ce moment-là que Khan a vraiment commencé à perdre le contrôle, se souvint-elle.

— Continuez d'avancer !

La foule qui envahissait le bunker repoussa Roberta vers le fond de la salle, non loin de l'immense écran. La claustrophobie la gagna tandis que l'espace autour d'elle disparaissait rapidement. Elle se retrouva coincée au milieu d'une masse compacte de corps... et d'un nombre encore plus impressionnant d'armes.

Le brouhaha des conversations fébriles se mêlait aux pleurs des nourrissons et des jeunes enfants, par-dessus le ronflement permanent des puissants purificateurs d'air industriels.

Roberta fut particulièrement troublée de voir, à quelques centimètres d'elle seulement, une jeune mère vêtue d'une tenue de camouflage portant un bébé emmailloté sur une épaule... et une brillante carabine de chasse Remington sur l'autre.

Bon sang ! pensa-t-elle, abasourdie malgré les semaines passées à Fort Cochise. Espérons qu'elle ne se trompera pas au moment de faire faire son rot !

La chaleur devint rapidement étouffante avec tant de monde entassé dans un espace pourtant immense. Roberta ouvrit la fermeture Éclair de sa veste pour essayer de respirer un peu mieux.

Quoi que Morrison prépare, j'aimerais qu'il se décide.

Se hissant sur la pointe des pieds, elle chercha du regard le chef de la milice, mais ne l'aperçut nulle part.

Où est-il donc ?

À sa place, c'était l'un des lieutenants les plus inquiétants de Morrison, un ancien policier massif nommé Dunbar, qui semblait diriger les opérations. La rumeur voulait qu'il ait été renvoyé du LAPD pour brutalité excessive — ce qui voulait vraiment dire quelque chose de nos jours !

Roberta trouva particulièrement inquiétant que ce soit cette brute qui commande la mobilisation matinale, vraisemblablement avec l'approbation de Morrison.

— Bon, écoutez-moi tous !

Dunbar cria pour obtenir le silence. Il était debout sur un grand râtelier d'armes horizontal installé dans l'angle nord-ouest du bunker, juste à côté de l'écran encore vide. Ses cheveux châtain clair étaient coupés très courts, à la militaire, tandis que ses épaules massives trahissaient un passé de linebacker. Il tenait un mégaphone d'une main et la crosse d'un pistolet automatique Beretta de l'autre.

— Silence ! Le général a quelque chose à vous dire !

Les conversations cessèrent aussitôt, hormis quelques pleurs de bébés. Tous les regards se tournèrent vers le fond du bunker.

L'éclairage baissa, laissant l'écran s'illuminer d'un blanc éclatant.

Un crépitement de parasites se fit entendre.

Puis l'image télévisée du général Randall « Hawkeye » Morrison apparut devant l'assemblée silencieuse.

Plus grand que nature, Morrison était assis derrière son bureau, tel un président s'adressant à la nation. Une bannière étoilée, remplaçant l'ancien drapeau historique déchiqueté lors de l'intrusion de Roberta dans son bureau deux mois auparavant, était suspendue derrière lui. Ses lunettes à verres miroir reflétaient le voyant rouge de la caméra tout en dissimulant à son auditoire ses étranges yeux d'oiseau.

— Mes chers hommes et femmes libres, commença-t-il d'une voix grave, d'abord presque inaudible, jusqu'à ce qu'un technicien invisible augmente le volume. C'est avec un profond regret que je dois vous annoncer que notre ultime combat contre l'appétit insatiable de la Bête a déjà commencé. Tôt ce matin, à une heure trente, heure normale des Rocheuses, les hommes libres Clayton Porter et Butch Connors, agissant sur mes ordres, ont tenté de porter un coup héroïque au gouvernement mondial unique en frappant les deux extrémités de ce qu'on appelle l'Eurotunnel entre Londres et Paris.

Quelques cris de joie et applaudissements éclatèrent parmi les membres les plus lents à comprendre, qui n'avaient manifestement pas perçu le ton funèbre du général.

Roberta retint son souffle, espérant que Seven avait neutralisé la menace comme elle en était convaincue.

Le reste de la foule attendait avec anxiété la suite, serrant leurs armes et leurs enfants contre eux.

— Je ne doute pas que les hommes libres Porter et Connors aient accompli leur devoir avec tout le courage et toute la détermination dont ils étaient capables. L'Armée de la Vigilance Éternelle est fière de leur engagement. Cependant, chaque heure qui passe sans nouvelles de leur succès, sans aucune communication de nos valeureux soldats à l'étranger, me contraint à conclure que la mission a échoué... et que notre sécurité est désormais compromise.

Des exclamations horrifiées accueillirent cette annonce, suivies de sanglots et de jurons.

À côté de Roberta, la jeune mère armée mordit sa lèvre inférieure tremblante tandis qu'une larme roulait le long de sa joue.

— N'aie pas peur, murmura-t-elle à son bébé d'une voix rauque. Maman ne laissera pas la Bête t'imposer sa Marque.

Roberta ne savait pas si elle devait être émue... ou terrifiée.

Un peu des deux, admit-elle.

— Maintenant que l'ennemi connaît nos intentions et nos capacités militaires, poursuivit Morrison, il contre-attaquera sans aucun doute avant le lever du soleil.

Connaissant notre détermination, il n'aura d'autre choix que de nous anéantir complètement, de peur que les dernières braises de notre résistance n'allument un incendie qui finira par le consumer.

— Qu'ils viennent ! hurla quelqu'un en brandissant son fusil.

D'autres reprirent son cri de guerre en levant leurs propres armes.

Mon Dieu...

Roberta eut soudain l'impression de se trouver littéralement au milieu d'un baril de poudre prêt à exploser.

Pendant un instant, elle oublia presque qu'aucun hélicoptère noir maléfique ne fonçait réellement sur Fort Cochise. La menace n'existait que dans l'esprit délirant de Morrison... et dans celui de ses fidèles.

En fait, cela ne change rien, réalisa-t-elle. La situation est déjà suffisamment dangereuse sans qu'une véritable force d'assaut des Nations Unies entre en scène.

Son esprit passa rapidement en revue tous les scénarios possibles, cherchant désespérément un moyen de désamorcer la crise et d'empêcher l'AEV de se détruire elle-même — et peut-être d'entraîner beaucoup d'autres personnes dans un déluge de tirs.

En réaction aux cris belliqueux de ses partisans, Morrison secoua tristement la tête.

— Aussi fort que mon cœur me pousse à continuer le combat, même contre un ennemi infiniment supérieur, ma raison me dit que nous n'avons aucune chance face à toute la puissance de la Bête. Notre adversaire dispose de nombreuses générations pour rassembler ses forces sataniques, tandis que nous, malgré tout notre courage, ne sommes pas encore prêts à remporter cette guerre.

Qu'est-ce que... ?

Roberta sentit une lueur d'espoir.

Le général retrouvait-il enfin un semblant de bon sens ?

Elle croisa les doigts, priant pour qu'il ordonne enfin à ses hommes de déposer les armes et de se disperser.

Autour d'elle, les recrues affichaient des expressions mêlant incompréhension et inquiétude devant le ton résolument défaitiste de leur chef.

Tant pis pour vous, pensa Roberta avec un mélange de sarcasme et de soulagement. Pas de révolution aujourd'hui.

Du moins, l'espérait-elle.

— Mais il existe encore un moyen, déclara Morrison avec une intensité maniaque qui glaça le sang de Roberta et anéantit aussitôt ses espoirs de résolution pacifique, de faire parvenir un message à nos ennemis... et un exemple à nos alliés. Il y a plus de deux mille ans, sur une montagne de l'ancienne Palestine, un autre groupe de combattants de la liberté s'opposa au Nouvel Ordre mondial de son époque : le redoutable Empire romain. C'étaient les Zélotes, et leur forteresse s'appelait Massada.

Non !

Roberta comprit aussitôt avec horreur où Morrison voulait en venir.

Il ne peut pas être sérieux !

— Lorsque les légions romaines finirent par prendre la montagne, poursuivit Morrison d'une voix vibrante d'émotion, elles découvrirent que chacun des défenseurs de la forteresse, plus d'un millier d'âmes invaincues, s'était donné la mort plutôt que de vivre en esclavage sous l'Empire. Deux mille ans plus tard, Massada demeure un symbole éternel de liberté et de courage. Aujourd'hui, Fort Cochise entrera lui aussi dans l'Histoire.

Il y a une différence, espèce de maniaque à cervelle d'oiseau ! fulmina Roberta, tentée de pulvériser l'écran avec son servo avant que Morrison ne puisse prononcer un mot de plus.

Les anciens Zélotes combattaient réellement un empire tout-puissant qui cherchait à conquérir le monde.

Morrison, lui, voulait sacrifier ses hommes pour défier une conspiration mondiale qui n'existait que dans son imagination fiévreuse.

Elle scruta avec inquiétude les visages autour d'elle.

Ses hommes le croyaient-ils encore ?

Elle vit quelques têtes acquiescer... mais beaucoup plus d'expressions de stupeur et de trahison. Les gens se tournaient vers leurs voisins, cherchant dans leurs regards la confirmation de leurs propres doutes.

Un murmure de contestation, d'abord discret, presque furtif, prit rapidement de l'ampleur.

— Le général a perdu la tête ! lança un homme d'âge mûr non loin de Roberta. Sa moustache en guidon de vélo frémissait d'indignation. Il portait un gilet pare-balles par-dessus un tee-shirt kaki et un caleçon.

— Tu l'as dit ! renchérit une femme aux cheveux auburn vêtue d'une longue chemise de nuit. Elle se tourna vers Roberta. Tu te rends compte de ce qu'il raconte, ma belle ?

— Pas du tout, répondit franchement Roberta.

« Je ne sais pas, » dit la femme tenant le nourrisson. Au grand désarroi de Roberta, la jeune mère en larmes semblait réellement indécise. « Je ne veux pas que qui que ce soit implante une puce électronique dans le cerveau de mon bébé. » Elle berçait doucement l'enfant en parlant. « Peut-être qu'il vaudrait mieux qu'il soit mort... »

« Ne dites pas ça, ma belle ! » la réprimanda passionnément l'autre femme. « Si vous voulez protéger votre petit de la Bête, alors louez le Seigneur et prenez les armes. » Elle éleva la voix pour que toute la salle puisse l'entendre. « Nous ne nous laisserons pas abattre sans combattre ! »

Des dizaines d'autres voix reprirent ses paroles. Debout sur le coffre d'armes militaire vert, Freeman Dunbar changea nerveusement d'appui, sentant peut-être que l'humeur de la foule se retournait contre son chef. « Ça suffit ! » tonna-t-il dans le mégaphone. « Tout le monde, silence et écoutez le général ! »

Il leva son Beretta d'un air menaçant.

Grave erreur.

En un battement de cœur, une véritable milice de canons se braqua sur l'arrogant ancien policier. Roberta comprit alors que, si l'on essayait d'organiser un suicide collectif, il existait sans doute des groupes plus faciles à contrôler qu'un bunker en béton rempli de fanatiques de la gâchette. Avec toute son intelligence surhumaine, pensa-t-elle, Morrison a mal évalué ses propres troupes. Elle observa la détermination obstinée de la foule. Ces gens ne vont pas simplement s'allonger et mourir. Ils préféreraient rejouer l'Alamo plutôt que Massada.

Si Morrison était conscient de la révolte qui couvait dans l'abri antiatomique, il n'en montra rien. « Je ne vous demande pas ce sacrifice à la légère, » déclara-t-il depuis l'écran en levant la main pour saluer ses soldats, « mais sachez que l'Amérique — et le monde — n'oublieront jamais ce que nous faisons ici aujourd'hui. »

Il prit une télécommande sur son bureau et appuya sur un bouton, provoquant presque simultanément deux événements. L'écran s'éteignit et, plusieurs mètres derrière Roberta, une lourde porte de fer s'abattit, les enfermant tous dans le bunker. Oh oh, pensa Roberta. Ça ne présage rien de bon.

La milice, sous le choc, réagit par une explosion de peur et de colère. Une foule furieuse se rua vers l'avant de l' abri, arrachant Dunbar du sommet du coffre d'armes et le menaçant de le tuer s'il n'ouvrait pas immédiatement la porte. « Je ne peux pas ! » protesta-t-il, déjà affublé d'un œil au beurre noir et d'une lèvre fendue. « Seul le général le peut ! »

À l'arrière du bunker, d'autres miliciens désespérés s'en prirent directement à la porte de fer, la martelant de leurs poings et des crosses de leurs fusils.

« Laissez-nous sortir ! » imploraient-ils à quiconque pouvait les entendre de l'autre côté de l'épaisse barrière d'acier, mais ni leurs cris ni leurs coups n'eurent le moindre effet sur l'inébranlable porte de fer. « Par pitié, au nom de Dieu, faites-nous sortir d'ici ! »

Malgré tout ce tumulte assourdissant, un silence étrange troubla Roberta. Il lui fallut une seconde pour comprendre ce qui manquait : pour la première fois depuis des semaines, elle n'entendait plus le ronronnement continu des omniprésents purificateurs d'air du fort. Mon Dieu, pensa-t-elle. Voilà pourquoi Morrison nous a tous fait entrer dans cet abri. Il veut nous asphyxier ! Elle se reprocha d'avoir sous-estimé Morrison et de ne pas avoir vu cela venir. Comment exterminer autrement tout un camp rempli d'hommes et de femmes lourdement armés ?

Pendant un instant, elle craignit que le général fou ne prévoie de les éliminer tous avec le même gaz neurotoxique qu'il avait utilisé à Genève. Roberta huma l'air avec inquiétude, mais n'y détecta aucune odeur chimique. Ses yeux et sa gorge ne la brûlaient pas non plus. Peut-être, pria-t-elle après plusieurs secondes de tension, que Morrison n'était pas prêt à infliger un sort aussi atroce à ses propres hommes. Non, il va simplement nous étouffer à la place, supposa-t-elle avec indignation. Quel homme charmant !

L'air du bunker bondé devenait-il déjà plus rare, ou l'imaginait-elle seulement ? Quoi qu'il en soit, elle savait que, sans la moindre ventilation, le bunker se

transformerait rapidement en piège mortel, surtout avec autant de personnes à alimenter en oxygène.

« La situation est officiellement hors de contrôle, » murmura-t-elle. Son observation à voix basse passa inaperçue au milieu du chaos général. « Il est temps de jouer mon atout. »

Avec plaisir, elle laissa tomber son fusil à pompe sur le sol (après s'être assurée que la sûreté était bien enclenchée), puis sortit son servo de sa poche. Un crépitement d'énergie bleue jaillit lorsque ses deux antennes se déployèrent. Roberta ajusta la bague située au milieu de l'appareil, la réglant sur la fréquence exacte, puis envoya un unique et bref signal.

Boum !

En réalité, enfermée dans un abri insonorisé rempli d'otages déchaînés, elle ne pouvait évidemment pas entendre la charge explosive qui venait de détoner quelque part dans le labyrinthe des anciennes mines sous la ville fantôme. Mais elle imaginait sans peine l'explosion pulvériser les composants électroniques du générateur de champ de force importé par Morrison.

Il lui avait fallu des semaines d'enquête pour découvrir l'emplacement secret de ce dispositif de haute technologie empêchant le transport, que le général Morrison avait obtenu à la suite d'un marché conclu avec Khan. Il lui avait fallu ensuite plusieurs autres nuits d'infiltration pour piéger discrètement le générateur afin qu'il explose lorsqu'elle enverrait le bon signal.

Il ne restait plus qu'à voir si tous ces efforts allaient porter leurs fruits.

« Trois-six-huit à 194, » murmura-t-elle avec urgence dans le servo, espérant pouvoir reprendre contact avec Seven. Il y avait sept heures de décalage entre l'Arizona et le Royaume-Uni ; Seven avait donc, espérait-elle, terminé sa mission dans le tunnel sous la Manche. « Trois-six-huit à 194, répondez, s'il vous plaît. »

« Un-neuf-quatre à 368, » répondit sa voix familière. Roberta poussa un soupir de soulagement. « Ravi de vous entendre à nouveau. »

« Le plaisir est partagé, » répondit-elle sincèrement. « Tout s'est bien passé là-bas ? »

« La menace a été écartée, » l'assura-t-il, confirmant les pires craintes de Morrison. « Quelle est votre situation ? »

Roberta décida qu'elle lui demanderait plus tard tous les détails de sa mission dans le tunnel sous la Manche, une fois la crise actuelle résolue.

« J'ai besoin d'un transport d'urgence point à point, » déclara-t-elle en lui transmettant les coordonnées nécessaires. « Mais d'abord, il y a autre chose que nous devons faire... »

Tout autour d'elle, les personnes paniquées étaient au bord de la rupture. Sanglots, hurlements, prières tonitruantes et accusations furieuses résonnaient contre les murs de béton du bunker, mettant les nerfs de Roberta et de tous les autres prisonniers à rude épreuve. Elle entendit des bagarres éclater entre les fidèles de Morrison et ceux qui se sentaient trahis par leur ancien chef. Personne

n'avait encore commencé à tirer, mais elle se doutait que ce n'était plus qu'une question de temps.

Une situation chargée d'émotion. Des gens à bout de nerfs. Trop d'armes.

Roberta savait reconnaître un bain de sang potentiel lorsqu'elle en voyait un. Elle expliqua donc à Seven exactement ce qu'il devait faire.

En quelques secondes, une brume bleue caractéristique commença à envahir l'atmosphère étouffante du bunker. La brume azurée phosphorescente engloutit rapidement l'intérieur de l'abri, comme un épais brouillard venu d'une étrange mer radioactive. Ce phénomène surnaturel réduisit momentanément la foule au silence ; contrairement à Roberta, personne ne reconnaissait le léger picotement statique de cette brume sur sa peau. Inévitablement, elle devint cependant une nouvelle source d'angoisse et de panique.

« Ils nous gazent ! » cria un milicien horrifié, compréhensiblement, mais à tort.

« Que personne ne tire ! » cria quelqu'un d'autre, pris de panique. « Vous pourriez faire sauter tout l'endroit ! »

Roberta regrettait d'ajouter une nouvelle peur à celles qui étreignaient déjà cette foule terrorisée, mais elle ne voyait pas d'autre solution. Le brouillard de transport remplissait une fonction indispensable qui améliorerait, à long terme, la sécurité de tous.

Tenez bon, les amis ! les exhorta-t-elle silencieusement. Ça ne fera pas mal, je vous le promets !

Heureusement, pour le soulagement des otages, l'étrange brume bleue disparut aussi vite qu'elle était apparue, laissant derrière elle un bunker rempli de gens désorientés.

« Nom d'un chien... ? » marmonna la vieille femme en chemise de nuit.

« Transport accompli, » annonça Seven par le servo.

« Parfait, » répondit Roberta, se sentant soudain beaucoup plus en sécurité.

Et il était temps ; elle était déjà sur le point de haleter, aspirant de grandes goulées d'air pour n'obtenir que des quantités d'oxygène de plus en plus faibles. En observant les personnes autour d'elle, elle vit que beaucoup d'autres prisonniers du bunker respiraient eux aussi difficilement ; certains semblaient même proches de l'évanouissement, surtout ceux qu'elle savait être de gros fumeurs.

L'air devient vraiment rare ici, réalisa-t-elle. Je manque de temps... et d'oxygène.

Malheureusement, sa conversation à voix basse avec Seven attira l'attention de la jeune mère angoissée à côté d'elle.

« Hé ! » cria-t-elle d'un ton agressif en regardant Roberta avec une méfiance fébrile. Serrant son bébé contre un bras, elle leva le canon de son Remington jusqu'à le pointer directement sur la tête de Roberta.

« Par ici ! » hurla la madone de la milice assez fort pour que tout le bunker l'entende. « J'ai attrapé une espionne ou quelque chose comme ça ! Elle parle à quelqu'un avec son stylo ! »

Roberta eut aussitôt l'impression d'être Veronica Cartwright à la fin de la version des années 70 de L'Invasion des profanateurs, démasquée et entourée de « doubles ». Un véritable arsenal se tourna vers elle, soutenu par une mer de visages hostiles et paranoïaques.

« Lâchez ce gadget, madame ! » grogna un individu à l'air revêche, vêtu d'un équipement de combat complet. Roberta le reconnut : c'était l'un des miliciens qui tabassait Dunbar quelques minutes plus tôt. « Donnez-le-moi ou je tire, je le jure ! »

Elle ne doutait pas un instant qu'il parlait très sérieusement. Malgré cela, Roberta conserva le servo en main, ignorant tranquillement toutes les armes braquées sur sa chevelure blond miel.

« D'accord, Seven, » dit-elle. « Sortez-moi d'ici. »

« C'en est assez, madame ! » rugit le G.I. Joe grandeur nature. « Je vous avais prévenue ! »

Il pressa la détente de son fusil d'assaut Ruger Mini-14 au même instant où plusieurs autres miliciens, dont la femme au bébé, appuyèrent eux aussi sur leurs détentes.

Le tir croisé aurait tué la plupart des tireurs eux-mêmes, sans parler de Roberta, si Seven n'avait pas déjà téléporté jusqu'au dernier grain de poudre dans un rayon de huit kilomètres.

Ça, c'est ce que j'appelle un vrai contrôle des armes ! pensa Roberta en entendant une demi-douzaine de fusils et de pistolets ne produire qu'un simple clic impuissant, tandis que leurs propriétaires abasourdis contemplaient leurs armes avec une incompréhension frustrée.

Elle ne resta pas assez longtemps pour leur donner des explications.

Une colonne discrète de plasma bleu tourbillonnant l'enveloppa, à la stupéfaction des témoins.

« Qu... ? » balbutia la mère du bébé, horrifiée, reculant devant la colonne de fumée comme s'il s'agissait de déchets toxiques. « Mais qui diable êtes-vous ? »

Ordinairement, Roberta évitait de se téléporter devant des témoins, mais elle n'avait pas le temps de chercher un endroit plus discret. Elle commençait déjà à avoir la tête qui tournait par manque d'oxygène.

Elle devrait compter, cette fois-ci, sur la confusion générale — sans parler du manque total de crédibilité de l'AEV — pour préserver son anonymat.

« Mais, Votre Honneur, » s'imagina-t-elle entendre un milicien irréductible raconter aux autorités, « elle a disparu dans les airs, probablement à bord d'un OVNI ultrasecret piloté par la CIA ! »)

Ce ne serait pas la première fois qu'un de ses exploits finirait dans les pages du Weekly World News.

Elle fit un signe d'adieu à ses compagnons de lutte pour la liberté tandis que le brouillard s'évaporait en l'emportant hors du bunker.

Ce voyage à bord du Blue Smoke Express fut encore plus rapide que d'habitude : elle se rematérialisa presque aussitôt juste devant l'immense porte de fer.

Le soleil ne se lèverait que plusieurs heures plus tard, mais la pleine lune offrait suffisamment de lumière à Roberta pour voir clairement. Un monstre de Gila surpris s'éloigna précipitamment de l'entrée de l'abri, tandis qu'un hibou grand-duc l'observait depuis l'épave rouillée d'un ancien wagonnet de mine.

Elle chercha rapidement un éventuel dispositif d'ouverture d'urgence, avant de comprendre que, logiquement, cette barricade avait été conçue pour empêcher une force ennemie d'entrer dans le bunker ; il était donc peu probable qu'on puisse facilement l'ouvrir depuis l'extérieur. Morrison avait vraisemblablement neutralisé le mécanisme de verrouillage intérieur.

Très bien, pensa-t-elle avec ténacité. Nous allons devoir faire ça à la manière forte.

Réglant son servo sur Désintégration, elle ouvrit à coups de rayon deux trous d'aération près du sommet de la porte de fer, bien au-dessus des têtes de la foule enfermée de l'autre côté.

Voilà. Ça nous donne un peu d'air... au sens propre comme au figuré.

Elle envisagea de laisser toute la milice enfermée pendant qu'elle s'occuperait de Morrison, puis renonça à cette idée. Et s'il lui arrivait quelque chose avant qu'elle ne puisse revenir les libérer ? Ils resteraient enterrés vivants, à la merci de la faim, de la soif, sans parler des autres mauvaises surprises que le général pouvait encore avoir dans sa manche kaki.

Morrison devrait attendre pendant qu'elle découpait laborieusement une ouverture assez grande pour sortir dans l'épaisse porte d'acier.

« Reculez ! » cria-t-elle aux otages, espérant qu'ils l'entendraient par les nouveaux trous d'aération. À défaut, elle comptait sur la lueur du métal en cours de désintégration pour avertir les prisonniers de s'écarter de son chantier de démolition improvisé.

« Je vous fais sortir dans une minute ou deux ! »

Le rayon invisible traversa les quinze centimètres d'acier comme le couteau de Lorena Bobbitt avait traversé celui de son mari... enfin, son servo.

Je me demande quel est le grand scandale des tabloïds en ce moment ? pensa Roberta, impatiente de retrouver un peu de télévision après plusieurs mois de sevrage médiatique forcé.

En quelques minutes, elle acheva cette sortie de fortune.

« Attention en dessous ! » cria-t-elle tandis qu'un rectangle de fer d'environ deux mètres sur trois basculait et s'écrasait sur le sol du bunker.

Heureusement, personne ne semblait avoir été écrasé, bien qu'il fût difficile de le vérifier tant un flot paniqué de miliciens s'échappait de l'abri éventré.

Roberta eut la sagesse de s'écarter pour éviter cet exode désordonné, tout en étant soulagée de voir que la femme au bébé figurait parmi ceux qui fuyaient vers la sécurité.

Elle se demanda brièvement combien de véritables croyants, s'il y en avait, choisiraient de rester dans le bunker en attendant de nouvelles consignes insensées de leur général.

Ils risquent d'attendre longtemps, si j'ai mon mot à dire, se jura Roberta.

Maintenant que le « suicide » collectif de l'AEV était définitivement empêché, Morrison devenait sa priorité. Après sa tentative presque meurtrière dans le bunker, le chef surhumain de la milice était bien trop dangereux pour rester en liberté. Son armée étant désormais en pleine déroute, Roberta comptait bien l'arrêter et le maintenir en détention jusqu'à ce qu'elle et Seven puissent le remettre aux autorités compétentes. Avec un peu de chance, certains de ses partisans désillusionnés accepteraient de témoigner contre lui.

Stocker des armes est une chose, pensa-t-elle en énumérant mentalement les accusations pouvant être retenues contre Morrison. Essayer d'asphyxier des dizaines de personnes en est une tout autre.

Sans parler de toutes les preuves que Seven pourrait peut-être réunir concernant cette sinistre affaire de gaz neurotoxique... !

Les doberpits aboyaient et hurlaient avec indignation tandis que des dizaines d'anciens miliciens quittaient Fort Cochise. Roberta entendit le rugissement de nombreux moteurs lorsque tous les camions, Jeep, autobus et camping-cars du parc automobile du camp démarrèrent en trombe et se dirigèrent vers le portail principal, sans surveillance pour la première fois depuis son arrivée, à la mi-août.

Elle leva les yeux vers les imposantes tours de guet et constata qu'elles étaient elles aussi désertes ; les projecteurs étaient éteints, les postes de tir abandonnés.

Elle supposa que ce camp autrefois si animé serait redevenu une ville fantôme avant l'aube.

Poussés par leur récente expérience de l'asphyxie, aucun des réfugiés en fuite n'importuna ni même ne remarqua Roberta tandis qu'elle se dirigeait résolument vers l'ancien bureau de poste en adobe qui servait de quartier général à Morrison.

Était-il toujours assis derrière son bureau ? se demanda-t-elle. Et que pouvait-il penser maintenant que son délire visant à recréer Massada avait complètement échoué ?

Il devait forcément savoir que ses plans avaient tourné au désastre ; impossible qu'il n'entende pas le vacarme de son armée désertant le camp en masse.

Même à présent, Roberta entendait des voix s'élever tandis que les gens se disputaient les derniers vivres et véhicules, ce qui la rendait plus heureuse encore que Seven ait transformé tout Fort Cochise en zone dépourvue de poudre.

Les choses sont un peu trop tendues en ce moment, observa-t-elle en remarquant que beaucoup de miliciens en fuite gardaient malgré tout leurs pistolets et leurs fusils. Une trêve forcée et un temps pour laisser retomber la pression étaient vraiment une excellente idée.

Se promettant de signaler plus tard les principaux lieutenants de Morrison au FBI, Roberta gravit les marches menant à la porte d'entrée fermée de l'ancien bureau de poste, dépassant un antique poteau d'attache pour chevaux.

Aucune lumière ne filtrait sous la porte en chêne, ce qui lui fit se demander si le général était encore à l'intérieur.

Elle craignait que Morrison n'ait déjà quitté le camp ou, pire encore, disparu dans le dédale des galeries minières sous la ville fantôme. Il lui serait impossible de le retrouver là-dessous.

« Espérons qu'il soit resté sur place, » murmura-t-elle.

La porte était verrouillée, mais son servo l'ouvrit facilement en vibrant.

Moins silencieuse qu'Isis l'avait toujours été, elle s'avança sur la pointe des pieds dans un couloir désert vers le bureau privé de Morrison, au fond du bâtiment. Elle utilisa le servo comme une lampe de poche, laissant un mince faisceau de lumière blanche lui montrer le chemin dans l'obscurité.

Une solide porte métallique avait remplacé les planches en bois que Morrison avait défoncées après que Roberta l'eut enfermé dehors lors de sa précédente effraction.

Elle colla l'oreille contre la porte, mais n'entendit que le silence de l'autre côté ; il semblait de plus en plus évident que le général aux yeux de faucon avait déjà pris la fuite.

Essayant la poignée, elle constata que la porte n'était pas verrouillée. Retenant son souffle, elle la poussa et regarda à l'intérieur.

Aucun rayon de lune ne pénétrait dans cette pièce sans fenêtres, obligeant Roberta à se fier à la lumière de son servo.

Le faisceau éclaira un fauteuil vide derrière le bureau impeccablement rangé de Morrison, puis descendit jusqu'au tapis navajo, repoussé sur le côté, révélant la trappe ouverte en dessous.

« Bon sang », marmonna Roberta.

Pendant un instant, elle regretta d'avoir perdu un temps précieux à libérer les illuminés enfermés dans le bunker. Mais qu'aurait-elle bien pu faire d'autre ? Laisser tous ces gens terrorisés (et leurs enfants !) enfermés sous terre pour une durée indéterminée ? Elle savait qu'elle avait fait ce qu'il fallait, même si cela signifiait qu'elle et Seven devraient repartir à la recherche de Morrison.

Peut-être que le bureau désert contenait un indice sur l'endroit où le général comptait se rendre ? Tenant son servo devant elle, elle entra prudemment dans la pièce plongée dans l'obscurité, avec l'intention de fouiller les dossiers et le disque dur de Morrison. À condition qu'il ne les ait pas tous détruits ou effacés, pensa-t-elle.

Un coup de karaté s'abattit sur son bras, lui brisant le poignet et projetant son servo hors de sa main. Une silhouette surgit de l'endroit où elle se cachait, contre le mur à gauche de l'embrasure de la porte, l'agrippa par le col de son coupe-vent et la tira brutalement sur le côté.

« Vous pensiez vraiment que je ne vous entendrais pas vous faufiler jusqu'ici ? » grogna Morrison à son oreille. Son souffle chaud sentait fortement le chewing-gum à la menthe verte. « Mes oreilles sont presque aussi bonnes que mes yeux, ce qui veut dire qu'elles entendent bien mieux que celles du simple troufion moyen. »

Grimaçant de douleur, serrant son poignet fracturé contre elle, Roberta fut incapable de se défendre tandis que Morrison l'entraînait plus profondément dans la pièce avant de la jeter brutalement sur la chaise en bois placée devant son bureau.

Ses yeux cherchèrent désespérément son servo, qui roulait sur le sol à quelques mètres de là, mais Morrison s'en empara avant même qu'elle puisse songer à le récupérer.

« Je vais garder ce petit gadget, » dit-il avec un sourire méprisant. « Vous, restez bien où vous êtes. »

Je n'ai pas vraiment le choix, pensa-t-elle en se mordant la lèvre pour retenir un gémissement. Désarmée et blessée, tandis que des vagues de douleur insoutenables remontaient le long de son bras, elle doutait de pouvoir échapper à un surhomme génétiquement modifié doté d'une vision nocturne améliorée. Le choc et la nausée brouillaient sa concentration, au point qu'il lui était difficile de garder les yeux sur Morrison lorsqu'il s'assit derrière son bureau, les mains jointes sur le plateau comme un proviseur de lycée s'apprêtant à sermonner une élève turbulente.

Tout en laissant les plafonniers éteints, il alluma une lampe de lecture halogène orientable posée sur son bureau. Ses lunettes de soleil à verres miroir étaient soigneusement glissées dans la poche poitrine de sa chemise kaki à manches courtes, si bien qu'il fixait Roberta de ses yeux rouges agrandis, semblables à ceux d'un rapace.

« Madame Landers, » dit-il, « si c'est bien votre véritable nom. Vous étiez donc notre serpent dans l'herbe. J'aurais préféré m'en rendre compte plus tôt, avant que vous n'ayez l'occasion de saboter tous nos nobles projets et toutes nos aspirations. »

Il se pencha vers elle, tel un oiseau de proie fondant sur sa victime.

« Pour qui travaillez-vous ? Qui vous a envoyée ici ? Le FBI ? La FEMA ? Les Illuminati ? »

Ne soyez pas ridicule, pensa Roberta. Elle tenta d'afficher un sourire bravache, mais ne réussit qu'à grimacer. Seven et moi avons démantelé les Illuminati il y a des années.

Morrison leva le servo capturé vers la lumière de la lampe. Son boîtier argenté scintillait.

« Impressionnant armement, » remarqua-t-il en faisant tourner le mince appareil entre ses gros doigts, tandis que ses mâchoires mastiquaient une boule de chewing-gum invisible. Une barbe de plusieurs jours couvrait ses joues, lui donnant un air bien plus négligé qu'à l'accoutumée. « Mes caméras de sécurité vous ont déjà filmée en train de vous en servir. »

Il tapa sur le clavier de son ordinateur pour le sortir de son mode veille. L'écran s'alluma et il le tourna vers Roberta, qui aperçut une vidéo d'elle utilisant le servo pour découper la porte du bunker comme avec un chalumeau oxyacétylénique. Elle trouva qu'elle avait l'air vaguement ridicule avec sa veste en nylon et son pyjama kaki.

« À une époque, j'aurais adoré savoir qui vous fournissait ce genre de matériel, » dit Morrison en lui adressant un clin d'œil à travers sa membrane nictitante. « Mais c'était avant que vous ne gâchiez tout, en précipitant dans l'abîme le dernier espoir de liberté de cette nation. »

« C'est une façon de voir les choses, j'imagine, » répondit Roberta en articulant chaque mot entre deux élancements de douleur. Elle souffrait trop pour essayer de raisonner ce fou. « Une façon complètement délirante de voir les choses. »

Morrison la dévisagea avec colère, contrarié que ses illusions soient ainsi mises à mal.

« Délirante ? » demanda-t-il d'une voix féroce, où perçait une véritable folie.

Il se leva brusquement derrière son bureau, renversant sa chaise, puis saisit le Glock à sa ceinture et, avec une vitesse surnaturelle, dégagea son arme plus rapidement que n'importe quel pistolero légendaire du Far West.

« Je vais vous montrer ce que c'est que la folie ! »

Il pointa son arme sur Roberta et pressa plusieurs fois la détente.

Bien entendu, rien ne se produisit : le transporteur de Seven avait vidé toutes les armes de Morrison de leur poudre.

« Vous voyez ! » s'écria le général en jetant avec dégoût le Glock devenu inutile. « Qui, sinon la Bête, aurait pu imaginer un moyen aussi diabolique de priver les hommes libres de leur droit constitutionnel à porter des armes ? »

Cette question laissa Roberta quelque peu perplexe. Expliquer que le transporteur était d'origine extraterrestre ne risquait certainement pas de calmer Morrison.

Mieux vaut me taire, conclut-elle, surtout que je ne suis pas en état de débattre.

Il s'avéra d'ailleurs que la question était purement rhétorique.

« Je vais vous dire sur quelle planète je vis, Mademoiselle Landers. C'est une planète qui, à cause de vous, va bientôt tomber sous la domination absolue d'un gouvernement mondial tout-puissant et sans âme, contrôlé par des gens comme Khan Noonien Singh. »

Ses yeux d'oiseau, grands comme des pièces d'argent, la fixaient sans la moindre pitié.

« Je ne sais pas pour vous, ma petite dame, mais ce n'est pas un avenir qui m'enchante. »

Pour une fois, Roberta fut obligée de lui donner raison.

Morrison manipula le servo et trouva la bague de réglage.

« Alors, comment tire-t-on avec ce truc ? » demanda-t-il en mettant son intelligence augmentée au service de la maîtrise de cet instrument extraterrestre.

Il fit un essai sur l'écran de son ordinateur, modifiant les réglages au hasard jusqu'à ce qu'un rayon invisible traverse le moniteur de part en part, provoquant une gerbe d'étincelles blanches.

« Eh bien ! » ricana le général sans la moindre joie. « Je commence à comprendre comment ça marche. »

J'ai toujours su que ce machin était beaucoup trop simple à utiliser, pensa Roberta en soutenant son bras brisé. Elle se disait que Morrison allait probablement s'en servir sur elle comme cible d'entraînement.

Il semblait y réfléchir, lorsqu'il leva soudain la tête.

« Attendez ! » s'exclama-t-il. Ses yeux de faucon fouillaient le plafond en stuc. « Vous entendez ça ? »

Roberta n'entendait rien, pas même le hurlement d'un coyote.

« Entendre quoi ? » demanda-t-elle.

« Ne me mentez pas ! Les voilà encore ! »

Il renversa la tête en arrière, observant le plafond avec effroi. Sa mâchoire s'ouvrit, révélant une masse de chewing-gum vert collée contre l'intérieur de sa joue.

« Les hélicoptères ! » déclara-t-il avec une certitude paranoïaque. « Les hélicoptères noirs ! Ils viennent enfin me chercher ! »

« Il n'y a pas d'hélicoptères, » murmura Roberta, glacée jusqu'aux os devant ce spectacle de folie à l'état pur. Une larme apparut au coin de son œil et elle fut frappée de plein fouet par un souvenir déchirant : vingt ans plus tôt, le petit Randy Morrison faisait partie des enfants surdoués qu'elle avait sauvés de Chrysalis.

« Il n'y a rien. »

Mais Morrison ne l'entendait déjà plus.

« Vous les entendez ? Ils se rapprochent. »

Sa tête tournait de droite à gauche puis de gauche à droite, comme celle d'un oiseau affolé.

« Mais ils ne me captureront pas ! Pas eux ! Il n'y aura ni procès-spectacle, ni tribunal d'exception, ni fichue victoire de propagande pour le Nouvel Ordre mondial ! »

Il tourna l'extrémité du servo vers sa propre tête.

« Non ! » s'écria Roberta. « Attendez ! Ne faites pas ça ! »

Les yeux de rapace regardaient au-delà d'elle, perdus dans le vide.

« Dites au monde que je ne me suis jamais rendu. »

Le servo émit son bourdonnement caractéristique, et un fantôme de plus vint rejoindre ceux qui hantaient déjà le camp minier abandonné.

Roberta détourna le regard, le cœur au bord des lèvres.

C'était sûrement un enfant brillant, pensa-t-elle avec tristesse, se souvenant de cette garderie souterraine remplie de jeunes génies en devenir.

Comment avons-nous pu en arriver là ?

CHAPITRE VINGT ET UN

LE PALAIS DU GRAND KHAN
CHANDIGARH
17 MARS 1995

Khan se tenait sur les remparts de sa forteresse, contemplant la ville en contrebas. Ce qu'il voyait ne lui plaisait pas.

Conçue par un architecte suisse à peine quarante ans plus tôt, Chandigarh jouissait d'une réputation méritée de ville la plus moderne et la mieux organisée d'Inde. De larges boulevards bordés d'arbres se croisaient à angle droit, selon un plan en damier rationnel qui divisait proprement la ville en zones et secteurs distincts. De vastes pelouses et des parcs offraient de bienvenues oasis de verdure au milieu des bâtiments d'acier et de béton de style moderniste. Contrairement, par exemple, au désordre tentaculaire du Vieux Delhi, Chandigarh donnait une impression de propreté et de maîtrise, ce qui était l'une des raisons pour lesquelles Khan l'avait choisie comme capitale.

À présent, cependant, certaines parties de Chandigarh, notamment le secteur dominé par la forteresse de Khan, commençaient à ressembler à un camp retranché. Des barrages routiers et des postes de contrôle, tenus par les propres soldats de Khan, encombraient les larges avenues menant au palais. Par précaution contre les voitures piégées, les rues les plus proches avaient été fermées à toute circulation automobile non autorisée. Des tireurs d'élite patrouillaient sur les parapets au sommet des hautes murailles de grès de la forteresse, attentifs à toute possibilité d'attaque. Trente mètres plus bas, sur l'esplanade autrefois publique située devant la porte principale, une équipe de sapeurs de l'armée creusait une tranchée le long de la base de la forteresse, puis équipait les douves de mines et de détecteurs de mouvement.

Ce n'est pas le monde nouveau et audacieux que j'avais imaginé, songea Khan avec morosité. Les fortifications disgracieuses jetaient un voile de mélancolie sur son âme, assombrissant son esprit malgré le ciel bleu limpide au-dessus de sa tête. Il avait espéré créer une utopie ordonnée où même le plus humble de ses sujets pourrait parcourir les rues en toute sécurité à toute heure du jour ou de la nuit ; au lieu de cela, il se retrouvait barricadé dans l'enceinte même de son palais, de plus en plus coupé de l'humanité qu'il avait désiré gouverner.

— Votre Excellence, implora Joaquin, mal à l'aise dans un endroit aussi exposé, vous devriez redescendre d'ici. Ce n'est pas prudent.

Khan se pencha au-dessus du parapet, posant les paumes de ses mains contre les créneaux d'ocre sculptés. L'été était encore à un mois de distance, et la pierre était fraîche sous son toucher. Au loin, il aperçut quelques familles visitant les célèbres Jardins de Rocaille de la ville ; il envia leur existence simple et insouciante.

— Est-ce donc là où nous en sommes arrivés, mon vieil ami ? Je ne suis même plus en sécurité sur les murs de ma propre citadelle ?

Le fidèle garde du corps ne pouvait lui mentir.

— Il y a eu des menaces de mort, Votre Excellence. Et des complots contre votre vie, tant de l'intérieur que de l'étranger.

Son regard inquiet allait alternativement des rues de la ville au ciel, comme s'il s'attendait respectivement à la balle d'un assassin ou à une attaque aérienne.

Le pire, c'était que Khan savait que les craintes de Joaquin n'étaient pas sans fondement. Plus Khan tentait d'assurer la sécurité de son domaine en ne montrant aucune tolérance envers les éléments subversifs à l'œuvre, qu'il s'agisse de fanatiques religieux, d'étudiants mécontents ou d'universitaires aigris, plus l'opposition à son règne semblait s'intensifier.

Des imbéciles ! fulminait-il dans le sanctuaire inviolable de son esprit. Des troglodytes ingrats ! Ses sujets ingrats ne se rendaient-ils donc pas compte que leurs murmures séditieux, leurs manifestations importunes et leurs arrêts de travail ne faisaient que servir les intérêts de ses ennemis ? Il ne prenait aucun plaisir à jouer le rôle du tyran à poigne, mais en ces temps périlleux il ne pouvait se permettre de montrer le moindre signe de faiblesse.

— Je vous en prie, Votre Excellence, supplia Joaquin en faisant un pas plein d'espoir vers la tour de guet où se trouvait l'escalier le plus proche.

Complètement remis des blessures qu'il avait subies sur Ajorra, le garde du corps ne présentait plus la moindre trace de boiterie.

— Retournons à la sécurité de vos appartements privés. Ou dans l'un des jardins clos, si vous préférez.

Khan secoua la tête. Il n'était pas encore prêt à renoncer à la liberté relative des remparts à ciel ouvert. Il passait déjà trop de sa vie enfermé ces derniers temps, à élaborer des stratégies contre ses ennemis, concevant obsessionnellement des manœuvres et des contre-manœuvres impitoyables pour protéger son régime assiégé contre un monde qui semblait de plus en plus ligué contre lui. Hunyadi était mort, tout comme Morrison et Amin, mais il lui restait encore Gary Seven à affronter, sans parler de l'attention de plus en plus inquiète des prétendues superpuissances « légitimes » de la planète.

Il y a trop d'opposition obstinée dans ce monde, se lamenta-t-il avec amertume, chacun cherchant à me barrer la route.

— Seigneur Khan !

Une voix mécontente l'interpella. Khan détourna son regard de la ville et aperçut, à sa surprise et à son déplaisir, Lady Ament qui s'avançait vers lui sur le rempart. Une brillante cape de zibeline, fermée contre le froid de ce mois de mars,

dissimulait son exquise silhouette, mais rien ne pouvait cacher le mécontentement manifeste inscrit sur ses traits raffinés et élégants.

— Je dois vous parler immédiatement.

Percevant le ton hostile de sa voix, Joaquin s'interposa instinctivement entre Khan et la femme qui approchait. Khan apprécia le geste, mais il n'était pas homme à fuir une confrontation, quel qu'en fût l'adversaire. Quelle que fût la cause de la colère de la Surhumaine, il était enclin à régler l'affaire sans délai.

— Bonjour, Lady Ament, dit-il d'un ton égal en s'avançant de derrière l'imposant garde du corps.

Il lissa l'écharpe argentée qu'il portait en travers de la poitrine, qu'il avait revêtue par solidarité avec ses fidèles guerriers Exons.

— Qu'est-ce qui vous amène sur ces hautes fortifications ?

— Certainement pas la vue, répondit-elle sèchement.

Ses yeux ambrés brillaient d'une détermination intense. Le vent repoussa une mèche de sa somptueuse chevelure noire sur son visage, qu'elle écarta d'un geste habile.

— J'examinais nos dépenses annuelles lorsque je suis tombée sur un achat plutôt inquiétant, dissimulé dans un fonds destiné à la recherche et au développement médicaux.

Jetant un coup d'œil autour d'elle pour s'assurer qu'aucun des tireurs d'élite et des gardes en patrouille ne pouvait les entendre, elle baissa la voix afin que seuls Khan et son ombre omniprésente puissent l'entendre.

— Peut-être pourriez-vous m'expliquer, mon seigneur, pourquoi le docteur Dhasal a jugé bon d'acquérir plus de deux cents ogives biologiques opérationnelles provenant de l'ancienne Union soviétique ?

Le visage de Khan se durcit.

— C'est une question de sécurité, dit-il froidement.

— Que vous avez choisi de me cacher, en déduisit Ament, dont le ton glacial exprimait parfaitement ce qu'elle pensait d'avoir été ainsi tenue à l'écart. Oui, cela, je l'avais compris.

Dépassant sa propre blessure d'amour-propre, elle interrogea Khan à la manière d'un procureur.

— Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi vous transformez l'île Chrysalis, qui était un centre de recherche génétique, en incubateur et en base de lancement pour une véritable guerre biologique.

— Nous avons de nombreux ennemis, répondit vaguement Khan.

Il avait toujours su que, tôt ou tard, lui et Ament auraient cette discussion, mais maintenant que le moment de la vérité sans fard était arrivé, il constatait qu'il n'avait guère envie de l'avoir.

— Deux cents ogives, mon seigneur ? insista-t-elle. Quel usage pourriez-vous bien avoir d'un tel arsenal ? Et d'une souche mutante de bactéries dévoreuses de chair ?

Sa dernière réplique prit Khan par surprise.

— Comment êtes-vous au courant de cela ? demanda-t-il d'une voix basse, ses épais sourcils noirs s'abaissant tels des éclairs lancés depuis l'Olympe.

Ament arqua à son tour les sourcils.

— Je ne suis pas dépourvue de mes propres ressources, dit-elle sans la moindre excuse.

Elle rejeta la moitié droite de sa cape en arrière, révélant une liasse de journaux pliés glissés sous son bras. Les yeux fixés sur Khan, elle lui tendit les journaux ; il les accepta avec méfiance.

— Ce furent parmi mes premiers indices, expliqua-t-elle.

Il déplia les documents, qui se révélèrent être les unes de plusieurs tabloïds londoniens datés de juin 1994, plusieurs mois auparavant.

« Dévoré vivant ! » proclamait en énormes caractères le premier journal, tandis qu'un second arborait un titre encore plus sensationnaliste :

« Une bactérie tueuse a dévoré mon visage ! »

Khan parcourut rapidement le reste des coupures, toutes consacrées à une soudaine épidémie de fasciite nécrosante dans les îles Britanniques. Il se rappela que le docteur Dhasal avait effectivement mené des essais sur le terrain avec la bactérie reconstituée à cette époque, simplement pour s'assurer que la formule d'origine était bien à la hauteur des macabres promesses du regretté docteur Williams. Selon ce qu'il savait, l'agent pathogène avait depuis été considérablement amélioré.

— Du sensationnalisme de tabloïd, dit-il avec dédain en repoussant les feuilles jaunies vers Ament. Quel rapport cela a-t-il avec moi ?

Ament lui adressa un sourire empreint de tristesse.

— Ne cherchez pas à dissimuler la vérité, seigneur Khan. Cela est indigne de vous.

Elle replia soigneusement les journaux compromettants et les remit sous son bras.

— Ce n'était que la partie émergée de l'iceberg. Il existe bien davantage de preuves pour qui prend la peine de les chercher. Je sais tout de cette nouvelle forme de streptocoque, ainsi que du mandat confié au docteur Dhasal, sur vos propres instructions, de cultiver cette bactérie en grandes quantités. Mais pourquoi, mon seigneur ?

Elle secoua la tête avec une incrédulité pleine de reproche.

— Morning Star ne constitue-t-elle pas une dissuasion suffisante ? Pourquoi avoir besoin d'une seconde arme de fin du monde ?

— Vous passez à côté d'une différence stratégique essentielle, Lady Ament.

Khan adopta un ton condescendant, afin de rappeler à celle qui avait jadis été sa conseillère de confiance quelle était sa place.

— Morning Star est effectivement une arme de dernier recours. Utilisé à son plein potentiel, mon Porteur de Lumière détruirait la couche d'ozone dont dépend toute vie, rendant le monde inhabitable aussi bien pour les hommes que pour les surhommes. Cette bactérie ingénieusement conçue, en revanche, ne ferait qu'élaguer la Terre de ses masses grouillantes d'une humanité ignorante et inférieure, tout en

laissant l'environnement intact pour des êtres tels que nous, exactement comme ma brillante mère l'avait prévu à l'origine.

— Le ferait... ou le fera ? le défia Ament, une profonde inquiétude se lisant sur son visage parfait. Vous n'avez tout de même pas réellement l'intention, seigneur Khan, de déchaîner une peste d'une telle ampleur ?

— Et pourquoi ne le ferais-je pas ? répliqua-t-il avec colère.

Son impatience face aux critiques incessantes de la Surhumaine égyptienne se mêla à sa frustration plus générale devant l'obstination inflexible du monde, débordant en une rage incontrôlable qui exigeait de s'exprimer.

— Savez-vous que, selon nos meilleures projections, six milliards d'êtres humains vivront sur Terre au tournant du millénaire ? Rien qu'en Inde, on estime que la population dépassera le milliard d'âmes.

Il s'avança vers Ament jusqu'à ce que leurs visages ne soient plus séparés que par quelques centimètres.

— Songez-y, ma dame ! Six milliards d'êtres humains ordinaires, indisciplinés, infestant la planète de leurs attitudes barbares, de leurs problèmes et de leurs préjugés. Comment même un khan pourrait-il espérer imposer une paix durable à une telle horde sauvage et prolifique, surtout lorsqu'il est manifeste que ces multitudes brutales n'ont aucun désir d'être gouvernées par leurs supérieurs et qu'elles résisteront à mon autorité jusqu'à leur dernier souffle ?

Il tourna le dos à la ville en contrebas, préférant contempler les lointains sommets de l'Himalaya. Les cimes enneigées paraissaient merveilleusement immaculées et dépourvues de toute présence humaine.

— J'ai offert à l'humanité l'ordre et une vie meilleure, dit-il d'un ton sombre. Si elle choisit de me rejeter, alors elle devra en subir les conséquences.

Ament demeura sceptique.

— Et puniriez-vous les faibles et les sans-pouvoir pour l'intransigeance de leurs dirigeants ? Ne blâmez pas les masses parce que leurs chefs, aveuglés par leur vanité, refusent de renoncer à leur pouvoir.

Khan se souvint de la première fois où lui et Ament avaient eu cette discussion, après que ses compagnons surhumains se furent rebellés contre lui. À l'époque, elle avait réussi à le convaincre de ne pas retourner Morning Star contre ses ennemis, de peur que des innocents ne périssent.

— Cet argument ne me fera plus changer d'avis, lui déclara-t-il franchement. J'ai vu bien trop de la folie et de la méchanceté irraisonnée de la simple humanité pour savoir que les milliards d'êtres obscurantistes de ce monde ne sont pas moins primitifs que leurs pitoyables chefs de tribus. Tuez un président ou un premier ministre imbu de sa personne, et des centaines d'autres se battront bec et ongles pour prendre sa place.

Il passa la paume de sa main sur son visage, sentant les sillons révélateurs que des années de commandement et de conflits avaient gravés dans ses traits. Il se sentait bien plus vieux que ses modestes vingt-cinq ans.

— Je suis un être supérieur, Lady Ament, mais je ne suis pas immortel. Je n'ai ni le temps ni l'envie de soumettre six milliards de sauvages querelleurs.

Sa main ouverte trancha l'air vide, comme si elle balayait quarante mille années d'entêtement et de conflits humains.

— Mieux vaut peut-être nettoyer complètement la scène, afin que ceux de notre espèce puissent hériter d'une Terre purifiée et vaincue.

— Je vois, dit-elle en resserrant les pans de sa cape autour d'elle. Et quand cette prétendue purification doit-elle avoir lieu ? La date en est-elle déjà fixée ?

Un garde en patrouille, son fusil prêt à tirer, s'approcha d'eux, soucieux d'achever sa ronde. Khan attendit que la sentinelle les ait dépassés avant de répondre à la question d'Ament.

— Disons simplement que je garde toutes mes options ouvertes, répondit-il prudemment, ne voyant aucune raison de lui révéler que, d'après le dernier rapport en provenance de l'île Chrysalis, il serait en mesure de frapper le monde entier dès le début du mois de septembre.

Comme il est approprié, songea-t-il, que l'arrivée de l'automne annonce également la chute du simple homme mortel.

— Et qu'en pense le bon docteur Dhasal ? demanda Ament, cherchant peut-être un allié dans son combat perdu d'avance contre la détermination de Khan. À votre demande, les laboratoires de Chrysalis sont passés de la création de la vie à la mise au point de moyens de mort nouveaux et plus terribles encore. N'a-t-elle pas protesté contre cette effroyable corruption de son travail ?

Khan savait que l'Égyptienne était seule à s'opposer à son grand dessein.

— Le docteur Dhasal — Phoolan — ne remet pas mes décrets en question, répondit-il sèchement. Contrairement à certaines personnes.

Si ses paroles acérées la blessèrent, Ament n'en laissa rien paraître.

— C'est ironique, observa-t-elle d'un ton détaché qui masquait à peine sa désapprobation évidente. Vous et le bon docteur avez tous deux survécu au cauchemar de Bhopal, et pourtant vous complotez maintenant ensemble pour créer une catastrophe biologique bien plus meurtrière encore que celle que vous avez connue dans votre jeunesse.

— Pas du tout, insista Khan.

Il releva fièrement le menton, refusant de se laisser culpabiliser par l'évocation manipulatrice d'une tragédie révolue.

— Le carnage de Bhopal fut un accident dénué de sens ; il ne servait aucun objectif supérieur. Mes bactéries carnivores, si je décide de les utiliser, apporteraient un nouveau commencement à la civilisation, comme une vague irrésistible balayant les débris du passé pour faire place à l'avenir.

Fronçant les sourcils, il se détourna d'elle.

— Je suis attristé et déçu que vous ne voyiez pas cette distinction essentielle.

Ce n'était pas la première fois qu'il se demandait s'il avait été judicieux de faire autant confiance à Ament, connaissant sa profonde aversion pour les réalités les plus dures du pouvoir. Autrefois, son tempérament paisible et son attitude avaient

fait d'elle la gardienne idéale, par exemple, des codes de commande de Morning Star. Cependant, au cours de l'année écoulée, avec son interminable succession de guerres et de batailles, il avait trouvé des raisons de mettre en doute son engagement envers sa cause.

— Et vous, Lady Ament ? la confronta-t-il, résolu à aborder directement la question. Où vous situez-vous ? Puis-je encore compter sur votre loyauté et votre allégeance absolues, quel que soit le chemin redoutable que je puisse tracer pour l'avenir ? Ou devrai-je poursuivre mon destin inévitable sans vous ?

À son honneur, elle soutint son regard scrutateur sans esquiver, sans ciller ni détourner les yeux. Un lourd silence s'installa entre eux tandis qu'il attendait sa réponse. Dissimulées derrière ses iris ambrés et une expression neutre, ses véritables pensées et émotions demeuraient lointaines et insondables.

Il n'est point d'art, songea-t-il en se rappelant Macbeth, qui permette de lire dans un visage la construction de l'esprit.

Enfin, elle parla, choisissant soigneusement ses mots.

— Je ne cesserai jamais d'exprimer ce que me dicte ma conscience, lui déclara-t-elle, ni d'espérer vous détourner de cette terrible entreprise que vous semblez résolu à entreprendre, mais vous n'avez pas à mettre en doute ma loyauté.

Ses paroles contenaient à la fois une promesse et un avertissement.

— Je resterai avec vous jusqu'à la fin.

Très bien, pensa Khan, sans que ses doutes sur sa fidélité soient totalement dissipés.

Il se tourna de nouveau vers la promesse chaste et cosmopolite de Chandigarh, ternie uniquement par les êtres inférieurs et imparfaits qui infestaient la ville de leur perversité et de leur ingratitude. Il essaya d'imaginer les larges boulevards et les avenues débarrassés de tous ces inutiles débris humains.

Voilà un dénouement qu'il faut souhaiter avec ferveur.

— Jusqu'à la fin, répéta-t-il.

CHAPITRE VINGT-DEUX

L'ÎLE CHRYSALIS
5 SEPTEMBRE 1995

Les îles Tuamotu sont depuis longtemps connues sous le nom de « l'Archipel dangereux », en raison de ses tempêtes soudaines, de ses courants changeants et de ses récifs cachés. Depuis que Khan s'était emparé de Mururoa, cet atoll en particulier était devenu plus mortel encore, gardé jour et nuit par un escadron de ses meilleurs guerriers Exons. Des radars et des batteries antiaériennes scrutaient le ciel au-dessus de l'île, imposant une stricte zone d'exclusion aérienne, tandis que des vedettes armées, équipées de projecteurs et d'artillerie lourde, faisaient sans relâche le tour de Mururoa, surveillant les navires non autorisés et chassant les malheureux bateaux de plaisance qui s'aventuraient trop près de l'atoll interdit.

Un seul chenal traversait l'anneau verdoyant de l'île pour rejoindre le lagon intérieur, et ce passage crucial était surveillé en permanence, tant au-dessus qu'au-dessous des vagues. Une fois, trois ans plus tôt, Roberta Lincoln était parvenue à s'introduire sur l'île en utilisant un équipement de plongée pour traverser discrètement le passage à la nage, mais la sécurité avait été considérablement renforcée depuis lors ; désormais, des caméras sous-marines observaient chaque requin, calmar et méduse qui passaient de la mer au lagon et inversement. Cette surveillance rigoureuse avait produit les résultats escomptés : depuis cette précédente intrusion, à l'occasion du lancement de Morning Star, aucun intrus indésirable n'avait posé le pied sur l'île Chrysalis.

Jusqu'à cette nuit.

Une grande raie manta brune nageait vers le lagon, glissant au-dessus du fond du chenal comme une gigantesque chauve-souris aquatique. La raie attira peu l'attention de ceux qui observaient les images en direct transmises par les yeux-espions immergés ; les eaux polynésiennes abritaient une faune marine très variée, si bien que la vue d'une diable de mer en maraude n'avait rien d'inhabituel.

Ses nageoires pectorales en forme d'ailes battaient doucement tandis que la manta traversait le chenal sans encombre, puis gagnait la surface turquoise du lagon jusqu'à ce que, de manière surprenante, elle rejoigne un requin de récif à pointes noires, deux dauphins souffleurs et une autre grande raie. À l'arrivée de la manta, cet éclectique groupe de créatures marines s'échoua délibérément sur la plage de sable, où se produisit une étrange transformation digne des ondines.

La manta se redressa sur une paire de jambes élancées et se débarrassa aisément de ses ailes luisantes et de son torse, qui, à y regarder de plus près, se révélaient être un fac-similé en caoutchouc peint d'une véritable raie géante. Une belle Chinoise émergea de la fausse diable de mer, puis observa en silence quatre autres femmes abandonner leurs déguisements à nageoires, qu'elles firent ensuite glisser dans l'eau salée qui venait lécher la plage. Comme la première femme, leurs visages étaient peints de nuances superposées de noir et de vert, afin de mieux se fondre à la fois dans leur équipement de commando camouflé et dans la végétation obscure de la jungle bordant la plage peu profonde.

Dotée d'une vision nocturne exceptionnelle, Chen Tiejun n'avait pas besoin de lunettes de vision nocturne pour compter rapidement les membres de son équipe. Elle fut soulagée de constater que toute l'équipe Artémis était présente.

Bien, pensa-t-elle gravement. Il était bien trop tôt dans la mission pour commencer à perdre des Amazones.

La super-femme exilée examina rapidement la situation et les environs. Comme prévu, la nuit était claire et sans lune, étendant un réconfortant manteau d'obscurité sur cette étroite bande de sable. L'air était chaud, environ vingt-cinq degrés Celsius, et, heureusement, dépourvu d'humidité. La saison des typhons était encore à plusieurs mois, se rappela-t-elle. Les sbires de Khan étaient loin de se douter qu'un autre genre de tempête s'approchait de Mururoa.

Malgré l'obscurité de la nuit, la plage demeurait encore trop exposée à son goût. À son signal, l'équipe se glissa furtivement dans les broussailles protectrices de la jungle, laissant leurs déguisements aquatiques dissimulés sous la surface opaque du lagon. Un souffleur alimenté par batterie effaça leurs empreintes de bottes dans le sable.

Chen s'accroupit au milieu des palmes et des fougères bruissantes, tendant l'oreille au moindre bruit des sentinelles de Khan en mouvement. Un doux parfum tropical imprégnait l'atmosphère, éveillant agréablement ses sens. Quel dommage qu'elle ne soit pas ici en vacances ; la nuit semblait magnifique. Les palmiers et les palétuviers ondulants lui paraissaient exotiques en comparaison des forêts escarpées de sa propre colonie insulaire de Penthesilea, située à quatre mille kilomètres de là.

Pendant que son équipe inspectait et assemblait ses armes, elle prit une minute pour sortir de la poche de son pantalon un appareil de communication compact, à peu près de la taille des derniers téléphones cellulaires. Elle releva le couvercle de l'appareil et composa un numéro top secret.

Et maintenant, un mot de notre sponsor, pensa-t-elle avec ironie en prenant contact avec l'énigmatique instigatrice de l'opération clandestine de cette nuit.

— Artémis à Butler, murmura-t-elle en anglais. Je répète : Artémis à Butler.

Une Américaine blonde d'une quarantaine d'années, que Chen ne connaissait que sous le nom de « Caroline Butler », apparut sur le minuscule écran du communicateur.

— Reçu, Artémis, répondit la femme plus âgée. Ses yeux bleu-vert trahissaient de nombreuses inquiétudes, malgré la gaieté forcée de sa voix. Où êtes-vous ?

Selon l'Américaine, le communicateur utilisait un signal impossible à repérer ou à détecter par quelque moyen terrestre que ce soit.

— Nous avons atteint avec succès la rive intérieure du lagon, rapporta Chen.

Elle apercevait les lumières du Centre d'Expérimentation du Pacifique, à environ un demi-kilomètre de là, sur le flanc d'une colline recouverte d'une végétation dense.

— Quelles sont vos dernières informations concernant les objectifs principal et secondaire ?

— Tout est prêt, assura Butler. D'après une source très fiable, le stock de bactéries carnivores de Khan est conservé dans une chambre d'isolement hermétique située dans la principale zone d'essais biologiques, deux niveaux plus bas. Vous ne devriez avoir aucun mal à le trouver ; cherchez simplement ce qu'ils manipulent avec des précautions extraordinaires.

Chen secoua la tête, stupéfaite que même Khan ait pu engendrer une telle abomination meurtrière, menaçant la vie de milliards de femmes innocentes et, dans une moindre mesure, de leurs hommes. Elle ne l'aurait pas cru si Butler ne lui avait pas présenté des preuves irréfutables des intentions génocidaires de Khan.

— Il n'en restera que des cendres avant l'aube, promit-elle. Le contenu de mon sac à dos y veillera, si rien d'autre ne le fait. Et qu'en est-il de l'objectif secondaire ?

— C'est bon également, répondit Butler. D'après tous les rapports, le docteur Dhasal travaille tard dans ses laboratoires, comme d'habitude. Avec un peu de chance, vous devriez pouvoir l'enlever sans trop de difficultés.

Chen fut tentée de rire devant l'optimisme infondé de l'Américaine. Elle savait par expérience qu'il n'existait pas de mission militaire sans difficultés. Des Amazones mourraient ici cette nuit, mais sa mission à double objectif — détruire les bactéries malignes et priver Khan de sa plus éminente sorcière biologique — justifiait amplement tous les sacrifices.

— Vous pouvez compter sur nous, déclara-t-elle avec assurance. Ma sœur égarée ne servira plus Khan après cette nuit, même si je dois la détruire moi-même.

— Euh... espérons que nous n'en arriverons pas là, avala péniblement Butler. Quoi qu'il en soit, je tiens à vous remercier d'avoir accepté cette mission. Il s'agit réellement d'une question de vie ou de mort — pour cette planète tout entière. À ce stade, Khan n'est plus qu'à quelques semaines de pouvoir lancer ses ogives biologiques, remplies de suffisamment de streptocoques A mutés pour dévorer la chair de presque tout le monde.

Elle frissonna à cette pensée.

— Je regrette de ne pas être là avec vous.

Chen doutait de toute façon que l'autre femme fût d'une grande utilité au combat, étant à la fois d'âge mûr et le produit d'une génétique ordinaire et aléatoire.

— Vous n'avez pas à vous excuser. Comme nous le savons toutes les deux, il existe au moins une excellente raison pour laquelle vous ne pouvez pas prendre part à

ce raid. Et pourquoi, au bout du compte, il s'agit d'une tâche que seules moi et mes Amazones pouvons accomplir.

— Je sais, reconnut Butler. C'est d'ailleurs pour cela que je suis venue vous trouver en premier lieu.

Chen aperçut des murs de pierre grossièrement taillés derrière la tête et les épaules de l'Américaine.

— Bonne chance !

« Souhaitez bonne chance au monde. Si nous échouons, il en aura besoin. » Elle vit que ses commandos étaient armés et prêts. « Artémis, terminé. »

Elle inspecta ses troupes, désormais dissimulées parmi les feuilles en forme de sabre des pandanus et les cocotiers chargés de noix de coco. Zenobia, Shirin, Rani et Nina. Toutes étaient des super-femmes, nées de Chrysalis, et vétéranes de dizaines de raids audacieux et de missions de sauvetage menés contre les forces oppressives du patriarcat et de la misogynie.

« Souvenez-vous, leur rappela-t-elle doucement. Nous ne devons pas être trop confiantes. Nos ennemis de cette nuit, les guerriers Exons de Khan, sont aussi surhumains que nous. Ils ne seront pas vaincus aussi facilement que la plupart des hommes. »

Elle fit un signe de tête vers le complexe illuminé au sommet de la colline, autrefois centre névralgique des sacrilèges attaques nucléaires de la France contre la Terre Mère, et désormais siège d'une atrocité plus ignoble encore.

« Voilà notre cible, exactement comme l'Américaine l'a décrite. »

Elle tira sur les sangles de son sac à dos, s'assurant que son chargement spécial reposait bien contre son dos, puis procéda à un rapide inventaire de ses armes : un pistolet Beretta de 9 mm (avec silencieux), un couteau de combat K-Bar, plusieurs grenades et bombes fumigènes, un pistolet lance-fusées et, enfin, mais surtout, son corps entraîné, conditionné et génétiquement parfait.

« En avant ! » murmura-t-elle.

Zenobia, qui, des années auparavant, avait servi de garde du corps à Chen lors du désastreux sommet surhumain de Khan à Chandigarh, ouvrit la marche, les conduisant en montée tout en zigzaguant afin de tirer pleinement parti des bouquets de palmiers disséminés. Ses cheveux rouge vif avaient été teints en noir de jais dans un souci de discrétion. Les autres la suivirent de près, tandis que Shirin fermait la marche. Réfugiée afghane, elle avait troqué son étouffante burqa contre un gilet pare-balles en Kevlar et un équipement de combat.

L'ascension était raide et devenait de plus en plus difficile à mesure qu'elles progressaient, rappelant à Chen certains des parcours d'obstacles les plus éprouvants de Penthesilea. La végétation abondante, bien qu'offrant un couvert précieux, rendait également leur progression pénible. Épines et brindilles, branches et ronces tiraient sur leurs uniformes et leur peau, éraflant leurs visages. Des lézards et des chenilles traversaient leur chemin, tombant parfois sur leur nuque.

Jusqu'à présent, elles avaient eu de la chance. Chen savait qu'elles ne pourraient pas éviter d'être repérées éternellement. À un moment ou à un autre, elles

devraient se frayer un chemin par les armes jusqu'aux entrailles fétides du Centre. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. De cette hauteur, elle distinguait aisément l'imposante tour de lancement s'élevant au-dessus de la forêt, de l'autre côté du lagon. Une fusée Ariane 5, destinée à envoyer les Déesses savaient quelle charge impie dans les cieux immaculés, reposait sur son pas de tir, solidement maintenue par l'étreinte mécanique de la tour. Un sourire rusé apparut sur le visage de Chen, sachant ce qui allait suivre.

Une explosion soudaine secoua le sol sous ses pieds, et elle se jeta à plat ventre sur le flanc boisé de la colline. Une vague de chaleur lui brûla les épaules, tandis que l'odeur âcre de la fumée et de la chair brûlée lui assaillait les narines. Prenant le risque de regarder, elle releva légèrement la tête pour chercher l'origine de l'explosion ; à son grand désarroi, elle vit une épaisse colonne de fumée noire s'élever un peu plus haut sur la pente, là où Zenobia s'était glissée quelques secondes auparavant.

Une mine ? Un fil-piège dissimulé ? Chen adressa une brève prière à l'esprit de sa sœur disparue, sachant que l'Amazone autrefois flamboyante avait, d'une manière ou d'une autre, succombé aux défenses de l'île. Des flammes orange léchaient les feuilles d'un pandanus voisin, menaçant d'embraser les broussailles environnantes.

En plus de coûter la vie à leur camarade, la détonation leur fit également perdre les avantages de la surprise et de la discrétion. En quelques secondes, les alarmes retentirent dans le bâtiment situé au-dessus d'elles. Les lumières s'allumèrent à toutes les fenêtres du Centre, et Chen entendit des voix excitées ainsi que le bruit de bottes martelant le sol. Leur couverture, conclut-elle, avait bel et bien volé en éclats.

« Amazones, à l'attaque ! » cria-t-elle en se relevant d'un bond.

Ses sœurs d'armes survivantes surgirent des broussailles de la jungle comme des guerrières mythiques nées des dents semées d'un dragon résolument féminin. Elles tenaient leurs armes prêtes, gravissant la colline enfumée à une vitesse surhumaine. Avant de dégainer son propre Beretta, Chen saisit d'abord le pistolet lance-fusées suspendu à sa ceinture. Sans hésiter, elle le pointa vers le ciel au-dessus du lagon et tira une unique fusée éclairante qui explosa en une vive lumière phosphorescente au-dessus des eaux miroitantes, signalant la seconde vague de l'invasion.

« Maintenant, mes sœurs, murmura-t-elle à l'armée exclusivement féminine qui attendait au large. Maintenant ! »

L'équipe Hécube frappa la première, comme en témoigna l'énorme boule de feu qui jaillit soudain au pied de la tour de lancement, de l'autre côté du lagon. L'explosion colossale, provoquée par un mortier de 60 mm tiré depuis la jungle environnante, enflamma la fusée Ariane elle-même, transformant l'immense lanceur en un cierge romain inversé qui se consumait de la base vers le sommet.

La destruction flamboyante de l'Ariane marqua le début de l'assaut à grande échelle des Amazones contre l'île Chrysalis. Des guerrières en deltaplane, lancées depuis des vedettes dissimulées derrière les îles voisines, arrivèrent par vagues au-

dessus de l'île, leurs ailes de nylon noires presque invisibles sur le ciel vide. Elles mitraillaient le sol à la mitrailleuse tout en lançant des grenades sur les positions antiaériennes en contrebas. Des boules de feu éclosaient au milieu de la végétation tropicale, toutes destinées à attirer les soldats de Khan loin du Centre.

Ses attaches ayant fondu sous l'effet de la chaleur féroce de la fusée Ariane en train de s'autodétruire, l'immense tour de lancement s'effondra dans un fracas retentissant que l'on pouvait entendre d'un bout à l'autre de l'île. Savourant cette destruction apocalyptique, Chen suivit le reste de son équipe vers leur destination finale : le laboratoire d'horreurs biologiques de Phoolan Dhasal. Des voix masculines, aboyant des ordres en pendjabi, retentirent au sommet de la colline, et elle arracha une grenade de la bandoulière qui traversait sa poitrine.

« À couvert ! » cria-t-elle à ses compagnes tout en lançant la grenade sur les gardiens zélés de la répugnante contagion de Khan.

Une déflagration assourdissante de feu et de fumée lui ouvrit le passage, la menant presque jusqu'à la porte de Dhasal.

* * * * *

Un modèle informatique dynamique simulait la propagation des bactéries mangeuses de chair, en fonction de leur contagiosité estimée, des vecteurs disponibles, de leur déploiement géographique, de leur résistance aux antibiotiques, etc. Selon les projections les plus récentes, il faudrait environ 79,32 jours pour infecter l'ensemble de la race humaine, à l'exception, bien sûr, de ceux conçus à Chrysalis.

Phoolan Dhasal leva les yeux de l'écran couleur de l'ordinateur, offrant un répit à ses yeux fatigués. Depuis plusieurs semaines, elle travaillait de très longues heures, à mesure que la date du déclenchement de l'épidémie approchait. Khan voulait recevoir des comptes rendus quotidiens sur l'état des préparatifs, et elle s'efforçait de ne pas le décevoir.

Elle était seule devant l'ordinateur. Une double paroi transparente de verre et de plastique la séparait de la chambre d'isolement située de l'autre côté de la fenêtre, où des cuves de fermentation de taille industrielle, capables de contenir plusieurs centaines de kilogrammes de streptocoques A cultivés, reposaient en toute sécurité dans un environnement hermétique. Des bras mécaniques, actuellement immobiles, lui permettaient d'extraire et de manipuler de minuscules échantillons de chaque cuve afin d'en tester la virulence et la contagiosité.

Des bras manipulateurs au repos sont l'atelier favori du diable, songea-t-elle avec ironie, même s'il était difficile d'imaginer que ces bras métalliques articulés puissent concocter quelque chose de plus diabolique encore que ce qu'ils avaient déjà contribué à créer.

Dhasal se frotta les yeux. Un bol de curry à moitié entamé reposait sur le comptoir blanc immaculé à côté de son clavier. Franchement, elle commençait à se lasser de la fasciite nécrosante et attendait avec impatience le début de la peste, ne

serait-ce que pour pouvoir reprendre des recherches plus prometteuses. Elle faisait, s'en souvenait-elle, des progrès considérables dans le clonage d'organismes transgéniques avant que Khan n'ordonne que toutes les ressources du Centre soient consacrées au perfectionnement et à la production de masse du streptocoque A.

Bientôt, se promit-elle. Une fois que l'épidémie aurait commencé, réduisant la surpopulation de la planète comme Khan le souhaitait, elle disposerait de tout le temps du monde pour se consacrer à des expériences plus intéressantes. Des travaux récents sur les glandes synthétiques et les enzymes s'étaient révélés particulièrement intrigants...

Le modèle informatique clignota une fois, réclamant son attention. Avec un soupir, elle se força à examiner les projections épidémiologiques révisées, cherchant des moyens d'ajuster le programme afin d'obtenir un résultat encore plus efficace. Il était trop tard pour modifier sensiblement l'agent pathogène lui-même ; elle se concentra donc sur les schémas probables de dissémination, essayant de déterminer les cibles idéales pour chacune de leurs ogives biologiques disponibles.

Peut-être concentrons-nous trop nos efforts sur l'Amérique du Nord, supposa-t-elle, en négligeant l'Afrique et le Moyen-Orient ?

Après avoir avalé une cuillerée de curry tiède, elle modifia les paramètres de répartition, puis se renversa sur sa chaise pour observer les résultats. Avant que le modèle n'achève ses calculs, cependant, un formidable grondement traversa les murs du laboratoire biologique, semblable à celui d'une bombe explosant quelque part à l'extérieur. Dhasal leva brusquement la tête tandis que des sirènes d'alarme se mettaient soudain à hurler, lui vrillant les oreilles.

Un sabotage ? Un accident ? Malgré elle, les souvenirs de Bhopal revinrent l'assaillir, et elle revit les sirènes retentissant tandis que les fumées blanches toxiques, échappées de l'usine de pesticides délabrée située à la périphérie de la ville, la poursuivaient dans les rues plongées dans la nuit, lui brûlant les poumons et lui meurtrissant les yeux.

* * * * *

Ça suffit ! pensa-t-elle en réprimant de force une crise de nervosité post-traumatique. Bhopal remontait à plus de dix ans ; elle avait une crise bien plus immédiate à affronter. Elle appuya vivement sur le bouton de l'interphone situé à côté de sa console informatique.

— Dhasal à la Sécurité, lança-t-elle d'un ton pressant, éprouvant un besoin désespéré d'obtenir davantage d'informations. Quel était ce bruit ? Que se passe-t-il ?

— Nous sommes attaqués, Docteur ! annonça une voix agitée et perçante. Elle reconnut à peine les intonations fortement accentuées de Geir Jonsson, le chef adjoint de la sécurité du Centre. Des folles armées de fusils et de grenades attaquent toute l'île !

Des explosions et des rafales d'armes à feu crépitaient bruyamment en arrière-plan, mêlées à des jurons furieux et à des cris. On aurait dit que l'enfer lui-même s'était déchaîné sur Mururoa. Dhasal repoussa instinctivement sa chaise loin du haut-parleur de l'interphone, rebutée par le vacarme indubitable de la guerre. Son cœur, toujours prisonnier de Bhopal, battait à tout rompre dans sa poitrine, mais, par un effort de concentration et de volonté, elle parvint malgré tout à empêcher ses mains de trembler.

Réfléchis ! ordonna-t-elle à son esprit exceptionnel. Elle savait désormais tout ce qu'il lui fallait. La première explosion n'avait rien d'un accident ; ils étaient bel et bien attaqués, même si elle ignorait encore par qui. Tout cela lui paraissait si irréel. Dhasal avait assisté, comme l'exigeait le règlement, aux séances d'information périodiques sur la sécurité, mais elle ne s'était jamais réellement attendue à devoir faire face à une invasion armée de ses laboratoires.

Je suis une scientifique, pensa-t-elle avec colère. Pas une soldate. Pourquoi ne peut-on pas simplement me laisser faire mon travail ?

* * * * *

Un soldat Exon, reconnaissable à son écharpe argentée et à son béret, bondit de derrière le tronc d'un antique palmier, une mitrailleuse M60 à la main. Une rafale de tirs, zébrant de rouge les ombres nocturnes, atteignit Shirin, qui disparut de sa vue au moment même où le Beretta de Chen logeait une balle entre les deux yeux de son assaillant. Accroupie pour offrir une cible plus réduite, la super-femme chinoise se précipita auprès de sa camarade tombée, qu'elle trouva étendue sur le dos sur un tapis de feuilles vertes écrasées. Une mare de sang qui s'élargissait paraissait noire dans la faible lumière.

Le Kevlar avait protégé la poitrine et le torse de l'Afghane, mais son bras droit et sa cuisse avaient été déchiquetés. Elle perdait tellement de sang que Chen aurait jugé ses chances de survie très faibles, même si elles ne s'étaient pas trouvées en plein milieu d'un échange de tirs.

Elle leva les yeux vers le ciel. À travers les branches entrecroisées, elle vit des Amazones en piqué être abattues par les tirs antiaériens venus du sol. Bien que les guerrières aériennes eussent d'abord pris l'offensive, les défenseurs de Mururoa étaient rapidement entrés en action à leur tour, tentant tardivement de rétablir l'équilibre. À présent, les Amazones tuées s'écrasaient comme des étoiles filantes dans les arbres touffus et le lagon qui les attendait. Chen ne pouvait qu'espérer qu'une proportion importante de ses forces atteindrait le sol indemne afin de poursuivre le combat contre les troupes terrestres de Khan.

Plus elles les occupent, comprit-elle avec pragmatisme, meilleures sont les chances de réussite de notre mission. Pourtant, cela lui faisait mal de voir l'esprit de tant de ses sœurs s'éteindre en une seule nuit. Khan devra payer pour avoir rendu cela nécessaire, se jura-t-elle, le poids de son sac à dos chargé lui paraissant soudain encore plus lourd.

— Allez-y, l'exhorta Shirin entre ses dents serrées.

Chen savait qu'elle n'avait pas le choix ; bien plus de vies que les leurs dépendaient de la réussite de leur mission. Elle pressa la poignée de son couteau K-Bar dans la main gauche valide de Shirin, afin que la blessée puisse se défendre — ou mettre fin à ses jours si cela devenait nécessaire.

— Soyez courageuse et forte comme une lionne.

La gorge serrée d'une émotion peu militaire, Chen s'arracha au chevet de l'Amazone mourante et rejoignit Rani et Nina, qui étaient en train de découper la clôture de fil de fer barbelé à lames entourant le Centre. Des soldats Exons morts, ou des morceaux de leurs corps, jonchaient le sol autour d'elles. Rani, ancienne cambrioleuse douée pour les effractions, sectionnait méthodiquement les mailles métalliques à l'aide d'une pince coupante à lame diamantée, tandis que Nina, une culturiste polonaise aux longues tresses noires serrées, assurait leur couverture par un tir continu avec sa carabine M4.

— Presque terminé, grogna Rani en rompant un dernier maillon du fil barbelé à lames.

Elle repoussa du pied une section triangulaire suffisamment grande pour qu'on puisse s'y glisser en se baissant.

— Attention à la tête, avertit-elle en se faufilant sans s'accrocher entre les fils sectionnés.

En théorie, une entrée de service verrouillée du Centre se trouvait à une cinquantaine de pas de cette portion de clôture ; Rani s'élança en avant pour préparer le passage.

L'infernale cacophonie de la guerre emplissait l'air chaud de la nuit : bombes, balles, cris, fracas et hurlements. L'artillerie lourde secouait l'île, visant peut-être la flotte de vedettes qui attaquait les canonnières de Khan au-delà de la barrière de corail. Des nuées de sternes et de pétrels s'envolaient en panique, ajoutant encore à la confusion, tandis que des roussettes passaient follement d'arbre en arbre à la recherche d'un refuge contre le vacarme, le feu et le chaos ambiant. Chen sentait dans la brise les odeurs de cordite et de napalm, qui dominaient le parfum de la jungle, et aspirait au calme et à la tranquillité de sa propre île, à des milliers de kilomètres vers l'ouest. Elle se demanda si elle reverrait un jour Penthesilea.

— À vous ! cria Nina par-dessus le vacarme en désignant l'ouverture dans la clôture.

Un battement de cœur plus tard, une rafale d'armes automatiques projeta l'Amazone musculeuse contre la clôture, où le fil de fer barbelé à lames maintint son corps criblé de balles debout, même après que son esprit eut quitté sa chair. Chen aperçut un éclat argenté dans les broussailles en contrebas et riposta avec son Beretta, sans jamais savoir si elle avait vengé la mort de sa sœur.

Plongeant à travers l'ouverture de la clôture, elle roula sur elle-même avant de se remettre debout et de foncer vers cette fameuse entrée de service. Une odeur d'explosif plastique, rappelant curieusement celle de la pâte d'amande, lui indiqua que Rani était déjà en train de préparer la charge destinée à faire sauter la porte de ses

gonds. Malgré les pertes terribles qu'elles avaient déjà subies, Chen afficha un sourire farouche à mesure qu'elle approchait de son objectif.

J'arrive, Dhasal, pensa-t-elle avec un sentiment de triomphe. Pour toi et pour ton maudit microbe de la Déesse !

* * * * *

Un voyant rouge s'alluma au-dessus de l'entrée de la salle de contrôle. Dhasal savait ce que cela signifiait. Les envahisseurs avaient pénétré dans le Centre lui-même et se trouvaient désormais quelque part à l'intérieur de ce bâtiment. Heureusement, se rappela Dhasal, une procédure d'urgence existait pour faire face à une telle éventualité. Maîtrisant ses nerfs, elle saisit méthodiquement les instructions nécessaires, puis hocha la tête avec satisfaction en voyant les bouches d'aération s'ouvrir dans la chambre d'isolement située derrière la vitre. De puissantes pompes intégrées aux murs se mirent à vrombir, tandis que les vannes des cuves de fermentation sous pression s'ouvraient automatiquement, permettant aux bactéries en suspension dans l'air qu'elles contenaient de s'échapper, non seulement dans la chambre d'isolement, mais également dans le système principal de ventilation du Centre.

Je ne suis peut-être pas une soldate, pensa-t-elle, mais je ne suis pas dépourvue de ma propre arme...

* * * * *

Un courant d'air frais, accompagné du sifflement de l'air expulsé de force dans le couloir, arracha un rire sans joie à Chen Tiejun. Exactement comme l'avait prédit l'Américaine : Dhasal ou l'un de ses larbins en blouse de laboratoire était en train de diffuser le germe meurtrier dans le système de ventilation du bâtiment, dans une ultime tentative pour tuer les envahisseurs sur-le-champ.

Une idée ingénieuse, admit Chen, contre presque n'importe quel autre adversaire. Mais Rani et elle traversèrent les couloirs contaminés en toute impunité ; contrairement à toute autre unité de commandos sur Terre, Chen et ses Amazones étaient immunisées contre ces bactéries voraces, conformément au propre plan génocidaire de Khan. Heureusement que l'Américaine ne s'est finalement pas jointe à nous, songea-t-elle sombrement. Sa peau de simple humaine serait déjà en train de pourrir sur ses os.

Les forces de sécurité de Khan étant occupées ailleurs sur l'île, près de la base de lancement en ruines et dans la jungle obscure, les deux dernières survivantes de l'équipe Artémis rencontrèrent peu de résistance tandis qu'elles progressaient dans le complexe de recherche à plusieurs étages. Des scientifiques et des techniciens terrifiés se terraient dans leurs laboratoires et leurs boxes, espérant éviter les envahisseuses suffisamment longtemps pour survivre à l'attaque. Chen les laissa se cacher ; elle chassait un gibier bien plus important.

— À l'aide ! lança une voix masculine tandis qu'elles empruntaient un raccourci à travers une réserve remplie de cages grillagées contenant des animaux de laboratoire de tailles et d'espèces diverses.

S'arrêtant un instant, Chen fut amusée de voir le frère Arcturus, ancien membre de l'Église panspermique du Premier Contact, enfermé dans une cage lui aussi, aux côtés des chimpanzés braillards et des rats de laboratoire couinants. Elle éprouva soudain une pointe de compassion — pour les chimpanzés et les rats.

— S'il vous plaît, implora-t-il en s'agrippant aux barreaux de sa cage. De la paille recouvrait le sol de sa cellule, et son corps glabre, répugnant de masculinité, paraissait pâle et sous-alimenté. Seul le tatouage astronomique sur son front conservait encore un peu de couleur et de vitalité. Vous devez m'aider !

— Je suis occupée, répliqua-t-elle sèchement. Demandez plutôt à vos pères des étoiles.

Accélérant de nouveau l'allure, elle laissa le surhomme encagé derrière elle. Des aboiements et des grognements bestiaux couvrirent bientôt ses appels désespérés tandis qu'elle quittait la réserve. J'aurais peut-être pris ses supplications plus au sérieux, pensa-t-elle en rejoignant l'Amazone qui courait devant elle, s'il avait rendu davantage hommage à ses mères des étoiles plutôt qu'à ses pères.

Rani trouva rapidement la cage d'escalier dont leur partenaire américaine leur avait parlé ; si Butler disait vrai, les principaux laboratoires de Dhasal se trouvaient deux niveaux sous le rez-de-chaussée. La porte de l'escalier s'était verrouillée automatiquement lorsque le bâtiment était passé en mode de confinement d'urgence, mais cela ne représenta guère un défi pour Rani, qui fit joyeusement voler la serrure en éclats avec son puissant pistolet Desert Eagle. Les deux femmes portaient des bottes à semelles de caoutchouc afin de les protéger contre les pièges électriques à haute tension que Butler leur avait dit avoir déclenchés lors d'une mission d'espionnage, trois ans plus tôt.

Dévalant les escaliers, armes au poing, elles arrivèrent devant une lourde porte métallique marquée du symbole universel des matières biologiquement dangereuses.

On dirait bien que c'est le bon endroit, pensa Chen avec jubilation. Nous y sommes arrivées !

Grâce à la Déesse, elles avaient arrêté Khan avant qu'il n'ait eu le temps de lancer ses missiles porteurs de peste...

* * * * *

Dans la salle de contrôle située à l'extérieur de la chambre d'isolement, Dhasal avait enfin réussi à entrer en contact avec Khan, à Chandigarh. Ses nobles traits apparaissaient sur l'écran de son ordinateur, seul un léger tremblement de l'image trahissant la longue distance de la transmission. Elle savait, pour l'avoir constaté au fil des années, qu'il existait plus de quinze heures de décalage horaire entre Mururoa et l'Inde ; cette nuit infernale correspondait donc déjà à la fin de l'après-midi là où se trouvait Khan.

— Vous savez ce que vous devez faire, Docteur, lui dit-il.

Seule la colère couvant dans ses yeux et le timbre vibrant de sa voix laissaient deviner sa réaction à l'attaque de l'île — et perpétrée par leurs semblables, qui plus est ! L'échec de l'agent pathogène à abattre les intruses avait finalement permis à Dhasal de comprendre la véritable nature des envahisseuses.

— Il n'y a pas d'autre recours.

Son visage pâlit.

— Êtes-vous absolument certain, seigneur Khan ? demanda-t-elle d'une voix tremblante, écrasée par l'immense responsabilité qui venait soudain de lui incomber. Les choix des cibles n'ont pas encore été définitivement arrêtés. Je voulais effectuer davantage de simulations, tenir compte des migrations saisonnières et de la répartition démographique des infrastructures médicales...

— Peu importe, l'interrompit Khan avant qu'elle ne puisse continuer à s'embrouiller. Les ogives sont chargées, les missiles sont prêts, même plus tôt que nous ne l'avions prévu à l'origine. Affiner notre liste de cibles est un luxe qui vient de nous être arraché.

Son image vacilla dangereusement, et elle craignit que la liaison ne soit interrompue.

— Nous ne devons pas perdre notre temps à polir le boulet de canon, Docteur, lorsque l'ennemi est déjà à notre porte.

— Mais les fusées... les missiles... relèvent davantage du domaine de MacPherson que du mien, protesta-t-elle. À son immense frustration, le superviseur écossais des lancements était absent de Mururoa en cette heure de crise ; en réalité, il se trouvait auprès de Khan à Chandigarh, où il présentait un plan à long terme pour l'exploration spatiale après la conquête totale de la Terre par Khan. Si elle se souvenait bien, il nourrissait de grands espoirs de récupérer toutes les bases et installations de la NASA une fois que la peste aurait détruit l'Amérique...

Comment ose-t-il me laisser ici, pensa-t-elle avec amertume, affronter seule cette invasion ?

— Vous devez être forte, Phoolan, la réprimanda Khan. Nos ennemis nous ont forcés à agir ; nous devons donc frapper avec autant de rapidité et de surprise qu'eux.

Une rafale de parasites rendit momentanément ses paroles inaudibles.

— ... devez lancer les missiles immédiatement.

Sa résolution inébranlable l'inspira.

— Oui, mon seigneur. Je comprends.

Son image vacilla une dernière fois, puis disparut complètement ; Dhasal supposa que la parabole satellite installée sur le toit du Centre avait été détruite par les tirs ennemis. Elle tenta nerveusement de rétablir la communication, mais en vain. Elle était désormais seule.

Peu importe, se dit-elle. Les ordres de Khan étaient clairs.

Elle activa le haut-parleur de son interphone.

— Dhasal au Centre de contrôle des missions. Préparez le lancement des missiles.

COMMANDES DE TEST À DISTANCE, indiquait l'inscription sur la porte métallique.

PERSONNEL AUTORISÉ UNIQUEMENT.

Abattant violemment son épaule contre la porte, Chen fit irruption dans la salle de contrôle. Elle était la seule survivante de l'équipe Artémis ; des lasers dissimulés dans le plafond, juste après le panneau d'avertissement biologique, avaient tué Rani avant qu'aucune d'elles n'ait reconnu le danger. Seule la rapidité de Chen à ouvrir le feu, au moment même où la cambrioleuse surprise s'effondrait sans vie sur le sol, avait sauvé la chef des Amazones d'un sort identique.

— Ne bougez plus ! gronda-t-elle en brandissant le canon fumant de son Beretta.

La biochimiste indienne Phoolan Dhasal était immédiatement reconnaissable aux bandes opaques qui traversaient ses yeux bruns. Vêtue d'une blouse blanche descendant jusqu'aux genoux, elle se tenait adossée à un mur d'ordinateurs clignotants, ne serrant dans sa main qu'une fourchette sale pour toute arme. La salle de contrôle sentait la peur et le curry.

— Laissez tomber la fourchette, ordonna Chen, son Beretta pointé avec précision entre les yeux marqués de cicatrices de la scientifique.

Dhasal obéit, et l'ustensile tomba avec fracas sur le sol.

— Docteur Phoolan Dhasal, déclara Chen, vous êtes une traîtresse envers les femmes, et vous êtes ma prisonnière.

Elle désigna d'un signe de tête les cylindres d'acier étincelants situés derrière la vitre transparente.

— Est-ce là votre breuvage de sorcière ?

— Ce n'est qu'un échantillon représentatif, répondit Dhasal.

Sa voix avait une tonalité fataliste, comme si ce qu'elle disait ou faisait n'avait désormais plus aucune importance.

— Le gros de notre production a déjà été chargé dans exactement deux cent trente-cinq ogives biologiques, pointées vers tous les continents à l'exception de l'Antarctique.

Elle releva le menton avec défi, soutenant le regard méprisant de Chen de ses yeux barrés.

— Vous arrivez trop tard, Amazone.

Quoi ? pensa Chen, le cœur serré par la peur.

— Mais je croyais que vous n'étiez pas encore prêtes !

— On vous a mal renseignée, répondit Dhasal avec calme. À l'abri dans leurs silos, les missiles sont en train d'être ravitaillés en carburant à cet instant même.

Son regard se porta vers l'écran d'un ordinateur voisin, où Chen aperçut à son tour un compte à rebours numérique défilant rapidement.

00:09:38, indiquaient les chiffres rouges clignotants.

Moins de dix minutes...

— Vous pouvez me tuer si vous le souhaitez, fanfaronna Dhasal, tentant puissamment Chen, mais la volonté du Grand Khan ne peut être contrecarrée. Vous vivrez assez longtemps pour voir le troupeau ordinaire de l'humanité périr, dans environ trois jours, d'après mes calculs.

Par la Déesse, non ! réagit Chen, horrifiée. Elle savait qu'il leur était impossible de prendre le contrôle des silos à missiles en moins de dix minutes. Il ne lui restait donc qu'une seule option.

— Adieu, ma sœur.

Avec à peine un léger pincement de regret, elle tira deux balles dans la tête de Dhasal. Elle n'avait jamais tué une femme auparavant, encore moins de sang-froid, mais les circonstances étaient exceptionnelles ; elle ne pouvait pas surveiller Dhasal tout en accomplissant ce qui devait l'être.

Refermant la porte d'un coup de pied derrière elle, puis coinçant une chaise de bureau à roulettes contre celle-ci pour s'assurer qu'on ne viendrait pas la déranger, elle ôta précipitamment son sac à dos gonflé et en sortit le terrible contenu : un dispositif nucléaire portatif de sa propre invention. Utilisant une technologie top secrète de fusion froide, cette bombe nucléaire en forme de valise produirait une explosion de dix kilotonnes, largement suffisante pour détruire les missiles avant leur lancement — et stériliser toute l'île.

En appuyant sur un unique bouton, elle lança la séquence d'armement rapide, puis leva les yeux vers l'affichage numérique de l'ordinateur de Dhasal.

00:08:52.

Cela allait être juste...

Vingt et un ans plus tôt, se rappela-t-elle, quelque part sous les sables du grand désert du Thar, en Inde, le premier Projet Chrysalis avait été consumé par une purificatrice conflagration thermonucléaire. À présent, semblait-il, l'histoire était sur le point de se répéter.

Elle pensa à Shirin, peut-être encore en vie dans la jungle enchevêtrée à l'extérieur, ainsi qu'à toutes les autres Amazones combattant vaillamment aux quatre coins de l'île. L'avenir des femmes mortelles étant en jeu, Chen avait engagé toute son armée dans la bataille ; après cette nuit, seules une poignée d'Amazones survivraient pour se souvenir de celles tombées sur l'île Chrysalis.

La bombe-valise s'anima d'un bourdonnement, une réaction en chaîne subatomique disputant la course au compte à rebours précédant le lancement des missiles porteurs de la peste. Épuisée, Chen Tiejun s'adossa contre un mur de béton blanc, non loin du corps de Phoolan Dhasal, dont les yeux marqués par le désastre fixaient désormais le vide d'un regard vitreux. Son plus grand regret était que Khan lui-même ne fût pas présent pour être réduit en cendres avec tous les autres.

Espérons, pensa-t-elle, que notre partenaire américaine s'occupe de lui.

La bombe nucléaire devança les missiles de trois minutes.

CHAPITRE VINGT-TROIS

L'ÎLE D'ARRAN
7 SEPTEMBRE 1995

PURÉE DE TOMATES CALIFORNIENNES — préparée avec des tomates génétiquement modifiées !

Gary Seven contempla l'étiquette de la boîte avec un amusement empreint d'amertume. Selon Roberta, qui avait rapporté ces conserves de légumes lors de l'une de ses escapades autour du monde à l'aide du téléporteur, ces nouvelles tomates « Flavr Savr™ » étaient déjà en vente aux États-Unis et en Angleterre. Une technologie révolutionnaire réduite au simple marchandage en moins d'une génération, songea-t-il, étonné de voir à quel point le génie génétique devenait banal, en contraste frappant avec l'époque où le Projet Chrysalis menait ses expériences d'une ambition insensée dans le plus grand secret.

De grosses tomates d'un rouge éclatant posaient comme dans une nature morte sur l'emballage vivement coloré de la boîte en aluminium, sous une criarde bannière jaune proclamant fièrement leur origine contre nature. Si seulement tous les produits du remaniement génétique pouvaient être aussi rassurants dans leur banalité !

Soupirant, il posa la boîte en aluminium vivement décorée sur son bureau et regarda par la fenêtre de la ferme. Il faisait froid et le brouillard était épais ; en d'autres termes, une journée idéale pour rester à l'intérieur et réfléchir. Il s'inquiétait de la situation en Tchétchénie, sans parler du processus de paix au Moyen-Orient qui s'essoufflait...

Roberta entra dans son bureau, portant des impressions des journaux du jour.

— Édition spéciale ! Édition spéciale ! lança-t-elle avec un accent du Bronx volontairement exagéré. Venez lire les gros titres tout chauds !

— Y a-t-il encore des retombées, demanda-t-il, à propos de l'explosion nucléaire de Mururoa ?

— Sans mauvais jeu de mots ? répondit-elle en feuilletant rapidement l'épaisse pile de feuilles imprimées. Ses yeux bleu-vert parcoururent les gros titres. Sérieusement, le président français Chirac continue d'être vivement critiqué pour, je cite, « la reprise des essais nucléaires dans le Pacifique Sud », fin de citation.

Elle secoua la tête avec incrédulité.

— Je suis toujours étonnée que nous ayons réussi à convaincre le gouvernement français d'adopter cette version officielle.

— C'est préférable à reconnaître qu'ils avaient loué leurs installations à un terroriste génétiquement modifié qui a failli détruire le monde.

La voix de Seven prit une tonalité grave tandis qu'il se remémorait l'immense sacrifice de Chen Tiejun et de ses Amazones.

— Nous n'aurions jamais dû laisser les choses aller aussi loin.

— Ce n'est pas comme si nous avions eu beaucoup de choix, lui rappela Roberta. Khan est un sacré client, avec beaucoup d'intelligence et de monde à ses ordres. Il n'allait certainement pas nous laisser entrer tranquillement pour mettre fin à son précieux programme de guerre biologique.

Elle s'assit sur une chaise en bois rembourrée, en face du bureau de Seven.

— Voyez les choses autrement. Cela fait maintenant deux fois que nous empêchons quelqu'un de répandre cette sale bactérie mangeuse de chair. Ce n'est pas un mauvais bilan.

— Et tout ce que cela nous a coûté, ce sont deux explosions nucléaires, fit-il remarquer avec sécheresse.

Roberta haussa les épaules, bien décidée à lui remonter le moral.

— Deux petites bombes nucléaires entre amis, ce n'est pas grand-chose, surtout quand on pense au nombre de fois où nous avons empêché la Troisième Guerre mondiale. À mon avis, l'Histoire nous devait bien un ou deux champignons atomiques.

— Espérons que l'Aegis sera du même avis, dit Seven.

Il appréciait plus que jamais l'optimisme de Roberta ces derniers temps.

— Ce qui est plus inquiétant, bien sûr, c'est que Khan est toujours en liberté. Nous avons remporté une bataille coûteuse à Mururoa, mais pas la guerre.

— C'est vrai, mais regardez tous les autres surhommes avides de pouvoir qui ont mordu la poussière.

Elle les énuméra sur ses doigts.

— Hunyadi, Amin, Gomez, Morrison, Arcturus. À moins que j'en oublie un, Khan est le seul qui dispose encore d'un véritable soutien.

— Et Morning Star, lui rappela-t-il. N'oubliez pas cela.

Bien qu'il eût prévu des plans de secours au cas où Khan tenterait un jour de mettre à exécution son scénario apocalyptique ultime, Seven savait trop bien que même les meilleurs plans pouvaient échouer. Tant que Morning Star resterait en orbite, soigneusement surveillé et protégé par les fanatiques aux ordres de Khan, toute la couche d'ozone terrestre demeurerait menacée.

Jusqu'à présent, les superpuissances mondiales avaient évité d'intervenir à Chandigarh, de peur de provoquer la colère de Khan. Mais, lorsque les informations sur la catastrophe évitée de justesse à Mururoa se répandraient inévitablement dans les réseaux de renseignement des États-Unis, de la Russie, de la Chine et de leurs différents alliés, combien de temps faudrait-il encore avant que quelqu'un ne prenne le risque de mettre Khan au défi ?

Seven sentait que le temps leur était compté, d'autant plus qu'il savait une chose qu'il craignait que le reste du monde n'ignore.

Khan ne bluffait pas.

CHAPITRE VINGT-QUATRE

ZONE 51
NEVADA
ÉTATS-UNIS
5 JANVIER 1996

— Félicitations pour ce travail remarquablement accompli !

Shannon O'Donnell applaudit avec enthousiasme tandis que le Dr Carlson débouchait une bouteille de Château Picard et commençait à remplir les verres de tout le monde, en renversant un peu au passage tant il tenait à ce que chacun soit servi. Le riche bouquet de ce coûteux vin français chatouilla ses narines et fit naître l'envie d'y goûter.

Toute l'équipe — O'Donnell, le Doc Carlson, Walter Nichols, Jackson Roykirk et Shaun Christopher — s'était réunie dans la salle de conférence pour une célébration informelle. Des serpentins aux couleurs vives égayaient les ternes lambris de bois de la pièce, tandis que des ballons gonflés à l'hélium, ornés d'images d'étoiles, de comètes et de nébuleuses, flottaient contre le plafond. Un gâteau blanc glacé en forme de DY-100 occupait la place d'honneur sur la table oblongue, ce qui amena Shannon à se demander où Carlson avait bien pu trouver un pâtissier bénéficiant d'une habilitation de sécurité aussi élevée.

— Un toast ! Un toast !

Rougissant légèrement, Carlson s'éclaircit la gorge.

— Notre estimé président parle beaucoup d'un pont vers le XXIe siècle, mais il a fallu tout le monde dans cette pièce pour construire réellement ce pont — et avec cinq ans d'avance ! Au début de cette décennie, un vaisseau-dortoir à propulsion par impulsion n'était qu'un rêve, mais vous avez tous contribué à transformer ce rêve en réalité. Mesdames et messieurs, dit-il fièrement en levant son verre, je vous présente le DY-100, le premier véritable vaisseau interstellaire — et le prototype de bien d'autres à venir !

— Bravo ! Bravo ! répondirent Shannon et les autres avec enthousiasme.

Même Jackson semblait gagné par l'esprit de la fête, le cybernéticien habituellement sombre et peu sociable affichant un sourire aussi radieux que les autres. Shannon but une gorgée de vin, ressentant une chaleureuse impression d'accomplissement et de camaraderie. Dire qu'après toutes ces années de travail acharné dans le plus grand secret, le vaisseau était enfin prêt !

Quel dommage qu'Helen ne puisse pas être là, pensa-t-elle avec nostalgie. Mais, à l'exception de Carlson, le reste de l'équipe ignorait encore l'aide qu'ils avaient reçue de cette mystérieuse femme plus âgée. Pourtant, nous n'aurions jamais pu y arriver sans elle.

— Je ne sais pas pour vous, déclara Shaun en donnant une vigoureuse tape dans le dos de Walter, mais moi, j'ai hâte de faire faire un tour d'essai à ce bébé.

Shannon leva la main comme un agent de circulation.

— Doucement, l'as du manche ! Nous devons encore effectuer quelques essais sur les systèmes de navigation et nous assurer que tous les défauts ont été corrigés.

— Tu ne veux surtout pas que j'aille dans l'espace avant toi, la taquina-t-il. Ne t'inquiète pas, je te laisserai quand même quelques planètes à explorer... peut-être.

— Je réserve Alpha du Centaure ! plaisanta-t-elle en retour.

Le vin commençait déjà à lui monter à la tête, ajoutant encore à son exaltation.

— De toute façon, le DY-100 n'a même pas besoin de pilote. Nous allons tous dormir jusqu'aux étoiles !

— Aïe ! fit Shaun en portant une main à son cœur, comme s'il ne savait pas déjà que le vaisseau-dortoir était capable de voler entièrement en mode automatique pendant que son équipage reposait en animation suspendue. Déjà dépassé !

Pourtant, sérieusement, elle n'imaginait pas meilleur pilote d'essai que Shaun Christopher pour les premiers vols du DY-100. Elle se réjouissait de le voir décoller dans quelques jours à peine, puis, peut-être, de le rejoindre des années plus tard pour une mission habitée vers Saturne et au-delà.

— Bon, si tu te tiens bien, nous envisagerons de te laisser poser le vaisseau une fois arrivés à destination.

— Après tout le travail que nous avons fourni, intervint Walter en riant, je ne serais pas contre une petite sieste de trente ans dans une niche d'hibernation !

Jackson renifla avec dédain.

— Je continue à penser que les missions habitées sont une perte de temps et d'argent.

Il désigna une affiche voisine représentant Viking II s'élevant dans l'espace au sommet d'une fusée Titan-Centaur à usage unique.

— Voilà l'avenir de l'exploration spatiale : des sondes robotisées sans équipage.

Froid et distant, il parlait presque comme un robot lui-même.

— Envoyer des êtres humains dans l'espace profond est un anachronisme sentimental.

— Tu plaisantes ? demanda Shaun, horrifié. Où est le plaisir, où est l'aventure là-dedans ?

Il gesticula si vivement que le vin de son verre faillit déborder.

— Tu crois que Christophe Colomb aurait été heureux d'envoyer un bateau vide vers le Nouveau Monde, avec peut-être un petit mot amical de la reine Isabelle accroché au mât ?

Oh, mon Dieu, pensa Shannon en levant les yeux au ciel. Pas encore cette vieille discussion.

Depuis le jour de leur première rencontre, Shaun et Jackson débattaient des avantages et des inconvénients des sondes spatiales habitées par rapport aux sondes automatiques, et elle ne s'attendait pas à ce que le pilote et le spécialiste en robotique tombent un jour d'accord sur le sujet. Elle se demandait parfois pourquoi Jackson avait seulement accepté de travailler sur le DY-100, compte tenu de ses opinions, mais elle supposait que le budget illimité et les ressources de la Zone 51 répondaient largement à cette question. Où ailleurs Jackson aurait-il eu l'occasion d'étudier de la technologie extraterrestre capturée ?

— Les enfants, les enfants ! les gronda Carlson d'un ton paternel.

Le vieux scientifique s'approcha du gâteau en forme de vaisseau, un couteau à pâtisserie en acier inoxydable à la main.

— Arrêtez de vous chamailler et venez donc goûter cet excellent gâteau.

Excellente idée, pensa Shannon, déjà l'eau à la bouche. Elle s'apprêtait justement à s'avancer pour aider Carlson à découper le gâteau lorsque, de façon inattendue, le stylo glissé dans la poche poitrine de sa blouse de laboratoire se mit à vibrer contre sa poitrine.

Quoi ? pensa-t-elle avec surprise. Maintenant ?

Le stylo vibra de nouveau, avec une impatience manifeste.

— Excusez-moi, les gars, improvisa-t-elle à la hâte, mais je dois faire un petit arrêt technique.

Penché au-dessus du gâteau, Carlson observa Shannon par-dessus ses lunettes à double foyer, comme s'il soupçonnait quelque chose, mais les plus jeunes hommes semblèrent prendre son explication pour argent comptant.

— Gardez-moi une part de gâteau ! leur lança-t-elle en quittant la salle de conférence.

Elle se hâta dans le couloir jusqu'aux toilettes pour dames les plus proches, l'un des rares endroits de la Zone 51 qui n'était pas (du moins l'espérait-elle) placé sous surveillance permanente. Se réfugiant dans une cabine et soulagée de constater qu'elle avait les lieux pour elle seule, Shannon sortit le stylo d'argent vibrant et le porta près de ses lèvres.

— Helen ?

C'était une question absurde. Qui d'autre la contactait au moyen d'un stylo-plume ?

La voix de la femme que Shannon ne connaissait que sous le nom de « Helen Swanson » sortit du stylo.

— J'ai besoin de vous voir immédiatement, dit-elle sans préambule, ce qui était inhabituel chez cette mystérieuse femme habituellement si affable.

À elle seule, cette attitude inquiétait Shannon, sans même parler du stress évident qu'elle percevait dans la voix d'Helen. Est-ce que quelque chose a mal tourné ? La jeune stagiaire astronaute rousse avait toujours craint que toutes ces affaires d'espionnage finissent un jour par lui exploser au visage.

— Où ? demanda-t-elle avec hésitation.

Ce n'était vraiment pas le bon moment pour quitter la base.

— Pas très loin, répondit Helen avec une pointe de son humour habituel. Retrouvez-moi à S-4, au Centre de contrôle des lancements.

Hein ?

Shannon n'en croyait pas ses oreilles. Elle se sentit comme ces victimes de films d'horreur qui découvrent soudain que l'appel menaçant provient de l'intérieur même de leur maison.

— Vous êtes sérieuse ? demanda-t-elle au stylo.

— Aussi sérieuse qu'une alerte à l'ozone, plaisanta l'autre femme. Ne tardez pas.

Rangeant le stylo, qui avait cessé de vibrer dès que Shannon avait répondu à l'appel insistant d'Helen, la jeune ingénieure en aéronautique prit quelques secondes pour assimiler ce qu'elle venait d'entendre.

S-4 ?

Mais qu'est-ce qu'Helen pouvait bien faire là-bas ?

Au moins, Shannon n'avait pas très loin à aller. Un monorail souterrain à grande vitesse reliait cette partie de la Zone 51 à l'installation portant le nom de code S-4, un hangar et une aire de lancement dissimulés dans une crête montagneuse déchiquetée dominant un lac asséché connu sous le nom de Papoose Lake. En surface, le trajet en Jeep prenait une trentaine de minutes, mais le monorail l'y conduisait en moins de dix.

Les gardes postés à l'entrée de S-4 connaissaient Shannon de vue, mais lui demandèrent tout de même de présenter sa carte d'identité avant de la laisser passer.

— Vous ne pouvez vraiment pas rester loin d'ici, hein ? demanda l'un des gardes, le sergent Steven Muckerheide, qui assurait la sécurité de la base depuis des années.

— On dirait bien que non, répondit-elle aussi légèrement qu'elle le put.

Il lui revint alors que, par un curieux hasard, Muck était déjà de service la première fois où Helen s'était introduite dans la Zone 51, en 1986. À l'époque, cette mystérieuse inconnue avait dérobé un « phaseur » et un « tricordeur » (comme Shannon avait appris plus tard qu'on les appelait). Shannon n'avait aucune idée de ce que Helen pouvait bien vouloir cette fois.

Après avoir franchi les habituels contrôles d'empreintes digitales et de rétine, Shannon prit un ascenseur vide jusqu'au Centre de contrôle des lancements. Malgré son anxiété grandissante à propos de ce rendez-vous imprévu (et hautement illégal), elle ne put s'empêcher d'admirer une fois encore le plus impressionnant occupant du hangar souterrain.

Étincelant de mille feux, le DY-100 reposait à la verticale sur la plateforme de lancement en béton armé. Haut de plus de quatre cents pieds, le prototype achevé ressemblait à un missile atteint des oreillons, les vastes compartiments d'hibernation se renflant sous la proue en forme d'ogive du vaisseau-dortoir. Quatre propulseurs au deutérium alimentés par fusion étaient fixés au fuselage inférieur, prêts à aider le DY-100 à atteindre la vitesse de libération dès que le premier vol d'essai serait

autorisé. Son revêtement en céramique bleue résistant à la chaleur donnait au prototype un éclat impeccable, comme s'il sortait tout juste de son emballage.

Le DY-100 était bien plus qu'un concentré des technologies les plus avancées ; c'était un avant-goût d'une toute nouvelle ère dont Shannon espérait faire partie. Son révolutionnaire moteur à « impulsion », fondé sur une technologie extraterrestre observée à Roswell, avec une aide officieuse de ceux pour qui travaillait Helen Swanson, était théoriquement capable d'atteindre des vitesses grisantes, proches de celle de la lumière. Des niches d'hibernation intégrées, perfectionnant les premiers modèles de cryosatellites de Walter Nichols, promettaient de maintenir quelque quatre-vingt-cinq passagers en animation suspendue pendant que le système informatique entièrement automatisé (la fierté de Jackson Roykirk) piloterait le vaisseau-dortoir vers des mondes inconnus situés à des années-lumière de la Terre.

Cette vision lui coupait toujours le souffle.

Quel dommage que tout ce projet soit encore entouré d'un tel secret, pensa-t-elle. Elle rêvait de montrer ce magnifique vaisseau au monde entier. Peut-être qu'un jour, lorsque tout le secret sera levé, des milliards de téléspectateurs verront un DY-100 s'élancer vers les étoiles.

L'ascenseur s'arrêta brusquement et Shannon en sortit juste devant une porte portant l'inscription :

S-4. CENTRE DE CONTRÔLE DES LANCEMENTS.

Un autre garde aurait dû surveiller l'entrée ; elle fut donc surprise de trouver la porte sans surveillance.

C'est de plus en plus étrange, pensa-t-elle en glissant sa carte magnétique dans la serrure puis en entrant le mot de passe du jour sur le clavier électronique.

— Il y a quelqu'un ? demanda-t-elle avec inquiétude tandis que la porte s'ouvrait.

Il était plus de onze heures du soir, un vendredi. La première date possible de lancement étant encore à plusieurs jours, le Centre de contrôle des lancements aurait dû être complètement désert. Et, effectivement, des rangées de postes informatiques inoccupés donnaient sur le pas de tir à travers une baie vitrée en aluminium transparent de quinze centimètres d'épaisseur, suffisamment solide pour résister à la chaleur et à la violence d'un décollage. Toutes les consoles étaient éteintes, donnant à la salle une atmosphère sépulcrale, privée de ses habituelles lumières clignotantes et du bourdonnement des circuits.

Mais la salle de contrôle n'était pas totalement vide.

Helen Swanson, vêtue (entre toutes les choses possibles !) d'une combinaison de vol orange de la NASA, était affalée dans l'un des fauteuils à roulettes utilisés par les techniciens de lancement, les pieds bottés posés sur un clavier éteint. À côté d'elle, sur le siège voisin, un garde en uniforme ronflait paisiblement, la tête affaissée sur la console devant lui. Un sourire béat était figé sur son visage et un mince filet de bave coulait au coin de sa bouche.

— Ne vous inquiétez pas pour lui, la rassura Helen en désignant le sentinelle inconscient d'un signe de tête.

Le pistolet du garde, remarqua Shannon, reposait sur une autre console, bien hors de portée de sa main.

— Croyez-moi, il fait de très beaux rêves en ce moment.

Vous pouvez le dire, pensa Shannon, qui avait déjà été la cible d'un des étranges rayons tranquillisants de Helen en 1986 ; elle n'avait jamais aussi bien dormi de toute sa vie.

— Qu'est-ce que tout cela signifie, Helen ? demanda-t-elle à voix basse avec urgence. Qu'est-ce que vous faites ici ?

Elle ne prit même pas la peine de demander comment Helen avait réussi à s'introduire dans S-4 malgré toutes les mesures de sécurité de la Zone 51. Cette mystérieuse femme plus âgée (dont Shannon soupçonnait que les cheveux blond miel devaient beaucoup à la teinture) avait depuis longtemps prouvé qu'elle pouvait plus ou moins aller et venir à sa guise ; malgré tout, pour la tranquillité d'esprit de Shannon, elles s'étaient jusque-là arrangées pour se rencontrer à Las Vegas, loin des yeux et des oreilles vigilants des gardiens militaires de la base.

Helen grimaça, comme si elle hésitait à révéler le véritable motif de sa visite.

— J'ai un très grand service à vous demander, commença-t-elle en se préparant visiblement à une mauvaise réaction. J'ai besoin du DY-100. Ce soir.

— Quoi ?

Les surprises continuaient de s'accumuler.

— Vous plaisantez.

Shannon fixa la combinaison orange de la NASA de Helen, espérant qu'il ne s'agissait que d'une plaisanterie particulièrement douteuse.

— Vous voulez le vaisseau ?

— Ce soir, répéta Helen.

Elle se leva et s'approcha de Shannon, qui remarqua que cette prétendue intermédiaire blonde tenait dans la main un presse-papiers translucide vert avec lequel elle jouait nerveusement.

— Écoutez, je sais que je vous demande énormément...

— Non ! lança Shannon, laissant éclater sa colère et sa confusion soudaines. C'est bien plus qu'énorme, c'est complètement fou !

Sa voix monta d'un ton sous l'effet de l'émotion.

— Nous parlons d'un vaisseau spatial unique au monde, qui vaut plusieurs milliards de dollars, le résultat de décennies de recherches et d'expériences ultra-secrètes. Je ne peux pas simplement le prêter comme si je vous donnais les clés de ma vieille Subaru !

— En réalité, ce ne serait pas vraiment un prêt, admit Helen d'un air gêné. Une fois parti, il ne reviendra pas.

Surmontant son embarras apparent, elle reprit très sérieusement :

— Écoutez-moi. Je ne vous demanderais jamais cela si ce n'était pas d'une importance extrême. Je ne peux pas tout vous expliquer maintenant, mais croyez-moi, le destin de toute la planète, de chaque être vivant, dépend du fait que vous m'aidiez à voler le DY-100 cette nuit.

Est-ce que je rêve ? se demanda Shannon.

Tout cela ressemblait à un cauchemar délirant.

— Vous croire ? Je ne sais même pas qui vous êtes !

Elle leva les bras dans un accès d'émotion.

— Et puis, pourquoi avez-vous besoin de moi ? Pourquoi ne faites-vous pas simplement disparaître le vaisseau comme vous êtes entrée ici ?

— Si seulement ! répondit Helen en ignorant l'amertume de la jeune femme.

Elle regarda le gigantesque vaisseau à travers la vitre d'aluminium transparent.

— Trop de masse, sans parler de toute cette surveillance électronique de pointe. Elle secoua la tête. J'ai déjà pris un risque énorme rien qu'en... hum... « apparaissant » ici ce soir.

Helen adressa à Shannon un regard rempli de compassion et de sollicitude.

— Et puis, je n'aurais pas voulu vous prendre le vaisseau sans au moins vous en parler.

— Ah oui ? rétorqua Shannon, nullement convaincue par cette démonstration de considération.

De terribles soupçons lui traversèrent l'esprit.

— Comment puis-je savoir que c'était votre plan depuis le début ? Que vous vous êtes servie de moi pendant toutes ces années ?

Elle jeta un coup d'œil discret au revolver du garde endormi, posé non loin de là. Si elle se précipitait dessus, elle pourrait peut-être surprendre Helen.

Il est peut-être enfin temps de tout révéler aux autorités, pensa-t-elle. Le FBI serait sans doute très intéressé d'apprendre quel lien Helen entretient avec ce projet.

Helen manipula son presse-papiers, une pyramide de cristal vert, tandis que son regard implorait Shannon.

— J'espérais sincèrement que nous n'en arriverions jamais là, avoua-t-elle. Et je ne vais pas vous priver complètement du fruit de toutes vos années de travail. Vous aurez toujours les plans, les schémas et tout le reste. Vous pourrez construire un nouveau vaisseau-dortoir. Bon sang, vous pourrez même en construire toute une flotte si cela vous chante.

Elle parlait lentement et distinctement, comme s'il était essentiel que Shannon comprenne en cet instant décisif.

— Mais ce vaisseau, là-dehors, est nécessaire ailleurs, pour une mission qui pourrait sauver cette planète entière d'une catastrophe aux proportions mondiales.

Windows 95 ? pensa absurdement Shannon.

Malgré l'absurdité totale de cette idée, elle sentit sa colère et son scepticisme initiaux s'estomper peu à peu, cédant peut-être devant la sincérité bouleversante — et la peur — qu'elle percevait chez l'autre femme.

Elle réalisa, contre toute logique et malgré tout ce que lui dictait le bon sens, qu'il n'y aurait jamais eu de DY-100 sans tous les précieux indices scientifiques que Helen Swanson lui avait transmis au fil des années.

N'est-ce pas exactement ce que je pensais tout à l'heure, pendant la réception ?

— Je ne sais pas, Helen, murmura-t-elle en hésitant.

— Roberta, dit la femme blonde. Je m'appelle Roberta Lincoln.

Elle haussa les épaules dans sa combinaison orange, comme si cette révélation n'avait aucune importance.

— Je ne peux pas vous demander de me faire confiance jusque-là si je ne vous fais pas confiance moi aussi.

Étrangement touchée par cette confidence, Shannon laissa échapper un rire à peine hystérique.

— Après tout, pourquoi pas ? Cela fait des années que je mène une double vie. Pourquoi ne deviendrais-je pas aussi voleuse de vaisseau spatial ?

Elle essuya une larme spontanée au coin de son œil.

— Qu'attendez-vous de moi ?

Helen — non, Roberta — sourit, et Shannon sentit le profond soulagement qui émanait de l'autre femme tandis qu'elle désignait tout le matériel coûteux et les sièges vides autour d'elles.

— Félicitations, vous êtes désormais le Centre de contrôle des lancements.

Si Shannon avait encore son verre de vin, elle l'aurait recraché d'un seul coup.

— Pardon ?

Elle repoussa une mèche de ses cheveux rouge vif.

— Là, vous dites vraiment n'importe quoi. Regardez toutes ces consoles ! Il faut toute une équipe pour coordonner un lancement. Une seule personne ne peut pas faire ça !

— Si, avec le bon équipement, répondit Roberta en lui adressant un clin d'œil malicieux.

Elle posa sa pyramide de cristal sur la console informatique la plus proche.

— Au travail.

Shannon crut d'abord que Roberta s'adressait à elle, puis elle comprit que la femme parlait à son presse-papiers.

À son immense stupéfaction, la petite pyramide, à peine plus grosse qu'un Rubik's Cube, se mit soudain à émettre une lueur vert émeraude. Une seconde plus tard, toutes les consoles de la salle s'allumèrent simultanément, leurs interrupteurs et leurs écrans multicolores s'illuminant comme des décorations de Noël. Le bourdonnement des deux douzaines de postes informatiques qui se mettaient en marche fut même suffisant pour réveiller brièvement le garde tranquillisé.

— Chut ! grommela-t-il à l'adresse de tout ce matériel indiscret, parvenant, ne serait-ce qu'un instant, à relever la tête de la console couverte de salive. J'essaie de fermer l'œil...

— Ne vous inquiétez pas, lui dit Roberta en lui repoussant doucement la tête vers le bas. Rendormez-vous.

Le cristal lumineux émit un bip.

— Protocoles de priorité activés, annonça la pyramide d'un ton insolent. Tous les programmes nécessaires assimilés.

C'était apparemment exactement ce que Roberta voulait entendre.

— La résistance est futile, dit-elle avec un sourire amusé, comme si elle savourait une plaisanterie que seule elle comprenait.

— Enfin, expliqua-t-elle ensuite à Shannon en donnant une petite tape affectueuse à la pyramide de cristal, tous vos systèmes de lancement sont maintenant reliés à ce petit bonhomme. Dites-lui simplement ce qu'il doit faire et faites-lui confiance pour surveiller tout le reste.

Elle s'interrompit, vérifiant qu'elle n'avait rien oublié, puis claqua des doigts en se souvenant d'un dernier détail.

— Ah, oui... ne vous vexez pas s'il se montre un peu impertinent avec vous. Les intelligences artificielles semblent toujours avoir un petit côté insolent.

Pendant que Shannon s'efforçait de ramasser métaphoriquement sa mâchoire tombée jusqu'au sol, Roberta poursuivit en lui exposant le reste de son plan.

— Vous avez compris ? demanda-t-elle une fois son explication terminée.

— Je crois, répondit Shannon d'un ton incertain.

Elle n'avait encore jamais aidé au vol d'un vaisseau spatial.

Son regard encore abasourdi s'attarda sur la combinaison orange de la NASA portée par Roberta. Une plaque nominative rectangulaire en plastique identifiait, de façon totalement surréaliste, la femme blonde comme étant SALLY RIDE.

— C'est un vrai ? demanda distraitement Shannon.

Après tout, cela n'avait plus beaucoup d'importance...

— Non, admit Roberta. Il me reste d'Halloween, il y a plusieurs années.

Elle tira sur le tissu orange isolant au niveau de ses hanches.

— Dieu merci, je rentre encore dedans.

* * * * *

Seule avec la sentinelle endormie, Shannon observa avec tension, depuis la galerie de lancement, une minuscule silhouette orange grimper jusqu'à la capsule située au sommet du DY-100. Quelques minutes plus tard, l'interphone grésilla.

— Très bien, je suis bien attachée, annonça la voix de Roberta dans le haut-parleur. Mettons ce spectacle en route.

Shannon déglutit.

— D'accord, dit-elle dans le microphone du superviseur de lancement.

Trop nerveuse pour s'asseoir, elle faisait les cent pas devant le poste de contrôle.

— Le vaisseau a été conçu pour pouvoir décoller avec tout son équipage, pilote compris, placé en animation suspendue, donc tout est entièrement automatisé. En théorie, vous n'aurez absolument rien à faire. Profitez simplement du voyage.

Elle ne savait pas très bien si elle donnait ces explications pour Roberta ou pour elle-même.

Sans doute plutôt pour elle-même, admit-elle.

Se sentant légèrement ridicule, elle s'adressa à la petite pyramide verte.

— Lancez les procédures de pré-lancement.

— Reçu, répondit aussitôt la pyramide.

Shannon entendit le vrombissement des équipements spécialisés qui réagissaient à son ordre.

Peut-être que nous allons vraiment réussir, pensa-t-elle en croisant les doigts.

Heureusement, les propulseurs utilisaient une technologie de fusion nucléaire, si bien qu'il n'était pas nécessaire de procéder à un long ravitaillement ; ils étaient déjà remplis d'une quantité suffisante de deutérium non volatil.

En contrebas, de l'autre côté de la vitre inviolable, les bras métalliques se rétractèrent du DY-100, qui demeurait parfaitement vertical grâce au poids stabilisateur des fusées d'appoint.

— Début de la séquence d'allumage, annonça la pyramide. Décollage dans une minute.

Shannon n'en revenait pas de la vitesse à laquelle se déroulait ce compte à rebours optimisé ; cette minuscule pyramide clignotante était bien trop efficace au goût de ses nerfs. Elle ne pouvait s'empêcher de se rappeler qu'il s'agissait tout de même du tout premier lancement d'un vaisseau spatial expérimental encore jamais essayé — supervisé par un petit morceau de cristal parlant !

Les visages de Gus Grissom, Christa McAuliffe et des autres martyrs tragiques du programme spatial traversèrent son esprit. Elle ne voulait pas que Roberta rejoigne ce prestigieux panthéon.

— Attention, Centre de contrôle des lancements !

Une voix furieuse retentit dans le système de sonorisation.

— Cessez immédiatement toute opération non autorisée. C'est un ordre !

Shannon gémit, surprise mais pas vraiment étonnée par cet avertissement.

Il n'y avait probablement aucun moyen d'approcher autant d'un décollage sans que quelqu'un remarque ce qui se passait à S-4.

Elle soupçonnait fortement que les intonations tonitruantes de cet ordre d'interrompre les opérations sonnaient également le glas de ses ambitions à la NASA.

Impossible de faire marche arrière maintenant, pensa-t-elle.

— Attention ! Ici le Haut Commandement de Dreamland.

Shannon imagina le visage apoplectique du général Wright, rouge de colère.

— Vous êtes en train de commettre un acte de haute trahison. Cessez immédiatement !

— Coupez le son, ordonna-t-elle à la pyramide.

La voix furieuse s'interrompit aussitôt.

Quelqu'un frappait violemment à la porte de la salle de contrôle, que Roberta avait eu la présence d'esprit de souder avant de descendre vers l'aire de lancement.

— Ouvrez ! cria Muck, tandis que des crosses de fusil s'abattaient contre la porte d'acier renforcé.

Shannon garda les yeux rivés sur le vaisseau qui s'éveillait en contrebas. Des panaches de vapeur incandescente s'échappaient de l'arrière des propulseurs. Elle supposa que la menace d'une incinération imminente tiendrait les forces de sécurité de la base à l'écart du hangar jusqu'à ce que le décollage soit interrompu... d'une manière ou d'une autre.

— Ouvrez les portes du hangar, ordonna-t-elle.

— C'est déjà en cours, répondit la pyramide avec ce petit air insolent dont Roberta l'avait prévenue.

Très haut au-dessus d'elles, les portes camouflées glissèrent pour s'ouvrir, offrant à Shannon un aperçu du ciel étoilé du Nevada.

Les procédures automatiques de lancement conduiraient le DY-100 au-delà de l'atmosphère terrestre avant que Roberta n'ait à fournir d'autres instructions ; Shannon se demanda où cette mystérieuse intermédiaire comptait emmener le vaisseau ensuite.

Mars ?

Moscou ?

Le monde natal des Ferengis ?

— Trente secondes avant le décollage.

Sans prévenir, le stylo dans sa poche recommença à vibrer.

À ce stade, Shannon n'était plus vraiment surprise. Elle sortit simplement le stylo, que Roberta lui avait offert des années auparavant, et le porta près de son visage.

— Oui ?

— Je me suis dit que j'utiliserais notre ligne privée, expliqua Roberta par l'intermédiaire du stylo, au cas où quelqu'un écouterait. Je voulais simplement vous dire combien j'apprécie la confiance que vous m'avez accordée, pas seulement ce soir, mais aussi durant toutes ces dernières années. Si jamais vous avez envie de faire ce genre de travail à plein temps, donnez-moi un coup de fil.

Il va peut-être me falloir une nouvelle carrière après ça, pensa Shannon avec réalisme.

— Merci, mais laissez-moi y réfléchir.

C'était une proposition intéressante, mais, au fond d'elle-même, elle doutait vraiment d'avoir envie de vivre autant de suspense et de tension au quotidien.

— Bon voyage, souhaita-t-elle à Roberta. Passez le bonjour à l'espace de ma part.

— Je n'y manquerai pas, promit l'autre femme.

— Dix secondes avant le décollage, annonça la pyramide. Dix, neuf, huit, sept...

Shannon compta avec elle, comme si elle se trouvait à Times Square le soir du Nouvel An.

— ... six, cinq, quatre, trois, deux, un... Allumage !

Malgré les affirmations de Walter, elle entendait encore le rugissement des moteurs à travers l'épaisse paroi d'aluminium transparent.

Sous ses yeux émerveillés, le DY-100 quitta sa plateforme de lancement, s'élevant dans le ciel nocturne au sommet d'un geyser inversé de flammes et de fumée.

D'une manière ou d'une autre, comprit-elle en suivant des yeux l'ascension de la fusée jusqu'à ce qu'elle disparaisse de sa vue, une nouvelle ère de l'exploration spatiale venait de commencer.

Elle aurait seulement aimé savoir qui tenait réellement les commandes.

Les coups frappés contre la porte cessèrent pendant une ou deux secondes, les soldats les plus déterminés s'interrompant eux aussi pour contempler avec fascination le lancement.

Puis le martèlement reprit de plus belle et Shannon vit les lourdes charnières en fonte commencer à céder.

Il ne lui restait plus qu'une seule chose à faire.

Cette partie ne l'enchantait guère, mais elle savait qu'elle était nécessaire.

— Lancez le protocole de sortie, ordonna-t-elle à la pyramide, se préparant au rayon tranquillisant que Roberta lui avait juré sans danger permanent.

La pyramide, elle, n'aurait pas cette chance ; elle était programmée pour s'autodétruire.

— Reçu, répondit docilement le petit appareil en émettant un bip.

Un éclair aveuglant illumina la pièce et, pour la deuxième fois de sa vie, tous ses soucis s'évanouirent.

Au moins pendant une heure ou deux.

CHAPITRE VINGT-CINQ

LE PALAIS DU GRAND KHAN
CHANDIGARH, INDE
10 JANVIER 1996

KHAN REGARDAIT SON MONDE S'EFFONDRER sur une douzaine d'écrans vidéo.

Le multitâche ne représentait aucun défi pour un esprit tel que le sien ; accepter les terribles vérités que lui transmettaient les moniteurs était presque trop douloureux à supporter.

Des émeutes faisaient rage dans les rues de Chandigarh tandis que ses troupes affrontaient des hordes de manifestants furieux, provoquées par la plus récente vague d'arrestations et d'assassinats. Des accusations diffamatoires de corruption et de malversations économiques, concernant le détournement pourtant justifié de fonds publics vers certains projets militaires contestés, notamment la base désormais réduite en cendres de Muroroa, avec ses coûteux missiles du marché noir et ses installations d'armes biologiques, avaient contraint Khan à faire emprisonner toute la rédaction d'un populaire journal d'opposition et à ordonner les exécutions clandestines de tous les lanceurs d'alerte présumés de son administration. Hélas, de telles mesures draconiennes n'avaient fait qu'attiser davantage le mécontentement du peuple, qui tenait injustement Khan pour responsable des misérables insuffisances de leurs sordides petites existences.

Des sauvages ! Des fauteurs de troubles ! Khan maudit cette populace changeante et ingrate qui se révoltait contre son autorité. Ils auraient dû se réjouir d'être enfin gouvernés par un dirigeant véritablement supérieur, plutôt que par l'un des leurs, aussi faible qu'eux. Et voilà comment ils me récompensent pour mes nobles efforts visant à apporter la paix et l'ordre à un monde malheureux ! Bande d'imbéciles obtus !

« Maudite sois-tu, Chen Tiejun, » murmura-t-il avec amertume. Sans Chen et ses amazones maudites, ses bactéries dévoreuses de chair auraient déjà débarrassé le monde des masses puériles qui assiégeaient à présent sa propre porte. Au lieu de cela, il se retrouvait prisonnier d'une misérable planète surpeuplée d'êtres inférieurs et déraisonnables. Peut-être, songea-t-il, était-il temps d'abréger les souffrances de la Terre ?

Khan s'affaissa contre le rembourrage de velours de son siège, envahi par une mélancolie aux proportions héroïques. Un simple uniforme cramoisi, dépourvu de

médailles et de décorations, convenait à son humeur, tandis que le pistolet automatique P226 porté à sa hanche lui apportait plus de réconfort et d'assurance que n'importe quel nombre de couronnes, de sceptres ou de courtisans serviles. Les cheveux libres, sans turban, sa sombre chevelure retombait derrière lui comme une crinière de lion, mais ce lion se sentait davantage traqué que chasseur en cet instant.

Son centre de commandement principal, situé dans les profondeurs de son palais, s'était considérablement agrandi à mesure que les préoccupations de sécurité l'avaient forcé à se réfugier toujours plus loin sous terre, tel un morne souverain plutonien condamné à régner éternellement sur le monde souterrain. Désormais, tout un mur d'écrans vidéo, surveillant sa forteresse, ses territoires et le monde, pas forcément dans cet ordre, partageait la chambre souterraine avec sa dernière et plus grande arme : les commandes de ciblage de Morning Star.

« Votre Excellence ! Regardez ! » Joaquin, toujours fidèle, contrairement à quatre-vingt-dix-neuf pour cent de cette misérable race humaine, désigna une série de moniteurs surveillant les somptueux jardins et les toits ouvragés du palais. Khan observa, le visage impassible, des commandos des forces spéciales, vêtus de tenues de nuit entièrement noires, parachutés dans la forteresse, échangeant aussitôt des tirs avec ce qu'il restait, après des semaines de démissions et de désertions, des gardes du palais de Khan. Des Spetsnaz russes, estima Khan, ou peut-être le Mossad.

Les guerriers Exon, dans leurs fiers uniformes cramoisis et leurs écharpes argentées, se battaient aussi bien que Khan pouvait l'espérer, mais les implacables forces d'opérations spéciales avaient rapidement pénétré jusque dans le palais lui-même, donnant lieu à des combats au corps à corps et à de violents échanges de tirs parmi les antiques tapisseries et les murs incrustés de marbre de son opulente résidence. Il ne doutait pas un instant de l'objectif ultime des commandos étrangers. En vérité, il s'attendait à une telle attaque surprise depuis la destruction thermonucléaire de son initiative de guerre bactériologique. Apparemment, les gouvernements soi-disant « légitimes » du monde jugeaient désormais plus dangereux de le laisser tranquille que de l'affronter. D'où cette incursion clandestine de cette nuit : une mission de recherche et de destruction visant Khan lui-même.

Les sirènes d'alerte, réagissant avec retard à ce raid d'une rapidité fulgurante, hurlèrent hystériquement. D'énormes portes blindées en titane se refermèrent brutalement, isolant les niveaux inférieurs de l'attaque qui faisait rage au-dessus, du moins pour un temps. « Votre Excellence ! » s'écria Joaquin avec effroi. « Vous êtes en danger ! Nous devons fuir ! »

Khan balaya d'un geste de la main les supplications passionnées de son garde du corps.

« Pour aller où ? » demanda-t-il avec fatalisme. « Ma forteresse violée ? Mon île détruite ? » Il secoua la tête avec une résignation accablée. « J'ai été un prince, exerçant son pouvoir sur des millions d'êtres. Je ne me réduirai pas à me cacher dans quelque trou infect et misérable tandis que mes ennemis mettront ma tête à prix. »

Vous pouvez me dépouiller de mes gloires et de mon rang, songea-t-il avec noirceur, trouvant un sombre réconfort dans les vers tragiques du Barde. Mais non de mes douleurs ; de celles-là, je demeure le roi.

« Seigneur Khan ! » Suzette Ling entra précipitamment dans le centre de commandement depuis la salle de radar et de suivi située à l'extérieur. Elle serrait dans sa main un rapport froissé. « Nous avons reçu confirmation que des B-52 américains arrivent depuis le Pakistan. Nous pensons qu'ils ont l'intention de bombarder la forteresse ! »

Khan éclata de rire ; l'accumulation même des catastrophes lui procurait une sorte d'amusement morbide.

« Des bombes et des commandos à la fois ? » demanda-t-il d'un ton rhétorique, se sentant presque flatté par l'ampleur des moyens déployés contre lui. S'agit-il d'un effort international coordonné, se demanda-t-il, ou l'ours russe ignore-t-il ce que prépare l'aigle américain ?

Cela importait peu. Même s'il parvenait à repousser ces deux assauts et à réprimer les sanglantes émeutes dans les rues, cela ne mettrait pas fin aux attaques meurtrières dirigées contre son royaume et sa personne. Les dirigeants du monde connaissaient désormais son ambition de purger la planète de ses milliards superflus ; ils ne s'arrêteraient pas avant qu'il soit mort ou capturé, son pouvoir définitivement brisé.

Le rêve est terminé, réalisa-t-il. Il ne reste plus que les représailles.

« Ma sentence est la guerre ouverte, » murmura-t-il avec colère, abandonnant Shakespeare au profit de la poésie plus satanique de Milton, « qui, si elle n'apporte pas la victoire, apportera du moins la vengeance. »

Le monde paierait très cher pour avoir fait échouer son destin.

Ament entra dans le centre de commandement, sa démarche légère comme toujours. Ses yeux ambrés embrassèrent rapidement les multiples conflits affichés sur la mosaïque vacillante des écrans vidéo.

« Seigneur Khan, » lui dit-elle avec fermeté. « Peut-être n'est-il pas trop tard pour négocier une résolution pacifique de cette crise. Vous pouvez encore contacter le président américain et le convaincre de rappeler ses bombardiers. » Fidèle à la gravité de l'instant, elle portait un simple sari indigo qui tombait jusqu'à ses chevilles. Sa longue chevelure noire, tout aussi dépourvue d'ornements, retombait droit dans son dos. « Pour le bien de vos soldats et de vos sujets, sinon pour le vôtre, ne laissez pas votre règne exalté s'achever dans le feu et le sang. »

Khan se leva avec majesté de son siège devant les moniteurs, les yeux rétrécis par le mépris tandis qu'il faisait face à la conseillère égyptienne éprise de paix.

« J'aurais dû me douter que vous proposeriez cela, » dit-il froidement. Comment osait-elle lui recommander de s'humilier devant ses ennemis ? Après toutes ces années, ne le connaissait-elle donc pas du tout ? Son regard sévère parcourut les visages qui l'entouraient. Joaquin, fidèle ; Ling, inquiète ; Ament, impénétrable ; tous attendaient de lui une délivrance et une fin heureuse qu'il n'était pas en son pouvoir d'offrir.

« Sortez ! Sortez, vous tous ! » La colère et la frustration accumulées pendant des années éclatèrent en lui et il les chassa d'un ample geste du bras. « Je veux rester seul avec mes pensées. »

Ling battit rapidement en retraite devant sa fureur, mais les membres les plus éminents de sa cour ne se laissèrent pas congédier si facilement.

« Mais, Votre Excellence... ! » protesta Joaquin. Son expression bouleversée trahissait son désespoir à l'idée de laisser Khan sans protection en un pareil moment.

Une telle loyauté toucha Khan, malgré la rage qui l'habitait.

« Attendez simplement dehors, » ordonna-t-il au garde du corps inquiet, adoucissant un instant le ton de sa voix. « Je serai en sécurité avec vous devant la porte. »

Partiellement rassuré, Joaquin quitta enfin la pièce. Ament, en revanche, ne montra aucun signe de vouloir partir.

« Ne m'avez-vous pas entendu ? » lui demanda-t-il brusquement. « Je désire la solitude. »

« Dans quel but, mon seigneur ? » Son regard passa avec lucidité de Khan au poste de commande de Morning Star, situé à quelques pas seulement. « Pardonnez ma franchise, Seigneur Khan, mais je ne crois pas sage de vous laisser seul en ce lieu, pas dans l'état d'esprit qui est le vôtre en ce moment. »

Vous croyez me connaître, n'est-ce pas ? Khan esquissa un sourire cruel. Il serait peut-être amusant de lui montrer à quel point elle comprenait mal les rouages machiavéliques de son esprit.

« Très bien, » dit-il sèchement. « C'était peut-être une erreur de ma part de vous épargner les plus dures nécessités du pouvoir. » Il s'avança avec assurance jusqu'à l'ordinateur qui contrôlait Morning Star. L'écran lumineux suivait la progression régulière du satellite tueur au-dessus de la carte rectangulaire du monde. « Regardez et apprenez, madame. »

Les mains croisées derrière le dos, il s'adressa d'une voix nette à la machine.

« Morning Star, commence la séquence de ciblage. Autorisation de commande : Hammourabi-1792. »

Le logiciel perfectionné de reconnaissance vocale constituait une autre amélioration récente des capacités du centre de commandement. Par mesure de sécurité, l'ordinateur avait été programmé pour ne répondre qu'à certains mots de passe, connus exclusivement de Khan, et uniquement si ces codes étaient prononcés de sa propre voix.

« Autorisation de commande approuvée, » répondit la machine en pendjabi. Les lecteurs de disques se mirent à ronronner avec docilité. « Veuillez sélectionner une cible. »

Ament paraissait plus alarmée qu'il ne l'avait jamais vue.

« Mon seigneur ! » s'écria-t-elle en se précipitant vers les commandes du satellite. « Je vous en prie, au nom de la raison, ne faites pas cela. »

Khan ignora sa supplication, comme il ignorait déjà depuis quelque temps ses conseils.

« Ciblage global, » ordonna-t-il. « Scénario Gomorrhe. »

Comme son nom l'indiquait, il s'agissait de l'option la plus apocalyptique de Morning Star, condamnant à la destruction totale toute la couche d'ozone terrestre. Sur la carte illuminée, une teinte rouge sang se répandit sur les continents comme sur les océans, condamnant la planète entière aux ravages incontrôlés du satellite meurtrier.

« Cible sélectionnée, » confirma impassiblement l'ordinateur. « Mise en position en cours. »

Sur l'affichage mondial, Morning Star, désormais représenté par un point jaune clignotant, modifia son orbite afin de converger vers le pôle Nord, où le champ magnétique terrestre était le plus puissant. C'est de là qu'il pourrait commencer à détruire la première ligne de défense de la planète contre les rayons ultraviolets.

« Armement du satellite, » annonça l'ordinateur. « Dix minutes avant la position Gomorrhe. »

« Non ! » Ce compte à rebours était manifestement bien trop court au goût d'Ament. Se glissant entre Khan et les commandes du satellite, elle lança d'une voix ferme à l'ordinateur :

« Morning Star, interromps la séquence de ciblage. Priorité de commande : Bubastis. »

Elle se retourna vers Khan par-dessus son épaule.

« Toutes mes excuses, Seigneur Khan, » dit-elle d'une voix empreinte d'une sincère tristesse, « mais je ne peux pas permettre cela. »

« Priorité de commande rejetée, » déclara froidement l'ordinateur. « Neuf minutes avant Gomorrhe. »

L'expression de stupeur et de consternation qui apparut sur son beau visage procura à Khan encore plus de satisfaction qu'il ne l'avait espéré.

« Quoi ? » s'exclama-t-elle, son regard bouleversé passant de l'ordinateur récalcitrant à Khan lui-même. « Je ne comprends pas... »

« Vraiment, madame ? » se moqua Khan en la réprimandant sur un ton des plus condescendants. « Pensiez-vous réellement que je ne découvrirais jamais votre présomptueuse installation d'une commande de priorité d'urgence dans la programmation de Morning Star, implantée, si je ne m'abuse, lorsque j'étais perdu en mer dans l'Adriatique et temporairement coupé de Chandigarh ? »

La saisissant par les épaules à deux mains, il l'écarta sans effort des commandes du satellite.

« Je suis tombé sur votre perfidie peu après mon retour d'Europe et j'ai modifié les codes de commande, m'accordant le contrôle exclusif de Morning Star. »

Sans le moindre repentir, Ament tenta une nouvelle fois d'empêcher l'apocalypse imminente.

« Autorisation de commande Hammourabi-1792, » lança-t-elle en répétant mot pour mot la phrase de code prononcée par Khan quelques instants plus tôt. « Interromps la séquence de ciblage. »

L'ordinateur ne se laissa pas impressionner.

« Commande d'interruption rejetée. Huit minutes avant Gomorrhe. »

Khan secoua la tête avec dédain.

« Inutile, madame. Une fois le scénario Gomorrhe lancé, il ne peut être interrompu que par une seconde phrase de code, dont je suis le seul à avoir connaissance. »

« Je vous en prie, Khan, » implora Ament, abandonnant tout titre honorifique, « pourquoi ne pas accepter votre défaite avec dignité ? Ne faites pas souffrir le monde entier pour vos ambitions brisées. »

Khan lui répondit en citant Milton, crachant avec une passion haineuse les paroles immortelles de Lucifer

* * * * *

« Et quand bien même le champ de bataille serait perdu ?

Tout n'est pas perdu ; demeurent la volonté indomptable,

Le désir de vengeance, la haine immortelle,

Et le courage de ne jamais se soumettre ni céder. »

Interrompant son soliloque, il lança à Ament un regard empreint d'une ironie sardonique.

« Résignez-vous à la réalité, ô dame de si peu de foi... et de fidélité. Dans quelques minutes, Morning Star annoncera le commencement de la fin pour la race humaine corrompue et vénale, et rien de ce que vous pourrez dire ne me détournera de cette voie. »

« Alors peut-être écouterez-vous ce que j'ai à dire », intervint une nouvelle voix.

Khan détourna les yeux d'Ament avec surprise, juste à temps pour entendre un familier bourdonnement électronique provenant de l'extérieur de la salle de contrôle, où Joaquin montait la garde. Un instant plus tard, un vieil homme mince, vêtu d'un costume sombre, entra d'un pas tranquille dans la chambre d'apparence futuriste. Des étincelles jaillissaient entre les deux antennes de son servo, tandis que des volutes vaporeuses de plasma bleu tourbillonnaient autour de ses chevilles, dérivant depuis la salle des radars et du suivi située au-delà.

« Bonjour, Khan, dit Gary Seven. Nous devons parler. »

Par réflexe, Khan porta la main à son P226, dégainant le pistolet suisse avec une rapidité surnaturelle.

« Restez où vous êtes, prévint-il d'un ton menaçant. En théorie, il ne devrait plus y avoir quoi que ce soit que l'Américain fouineur puisse faire pour faire échouer Gomorrhe, mais Khan n'était pas homme à prendre des risques lorsqu'il s'agissait de Seven. Ne faites pas un pas de plus. »

Acquiesçant d'un signe de tête, le vieil homme désactiva son servo et posa l'instrument argenté sur un plan de travail voisin, près de l'embrasure de la porte ouverte.

« Je ne suis pas venu pour me battre, expliqua-t-il d'une voix calme et posée. Comme je l'ai dit, je veux simplement vous parler. Une dernière fois. »

Sentant la sincérité des paroles de Seven, Khan se sentit moins menacé par son apparition soudaine. Après tout, il conservait l'avantage tant qu'il demeurait le seul maître de Morning Star ; même si Khan était mis hors d'état d'agir, Seven ne pourrait pas interrompre la directive apocalyptique du satellite sans la phrase de code nécessaire. Comme Ament, réalisa Khan, Seven ne pouvait guère faire davantage qu'un ultime appel, voué à l'échec, à la conscience d'un surhomme aveuglé par la vengeance. Un exercice futile, selon lui ; il y avait bien des années que les paroles de Seven n'avaient plus eu la moindre influence sur lui.

Laisse-le parler jusqu'à ce que la sénilité le gagne, pensa Khan avec mépris. Cela ne lui servira à rien.

Sans baisser son arme, il se détendit suffisamment pour observer son visiteur inattendu. Depuis que cette Lincoln exécutait par procuration les desseins manipulateurs de Seven, il s'était écoulé bien longtemps depuis que Khan avait revu en personne celui qui avait autrefois été son mentor.

Les cheveux courts et soigneusement taillés de Seven étaient désormais entièrement argentés, tandis que les traits de son visage buriné s'étaient creusés et durcis avec l'âge. Son intelligence et sa vitalité, en revanche, semblaient n'avoir nullement été altérées par le passage du temps. Khan retrouvait dans les yeux gris et froids de l'Américain la même ruse et la même détermination, tandis que sa posture droite trahissait à peine la moindre faiblesse physique.

Pendant une seconde, Khan eut l'impression qu'il manquait quelque chose à l'apparence de l'homme sans parvenir à identifier quoi. Puis il comprit soudain ce que son esprit cherchait inconsciemment.

L'omniprésent félin noir, se rappela-t-il en constatant l'absence frappante de l'animal. Sans doute le familier à quatre pattes de Seven avait-il depuis longtemps rejoint son éternel repos...

« Les années vous ont été favorables, reconnut généreusement Khan, son P226 toujours pointé droit sur la poitrine de l'autre homme. »

Il inclina légèrement la tête en guise de salut, sans quitter un seul instant des yeux l'énigmatique maître espion.

« À vous également, Khan, répondit Seven. »

Son regard parcourut gravement les appareils bourdonnants et clignotants qui remplissaient la salle de contrôle, avant de s'arrêter sur la grande carte du monde fixée au mur, désormais teintée d'un rouge sang par les processeurs de ciblage de Morning Star.

« Même si je regrette que nos retrouvailles aient lieu dans des circonstances aussi funestes. »

« Huit minutes avant Gomorrhe », annonça l'ordinateur, indifférent à la confrontation tendue qui se déroulait dans la salle de contrôle.

Khan éprouva une satisfaction en voyant une fugace lueur d'appréhension traverser le visage osseux de Seven à cette annonce automatique.

Quel effet cela vous fait-il, songea-t-il avec cruauté, de voir tout ce pour quoi vous avez travaillé partir en ruines ?

« J'avoue être curieux de savoir comment vous avez réussi cette arrivée si opportune, admit Khan en jetant un bref regard vers les pieds de Seven. »

À cet instant, les derniers filaments du brouillard ectoplasmique bleu s'étaient entièrement dissipés dans l'atmosphère climatisée de ce niveau souterrain.

Il pencha la tête avec curiosité.

« Mon champ de force ? »

À sa surprise, ce fut Ament qui fournit l'explication.

« J'ai abaissé les boucliers, Khan, dit-elle simplement. »

Blessé par sa trahison, il se retourna pour la réprimander... mais l'élégante Égyptienne avait disparu.

À sa place se tenait un élégant chat noir aux yeux d'ambre étincelants.

Son pelage d'ébène, lustré et impeccablement entretenu, brillait sous les lumières. L'impossible félin miaula une fois avant de bondir dans les bras de Seven.

« Bonjour, ma belle, dit-il affectueusement. Tu m'as manqué, toi aussi. »

Les yeux écarquillés et la bouche entrouverte, Khan fixa le chat avec une stupéfaction absolue.

Un ancien souvenir, longtemps enfoui, remonta à sa conscience : celui de cette dernière nuit à Chrysalis, plus de vingt ans auparavant, lorsqu'un Khan beaucoup plus jeune, âgé de seulement quatre ans, avait vu ce même chat noir se transformer en une femme d'une beauté exotique.

J'avais cru que ce n'était qu'un rêve, s'émerveilla-t-il, une fantaisie d'enfant née du traumatisme et de la confusion de cette évacuation fatidique.

« Est-ce possible ? » murmura-t-il.

Une créature aussi fantastique avait-elle réellement travaillé à ses côtés, sous son nez, pendant toutes ces années ?

« Allons, Khan, quelle honte, le réprimanda Seven en caressant la tête du chat ronronnant blotti dans ses bras. Le nom Ament signifie "déesse cachée" et n'est qu'un des nombreux noms attribués à la déesse égyptienne Isis. »

L'homme et le chat savourèrent ensemble cette plaisanterie aux dépens de Khan.

« Elle se cachait à la vue de tous depuis très longtemps. »

Le formidable cerveau de Khan tournait à toute vitesse pour assimiler ces révélations stupéfiantes.

« Mais... je la croyais de mon espèce, un autre enfant de Chrysalis ? »

« C'est précisément ce que vous étiez censé croire, expliqua Seven. Après votre visite surprise à Moscou, il y a plusieurs années, j'ai compris que vous pourriez un jour tenter de retrouver le reste de vos frères et sœurs surhumains dispersés. J'ai donc délibérément ajouté la fausse identité d'Ament à la base de données de Beta 5 concernant le projet Chrysalis, au cas où vous réussiriez un jour à mettre la main sur ces informations, ce que vous avez effectivement fait. »

Sortant quelque chose de sa poche, il offrit au chat une friandise.

« Lorsque vous avez "recruté" Ament peu après, vous m'avez fourni un précieux informateur au cœur même de votre entourage. »

« Je vois », dit Khan d'une voix venimeuse.

À mesure qu'il se remettait du choc mental provoqué par la miraculeuse transformation d'Ament, d'autres mystères trouvaient enfin leur explication. Il comprit soudain qui avait aidé Roberta Lincoln à s'échapper de l'île Chrysalis quatre ans plus tôt, qui avait averti Seven de son projet d'attaquer Dubrovnik par sous-marin, et même comment Chen Tiejun avait appris l'existence de sa précieuse réserve de bactéries mangeuses de chair.

Oui, pensa-t-il avec un ressentiment grandissant, bien des choses prennent désormais tout leur sens.

« Ô cœur de tigre caché sous une peau de femme ! » siffla-t-il en lançant un regard meurtrier au félin traître.

« Mais pourquoi abattre cette carte si tard dans la partie ? demanda-t-il à Seven. Pourquoi avoir attendu jusqu'à maintenant pour que votre cheval de Troie... »

Isis poussa un miaulement indigné à cette allusion équine.

« ...fasse tomber les murailles de ma forteresse ? »

Seven garda le chat contre lui avec un geste protecteur, de peur que Khan ne succombe à l'envie, parfaitement compréhensible, de tordre le cou de cette créature perfide.

« En matière d'espionnage, expliqua-t-il, il est souvent nécessaire de sacrifier des avantages temporaires afin de préserver un atout à long terme. "Ament" était mon as dans la manche, gardé en réserve tout ce temps afin de me fournir des renseignements constants sur vos activités. J'espérais également, ajouta-t-il avec une pointe d'amertume, qu'elle pourrait orienter votre intelligence incontestable vers des objectifs plus constructifs. »

Il contempla Morning Star, qui poursuivait son clignotement en direction du cercle polaire arctique, avec une résignation empreinte de déception.

« Mais à présent, poursuivit Seven, alors que le destin de milliards d'êtres humains est en jeu, le moment est clairement venu d'utiliser toutes les ressources dont nous disposons afin de vous empêcher de commettre l'une des erreurs les plus catastrophiques de toute l'histoire de l'humanité. »

Khan trouva le ton moralisateur de Seven insupportable.

« Veuillez m'excuser de ne pas être à la hauteur de vos nobles exigences, lança-t-il avec sarcasme, mais je crains que vos inestimables paroles de sagesse n'arrivent avec un léger retard. »

De sa main libre, il invita Seven à porter son attention sur la carte désormais écarlate, dont la coloration souillée témoignait du sort funeste qui attendait l'humanité tout entière.

« J'aurai ma vengeance, quoi que vous puissiez dire ou faire. »

« Cinq minutes avant Gomorrhe », annonça l'ordinateur, semblant confirmer la vision sanguinaire de Khan.

Le phytoplancton périra en premier, songea-t-il, anéantissant à sa base toute la chaîne alimentaire marine. Puis viendront les mauvaises récoltes et les cancers, jusqu'au moment où les rayons ultraviolets, désormais incontrôlés, commenceront à détruire les protéines et l'ADN au niveau moléculaire...

Seven persista malgré le refus de Khan.

« Et si je pouvais vous offrir une meilleure alternative ? demanda-t-il avec insistance, trop absorbé par sa tentative de convaincre Khan pour continuer à caresser son extraordinaire chatte. Un destin plus séduisant ? »

« Lequel ? » demanda Khan avec scepticisme.

Seven désigna le mur d'écrans vidéo où continuaient de défiler des scènes de chaos et de violence. Des commandos Spetsnaz, armés de fusils d'assaut AK-47 russes, combattaient les quelques dizaines de guerriers Exons qui résistaient encore farouchement, tandis qu'au-delà des murailles de grès de la forteresse, des émeutiers affrontaient la police personnelle de Khan.

Khan vit son ancien drapeau, orné d'une lune d'argent et d'un soleil d'or, être déchiré puis incendié par une foule en colère.

« Avec votre permission ? » demanda Seven, s'abstenant avec tact de tout commentaire sur le pandémonium retransmis à l'écran.

« Je vous en prie, répondit Khan, même si une pointe de menace dans sa voix contredisait la courtoisie de ses paroles. Mais ne tentez rien d'ingénieux... ni d'héroïque. »

« Espérons que cela ne sera pas nécessaire », répondit Seven.

Avec une prudence délibérément exagérée, il reprit son servo sur le plan de travail et le dirigea vers la pile d'écrans. Le mince appareil émit un bref bourdonnement, et les multiples scènes de chaos et de conflit furent remplacées par une image unique, reproduite sur chacun des nombreux moniteurs : un vaisseau spatial cylindrique dérivant en orbite quelque part au-dessus de la Terre.

Le bâtiment, qui ressemblait quelque peu à un sous-marin, avec son kiosque évoquant une nageoire dorsale, était totalement inconnu de Khan, qui ignorait qu'un tel appareil fût en construction.

« Le DY-100, présenta Seven. Jusqu'à récemment, il s'agissait d'un projet ultra-secret des États-Unis d'Amérique. Désormais, il peut devenir le vôtre... à certaines conditions. »

Il observa Khan pour s'assurer qu'il avait toute son attention.

« Connaissez-vous le principe d'un vaisseau à sommeil artificiel ? »

Khan acquiesça sans quitter l'image fascinante des écrans des yeux.

« J'en connais la théorie, mais voulez-vous dire qu'un tel vaisseau existe réellement ? »

« Vous l'avez sous les yeux », l'assura Seven.

Il reposa une nouvelle fois son servo afin d'apaiser les inquiétudes de Khan.

Malgré cela, Khan soupçonnait une supercherie.

« Comment puis-je savoir que ce vaisseau existe réellement et qu'il ne s'agit pas simplement d'une illusion produite par des effets spéciaux ? »

Il fixa Seven avec une profonde méfiance.

« Vous ne pouvez tout de même pas espérer que je renonce à ma juste vengeance pour quelques minutes d'images tirées d'une quelconque œuvre de science-fiction sans intérêt. »

Seven désigna la station radar et de poursuite située juste à l'extérieur.

« Vous pourrez facilement vérifier la présence du vaisseau au-dessus de nos têtes dès que j'aurai communiqué les coordonnées à vos hommes. Mais, pour les besoins de la discussion, supposez ceci : que se passerait-il si je vous offrais le DY-100 en échange de votre promesse de laisser intacte la couche d'ozone terrestre ? »

« Trois minutes avant Gomorrhe », avertit l'ordinateur, ajoutant une urgence supplémentaire aux négociations de dernière minute.

« Vous avez le choix, Khan, insista Seven. Vous pouvez sombrer dans les flammes en entraînant le monde entier avec vous... ou bien, vous et votre peuple, repartir de zéro quelque part au-delà de ce système solaire. »

Il déposa Isis à ses pieds afin de mieux se consacrer à convaincre le plus jeune homme.

« Imaginez, Khan : le défi de conquérir un monde étranger, de bâtir une nouvelle civilisation là où aucun homme... ni aucun surhomme... n'est encore allé. Vous pourriez devenir un nouveau Christophe Colomb, fonder une nouvelle dynastie à des années-lumière de la Terre. »

Khan ne savait plus quoi penser.

Tout cela paraissait si invraisemblable... et pourtant...

Il observa le vieux conspirateur et son étrange compagne.

Ce que Seven lui proposait était-il vraiment plus improbable qu'un brouillard bleu lumineux capable de plier le temps et l'espace, ou qu'une magnifique femme pouvant se transformer à volonté en chat ?

« Je ne sais pas, admit-il. Votre proposition est séduisante... mais je reste hésitant. »

« Une minute avant Gomorrhe. »

« Choisissez avec sagesse, Khan. »

Seven exposa ses possibilités sans détour.

« Une mort ignominieuse dans un bunker, le massacre inutile de vos plus fidèles partisans et une infamie éternelle comme l'homme qui aura condamné la planète à des générations de souffrances... ou la possibilité de semer votre descendance sur un monde vierge qui vous appartiendra ? »

« Trente secondes avant Gomorrhe. »

Sur la carte, le point jaune clignotant prit la même teinte rouge pestilentielle que le reste du monde.

Après avoir protégé les créatures fragiles de la Terre pendant plus de six cents millions d'années, la couche d'ozone était à quelques instants de disparaître.

Khan pesa ses options.

Que risquait-il réellement de perdre, sinon les plaisirs empoisonnés de la vengeance ?

Il pensa à Joaquin, à Suzette Ling, à Vishwa Patil, à Liam MacPherson et à tous ses autres fidèles compagnons, qui combattraient certainement jusqu'à la mort pour lui.

Peut-être leur devait-il, à eux ainsi qu'au noble rêve de Chrysalis, quelque chose de meilleur qu'un dernier bain de sang.

« Morning Star, interrompez la séquence de ciblage. Mettez fin au scénario Gomorrhe. Autorisation de commande : Caesar-44BC. »

Il s'éloigna des commandes du satellite et glissa dans sa poche le servo que Seven avait abandonné.

Son regard prudent promettait une vengeance immédiate si Seven s'avérait l'avoir trompé.

« Parlez-moi davantage de ce vaisseau », ordonna-t-il.

CHAPITRE VINGT-SIX

PONT D'HIBERNATION ALPHA
VAISSEAU D'HIBERNATION PROTOTYPE DY-100
ORBITE TERRESTRE HAUTE
11 JANVIER 1996

LE VAISSEAU ÉTAIT TOUT CE QUE Seven avait promis : une merveille de technologie et de conception futuristes. En tant qu'ingénieur, Khan avait envie de démonter le vaisseau pour comprendre son fonctionnement. En tant que souverain en exil, il le jugea satisfaisant.

« Excellent », déclara-t-il en regardant autour de lui. Les ponts d'habitation du vaisseau d'hibernation étaient étonnamment spacieux pour un appareil spatial, peut-être par précaution contre la claustrophobie lors de l'embarquement et du débarquement. Les cloisons d'acier bleu, construites dans un alliage durable que Khan ne reconnut pas immédiatement, offraient une solide protection contre le vide sans air de l'espace, afin que les rêves des passagers endormis du vaisseau ne soient pas troublés par la crainte d'un effondrement de la structure ou d'une collision avec une petite météorite. Les niches d'hibernation intégrées étaient disposées par paires, à la manière de lits superposés, ce qui donnait davantage à Khan l'impression d'être Noé que Christophe Colomb, même si cette arche était heureusement dépourvue de bétail braillant ; selon Seven, toutes les abondantes provisions du vaisseau, embarquées en prévision du voyage à venir, étaient commodément inanimées.

« Tout à fait spectaculaire », confirma Liam MacPherson, les yeux brillants d'enthousiasme. L'astrophysicien aux cheveux roux pouvait à peine contenir son excitation devant le DY-100. « Cette technologie a plusieurs générations d'avance sur tous les autres vaisseaux spatiaux actuellement en développement. »

Avec le consentement de Khan, Seven avait transporté à bord du vaisseau en orbite l'élite des partisans de Khan, soit quatre-vingt-trois surhommes et surfemmes, représentant la capacité totale du vaisseau. Limité à seulement sept douzaines de niches, y compris la sienne, Khan avait été contraint de faire des choix difficiles ; en fin de compte, il avait pratiqué une forme brutale de triage, laissant derrière lui les combattants d'Exon les plus grièvement blessés, afin de recommencer avec les plus aptes et les moins atteints de ses fidèles. Le rapport entre les sexes, hélas, était loin d'être idéal, avec cinquante-cinq hommes pour trente et une femmes, promettant une certaine quantité de conflits à l'avenir. Rien que je ne puisse régler le moment venu, décida Khan avec assurance.

« Il reste donc à donner un nom au vaisseau », fit remarquer Roberta Lincoln. Khan n'avait guère été surpris de trouver l'Américaine déjà à bord du DY-100 lorsque Seven et lui s'étaient téléportés à bord pour la première fois. Ironiquement, elle portait la même combinaison de vol imitation NASA que lors de cette nuit d'Halloween de 1984, quand Khan avait rendu visite pour la première fois au bureau new-yorkais de Seven. « Une idée ? » demanda-t-elle à Khan.

Un nom, songea Khan. Il devait être approprié, évoquant à la fois la gravité de son exil de la Terre et ses grandes aspirations pour l'avenir. Le Phoenix ? L'Arche ? Non, c'était trop évident. Le Mayflower ?

Il s'approcha de la station informatique principale, une imposante console à transistors intégrée dans la cloison, non loin du sépulcre vide que Khan s'était réservé. Selon le scanner de navigation, le vaisseau encore sans nom orbitait actuellement autour de la Terre à plus de mille kilomètres au-dessus du continent australien. Un moniteur d'atterrissage lui montrait les contours agrandis de la Gold Coast et de Botany Bay.

Cette dernière, se rappela-t-il, était le site de la première colonie européenne d'Australie : une colonie pénitentiaire britannique, peuplée de condamnés déportés, qui avait finalement conduit à la conquête de tout le continent. Un présage, en quelque sorte ? se demanda Khan, prenant sa décision sur un coup de tête.

« Le S.S. Botany Bay », annonça-t-il à Roberta, qui saisit aussitôt ce nom dans l'ordinateur du vaisseau. Presque immédiatement, les panneaux d'affichage à cristaux liquides affichèrent la nouvelle désignation du DY-100 dans tout le vaisseau ainsi que sur sa coque extérieure. « Un nom approprié, observa Khan, satisfait de son choix, annonçant à la fois l'épreuve et le triomphe. »

« En effet », approuva Seven, tandis qu'il accompagnait MacPherson jusqu'à la niche qui lui était attribuée et le préparait à l'hibernation. L'Américain âgé supervisait activement la répartition des passagers du vaisseau, réservant Khan et, sur l'insistance du garde du corps, Joaquin pour la fin. Le pont d'hibernation, d'abord bondé, se vida progressivement à mesure que ses compagnons prenaient place dans les niches, si bien que la salle finit par ressembler à une catacombe de l'ère spatiale, remplie de cadavres vivants. Des indicateurs lumineux, placés au-dessus de l'angle supérieur gauche de chaque niche, révélaient lesquelles étaient désormais occupées. Les uns après les autres, chaque voyant s'alluma.

Khan se sentit profondément ému par la foi que ces hommes et ces femmes courageux manifestaient envers son commandement, acceptant cette entreprise extravagante sans la moindre plainte ni hésitation. Leur seule loyauté suffisait à le convaincre qu'il avait pris la bonne décision en acceptant l'offre de Seven. Il ne faut pas gaspiller des êtres aussi supérieurs dans une orgie pyrrhique de vengeance, se résolut-il. Je veillerai à ce que leur foi soit récompensée au centuple dans l'empire que je bâtirai.

Après s'être occupé de MacPherson, Gary Seven rejoignit Khan près de la station informatique.

« J'ai programmé le vaisseau pour vous conduire, vous et votre peuple, vers un système solaire inhabité situé à environ cent années-lumière de la Terre. À pleine puissance d'impulsion, juste en dessous de la vitesse de la lumière, le voyage devrait durer un peu plus d'un siècle, tandis que vous resterez tous en état d'animation suspendue. »

Khan ne prit pas la peine de demander à Seven comment il savait que ce système solaire était inhabité ; qu'était un mystère de plus parmi la constellation d'énigmes entourant cet homme plus âgé et insaisissable ainsi que ses secrets ? Il ne put cependant s'empêcher d'être impressionné par la perspective d'un voyage aussi long.

« Plus de cent ans », répéta-t-il avec stupeur, « plus qu'une vie entière, passée dans un sommeil glacé ! »

« Je dois vous avertir, Khan, ajouta Seven, dont l'expression grave s'assombrit encore davantage, que ce voyage n'est pas sans dangers. Le DY-100 — pardon, le Botany Bay — est malgré tout un vaisseau expérimental ; je ne peux donc pas garantir qu'il ne connaîtra aucun dysfonctionnement. De plus, l'espace lui-même est rempli de dangers : astéroïdes, radiations, anomalies spatio-temporelles, et ainsi de suite. Il existe une possibilité très réelle que ce voyage se termine par une catastrophe. »

Khan écarta les avertissements de Seven d'un geste.

« On a dit que vaincre sans risque, c'est triompher sans gloire. » Il haussa les épaules avec désinvolture ; sa route étant désormais tracée, il voyait peu d'intérêt à s'attarder sur les scénarios les plus pessimistes. « Je ne crains pas l'inconnu. Je l'accueille. »

« Une attitude qui pourrait vous être très utile », concéda Seven, sans doute soulagé que Khan accueille ses avertissements avec autant de philosophie. « Quoi qu'il en soit, j'ai également programmé l'ordinateur pour qu'il vous réveille en premier si une urgence quelconque devait survenir. »

« C'est comme il se doit », approuva Khan. Il examina une nouvelle fois le vêtement complexe, confectionné dans une fine résille dorée, que Seven avait fourni à Khan et à ses compagnons d'émigration ; selon Seven, les délicates fibres étaient conçues pour surveiller les fonctions vitales des passagers pendant leur sommeil. L'habit doré épousait étroitement son corps, donnant contre sa peau une sensation froide et métallique.

« À présent, rappela Seven à Khan, il est temps d'accomplir votre part du marché. » Il posa ses doigts sur un clavier relié au terminal de communications. Isis, apparemment satisfaite de demeurer sous sa forme féline après sa longue mission d'infiltration, était roulée en boule au sommet d'un conduit de chaleur longeant une cloison voisine. « Les codes d'autodestruction de Morning Star ? »

Khan acquiesça d'un signe de tête. « C'est un processus en deux étapes, commença-t-il, résolu à respecter son pacte avec Seven. Je dois d'abord désactiver le champ de force qui protège le satellite, puis je pourrai transmettre la directive d'autodestruction. » Il invita Seven à s'écarter du clavier. « Si vous me le permettez ? »

Seven lui céda le terminal. Après avoir contacté Morning Star sur la fréquence appropriée, Khan commença à saisir la commande cryptée destinée à désactiver le champ de force, lequel reposait, ironiquement, sur une technologie qu'il avait dérobée à nul autre que Seven et Roberta. Étranges sont les détours du destin, songea Khan.

« Non, Votre Excellence ! » Horrifié, Joaquin s'écria avant que Khan n'ait pu saisir le dernier code d'autodestruction. « Ne coopérez pas avec ces saboteurs et ces traîtres ! » Serrant les poings, il lança à Seven un regard meurtrier. « Nous devrions prendre le contrôle de ce vaisseau et retourner sur Terre ! »

L'éclat du garde du corps ne surprit pas Khan. Joaquin était d'humeur maussade depuis qu'il s'était remis du rayon tranquillisant de Seven. Le fait que le vieil homme soit parvenu à le surprendre dans les sous-sols du palais l'avait, de façon compréhensible, profondément troublé. Joaquin se montrait également ouvertement méfiant à l'égard de tout ce qui concernait le Botany Bay et le voyage proposé ; contrairement à Khan et au reste des passagers, il n'avait pas encore revêtu sa propre tenue en résille dorée, qui gisait, rejetée et ignorée, dans une niche d'hibernation vide. La féroce tête d'ours ornant la boucle en laiton personnalisée de sa ceinture semblait refléter parfaitement son attitude belliqueuse.

« Retourner ? » répéta Khan, à quelques secondes seulement d'ordonner l'autodestruction de Morning Star. « Vers une planète qui souhaite ardemment nous voir morts et enterrés ? » Cela, il le savait, n'était plus une option ; les informations en provenance de la planète, surveillées depuis le Botany Bay, confirmaient déjà que sa forteresse de Chandigarh avait été réduite en ruines par les bombardiers américains. Le monde me croit-il déjà mort ? se demanda-t-il. Sans aucun doute, les dirigeants du monde prétendront que leurs bombes ont mis fin à mes jours, plutôt que d'admettre que j'ai échappé à leur vengeance.

« Ne vous tourmentez pas, mon vieil ami, dit-il doucement, prenant un instant pour rassurer Joaquin. Faites confiance à ma sagesse en cette circonstance. »

D'une pression sur une touche, il transmit le message codé qui mettait définitivement fin à la menace de Morning Star.

« Ouais, Lenny, ajouta Roberta Lincoln d'un ton moqueur. Va donc te trouver quelques lapins avec qui jouer. » Elle ramassa la tenue dorée abandonnée de Joaquin et lui fourra le paquet de tissu scintillant contre son torse musclé. « Mieux encore, dépêche-toi de t'habiller pour aller faire dodo. »

Imprudemment, l'insolente blonde tourna le dos à Joaquin tandis qu'elle passait sous une arche métallique en direction de Seven. Khan observa avec intérêt, son visage d'acier ne laissant rien paraître, Joaquin sortir le couteau de lancer dentelé dissimulé dans la boucle de ceinture en forme de tête d'ours. Gary Seven, occupé à surveiller la désintégration de Morning Star sur les scanners de la station informatique, ne remarqua pas que Joaquin levait son couteau pour le lancer droit dans le dos de la femme sans méfiance. Khan garda le silence, se souvenant des nombreuses fois où Lincoln s'était révélée une épine particulièrement irritante dans son flanc. Après tout, il pourrait toujours nier plus tard avoir eu connaissance des intentions de Joaquin...

Le garde du corps, fou de rage, arma son bras.

« Roberta ! Attention ! »

Un instant auparavant, un chat noir vigilant était roulé en boule sur un conduit agréablement chauffé. L'instant d'après, une superbe femme aux cheveux noirs se jeta entre Roberta et son assassin.

En grondant, Joaquin lança tout de même son couteau. La lame traversa le pont du vaisseau et vint se ficher entre les seins de la femme-chat. Roberta se retourna et neutralisa Joaquin avec son servo, mais il était déjà trop tard pour Isis/Ament, qui s'effondra sur le sol.

Seven et Roberta se précipitèrent tous deux auprès de leur compagne. Seven, dont les vieux os faisaient preuve d'une rapidité remarquable, s'agenouilla près de la femme blessée, tandis que Roberta examinait son homologue aux cheveux de jais avec l'extrémité de son servo. La femme plus âgée secoua tristement la tête, tandis qu'Ament leva les yeux vers eux deux et ronronna ses derniers mots :

« Alors ? Ce n'était donc pas la curiosité, finalement ? »

Un battement de cœur plus tard, le petit corps immobile d'un chat noir gisait sans vie sur le sol du pont d'hibernation, la poignée de laiton d'un couteau dépassant de sa poitrine de velours.

« Non ! » s'écria Seven, la voix rauque de douleur et de colère. Il arracha la lame meurtrière des restes du chat, puis fracassa le couteau contre le plancher d'acier, brisant la lame ensanglantée dans une impressionnante démonstration de force. « Je suis désolé, ma belle, murmura-t-il. Tu méritais tellement mieux que cela. »

Roberta regarda d'un air pensif la niche d'hibernation vide la plus proche, destinée à Joaquin lui-même. Seven secoua la tête.

« Même si elle pouvait être ramenée à la vie d'une manière ou d'une autre, expliqua-t-il tristement en se relevant lentement, elle se réveillerait blessée, à la merci de ses ennemis, dans une situation et un environnement inconnus. Nous ne lui rendrions aucun service en emprisonnant son esprit dans l'attente d'une résurrection aussi funeste. »

Ses yeux flamboyants se posèrent sur Joaquin, désormais affaissé, plongé dans un état de narcose contre l'une des solides cloisons du vaisseau. Khan était curieux de voir si Seven renoncerait à ses principes tant vantés assez longtemps pour exercer une vengeance sanglante sur le garde du corps inconscient.

« Sa vie vous appartient, bien entendu, proposa Khan, peu désireux de rompre son pacte avec Seven, même pour sauver Joaquin des conséquences de sa téméraire attaque contre Roberta. »

Seven fixa Joaquin pendant un long moment, tandis que Roberta observait la scène avec inquiétude. Puis il fit brusquement volte-face et marcha droit vers Khan, son visage maigre et anguleux plus furieux que Khan ne l'avait jamais vu.

« Soyez maudit, Khan ! » rugit-il, laissant enfin éclater sa rage contenue. « La vie de qui que ce soit n'a-t-elle donc aucune valeur à vos yeux ? »

Khan regarda froidement le cadavre du félin sur le sol.

« N'attendez pas de moi que je pleure quelqu'un qui m'a trahi, déclara-t-il sèchement à Seven. C'est peut-être tout simplement justice. Il y a vingt-deux ans, vous et vos agents avez été responsables de la mort de ma mère ; aujourd'hui, mon serviteur vous a coûté votre familier métamorphe. »

« La mort de votre mère est uniquement de son fait », répliqua Seven. Ses poings étaient fermement serrés le long de son corps, tandis qu'il luttait visiblement pour contenir la haine amère qui bouillonnait dans ses veines. « Mais en ce moment même, une partie de moi regrette de ne pas vous avoir laissé, vous et tous vos frères et sœurs ivres de pouvoir, être exterminés à Chrysalis il y a des années. »

Des paroles en l'air, pensa Khan. Maintenant qu'il était évident que Seven ne pouvait être poussé au meurtre, quelle que fût la provocation, Khan commençait à se lasser de cette confrontation.

« Peu importe, déclara-t-il avec hauteur en tournant le dos à Seven et en s'éloignant. Terminons cette transaction sans plus tarder. »

Si rien d'autre, Seven et Roberta étaient désormais, de façon compréhensible, impatients de quitter le Botany Bay, si bien que les derniers préparatifs furent menés rapidement et avec très peu de discussions. Khan prépara lui-même Joaquin pour l'hibernation et installa seul le garde du corps massif dans sa niche. Une trappe rectangulaire se referma sur l'alvéole, enfermant Joaquin pour de longues décennies à venir. Une fenêtre transparente permettait d'apercevoir le surhomme endormi, allongé sur le dos comme une momie dans son tombeau.

« Dors bien, mon ami, murmura Khan. Lorsque nous nous réveillerons, un nouveau monde nous attendra pour être conquis. »

Puis, sans cérémonie ni appréhension, Khan grimpa sur la tablette métallique qui dépassait du fond de sa propre niche. Il s'allongea sur le dos, sentant sous lui la surface dure et dépourvue de tout rembourrage, seuls ses longs cheveux noirs non attachés offrant un peu de soutien à son crâne.

« Vous pouvez procéder », ordonna-t-il à Gary Seven, sans daigner jeter un regard en direction du vieil Américain.

Des convoyeurs dissimulés rétractèrent la tablette, entraînant Khan dans la cavité qui l'attendait. Le menton haut, il regarda droit devant lui le plafond illuminé de la niche, situé à moins de dix centimètres de son visage.

« Adieu, Khan Noonien Singh, » lui dit Seven depuis l'extérieur de la niche. Sa voix conservait une amertume profonde. « Puissiez-vous faire meilleur usage de cette seconde vie. »

Khan répondit par un ricanement, insensible à la sempiternelle suffisance morale de ce vieil homme au moment de prendre congé. Je ne réponds du jugement de personne, sinon du mien, pensa-t-il.

Le sifflement de vérins hydrauliques dissimulés résonna à ses oreilles tandis que la trappe se refermait, le coupant de Seven comme de sa secrétaire décolorée. Les deux Américains, le savait-il, prévoyaient de se téléporter de nouveau sur Terre une fois certains que ni Khan ni aucun de ses hommes ne seraient en mesure de ramener le Botany Bay vers la planète. Ils repartiraient comme ils étaient venus,

laissant le vaisseau d'hibernation automatisé entreprendre son pèlerinage épique à travers les étoiles.

Pour sa part, Khan ne regrettait nullement d'abandonner le monde qui l'avait rejeté. Même avec Morning Star détruite, il doutait que la planète Terre puisse survivre longtemps sans lui. L'humanité inférieure finirait sûrement par se détruire elle-même, sans qu'il ait besoin de lever la main.

Ma malédiction sur eux tous... !

Des gaz glacials envahirent la niche. Khan inspira profondément, se préparant au sommeil qui l'attendait. Tandis qu'un engourdissement glacial se répandait en lui, ralentissant aussi bien ses pensées que les battements de son cœur magnifique, il se réjouit à l'idée de conquérir, un jour, une planète luxuriante et vierge...

Il n'est pas trop tard, songea-t-il, se remémorant les paroles immortelles de l'Ulysse de Tennyson, pour chercher un monde nouveau...

Lutter, chercher, trouver...

Et ne jamais céder.

CHAPITRE VINGT-SEPT

ZONE 51
NEVADA
ÉTATS-UNIS
20 JANVIER 1996

« TU PEUX ENTRER MAINTENANT, SHANNON. »

Un Jeffrey Carlson au visage sombre la fit entrer dans son bureau, puis referma la porte derrière elle. Se déplaçant lentement, plus encore qu'on ne pouvait s'y attendre d'un homme de son âge, comme s'il n'avait absolument aucune envie de cette entrevue, il s'assit derrière son encombré bureau en acajou, en face de Shannon. Une maquette du DY-100, la seule version du vaisseau encore présente sur la base, reposait sur le bureau, rappelant à tous deux la véritable raison de leur présence. Retirant ses lunettes à double foyer, il se frotta les yeux fatigués avant de reprendre la parole.

« Merci d'être passée, dit-il doucement, ne sachant visiblement pas comment commencer. »

Ce n'était pas comme si elle avait vraiment eu le choix. Depuis deux semaines, depuis le spectaculaire départ du prototype, Shannon était assignée à résidence, confinée dans ses propres quartiers de la Zone 51 tandis qu'une enquête approfondie était menée sur les événements aussi mystérieux que stupéfiants du 5 janvier. Elle avait subi de nombreux interrogatoires, essayant de coopérer autant que possible tout en s'en tenant à la version des faits qu'elle et Roberta avaient inventée, se demandant sans cesse quelles seraient finalement les conséquences pour elle. Je suppose que je vais bientôt le découvrir, pensa-t-elle.

« Ce n'est rien », répondit-elle docilement.

Par-dessus tout, elle regrettait toute la peine et les bouleversements qu'elle avait causés au docteur Carlson et au reste de l'équipe de développement du DY-100. Maintenue à l'isolement, elle n'avait même pas eu l'occasion de parler à Shaun et aux autres de ce qui s'était passé, sans compter qu'elle n'aurait de toute façon pas eu grand-chose à leur raconter.

Cela fait deux semaines, songea-t-elle, et le monde n'a pas pris fin. Est-ce que cela signifie que tout cela en valait la peine ?

« Je n'ai pas besoin de vous dire à quoi ont ressemblé ces deux dernières semaines, poursuivit Carlson avec un faible sourire. Vous n'imaginez pas à quel point

j'ai été tenté de me remettre à fumer. » Il parlait avec douceur, faisant un effort manifeste pour la mettre à l'aise. « Merci pour votre patience pendant que nous tirions tout cela au clair. J'imagine que vous vous êtes demandé ce que tout cela signifiait pour votre avenir. »

Si tant est que j'en aie encore un, pensa sombrement Shannon. Elle s'attendait presque à passer le reste de sa vie en cellule d'isolement quelque part. En Antarctique, peut-être, ou sur la Lune.

Le visage ridé de Carlson prit une expression plus grave.

« Avant de vous informer de la décision finale issue de notre enquête, je me sens obligé de vous demander une dernière fois : maintenez-vous toujours votre version initiale des faits, selon laquelle vous avez été victime d'un insidieux contrôle mental férengi ? »

Shannon acquiesça, se sentant mal de mentir au docteur Carlson, entre tous.

« C'est la seule explication qui ait un sens », dissimula-t-elle une fois de plus, pour la énième fois ; à ce stade, elle en venait presque à croire elle-même à cette histoire. « La dernière chose dont je me souviens, c'est d'avoir été dans la salle de conférence avec vous tous, puis d'avoir soudain ressenti une irrésistible compulsion psychique à me rendre vers la baie de lancement. Après cela, c'est le trou noir ; la chose suivante dont je me souviens, c'est de m'être réveillée à l'infirmerie, avec une demi-douzaine de policiers militaires armés qui me surveillaient. »

Cela, au moins, était vrai. Fidèle à sa parole, Roberta l'avait remise du rayon incapacitateur sans la moindre séquelle, sauf, peut-être, pour sa réputation et sa carrière.

« Je vois », dit Carlson d'un air pensif. Shannon ne parvenait pas à savoir s'il la croyait ou non. « Heureusement pour vous, il n'existe aucune preuve tangible contredisant cette interprétation des événements. Toutes les bandes vidéo et les enregistrements audio de cette soirée ont apparemment été effacés par la même impulsion électromagnétique qui vous a fait perdre connaissance. »

Merci, petite pyramide verte, pensa Shannon avec reconnaissance. À sa connaissance, aucune trace du petit appareil cristallin n'avait survécu à son autodestruction.

« Néanmoins, un vaisseau spatial ultrasecret valant plusieurs milliards de dollars a disparu, et je crains que quelqu'un doive en assumer les conséquences. » Carlson lui adressa un regard compatissant qui contrastait avec la dureté de ses paroles. « Si cela peut vous consoler, le général Wright et la plupart des hauts gradés de l'armée de l'air voulaient vous enfermer et jeter la clé, malgré l'absence de preuves, mais, non sans effort, j'ai réussi à les convaincre d'opter pour une décision un peu moins radicale. »

Prenant une profonde inspiration, il aborda à contrecœur la partie disciplinaire de l'entretien.

« À compter de cet instant, toutes vos habilitations de sécurité sont officiellement révoquées. Vous n'êtes plus employée sur cette base, et votre carrière à la NASA est également terminée. »

Il fit glisser sur le bureau une planchette à pince portant une feuille dactylographiée très serrée.

« En signant ce document, vous vous engagez à ne jamais parler de votre travail à la Zone 51, sous peine de poursuites pénales. »

Shannon se sentit complètement engourdie. Même si elle savait que cette issue était la meilleure qu'elle pouvait espérer — probablement même meilleure que cela — le choc n'en fut pas moins réel. Des années de travail acharné et d'épanouissement personnel, ainsi que tous ses rêves d'enfant de partir dans l'espace, s'évanouissaient à jamais. Avec une boule dans la gorge grosse comme une sonde spatiale Viking, elle signa l'engagement de confidentialité sans même lire les petites lignes. Ironiquement, elle utilisa le même élégant stylo-plume argenté qui l'avait entraînée dans toute cette affaire ; malgré l'enquête récente, personne n'avait jamais deviné qu'il s'agissait de bien plus qu'un simple instrument d'écriture de luxe.

« Merci, docteur Carlson », dit-elle en lui rendant le document signé.

Sa voix, déjà naturellement rauque, l'était encore davantage sous l'effet des émotions qui la submergeaient.

« Je tiens à ce que vous sachiez que j'apprécie tout ce que vous avez fait pour moi, avant comme après l'Incident. Ce fut un privilège de travailler avec vous. »

Ne sachant pas si ses jambes flageolantes la soutiendraient, Shannon se leva et se dirigea vers la porte.

« Veuillez transmettre mes salutations à Shaun et aux autres. Dites-leur que je suis désolée que les choses se soient terminées ainsi. »

« Shannon, attendez. »

Carlson se leva et lui désigna la chaise qu'elle venait de quitter.

« Il y a encore quelque chose que je voudrais vous dire, officieusement. »

Il attendit qu'elle se rassît, puis inspira profondément avant de parler.

« Je ne suis pas certain de comprendre un jour réellement pourquoi vous avez fait ce que vous avez fait, mais je le comprends peut-être un peu mieux que vous ne l'imaginez. Voyez-vous, je sais que, parfois, la simple humanité et notre propre conscience doivent passer avant les exigences de la science et de ce que l'on appelle la sécurité nationale. »

Il baissa la voix jusqu'à un murmure conspirateur.

« À votre avis, comment Quark et les autres extraterrestres de Roswell se sont-ils échappés, à l'origine ? »

Les yeux de Shannon s'écarquillèrent.

« Vous ? »

« Ne me ressortez pas cette vieille excuse du "contrôle mental férengi", lui répondit-il avec un sourire entendu. C'est moi qui ai inventé l'excuse du contrôle mental férengi.

— Ou, pour être tout à fait exact, c'est ma femme. »

* * * * *

Un hélicoptère furtif noir l'attendait pour l'emmener loin de la Zone 51. Encore bouleversée par l'aveu inattendu du docteur Carlson, elle traversa lentement le tarmac, portant une petite boîte en carton remplie de ses effets personnels. C'était un matin d'hiver froid ; l'air du désert était vif et glacé.

À sa surprise, elle trouva Shaun Christopher qui l'attendait près de l'hélisurface.

« Salut, l'inconnue ! » lança-t-il avec une gaieté forcée. « Tu ne croyais tout de même pas que j'allais te laisser partir sans te dire au revoir ? »

« Pour être honnête, je n'étais pas certaine que tu m'adresses encore la parole, » avoua-t-elle.

Le pilote de l'hélicoptère, vêtu d'un uniforme kaki dénué de tout insigne distinctif, prit la boîte pour la charger à bord de l'appareil.

« Apparemment, j'ai perdu un vaisseau spatial ou quelque chose dans le genre. »

Shaun lui adressa un large sourire, faisant de son mieux pour dissiper la gêne du moment.

« Hé, ce n'est pas ta faute. On aurait dû se douter que ces Férengis sournois nous joueraient un sale tour. J'imagine qu'ils ne veulent pas de concurrence de la part de nous autres Homo sapiens un peu trop ambitieux. »

Son visage de jeune Américain modèle prit une expression résolue.

« Mais je vais te dire une chose : ce n'est pas la fin, loin de là. Nous n'allons pas laisser ces extraterrestres à tête de rat nous couper l'herbe sous le pied. Nous allons reconstruire. »

Ses yeux bruns obstinés regardaient au-delà de Shannon, tournés vers l'avenir.

« D'une manière ou d'une autre, j'irai jusqu'à Saturne. »

Shannon n'en avait jamais douté une seule seconde.

« Je le sais », lui répondit-elle.

« Excusez-moi, mademoiselle », interrompit le pilote de l'hélicoptère. Son souffle formait un nuage de buée entre eux. « Il est temps d'y aller. »

Après une étreinte maladroite mais sincère, Shannon fit un dernier signe de la main à Shaun, puis à la Zone 51, depuis le siège passager de l'élégant hélicoptère noir. En ajustant sa ceinture de sécurité, quelque chose dans la poche de son pantalon la gêna. En y regardant de plus près, elle en sortit le stylo argenté que Roberta Lincoln lui avait offert.

Toi encore ? pensa-t-elle avec ironie.

Les pales tournant presque sans bruit, l'hélicoptère décolla du tarmac. Shannon jeta un dernier regard à la Zone 51, qui avait été son second foyer pendant plus de dix ans, puis contempla le stylo argenté — ainsi que la proposition d'emploi que Roberta (alias « Helen Swanson ») lui avait faite le soir du lancement.

Voulait-elle vraiment rejoindre la mystérieuse organisation de Roberta ? Maintenant qu'elle avait définitivement fait ses adieux à la NASA, elle n'avait littéralement aucune idée de ce qu'elle voulait faire du reste de sa vie. Peut-être devrait-elle accepter son offre ? Tant qu'elle possédait le stylo, elle le savait, elle pouvait toujours contacter Roberta.

Non, comprit-elle soudain avec une certitude surprenante en prenant sa décision. Cela n'arrivera pas.

Elle jeta un dernier regard en arrière avec regret, incapable désormais d'apercevoir la moindre trace de la base secrète dans le désert.

Être un agent double lui avait déjà coûté beaucoup trop cher.

Se sentant totalement certaine du choix qu'elle venait de faire, sinon de tout le reste, elle lança le stylo argenté par la fenêtre de l'hélicoptère.

« Excusez-moi, mademoiselle, demanda le pilote, plus perplexe que contrarié. Qu'est-ce que c'était ? »

Shannon haussa les épaules en repoussant une mèche de ses cheveux auburn.

« Rien dont j'aurai encore besoin désormais. »

Un nouveau millénaire, songea-t-elle, n'était plus qu'à quatre ou cinq ans, selon la manière dont on comptait.

Peut-être que d'ici là, pensa-t-elle avec espoir, je me serai construit une nouvelle vie.

Et trouvé un nouveau rêve à poursuivre.

CHAPITRE VINGT-HUIT

ÎLE D'ARRAN
2 FÉVRIER 1996

« TU TE RENDS COMPTE, bien sûr, dit Roberta, que nous avons lâché Khan sur le reste de l'univers ? »

« L'univers a déjà survécu à pire que Khan », observa Gary Seven. « La Terre n'aurait peut-être pas eu cette chance. »

C'était vrai, dut-elle reconnaître. Au fond d'elle-même, elle savait qu'ils avaient géré la crise Khan du mieux qu'ils avaient pu, mis à part ce qui était arrivé à Isis, bien sûr. Pourtant, il lui arrivait parfois de se demander ce que ferait Khan lorsqu'il se réveillerait enfin, plus de cent ans plus tard. Si rien d'autre, cela lui donnait au moins quelque chose à quoi penser plutôt que ce qui était sur le point de se produire.

Gary Seven se tenait devant le coffre de téléportation ouvert, ses bagages prêts. La lumière du soleil pénétrait par une fenêtre percée dans les antiques murs de pierre de la ferme, lui offrant un aperçu des collines violettes et du ciel bleu limpide au-dehors.

« Alors tu t'en vas vraiment ? »

Roberta sentait déjà les larmes lui monter aux yeux et tendit la main vers une boîte de mouchoirs en papier posée sur le bureau en chêne de Seven — non, son bureau désormais.

Seven acquiesça.

« Il est temps, lui dit-il doucement. »

Il portait une simple combinaison noire que Roberta supposait être à la mode sur une certaine planète dissimulée, à des années-lumière de là.

« Ma musculature vieillissante préférerait un environnement à plus faible gravité et, pour être honnête, un changement m'aidera à surmonter la douleur causée par la mort d'Isis. »

Une note de tristesse se glissa dans sa voix lorsqu'il évoqua celle qui avait si longtemps été sa fidèle compagne.

« En outre, je sais que l'avenir de la Terre sera entre de bonnes mains, Superviseure 368. »

Roberta aurait rougi si elle n'avait pas été trop occupée à retenir ses larmes.

« Merci », répondit-elle, encore légèrement abasourdie par cette promotion.

Elle s'essuya les yeux, espérant ne pas pleurer sur son pull-over bleu favori, tout doux.

« Mais comment suis-je censée surveiller toute cette planète toute seule ? »

Un sourire énigmatique apparut sur le visage ridé de Seven.

« Des dispositions ont été prises, l'assura-t-il. En fait, je crois que cela est en train de se régler à l'instant même. »

Comme pour confirmer ses paroles, les commandes du téléporteur, situées à l'intérieur de la lourde porte du coffre, se mirent à clignoter et à émettre des bips. Un nuage de plasma bleu lumineux se matérialisa à l'intérieur du coffre, remplissant rapidement toute la cavité.

Qu'est-ce que... ? se demanda Roberta, les yeux écarquillés, essayant de percer le brouillard azuréen tourbillonnant.

Seven ne m'a jamais dit que nous attendions de la visite.

Au début, elle ne distingua personne dans la brume, puis elle réalisa qu'elle regardait trop haut. Leur visiteur inattendu sortait du coffre en avançant à quatre pattes. Un chat persan roux, au pelage abondant, aux yeux jaunes et à l'adorable museau écrasé, posa les pattes sur le tapis et miaula en guise de salut.

« Roberta Lincoln, je te présente Ramsès, dit Seven en guise d'introduction. C'est ton nouveau partenaire. »

« Lui ? »

Elle examina soigneusement le félin à longs poils.

« Oui, répondit Seven d'un ton sec. En fait, Ramsès est un mâle. »

Roberta arqua un sourcil.

Cela pourrait être intéressant, pensa-t-elle.

Mais auparavant, il leur restait quelques adieux difficiles à faire.

Roberta contourna le bureau et, prenant soin de ne pas marcher sur Ramsès, serra Seven dans ses bras avec émotion.

« Ne deviens pas un étranger, lui demanda-t-elle. Souviens-toi, je ne suis qu'un appel subspatial de distance. »

« C'est bon à savoir », répondit-il chaleureusement en posant ses bagages le temps de lui rendre son étreinte.

« Et qui sait ? Je trouverai peut-être une raison d'affronter de nouveau la gravité terrestre, qu'une crise interstellaire soit en préparation ou non. »

Il la relâcha enfin et recula d'un pas afin de la regarder droit dans les yeux.

« Quoi qu'il en soit, je veux que tu saches à quel point je suis fier de tout ce que nous avons accompli ensemble au fil des années. Tu es la preuve vivante que l'espèce humaine mérite d'être préservée — et qu'il n'est pas nécessaire de recourir au génie génétique ou à la sélection des naissances pour produire un être humain supérieur. »

Sur ces mots, il reprit ses bagages et, lui adressant un sourire par-dessus son épaule, pénétra dans le même plasma bleu tourbillonnant d'où Ramsès venait d'émerger, ce qui laissait penser, si l'on y réfléchissait, qu'il se rendait précisément là d'où le persan couleur abricot venait d'arriver.

Ou peut-être pas.

Roberta regarda sa silhouette familière disparaître dans la brume, puis continua à regarder jusqu'à ce que celle-ci se soit entièrement dissipée, la laissant seule dans la vieille ferme de pierre avec son tout nouveau compagnon félin.

« Je ne sais pas ce que tu en penses, mon vieux, dit-elle en essuyant le coin de son œil avec un mouchoir, mais je continue de croire qu'il nous faut du sang neuf. Après tout, qui va faire toutes les courses que je faisais auparavant ? »

Roberta gardait toujours espoir concernant Shannon O'Donnell, mais commençait à douter que cela arrive un jour.

Après tout ce qu'elle a traversé, pensa la femme plus âgée, après avoir discrètement pris des nouvelles de Shannon dans les semaines qui avaient suivi le grand détournement du vaisseau spatial, je ne peux pas lui reprocher de ne pas vouloir s'enfoncer davantage dans cette histoire d'espionnage extraterrestre.

Il lui restait cependant toujours le problème de trouver un nouvel agent qualifié.

Qu'est-ce que je suis censée faire ? se demanda-t-elle avec ironie. Passer une annonce dans le Village Voice ?

On frappa à la porte d'entrée de la ferme, prenant Roberta totalement au dépourvu.

Refermant précipitamment le coffre de téléportation et le dissimulant derrière une armoire en cèdre d'apparence authentique, elle descendit en hâte l'escalier vers le vestibule, Ramsès dévalant les marches de bois grinçantes derrière elle.

« Un instant ! » cria-t-elle à l'intention du visiteur qui frappait avec une insistance croissante. « J'arrive ! »

Elle déverrouilla le loquet et tira la porte.

Sur le seuil, le poing encore levé pour frapper, se tenait une jeune femme mince aux cheveux noirs que Roberta n'avait jamais vue auparavant. L'inconnue, qui semblait avoir une vingtaine d'années, portait un pull en laine rayé et affichait une expression pleine d'enthousiasme. De vifs yeux bruns observaient Roberta sous une paire de sourcils particulièrement expressifs.

« Oh, Dieu merci, il y a quelqu'un ! » dit-elle d'une voix haletante, légèrement teintée d'un accent new-yorkais. « Écoutez, ne me prenez pas pour une folle, mais il faut absolument que je vous parle ! »

Elle glissa son pied dans l'ouverture de la porte, au cas où Roberta aurait été tentée de la lui claquer au nez.

« Je m'appelle Rain Robinson et je travaille pour le SETI — vous savez, le Search for Extraterrestrial Intelligence ? Bref, il y a quelques semaines, j'étais de service au radiotélescope de l'observatoire Griffith lorsque j'ai repéré une espèce de vaisseau spatial bizarre, comme je n'en avais jamais vu, en orbite autour de la Terre ! Officiellement, selon la NASA et tout le reste, il n'y avait pourtant rien là-haut. Mais je l'ai suivi pendant des heures, puis j'ai détecté une étrange émission d'énergie concentrée, une sorte de croisement entre un rayon laser et une onde radio, qui partait du vaisseau vers la Terre. Et vous voulez savoir où ce rayon aboutissait ? »

demanda Rain à Roberta avec exaltation, répondant elle-même à sa propre question avant même que la femme plus âgée ait eu le temps d'ouvrir la bouche.

« D'après mes calculs, juste ici ! Sur cette île, dans cette maison, au beau milieu de nulle part, sans vouloir vous offenser. »

Ses longues boucles d'oreilles blanches se balançaient tandis que Rain bondissait presque d'excitation sur le seuil.

« Alors, vous avez envie de m'expliquer pourquoi un vaisseau spatial ultramoderne d'origine inconnue envoie une sorte de transmission vers un adorable petit cottage situé sur une île qui, autant que je puisse en juger, est essentiellement peuplée d'un sacré paquet de moutons ? »

Enfin à bout de souffle, elle regarda Roberta avec attente. Celle-ci ne savait plus si elle devait être consternée ou impressionnée.

Manifestement, la jeune astronome pleine d'ardeur avait aperçu le Botany Bay durant son bref séjour en orbite. Pis encore, elle avait même détecté le retour par téléportation de Roberta et Seven juste avant que le vaisseau d'hibernation détourné ne parte vers une destination inconnue.

Un sacré travail de détective, admit Roberta en admirant l'évident enthousiasme et l'esprit d'initiative de Robinson.

À certains égards, Rain lui rappelait une autre jeune femme pleine d'entrain, une hippie aux yeux émerveillés qui avait autrefois trouvé un emploi de secrétaire dans une petite société new-yorkaise spécialisée dans la recherche encyclopédique.

...

« Alors, demanda-t-elle finalement à Rain, ça vous dirait de sauver le monde ? »

ÉPILOGUE

Journal du capitaine, date stellaire 7004.2.

Les Klingons sont repartis, pour le moment. Le champ de force et le dôme de protection de la colonie Paragon ayant été réparés, la crise immédiate semble être passée. La seule perte est le Columbus-2, qui n'a pas survécu à son exposition prolongée à l'atmosphère mortelle de la planète. Heureusement, le lieutenant Lerner et moi-même avons évité le sort de la navette en réussissant à nous téléporter dans la colonie par l'ouverture temporaire du champ de force.

Il me reste toutefois à accomplir ma mission initiale : dois-je recommander l'admission de Sycorax au sein de la Fédération, malgré — ou à cause de — son expertise en génie génétique humain ? Alors que je termine cette étude historique des Guerres eugéniques, je dois reconnaître que mon opinion est loin d'être arrêtée sur la question…

Kirk éteignit le terminal informatique que la colonie avait eu la prévenance de mettre à sa disposition. Il avait enfin terminé d'examiner les volumineux fichiers de données qu'il avait apportés de l'Enterprise. Il se renversa dans son fauteuil, étirant les bras derrière la tête. Grâce à une douche et à un uniforme propre, il ne gardait pratiquement aucune séquelle de l'éprouvant vol en navette qu'il avait effectué plus tôt dans la journée, même s'il savait que les choses auraient très facilement pu tourner tout autrement.

— Alors ? demanda McCoy. Tu t'es décidé ?

Le médecin était installé dans un confortable fauteuil, dans le coin nord-ouest de la luxueuse suite VIP de la colonie Paragon. Les murs étaient revêtus de panneaux de noyer verni, tandis que le plafond bioluminescent, autre produit du génie génétique appliqué, fournissait un éclairage plus que suffisant. Les planchers en bois dur, le mobilier en chêne ainsi que les interrupteurs et boutons en ivoire témoignaient eux aussi de la préférence des colons pour les matériaux organiques.

Une revue médicale aux pages cornées reposait sur les genoux du médecin-chef de l'Enterprise, qui s'était aimablement proposé de veiller avec Kirk pendant que le capitaine se préparait à sa dernière rencontre avec Masako Clarke et ses conseillers, prévue le lendemain matin. Le lieutenant Lerner, épuisé par les épreuves qu'il avait traversées à bord du Columbus-2, s'était déjà retiré pour la nuit. Kirk envia un instant le jeune officier de sécurité, qui n'avait pas la responsabilité de décider du sort d'une colonie entière — et peut-être même de celui de la Fédération.

— Je ne sais tout simplement pas, Bones, admit-il. La carrière tristement célèbre de Khan, sans parler de notre propre confrontation avec lui, qui a bien failli nous coûter la vie, plaide fortement contre les surhommes issus du génie génétique.

Une douleur fantôme lui traversa les poumons lorsqu'il se remémora la manière dont Khan l'avait torturé dans la chambre de décompression médicale de l'Enterprise.

— Mais qu'en est-il de Gary Seven, qui constitue un exemple convaincant d'être humain amélioré ayant accompli énormément de bien ? Et est-il juste de faire payer aux colons de Paragon les péchés d'une précédente génération de surhumains ?

— Je ne serais pas aussi prompt à les blanchir complètement, observa franchement McCoy. C'est vrai, ils ne sont pas les monstres que Khan était, mais ils ont un peu de la même attitude lorsqu'il s'agit de nous, pauvres êtres humains inférieurs. Toi comme moi l'avons ressenti. Qui peut dire qu'ils ne deviendraient pas encore plus arrogants, voire même dangereux, une fois admis au sein de la Fédération ?

Kirk dut reconnaître que c'était une pensée inquiétante, tout en continuant à jouer l'avocat du diable.

— J'hésite à condamner tout un peuple simplement parce qu'il se montre quelque peu autoritaire. Il me semble me souvenir que nos ancêtres, il n'y a pas si longtemps, trouvaient déjà les Vulcains un peu condescendants et distants.

Un sourire effleura ses lèvres en repensant à quelques-unes des anecdotes les plus amusantes qu'il avait entendues au sujet des premiers rapports de Jonathan Archer avec les Vulcains.

— Pourtant, aujourd'hui, les relations entre les humains et les Vulcains n'ont jamais été aussi solides.

Son ton léger disparut lorsque ses pensées revinrent aux Guerres eugéniques.

— La véritable question est la suivante : qu'est-ce qui a fait de Khan un monstre ? Son ADN ou son époque ? N'oublions pas que Khan était le produit à la fois du génie génétique et de la barbarie du XXe siècle. C'était il y a trois cents ans. Peut-être notre civilisation a-t-elle évolué au point de pouvoir intégrer ce type de surhumains dans notre société, sans connaître les bouleversements déchirants que la Terre a traversés dans les années 1990 ?

— Tu sais ce que j'en pense, répondit McCoy, jamais le dernier à exprimer son opinion. Je suis entièrement favorable à une thérapie génique responsable lorsqu'il s'agit de prévenir ou de guérir les maladies héréditaires et les mutations. Mais modifier ce qui constitue l'essence même de notre humanité ?

Il secoua la tête avec inquiétude.

— Trois cents ans ou pas, je ne crois pas que nous soyons prêts à disposer d'un tel pouvoir, Jim.

Kirk comprenait parfaitement son point de vue, mais d'autres considérations entraient également en ligne de compte.

— Et les Klingons ? demanda-t-il. Nous savons que l'Empire klingon ne souhaite absolument pas voir la colonie Paragon rejoindre la Fédération. Mais est-ce une raison

suffisante pour remettre en cause une interdiction vieille de plusieurs siècles concernant le génie génétique humain ?

McCoy haussa les épaules.

— Je suis médecin, pas ministre de la Défense. Toute cette affaire continue de me mettre mal à l'aise, quoi que puissent tramer les Klingons ou les Romuliens.

Un bâillement involontaire lui échappa.

— Désolé, s'excusa-t-il. La journée a été longue.

Kirk jeta un coup d'œil à l'horloge en corail et ivoire fixée au mur : il était presque onze heures cinq, heure locale.

— Tu devrais aller dormir, Bones, conseilla-t-il. J'ai bien l'impression que je vais veiller tard cette nuit sur cette affaire.

— Eh bien, ce n'est pas moi qui ignorerai un bon conseil médical, déclara McCoy en se levant lentement du confortable fauteuil rembourré d'une mousse rappelant une éponge de mer.

Il passa devant le poste de travail que Kirk avait emprunté pour regagner la chambre qui lui était réservée.

— Rends-toi un service, Jim, ajouta-t-il en guise d'ultime recommandation de médecin. Ne laisse pas cette affaire te ronger de l'intérieur. Tu as déjà sauvé l'univers de Khan une fois. Tu n'as pas besoin de le faire une seconde fois.

Espérons que non, pensa Kirk avec sincérité.

Un silence pesant s'abattit sur la suite après le départ de McCoy, tandis que Kirk se débattait avec les épineuses questions soulevées par la colonie Paragon et ses habitants. Masako Clarke attendait sa réponse le lendemain matin, sachant que la recommandation de Kirk déterminerait très probablement la politique de la Fédération à l'égard de la colonie.

Il se mit à faire les cent pas sur le parquet de teck soigneusement ciré. Le lendemain, Spock enverrait une nouvelle navette pour ramener Kirk et le reste de l'équipe d'atterrissage à bord. Kirk voulait quitter Sycorax avec la certitude d'avoir pris la bonne décision. Était-il possible d'approuver le génie génétique humain sans courir le risque de provoquer une nouvelle série de Guerres eugéniques ?

— Le docteur McCoy a tout à fait raison, vous savez, interrompit une voix inattendue.

Kirk porta aussitôt la main vers son phaseur, posé sur une petite table d'appoint en bois sculpté près du canapé, avant de reconnaître l'inconnu qui franchissait la porte ouverte de la chambre voisine.

Gary Seven paraissait beaucoup plus âgé que dans les souvenirs de Kirk, davantage conforme à l'apparence décrite dans les dernières parties des dossiers historiques qu'il venait tout juste de consulter. Étant donné que ces événements s'étaient déroulés près de trois siècles auparavant, ce gentleman aux cheveux argentés qui faisait irruption dans son intimité semblait remarquablement bien conservé.

— Monsieur Seven, dit Kirk en abaissant son phaseur.

Bien que lui-même et Seven aient souvent été en désaccord par le passé, principalement à propos du mépris instinctif de Seven pour la Directive Première, surtout lorsqu'il s'agissait de la Terre primitive, Kirk ne considérait plus l'agent extraterrestre comme une menace.

— À quoi dois-je le privilège de cette visite inattendue ? Un voyage dans le temps ou une exceptionnelle longévité ?

— Un peu des deux, capitaine, répondit Seven d'un ton énigmatique.

Kirk remarqua qu'il portait un costume gris foncé de coupe typiquement du XXIIIe siècle, du genre que pourrait revêtir un bureaucrate de la Fédération particulièrement terne. Se déplaçant sans difficulté malgré son âge, il s'approcha du fauteuil que McCoy venait de quitter.

— Cela vous dérange si je m'assois ?

— Je vous en prie.

Kirk trouvait pourtant l'état de vieillesse de Seven étrangement déstabilisant. Il avait toujours eu tendance à se représenter Seven et lui comme ayant sensiblement le même âge... à trois cents ans près.

— Je lisais justement le récit de certaines de vos expériences durant les Guerres eugéniques, commenta-t-il. Toutes mes condoléances pour votre chat.

— Merci, capitaine, répondit Seven en s'installant dans le fauteuil. C'était... il y a fort longtemps, aussi bien objectivement que subjectivement.

Kirk sentit un mal de tête poindre et décida de faire abstraction, pour le moment, de tous les paradoxes temporels.

— Je suppose que cette visite n'a rien d'une coïncidence.

— En effet, capitaine.

Seven posa sur lui un regard préoccupé.

— Je suis au courant de la demande d'adhésion de Sycorax à la Fédération, avec toutes les implications inquiétantes que cela comporte. Je me suis dit que vous apprécieriez peut-être un autre point de vue sur la question, celui de quelqu'un qui a vécu les pires heures des Guerres eugéniques.

L'orgueil de Kirk fut brièvement piqué par l'idée qu'il puisse avoir besoin des conseils de l'autre homme, mais il surmonta rapidement cette irritation, reconnaissant qu'il ne pouvait être que bénéfique d'écouter ce que Seven avait à dire.

Spock, songea-t-il, m'encouragerait certainement à garder l'esprit ouvert... et à tirer parti de toutes les ressources disponibles.

— Vous avez dit être d'accord avec le docteur McCoy, observa-t-il, se demandant depuis combien de temps Seven écoutait leur conversation. Cela signifie-t-il que vous désapprouvez l'entrée de la colonie Paragon dans la Fédération ?

— Absolument, répondit gravement Seven. Malgré tous les progrès véritablement remarquables accomplis par l'humanité depuis les années 1990, nous ne sommes pas encore prêts à prendre en main notre propre destinée génétique.

Kirk ne put s'empêcher de remarquer qu'au fil du temps, Seven avait perdu cette habitude parfois agaçante de parler de l'espèce humaine comme si elle lui était étrangère.

C'est agréable de constater qu'il s'est finalement considéré comme l'un des nôtres, pensa-t-il, et que les gens peuvent changer en mieux.

— Il me faudra davantage que cela, dit-il à Seven sans dureté excessive. Une explication, pas une simple affirmation catégorique. Donnez-moi une raison de vous croire.

Les yeux de Seven étaient empreints d'une expérience durement acquise.

— Le plus grand danger de l'eugénisme, capitaine, ce ne sont pas les capacités accrues de gens comme Khan. C'est l'idée que ces améliorations feraient de certaines personnes des êtres intrinsèquement supérieurs aux autres, au niveau le plus fondamental qui soit.

Son regard se porta vers le terminal informatique incrusté de corail où Kirk venait de consulter les troublantes chroniques du passé.

— Vous avez vu ce qui s'est produit ensuite. Dès l'instant où l'on accepte cette idée, selon laquelle certains individus sont par nature plus évolués que d'autres, on se retrouve avec des mégalomanes à une extrémité du spectre et des populations terrifiées et dangereusement apeurées à l'autre. Regardez ce qu'est devenu Khan. Regardez la réaction violente de la milice du général Morrison. Les programmes eugéniques, quelles que soient leurs bonnes intentions initiales, finissent invariablement par devenir une nouvelle manière d'opposer le « nous » au « eux ».

Kirk se retrouva une nouvelle fois à jouer l'avocat du diable.

— Mais peut-être n'en est-il plus ainsi aujourd'hui. La Fédération accueille déjà des dizaines d'espèces et de formes de vie extraterrestres différentes. Pourquoi ne pourrait-elle pas accepter deux lignées distinctes de l'humanité ?

— Il est parfois plus facile d'accepter la diversité chez les extraterrestres que chez les membres de notre propre espèce. Ce n'est pas forcément logique, mais c'est pourtant la réalité.

Seven parlait comme s'il avait été témoin d'innombrables manifestations d'irrationalité au cours de son existence, quelle qu'ait pu être sa durée.

— Le génie génétique n'est pas comparable à la technologie de distorsion, ni même à l'intelligence artificielle. Lorsqu'on parle d'ADN, capitaine, on provoque une réaction émotionnelle extrêmement puissante, qui touche les individus au cœur même de leur identité, aussi civilisés soient-ils par ailleurs.

Il fixa Kirk d'un regard appuyé.

— Même dans le monde éclairé du XXIIIe siècle.

Une partie de Kirk, dont les poumons lui faisaient encore mal au souvenir des tortures infligées par Khan, avait envie d'être d'accord avec Seven, d'avoir enfin une bonne raison de bannir à jamais la technologie qui avait créé Khan. Mais une autre partie de lui, moins craintive, plus optimiste, se sentait obligée de défendre les hommes et les femmes de son époque.

— Je ne suis pas certain d'accepter votre postulat selon lequel les humains modernes réagiraient de la même manière que ceux des années 1990. Vous nous sous-estimez peut-être... exactement comme Khan l'a fait.

Traversant la pièce, il regarda par la fenêtre les rues et les jardins de la colonie prospère. Tout paraissait parfaitement paisible.

— Donnez-moi une seule bonne raison pour laquelle le génie génétique humain constituerait une terrible erreur.

— Parce que ce qui compte réellement ne se trouve pas dans les gènes, répondit Seven avec force, comme s'il ne pouvait insister davantage. Une force supérieure. Une intelligence supérieure. Ce sont là des qualités utiles, mais, en fin de compte, elles ne font pas nécessairement des êtres supérieurs. Le caractère. La compassion. Le courage. Voilà des qualités qui s'acquièrent ; elles ne sont inscrites sur aucun chromosome. Et pourtant, ce sont elles qui feront véritablement progresser la race humaine.

Ses yeux gris semblèrent se perdre dans le passé.

— Khan croyait être plus qu'humain, mais, au fil des années, son arrogance et son absence d'empathie ont rongé son humanité, jusqu'à faire de lui le monstre que vous avez affronté. Roberta Lincoln. Shannon O'Donnell. Ce sont elles qui étaient véritablement des êtres humains supérieurs, et ce qui les rendait exceptionnelles n'était pas sorti d'une éprouvette.

Revenant au présent, il se pencha en avant.

— Faites-moi confiance, capitaine. Si l'humanité cherche son avenir dans des brins d'ADN modifiés, elle s'engagera sur la mauvaise voie.

Le capitaine hocha la tête, accordant autant d'attention aux paroles de Seven qu'à la passion évidente qui les animait.

— Et les Klingons ? demanda-t-il.

Seven poussa un profond soupir.

Pour le meilleur comme pour le pire, je soupçonne que l'essence de l'âme klingonne restera toujours la même, quels que soient les raffinements génétiques qu'ils choisissent ou non d'ajouter à leur ADN. Quoi qu'il en soit, ne laissez pas une peur irrationnelle des Klingons, ou de tout autre adversaire extraterrestre, détourner l'humanité de sa propre humanité.

Car si nous abandonnons cela, comprit Kirk, nous aurons déjà perdu la plus importante de toutes les batailles.

Se remémorant la manière dont lui et son équipage venaient de faire échouer les projets génocidaires de Koloth — sans le moindre ADN augmenté — il se sentit beaucoup plus confiant dans la capacité de l'humanité à tenir tête même à des Klingons ou des Romuliens génétiquement modifiés.

— Merci, monsieur Seven, dit sincèrement Kirk. Vous m'avez donné beaucoup de matière à réflexion.

Il aida le vieil homme à se relever du fauteuil, puis le regarda regagner la porte ouverte, où l'attendait un nuage scintillant de plasma bleu.

— Bonne chance pour demain, capitaine, dit Seven. Je sais que vous prendrez la bonne décision.

— Et si je me trompe ?

Gary Seven se contenta de sourire en pénétrant dans le brouillard.

* * * * *

Le lendemain, dans le bureau de Masako Clarke, Kirk ne perdit pas de temps pour informer la régente de sa décision.

— La bonne nouvelle, c'est que j'ai l'intention de recommander avec insistance que la Fédération place la colonie Paragon sous la protection de Starfleet, afin de dissuader toute nouvelle agression de la part des Klingons ou de toute autre puissance hostile. Les ingénieurs de Starfleet pourront vous aider à améliorer vos défenses planétaires et nous pourrions même décider d'établir un avant-poste militaire en orbite autour de Sycorax afin de faire respecter la quarantaine.

— La quarantaine ? demanda Clarke.

La régente était assise derrière un bureau en corail, tandis que ses principaux conseillers, parmi lesquels un Gregor Lozin au visage fermé, écoutaient Kirk depuis les fauteuils disposés de part et d'autre du bureau de leur dirigeante. Une lumière vert chartreuse, filtrée par le chlorodôme restauré, pénétrait dans le bureau depuis un balcon situé à gauche de l'endroit où se tenait Kirk, venu rendre son verdict définitif sur Sycorax et tout ce qu'elle représentait.

— Oui, Madame la Régente, répondit-il. Outre la protection dont je viens de parler, je recommande également que la Fédération n'entretienne plus aucune autre relation avec la colonie Paragon. Son adhésion complète à la Fédération sera refusée, la planète sera déclarée interdite d'accès et l'interdiction du génie génétique humain restera en vigueur.

McCoy et Lerner attendaient au fond de la pièce, prêts à accompagner Kirk jusqu'à la navette qui les ramènerait à bord de l'Enterprise. Kirk se doutait que McCoy éprouvait un profond soulagement et une grande satisfaction à l'égard de cette décision, tout comme Gary Seven, où et quand qu'il se trouve désormais.

— Je suis désolé, Régente Clarke, déclara le capitaine. Je vous souhaite, à vous et à votre colonie, santé et prospérité pour les années à venir. Mais, après avoir longuement réfléchi au passé, au présent et à l'avenir, je ne crois pas qu'il soit dans l'intérêt de la Fédération de s'engager de nouveau sur une voie périlleuse qui a autrefois failli détruire l'humanité. Les Romuliens et les Klingons représentent certes une menace sérieuse, mais plus dangereux encore que ces rivaux extraterrestres est le risque de voir éclater une seconde Guerre eugénique.

Plus jamais, se promit Kirk, espérant de tout cœur que le spectre menaçant de Khan Noonien Singh avait enfin été définitivement mis au repos.

F I N